



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

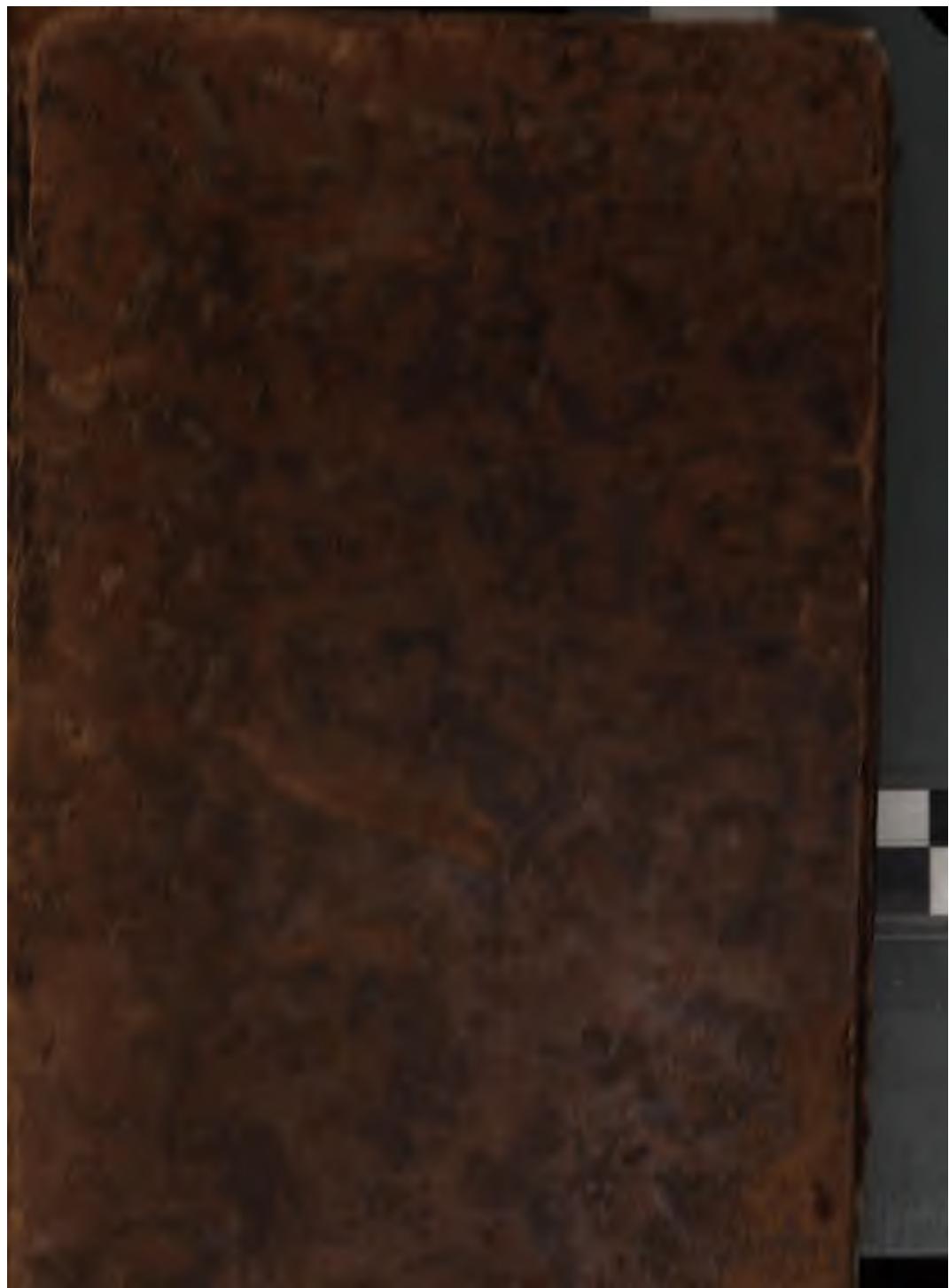
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



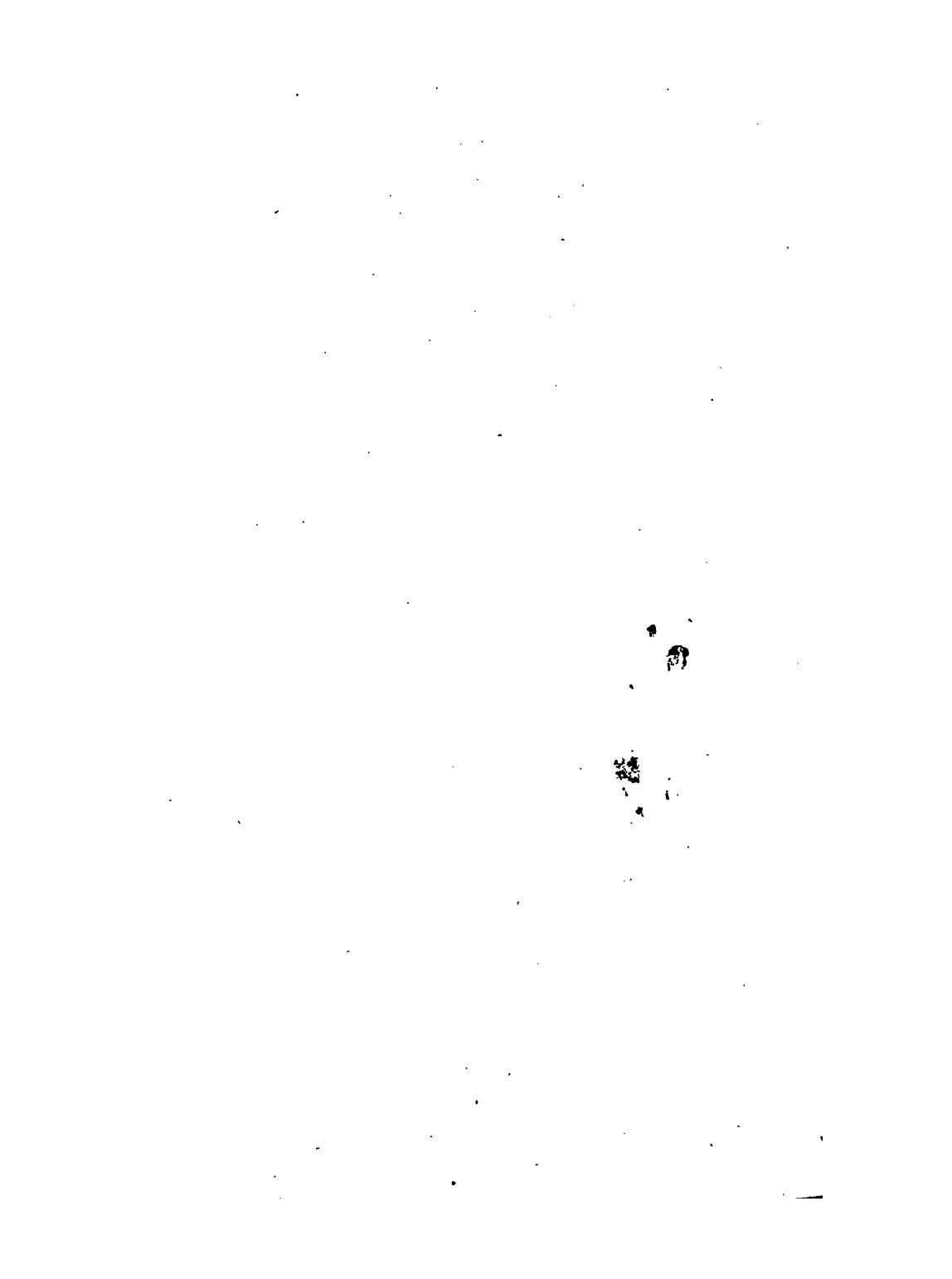
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



150

11 ft
ab.







Car. Eisen del.

Magard Sculp.

*Si ses maximes s'impriment dans nos Cœurs ;
Si son Âme revit dans ses Descendans,
il a régné.*

DES CAUSES
DU
BONHEUR PUBLIC.
OUVRAGE DÉDIÉ
A MONSIEUR
LE DAUPHIN,

*Par M. l'ABBÉ GROS DE BESPLAS, José
de la Maison & Société de Sorbonne,
Prédicateur du Roi, &c.*

Un Roi sensible promet toutes les vertus.

 A PARIS;

De l'Imprimerie de SÉBASTIEN JORRY, rue 
vis-à-vis la Comédie Françoise, au Grand Monarque
& aux Cigognes.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TC

10/20/

6:37

10/20/

6:37

10/20/

6:37

10/20/

6:37

10/20/

6:37

10/20/

6:37

10/20/

6:37

10/20/

6:37

10/20/

6:37

10/20/

6:37

871991-190



A

MONSIEUR

LE DAUPHIN.

MONSIEUR,

*Jusqu'à ce moment la Nation n'a
cherché en vous d'autre objet de respect
& d'amour, que le sang qui coule dans*

a ij

vos veines ; aujourd'hui elle vous demande des vertus ; elle espere & attend même que vous lui offrirez un jour celles de votre Auguste Pere. Tous les yeux sont ouverts pour contempler dans quelle voie vous marcherez. On s'empresse de demander si vous n'aurez point le goût funeste des conquêtes , si au contraire vous penchez vers la bienfaisance & vers la douceur , si à la vue des malheureux vous êtes sensible. Oserai-je le dire ? C'est l'inquiétude d'une rendre Mere sur le fruit le plus cher de ses entrailles. Les inclinations qui vont se développer dans votre ame , fixeront notre sort & notre destinée ; mais nous avons cette ferme confiance que vous serez un Prince selon le cœur de Dieu , digne de lui & de la Nation. Les heureuses dispositions

E P I T R E



que vous faites paroître ; les sages Maîtres qui vous entourent & que vous aimez ; votre Auguste Pere qui du haut du Ciel , veille sur la France & sur vous ; cette candeur qui brille sur votre visage ; tout nous promet pour nos névèux un regne de paix & de gloire ; tout nous annonce que placant votre grandeur dans l'amour de vos Peuples , vous ferez leurs délices , & qu'ainsi que notre Auguste Monarque , vous obtiendrez le nom de Bien-aimé. Heureux le Prince qu'un pareil titre conduit à l'Immortalité !

Je viens aujourd'hui , MONSEIGNEUR , vous montrer l'influence du caractère national , de la Religion & des vertus d'un bon Prince sur le BONHEUR PUBLIC. Le caractère national & la

vj

E P I T R E

Religion vous présenteront les plus fermes soutiens d'un Trône. Le tableau d'un bon Souverain sera sûrement le vôtre, & en le traçant je devance mon siècle dans l'éloge qu'il fera de vous.

Je suis avec un profond respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, GROS DE BESPLAS,
Vic. Gén.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

L'HONNEUR d'écrire pour un Prince destiné à gouverner la plus ancienne des Monarchies, m'anima dans l'ouvrage que j'entreprends. Mon dessein est de rechercher les causes du Bonheur public, & de traiter ce Sujet relativement à la Nation. Mes forces me font redouter mon entreprise, mon zèle me la fait aimer; le cœur fera peut-être un ouvrage que l'esprit aurait tenté inutilement. Si l'objet que je vais présenter fait naître à des hommes plus habiles la pensée de le traiter, j'aurai fait quelque chose pour le bonheur de ma Patrie.

En recherchant les causes du Bonheur public, j'écris pour des hommes

rapprochés par des mœurs communes ; réunis par les liens d'une même Religion, enfin gouvernés par l'autorité suprême d'un seul. Ainsi les mœurs, la Religion, les vertus du Chef, telles sont les sources de notre bonheur. S'il en est d'autres, il me semble qu'elles tirent de ces causes leur véritable & principale force.

Les mœurs sont déterminées par des habitudes constantes, & des penchants uniformes ; c'est ce que j'appelle LE CARACTERE. Chaque homme diffère d'un autre ; il en est ainsi d'un Peuple à l'égard d'un autre Peuple, à cause de la diversité des coutumes. Il me semble, par exemple, que les François sont par rapport aux Nations du Nord, ce que les habitants des Provinces méridionales de la France sont par rapport au reste de la Nation. L'homme trouve dans son caractère la première

source de son bonheur ou de son malheur. Il en est de même de chaque Peuple.

LA RELIGION fait la sûreté des Empires. C'est le lien le plus fort des hommes, le rempart le plus ferme de l'autorité. Ce principe est appuyé sur l'histoire & la foi de tous les siècles.

LE SOUVERAIN fait la destinée de l'Etat auquel il commande. Il rend l'autorité un joug aimable, ou un fardeau insupportable aux Sujets. Tels sont les objets qui s'offrent dans le tableau général de l'ordre ; telles sont les vérités fondamentales de la constitution politique.

Si nous considérons de près le caractère national, nous avouerons que ce n'est point sans peine qu'on peut le déterminer. La vivacité de nos penchants le rend difficile à saisir ; mais ce que l'extérieur paroît démentir, le

fond de notre génie le rectifie. Nous avons comme tous les autres Peuples des défauts ; cependant lorsque nous examinons avec impartialité notre caractère, nous voyons qu'il est formé par sept Vertus principales, dont quelques-unes sur-tout nous conviennent singulièrement : la Douceur, l'Equité, la Valeur, l'Honneur, l'Amour de nos Maîtres, l'Amour des Lettres & des Sciences, enfin les bonnes Mœurs.

Rappelons ce que César dit de nous dans les siecles les plus reculés, & nous jugerons si nous sommes toujours ressemblants à nous-mêmes. Les Peuples des Gaules, dit-il, aiment la gloire des armes ; ils vont avec joie au combat, mais ils ne sont propres que pour la premiere attaque. N'est-ce pas encore aujourd'hui notre caractère ? Il nous accuse d'un peu de légèreté dans notre maniere de penser, dans nos

conseils , dans nos entreprises. César ne trouveroit-il pas encore bien des coupables ? ce qu'il ajoute est remarquable. Ils aiment , dit-il , la nouveauté , & sont très-curieux d'événements. Ils se divisent en différents partis. Presque chaque maison a un Chef qui domine & qui entraîne les esprits. César observe le respect & l'amour de la Nation pour les races illustres. Enfin il remarque sa piété , ses bonnes mœurs , sa candeur & sa droiture (a).

(a) *Ut ad bellā fuscipienda Gallorum alacer ac promptus est animus , sic mollis ac minimè resistens ad calamitates perferendas mens eorum est. (De bel. Gal. lib. 3. vers. fin.)* On lit dans le même endroit : Cæsar infirmitatem Gallorum veritus , quòd fuit in confiliis capiendis mobiles , novis plerumque rebus student. Au Livre 6. Non solum in omnibus civitatibus atque pagis partibusque , sed penè etiam in singulis domibus factiones sunt. Voilà des portraits tracés depuis dix-huit siecles , auxquels nous sommes ressemblants.

La Nation a donc un caractere réel ;
constant , invariable qui regle sa ma-
niere de penser , ses desseins , ses en-

Mais voici un magnifique témoignage. En parlant
des Peuples voisins de la Picardie. *Nihil pati vini
reliquarumque rerum ad luxuriam pertinentium
inferredi , quòd his rebus relanguefcere animos ,
eorumque remitti virtutem existimarent ; esse ho-
mines feros , magnæque virtutis.* La suite du dis-
cours fait voir que *feros* est pris ici pour austè-
res. Or ces vertus étoient celles de la Nation mê-
me ; César le dit plus bas : *Patria virtus (de bello
Gallico lib. 2.)* Au livre 6. *Natio est omnium Gal-
lorum admodum dedita religionibus.* Sur le res-
pect pour les races illustres , quisque (*nobilis*)
plurimos clientes habet. *Ibid.* Voyez au même
endroit des Passages très-remarquables sur le Sa-
cerdoce des anciens Gaulois. Terminons sur nos
Ancêtres , par un trait de l'Auteur du Commen-
taire sur la guerre d'Afrique. *Homines apertos , mi-
nimèque insidiosos , qui per virtutem , non per do-
lum dimicare confueverunt. lib. 5.* Maintenant si
nous jettons les yeux sur les Francs , nous verrons
que Tacite les représente comme bons , sincères ,
justes , pleins d'honneur , belliqueux , emportés dans
le succès , fidèles à la probité &c aux mœurs , reli-

treprises, & dont le Chef de la Société peut retirer un grand avantage.

Je commence en traitant du caractère national, par établir la vertu qui constitue ce caractère ; j'en fais ensuite l'application au Bonheur public. Ces deux objets marcheront toujours de front, comme essentiels au plan que je me suis proposé. Lorsque la vertu dont je traite est reconnue pour former notre caractère, je ne m'arrête pas long-temps à l'établir. Je passe à l'application. Pareillement lorsque l'application est facile, je n'y insiste point ; je laisse au Lecteur à développer & à étendre les principes qui y sont présentés. J'ai resserré le tableau des premières vertus. On ne peut nous contester la douceur. L'équité est encore

gieux, enfin attachés à leur patrie. *Voy. Velly, Hist. de Fr. t. 1. p. 231. &c. Mably, observ. sur l'Hist. de Fr. t. 1. p. 26.*

une de nos vertus principales, & qui ne doit trouver que peu de contradicteurs. J'ai tâché pourtant de détruire, et peu de murs, les préjugés que les temps de barbarie & des anciens troubles, ont pu faire naître contre cette vertu. Il suffit de nommer la valeur, pour qu'elle soit proclamée auflor comme une vertu des François. L'honneur parmi nous est aussi ancien que la Monarchie. Aucun usage n'y pu l'abîmer n'importe l'abîmer. L'honneur pour nos Maîtres est né avec nous. Le goûter des Sciences a été retardé dans le temps des cœurifications de nos pères, mais à travers des tempes, on ne sait pas de quel appétit le gêne de la Nation. Celle de nos vertus à laquelle j'ai dit m'attacher davantage, est donc des bonnes mœurs. Si et est une qui ait l'ouïe quelque attente, C'est celle-ci. En recourant aux vertus

bles sources, on la voit au nombre des vertus les plus précieuses de la Nation. Les siècles que l'on compte communément pour les plus obscurs & les plus malheureux, disoit M. Fleuri, ne l'ont pas été autant que l'on croit, & n'ont été dépourvus ni de vertus ni de science. Ce célèbre Ecrivain fait voir la cause de notre prévention. Il dit que ce sont les reproches mal-fondés des Auteurs du XVI^e siècle, lorsque les Sciences ont reflétri parmi nous (a).

On remarquera que les causes dont je traite sont des causes morales. On ne doit pas en juger comme des causes physiques, qui produisent nécessairement leur effet, étant fondées sur les

(a) Fleuri, 3^e discours sur l'Hist. Eccl. vers la fin. Voy. aussi Leunoy, *de scholis celebrioribus, scilicet à Carolo magno, seu post eundem Carolum, per Occidentem instauratis*. M. l'Abbé Goujet, *de l'état des Sciences en France depuis la mort de Charlemagne jusqu'à celle du Roi Roben*, Dissertation couronnée à l'Académie des Inscriptions en 1737.

loix immuables de la Nature & reposant immédiatement dans les mains de Dieu. Les causes morales au contraire n'operent leur effet qu'autant que le premier moteur de la Société , le Monarque par exemple ou l'Etat , les dirige comme il faut : c'est un trésor qui est en leur pouvoir.

Le caractere national est des trois causes du Bonheur public , celle qui agit avec moins de force , puisque l'homme dans sa conduite , dément quelquefois son caractere : aussi j'en ai restreint les effets. Cependant il faut regarder les vertus premières de la Nation comme ces faisceaux de lumiere dont chaque rayon considéré séparément ne produit qu'une lueur assez faible , mais qui réunis ont une grande force pour éclairer & pour échauffer.

Je passe ensuite à la Religion la plus efficace de toutes les causes , la plus

universelle ,

universelle, la plus sûre, par conséquent, celle de toutes qui doit fixer davantage l'attention du Gouvernement. J'ai envisagé la Religion depuis le Trône jusqu'aux conditions les plus obscures, & j'en ai fait l'application au Bonheur public. Si j'ai traité ici du Prince religieux, la dignité de la Religion l'exigeoit. J'ai dû soumettre à celle-ci tous les objets qu'elle embrasse. Ailleurs on verra le Prince en lui-même, possédant les vertus qui doivent le distinguer & qui sont propres au Trône.

Après avoir considéré la Religion dans le Monarque ; je l'offre dans l'Ordre sacerdotal. Cet objet en renferme un grand nombre d'autres qui lui sont subordonnés : voici de quelle manière ils se suivront : les Pontifes, les Pasteurs des ames, les Moralistes, les Prédicateurs de la parole, les Prêtres attachés au service des églises, les jeunes Eleves du Clergé, les Sujets des ordres religieux.

xvij D I S C O U R S

ligieux des deux sexes ; enfin les Eleves des Colléges. Je tâcherai de montrer comment toutes ces parties concourent à l'harmonie publique.

La Religion des Grands viendra ensuite ; on verra leur influence sur l'ordre public. Je les montrerai à la Cour , dans la Capitale , à la tête des Provinces , enfin au milieu des armées.

Les Etats compris entre les Grands & le Peuple suivront cet ordre : le Corps des Militaires , la Magistrature & les grades inférieurs qu'elle comprend ; les hommes de Lettres & les Riches dont l'influence , chacun dans leur genre , est devenue si universelle & si sensible , depuis que nous avons quitté les opinions & les traditions anciennes. Enfin je descendrai jusqu'au Peuple & j'appliquerai ici la même règle & la même méthode.

Après avoir traité de ces deux causes , j'offrirai dans la troisième les vertus

propres d'un bon Souverain : la sagesse qui présente différents rapports : sagesse dans son esprit , qui lui faisant sentir le poids de la Couronne , le détermine à prendre tous les moyens de bien gouverner ; dans son cœur , qui le rend modeste dans les succès , courageux dans l'adversité , toujours le même dans les différentes fortunes ; enfin dans l'appareil de la Royauté , qui écarte le luxe , le faste & toute la vaine pompe des Rois orgueilleux. On pourroit appeler la premiere , prudence , la seconde , vertu de sagesse , la troisieme , modestie.

A la suite de cette premiere vertu viendra l'amour de la paix. On sent combien elle est liée à la félicité publique & au bonheur des Nations.

Enfin le dernier trait au tableau d'un digne Monarque , ce sera l'amour pour ses Peuples. Tous les biens découleront facilement de ces trois vertus.

Si le Caractere national fait le bonheur particulier d'un Empire , c'est une grande erreur de politique de vouloir établir une regle générale de gouvernement pour tous les Royaumes. Si la Religion est liée à la constitution même de la Monarchie , c'est une erreur énorme de politique d'en laisser entamer les moindres parties. Si les vertus du Souverain guidé par la Religion, font la félicité publique , c'est une erreur extrême de politique de l'ébranler dans son cœur.

Rassembliez maintenant sous un même coup d'œil, ces trois causes du bonheur public , caractere national , religion & vertus du Monarque ; suivez cette chaîne dans toutes ses parties , & vous jugerez si un Etat où leur action mutuelle & réunie , se fait sentir , est heureux , puissant & redoutable.

T A B L E

R A I S O N N É E D E S M A T I E R E S.

Des Causes du Bonheur public, ou de l'influence du caractere national, de la Religion & des vertus d'un bon Prince, sur le bien de l'Etat,

Page 1

On représente des hommes qui après avoir erré longtemps dans les bois, viennent demander des loix à un Sage. Ce Sage propose une législation, d'où naissent trois causes de bonheur, les mœurs, la religion & les vertus du Chef de la Société.

Les mœurs se modifient selon le génie des Peuples, forment le caractere national.

PREMIERE CAUSE DU BONHEUR PUBLIC.

LE C A R A C T E R E N A T I O N A L.

Premiere vertu du caractere national, la douceur,

On établit cette vertu. On montre qu'elle est plus nécessaire à une Monarchie qu'à une République, qu'elle fait le bonheur de l'Etat en liant les Sujets au Prince, en les liant entr'eux, enfin avec l'Etranger ; de là, la tranquillité au dedans & au dehors du Royaume.

Du Cardinal de Fleuri.

Les premiers François ne connurent point la douceur ; pourquoi, quoiqu'elle fut le fond de leur caractere.

S E C O N D E V E R T U D U C A R A C T E R E N A T I O N A L , L' E Q U I T E .

22

On fait voir que la Nation au milieu même de sa barbarie , fit éclater son équité ; qu'elle ne tarda point à reconnoître le pouvoir des loix ; que les Rois se firent toujours un devoir sacré de rendre la justice à leurs Sujets. Avantages de cette vertu pour le Bonheur Public. Malheur d'une Nation qui n'a point d'idée , ou qui n'a que des idées imparfaites de la Justice.

On examine l'objection des épreuves qui ont été longtemps en usage dans les Jugements. On résout l'objection tirée du mépris de l'ancienne Noblesse pour les fonctions de la Magistrature. Ce dernier objet conduit à faire voir l'équité de la Nation dans son estime pour la Noblesse. Abus de l'autorité des Nobles réprimés par Louis-le-Gros , ou plutôt par son Ministre Suger. Effet de cette réformation.

TROISIÈME VERTU DU CARACTÈRE NATIONAL.

LA VALEUR ,

45

Cette vertu est si reconnue pour appartenir au caractère de la Nation ; ses effets sur l'Ordre public, sont si sensibles qu'on se contente de montrer par quelques traits cette valeur , d'indiquer quels dangers l'accompagnent , comment un Prince peut en abuser ou s'en servir pour l'avantage de la Nation. D'ailleurs la vertu qui vient ensuite développe les ressorts de celle-ci.

QUATRIÈME VERTU DU CARACTÈRE NATIONAL.

L'HONNEUR ,

53

Description de l'Honneur. Son pouvoir sur les différentes conditions. Ses effets sur le bien public. Ses ressources dans les temps de crise.

DES MATIERES. xxiiij

CINQUIÈME VERTU DU CARACTÈRE NATIONAL.

L'AMOUR pour le Souverain, 66

Cet Amour formé par plusieurs causes. Tableau de l'Amour François. Rapports singuliers entre la mort de Henri IV & celle de César, en note. Effets de l'Amour sur le bien public. Ses ressources dans les temps malheureux. Ses avantages pour affermir l'union au dedans & au dehors du Royaume. Comment il est le plus ferme appui du Trône. Comment un Prince doit l'employer.

SIXIÈME VERTU DU CARACTÈRE NATIONAL.

L'AMOUR des Lettres & des Sciences, 93

On montre que dans les temps les plus barbares, La Nation a aimé les Sciences. Révolution dans l'état des Sciences en France. Astrologie judiciaire. S'il est vrai qu'elle tourne à la honte de la Nation. Etat de la Philosophie dans son berceau, dans ses progrès & à la renaissance des Lettres. Les François comparés aux autres Peuples, particulièrement avec nos Voisins. Goût des Sciences devenu universel. La lumiere portée jusques sur le Trône. Ses effets sur le Gouvernement. Comment le Prince doit-il diriger les esprits pour le plus grand bien de l'Etat ?

SEPTIÈME ET DERNIÈRE VERTU DU CARACTÈRE.

NATIONAL.

LES BONNES MŒURS, 119

On montre que les Francs avant de passer dans les Gaules connoissoient les bonnes mœurs. Après leur établissement ils les conserverent, comment. L'ancien Peuple de la Gaule très-attaché aux bonnes mœurs, par quels moyens. Portrait de la piété des Gaulois. Quelle idée on doit se former

des conciles tenus dans les premiers siecles de la Monarchie. Par quelles causes les mœurs s'affoiblirent. Le Peuple ne fut corrompu que par intervalles. Pénitence publique en vigueur jusqu'au Douzième Siecle. Quelle partie de la Société fut plus infectée. Considérations sur les Croisades. Nouvelle cause de relâchement. Coup mortel porté à la discipline. Abandon des Paroisses. Fréquentation des Eglises des Monastères. Le fond des mœurs conservé au milieu de la confusion. Troubles des Universités. Scandales, naissance des hérésies. Elles ne supposent point la dépravation des mœurs publiques. Candeur des Peuples, surprise. Renouvellement de la ferveur. Etat de nos mœurs. Si la révolution des opinions entraînera celle des mœurs publiques. Tableau des mœurs de la Capitale & de celles des Provinces. Effet des mauvaises mœurs sur l'Ordre public. Preuves tirées des anciens Empires & de l'Histoire de la Nation. Effet des bonnes mœurs pour le bien de l'ordre, pour la prospérité des armes, pour la force intérieure de l'Etat. Obstacle aux bonnes mœurs: les vices particuliers des atterriers & des Villes maritimes.

*SUITE DE CE QUI A ÉTÉ DIT DE L'INFLUENCE
du Caractère national sur le Bonheur public,
PROJET d'une École publique & nationale pour
la vertu,* 180

On présente le plan d'une École où les vertus communes à tous les hommes, & les vertus propres de la Nation, seroient enseignées aux jeunes Élèves. On montre comment ce premier cours d'étude formeroit leur cœur pour la Société, & prépareroit leur esprit aux Sciences.

PROJET d'une École pour les Régiments, en note, 194

On fait voir dans ce Projet la nécessité & l'avantage d'un pareil établissement. Réglements de cette Ecole. Moyens pour y entretenir une grande émulation.

Nouveau moyen de donner dans l'Etat, le plus fort encouragement à la vertu. Etablissement d'une Académie pour les hommes qui seroient devenus célèbres par des actions vertueuses.

SECONDE CAUSE DU BONHEUR PUBLIC.

LA RELIGION.

DE LA RELIGION DANS LES ROIS,

199

Après avoir indiqué le caractere d'autorité que la Religion imprime dans les Souverains aux yeux des Peuples, on fait voir que le regne d'un Prince religieux est juste, stable & florissant. La Justice lui rend toujours présents ses Sujets, sur-tout les malheureux. Elle prend la forme de toutes les autres vertus. Impuissance des loix humaines. Elles ne peuvent détruire la plus funeste des injustices, savoir, l'amour exclusif de soi-même, la passion de la guerre.

Stabilité du Gouvernement d'un Prince religieux, dans les trois âges de la vie. Dans l'adolescence, la Religion écarte loin des écœurs. Dans la force de l'âge, elle donne de l'activité à toutes les vertus, & domptre les passions ; (ici on verra le tableau d'un Prince qui n'est pas guidé par la Religion). Dans la vieillesse, elle soutient le Monarque. Tranquillité dans son Royaume, & au dehors.

Splendeur du regne d'un Prince religieux. Il est admiré par les hommes les plus prévenus, les

plus corrompus, les plus barbares, enfin par toutes les Nations. Exemples de cette vérité.

DE LA RELIGION dans les saints Ministres. Des Pontifes , 233

On les considere relativement au Monarque, comme Sujets & comme Ministres du Très-haut; relativement aux Peuples, comme protecteurs de ceux-ci.

DES PASTEURS ou CURÉS , 245

On montre l'union intime du Ministère des Pasteurs avec l'Ordre public. Enumération des biens qu'ils produisent. Considérations sur la Confession. Trait remarquable dans le Canton Protestant de Berne en note.

DES MORALISTES ou CASUISTES , & de leur influence sur l'Ordre public , 256

On fait voir que cette influence est fondée sur le caractère de l'homme, sur sa sagesse, & sur ses besoins. Influence des Moralistes sur le bien général de l'Etat, relativement au Prince & aux Sujets, relativement aux fortunes rapides, aux usures. Trait de grande probité dans une femme illustre, en note. Noveau Tableau des biens que procurent les Moralistes. Ils dirigent les guides eux-mêmes.

DES PRÉDICATEURS , & de leur influence sur l'Ordre public , 264

Description de l'éloquence. Impuissance des institutions modernes pour former de véritables Orateurs. La Religion a conservé à l'éloquence toute sa force. Ministère de la parole considéré à la Cour & dans la Capitale. Décadence de l'éloquence sacrée. Comment son véritable caractère

est changé. Quel il doit être dans les discours d'appareil. Emploi des passions. Effets de la Prédication sur la Société publique. Observations sur les instructions des Paroisses. Pourquoi l'instruction d'appareil ne doit pas se modéler sur celle-ci. Raison tirée particulierement de la disposition des auditeurs. Nos Orateurs doivent avoir plus d'action que ceux des Communions séparées. Observations sur les différents genres de Prédication. Changement dans les cérémonies religieuses qui a nui au Ministère de la parole, en note. Des Missionnaires. Quels effets ils produisent sur l'Ordre public dans les Provinces. Quels effets ils produroient dans la Capitale.

A la suite du même Article, on traite des Prêtres des Paroisses. Des Séminaires ; leur rapport à l'Ordre public. Quelques abus, en note. Des Séminaires de la Capitale. Tableau abrégé de l'établissement des Séminaires, en note.

DES COUVENTS DE RELIGIEUX, 312

Leur décadence causée par celle du siècle. Leur existence considérée en général, liée à celle de la Religion. Avantages des établissements Religieux, favorables à la politique. Objection de la population & de la culture des terres, réfutée. Devoir de Justice dans le Prince de permettre ces établissements. Remèdes contre les abus. Moyens de relever cet état. S'il seroit utile que l'État Religieux fût soumis à la Jurisdiction immédiate des Evêques. Injustice des Novateurs modernes.

DES COUVENTS DE FILLES, 323

Principe fondamental de liberté dans chaque Sujet d'une Société civile. Utilité des Couvents pour conserver les mœurs de la Noblesse ; l'éducation

du Cloître préférable dans l'état de nos mœurs à celle des Mères.

DES COLLÉGES,

335

Leur nécessité. Leur rapport avec le bonheur de la Société publique. Il est utile qu'ils restent sous l'autorité des Ministres de la Religion. Plan de quelques Modernes, combattu.

DE LA RELIGION DANS LES GRANDS, 343

Différence de l'influence des Grands dans une Monarchie & dans une République.

DES GRANDS A LA COUR, 345

Influence des Grands sur les inférieurs, sur le Souverain lui-même, sur tous les Ordres de l'Etat, sur le Ministère de la Religion. Caractère des Courtisans irreligieux. Réflexions sur la Cour.

DES GRANDS DANS LA CAPITALE, 354

Comment le caractère des Grands n'est pas ici le même qu'à la Cour. Influence des Grands sur les hommes les plus sages. Différence de l'influence des Grands & des Riches. Les Grands imités pour la piété & dans toute leur conduite. S'ils influent sur les hommes à talents. Leur influence sur les mœurs du Théâtre. Nécessité de le réformer. Les Grands le peuvent, comment.

OBSERVATIONS particulières sur la nécessité de la réforme du Théâtre, 367

L'institution du Théâtre chez les Grecs & chez les Romains prouve qu'il devroit être consacré aux mœurs. L'amour même légitime ne peut y être permis. Considérations particulières sur la Capitale.

DES MATIERES. xxix

Observations sur les Etrangers témoins de nos Spectacles. Projet des modernes. Opinion des Théologiens. Sentiment du grand Fénelon.

DES GRANDS A LA TESTE DES PROVINCES, 380

Mœurs publiques & particulières soumises à leur influence. Leur pouvoir sur la police des mœurs, sur les talents, sur la Religion elle-même. Tableau d'un Chef de Province vertueux.

DES GRANDS A LA TESTE DES ARMÉES, 390

Quels secours les mœurs trouvent dans les Villes, & manquent dans les Armées. Influence des Chefs. Examen d'une objection célèbre de quelques Modernes, en note. Il est plus facile aujourd'hui de réformer les mœurs du Soldat, pourquoi. Avantages de la Religion des Militaires pour tous les Royaumes. Influence particulière du Chef sur le Corps des Officiers. Effets des écrits pernicieux. Luxe des armées.

DE LA RELIGION dans les différents Ordres compris entre les Grands & le Peuple, 410

DU CORPS DES MILITAIRES, 411

Influence de l'Officier sur le Soldat dans un combat, à la prise des Villes, dans l'exercice des armes. Quelle conduite l'Officier vertueux tient à l'égard du Soldat. Mépris des devoirs. Incréduilité jusqués dans les moindres rangs ; quelles en seront les suites. Raifons tirées du caractère du Soldat. Quelles pratiques de Religion seroient utiles pour le bon ordre de nos armées. Danger des mauvaises mœurs des Militaires dans nos Villes, & chez l'Etranger. Abus anciens, destructeurs de toute bonne politique. Si les Militaires ont

contribué à changer l'opinion des Étrangers à notre égard. Considérations particulières sur la nouvelle génération de Guerriers.

DES MAGISTRATS,

428

Dignité de leurs fonctions. Nécessité que la Religion les soutienne. Enumération des dangers auxquels ils sont exposés. Influence des Magistrats sur les mœurs publiques. Comparaison des Ministres de la Justice & de ceux des Autels. Des Magistrats préposés sur les Villes. Des Officiers des Justices des Seigneurs. Des Orateurs du Barreau. Gloire & écœurs de leur profession.

DES HOMMES DE LETTRES,

445

Excellence du génie. Influence des Hommes de Lettres sur la Religion. Pouvoir de leurs écrits, de leurs discours, de leur exemple. Les preuves de la Religion plus victorieuses dans leurs mains. Vérité perpétuée par eux. Pourquoi la Providence fait naître ordinairement les Hommes de Lettres dans les conditions moins bonnes. La vertu fait par eux plus de prosélytes. Défenseurs indiscrets de la Religion. Leur présomption; danger de leurs écrits. Avantages d'un défenseur éclairé & vertueux. L'homme de génie change l'esprit de son siècle. Ses attaques, funestes à la Religion. Impuissance des préceptes humains. Excellence de ceux de la Religion. Réflexions sur l'Evangile. Grandeur & malheur de la destinée de l'homme de génie. Le vrai bonheur dans le seul amour du premier Etre.

DES RICHES,

469

Comparaison des effets des richesses & de la noblesse du sang sur le cœur de l'homme. Influence de la Religion des Riches sur le bien public.

DES MATIERS: xxx

Enumération de leurs biensfaits. Charité du Peuple voisin de nos Terres. La Religion seule bien capable de faire pratiquer la bienséance. Influence du Riche sur l'administration de l'Etat. Rapport nécessaire des Riches avec le Souverain avec la Politique générale des Royaumes. Considérations sur l'état actuel des fortunes. Comment le Prince pourroit punir un Riche qui a mal versé. Si le Riche peut autant s'intéresser au bien général que l'homme Noble.

Du Peuple,

483

Nécessité de la Religion dans le Peuple. Si les Chefs abandonnent la Religion, le Peuple les imitera. Comment & pourquoi. Il est injuste d'imposer au Peuple le joug d'une fausse croyance. Les plus grands biens viennent de la Religion du Peuple. Insuffisance des supplices, si le Peuple n'est point religieux. Différentes preuves de cette vérité. Observation sur la Religion des anciens Romains. Ce Peuple n'avoit point de morale fixe; suites funestes, sur-tout vers les derniers temps de la République. Les autres Peuples presque aussi dépourvus de morale. Instabilité de la puissance sans la Religion du Peuple. Royaumes modernes ébranlés quand la Religion a été attaquée. Ignorance de nos peres préférable à nos lumières. Abus de nos nouvelles mœurs. Danger du mélange du Peuple & des ordres supérieurs. Autorité des Pasteurs des Campagnes sur le Peuple. Réflexions sur cette autorité. Les hommes du Peuple trop nombreux dans l'Ordre du Clergé. Remarque sur les Cures de Normandie. Anecdote particulière sur un Curé de cette Province, en note. Coup funeste porté au bonheur du Peuple.

C O S C L U S I O N S générale de ce qui a été dit ~~sur~~
sur la Religion, 512

Considerations sur l'état actuel de la Nation. La Religion, seule ressource à nos maux. Enumération des avantages qu'elle peut produire parmi nous.

T R O I S I È M E C A U S E D U B O N H E U R P U B L I C.

L E S V E R T U S D' U M B O N P R I N C E , 517

Grandeur des Souverains. Ils sont appellés à la plus haute vertu.

D E L A S A G E S S E D A N S L E S R O I S , 520

Sagesse dans l'esprit. Funestes effets de la présomption pour le Gouvernement public. Innovations. Comment un Monarque doit se représenter la loi. Conduite d'un Prince prudent. Réflexions sur Louis XIII. & sur Louis XI. Un Prince inconsidéré, incapable d'être ferme. Comment la présomption est plus dangereuse dans un Roi que dans un autre homme.

Sagesse dans le cœur du Monarque. Difficulté pour un Souverain d'être modeste. Empire de cette vertu sur les cœurs. Ses ressources dans l'adversité. Comparaison d'un Prince modeste & de celui qui ne l'est point. Diversité de leur fortune. Conduite du Roi dans la guerre de Flandres. Réflexion sur la modestie de S. Louis. Modestie, caractère des grandes ames. Nouvelle remarque sur Louis XI.

Sagesse dans la pompe de la Royauté. La pompe ne constitue pas la véritable grandeur. Observation

tion sur les Potentats d'Orient. Du luxe sous les premières races de nos Rois. Réflexion sur les effets de l'ennoblissement. La passion du luxe plus éminente dans nos Souverains que dans les Rois étrangers. Effets particuliers du luxe autorisé par l'exemple du Monarque. Luxe de la Cour de Louis XIV. Faux raisonnement de quelques Politiques. Récapitulation.

DE L'AMOUR DE LA PAIX. 545

L'art de la guerre, étrange invention des Nations politées. L'Univers retrace l'image de la paix. Henri IV fait la guerre à regret. Enumération des avantages de la paix. Que sont les victoires aux yeux de la Raison. Réflexion sur Alexandre & sur Charles XII. Trophées de victoires contraires à l'humanité. Esprit du siècle tourné à la paix. Repentir de Louis XIV. Un Souverain ne doit se résoudre à faire la guerre qu'à la dernière extrémité. Amour de la paix imprimé dans le cœur de notre Monarque. Tableau d'un Roi conquérant. La passion des armes pervertit le caractère.

DE L'AMOUR POUR LES SUJETS. 546

L'Amour donne son empreinte à toutes les autres vertus du Souverain. Dignité de l'Amour. Numération de ses effets. Il rend le Prince docile à la vérité. Il inspire la confiance au Courtisan vertueux. Ses ressources dans les circonstances malheureuses. Comment le Prince doit manifester cet amour. Quelle belle dénomination avoit donné à Charlemagne. Différence des effets de la crainte & de l'amour sur le cœur des coupables. Sur quelle espèce de sujets l'amour doit particulièrement se déployer. Usage remarquable pratiqué la Chine. Un bon Prince a toujours présents les

malheureux. Remarque particulière sur les maladies des habitants des Campagnes. Projet d'un Etablissement louable pour le soulagement des Peuples. Discours dans la bouche de feu Monseigneur le Dauphin. Morts illustres multipliées depuis quelque temps dans l'Europe. Comment elles peuvent entrer dans les vues de la Providence. Caractère & effets particuliers de la consécration des Rois.

Fin de la Table.

Fautes essentielles à corriger dans le corps de l'ouvrage.

Page 2, ligne 16, qui sans l'aveu de la Divinité ont enchaîné, &c. *lisiez* qui sans l'aveu de la Divinité, & se disant envoyés par elle, ont, &c.

Page 11, lig. 4, en qui le Très-haut a éteint son souffle & effacé son image, *lis.* en qui le Très-haut a permis que son souffle fut éteint, & son image effacée.

Page 22, lig. 11, comme source de toute justice, *lis.* comme Chef souverain & suprême de la Justice.

Page 38, ligne 16, Si dans la suite des siecles, *lis.* Si avant ces siecles.

Page 52, ligne 7, au moment, *lis.* au milieu.

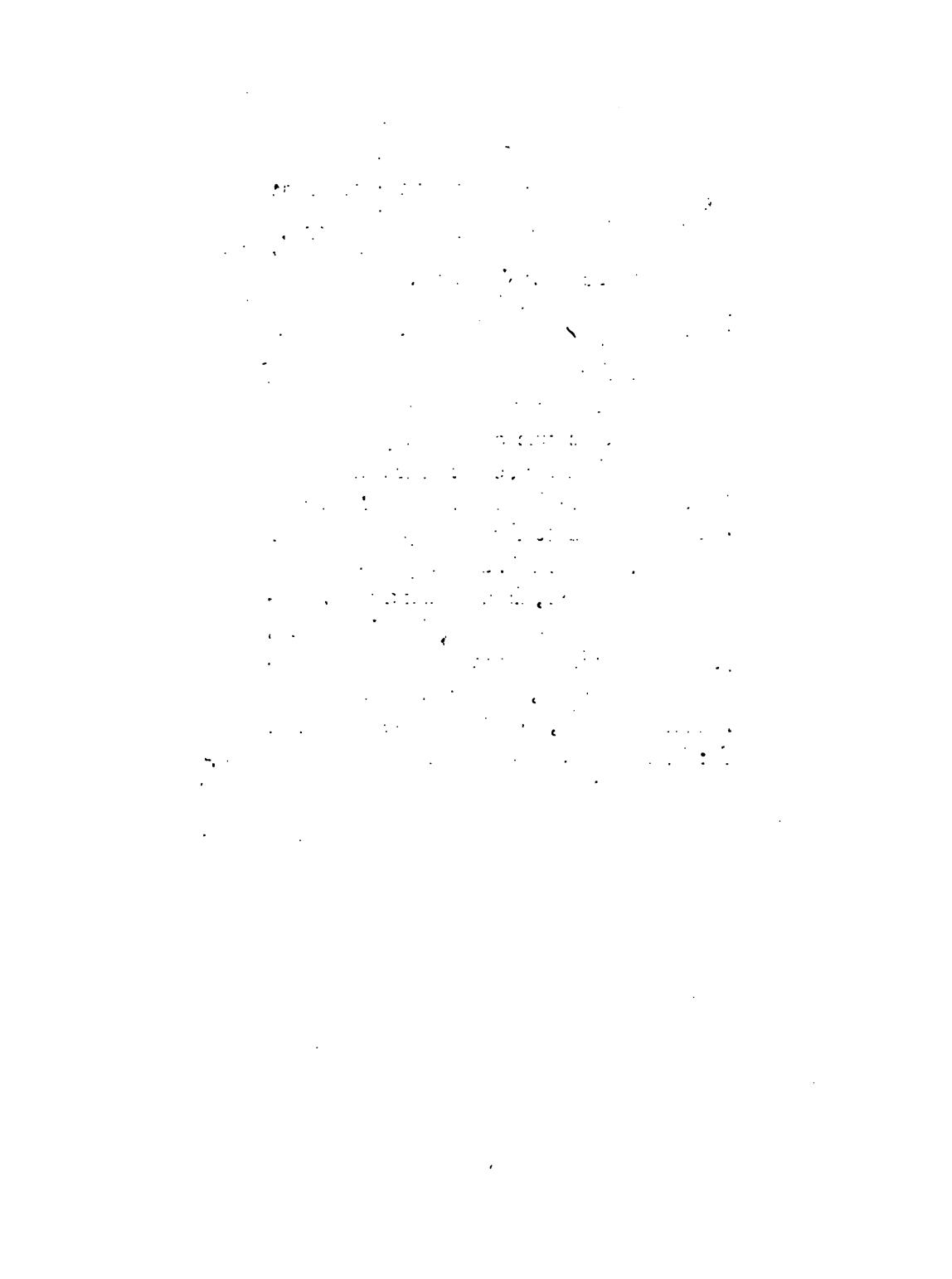
Page 155, ligne 2, qu'il arme, *lis.* qui l'arme.

Ibid. ligne 4, ôtez les deux points.

Page 210, ligne 6, est juste, stable, *lis.* est non seulement juste, mais stable.

Page 218, ligne 20. Si la Religion n'a pas, *lis.* Si la Religion au contraire n'a pas, &c.

*Corracter les
aires marquées*



EXPLICATION DU FRONTISPICE.

La Sageſſe dans le haut du Ciel. Feu Monſeigneur le Dauphin porté ſur un nuage. La lumiere de la Sageſſe après s'être réflechie ſur lui , va ſe tracer ſur le ſommet d'un Mont eſcarpé. Monſeigneur le jeune Dauphin ſe promenant dans une campagne , reconnoît l'image de ſon Pere , court pour l'embrasser ; & ne pouvant atteindre à la cime du Rocher , ſon Gouverneur & ſon Précepteur l'aident à monter. Dans le lointain , l'appartement du Prince où l'on voit , ſur le devant d'une Biblio- theque , *la vérité de la Religion chrétienne* , par Abbadie ; le *Discours ſur l'Histoire uni- verselle* , de Bossuet , le *Télémaque* , *l'Ami des hommes* ; au bas , une Inſcription relative à feu Monſeigneur le Dauphin.



DES CAUSES DU BONHEUR PUBLIC, OU

*De l'influence du caractère national,
de la Religion, & des vertus d'un
bon Prince sur le bien de l'Etat.*

Si un Peuple qui auroit erré long-temps dans les bois, & qui désireroit de sortir de sa barbarie, venoit trouver un Sage pour lui demander des loix & lui offrir la couronne, ce Sage empressé de répondre à une si haute confiance, appelleroit d'abord dans son cœur toutes les vertus : éllevant ensuite ses regards au-dessus de la Terre, il contempleroit tous les Empires, suivroit la chaîne des destinées des Nations, les causes de leur grandeur &

A

2 D E S C A U S E S

de leur décadence : il descendroit dans la nuit profonde des temps , remonteroit à la première origine des Monarchies : il feroit passer sous ses yeux les Religions des différents Peuples ; il invoqueroit le Ciel : enfin tenant devant lui les Annales du monde , & méditant sur ses révolutions continues , il verroit que le luxe Asiatique a perdu les Empires d'Orient , une politique inquiète & guerrière l'Empire Romain ; que les leçons des Philosophes les plus habiles ont été impuissantes pour réprimer les vices ; que leur morale a été incertaine & sans appui ; qu'une foule de Religions insensées ont subjugué les Peuples sans les éclairer ; que les plus fameux Législateurs , qui sans l'aveu de la Divinité , ont enchaîné les Nations par la crainte des châtiments d'une autre vie , n'ont intimidé que le vulgaire aveugle , & qu'ils ont laissé les rênes des Empires flotter dans les mains sacriléges qui les tenoient. Alors touché du désir de rendre son Peuple le plus heureux de la Terre , de lui donner des mœurs inaltérables , une Religion qui assurât tout à la fois le bonheur des Sujets & celui du Prince , voulant éllever

son Empire & son Trône sur des fondements inébranlables , il laisseroit les volumes des Politiques dans la nuit qui les enveloppe & qui les dévore ; il fouleroit les ruines des anciens Empires sans envier leur vaine gloire ; il contempleroit les plus grandes vertus païennes , sans être trompé sur le motif qui les animoit ; & prenant le livre sublime des Chrétiens , après l'avoir longtemps médité , il rassembleroit autour de lui son nouveau Peuple , & lui parleroit ainsi : » Hommes simples & justes » qui demandez des loix , les anciens Législateurs n'ont parlé que comme des hommes , » (a) les Peuples de l'Antiquité ne nous ont » fait voir que des Esclaves qui gémissoient » sous le pouvoir arbitraire & sous la tyrannie ; ou ils n'ont été que des hommes superbes qui ne s'étoient rassemblés en corps » de Nation libre , que pour troubler sans cesse la paix & la liberté de l'Univers. J'ai ouvert ce Livre sacré ; une frayeur soudaine s'est emparée de mon ame ; & comme

(a) Moïse ne peut être compris dans le nombre de ces Législateurs , sa législation ayant été divine.

4 D E S C A U S E S

» si une source impétueuse & abondante eût
» rompu tout-à-coup ses digues , j'ai vu toutes
» les vertus sortir de ce volume , & remplir
» aussi-ôt toute la Terre : j'y ai trouvé les
» fondements & les principes du plus sage gou-
» vernement , le lien le plus indissoluble de
» l'autorité. Ce volume a triomphé de tous les
» temps : sa lumiere infinie a percé les ténèbres
» les plus épaisses. La morale qu'il enseigne
» élève l'homme au-dessus de lui-même :
» elle a fait des Nations les plus barbares , les
» Sujets les plus heureux & les plus dociles ;
» des plus fiers tyrans , autant de peres des
» Peuples. La Religion renfermée dans ce
» saint Livre montre un Dieu vengeur de
» l'opprimé , protecteur du pauvre , Juge re-
» doutable des Rois , Arbitre absolu des des-
» tinées des Empires , dépositaire du serment
» des Sujets envers le Monarque. Enfin elle
» égale à la mort la cendre du Souverain &
» celle du Sujet , & demande compte à cha-
» cun de leurs vertus. O Peuple simple &
» iuste ! voulez-vous embrasser cette morale
» & cette religion ? être tout à la fois les
» Sujets du Très-haut & les miens ? A cette

DU BONHEUR PUBLIC. 3

à condition je reçois votre serment ; & le
» Dieu qui nous voit du milieu de la nuit
» auguste de ce volume , vous garantira la
» foi que je vais vous jurer. Délibérez , dé-
» terminez-vous ; sinon retournez à vos forêts
» sauvages , laissez-moi ma liberté , je vous
» rends la vôtre.

Ne doutons pas que ce Peuple n'embrassât
avec transport une loi si sainte , des mœurs si
pures , & qu'il ne demandât que cette religion
fût la base de la nouvelle Monarchie que ce
Sage éléveroit.

Cette Religion , ces mœurs qui seroient le
vœu le plus ardent de ce Peuple , Auguste
Prince , cet Empire les renferme dans son
sein depuis quatorze siecles. Vous posséderez
un Royaume dont le Très-haut a toujours
tenu les rênes avec nos Rois. Aussi je viens
vous montrer que le bonheur des Peuples est
étroitement lié à ces mœurs , je veux dire à
ce caractere premier d'une Nation , à cette
Religion ; & qu'en assurant la félicité des Empires , elles forment des Souverains ac-
complices.

En élevant ma voix jusqu'à vous , vous

A iii

6 D E S C A U S E S

attendez de mon respect que je vous présente sans déguisement & sans nuage la vérité : à ce nom sacré l'ame d'un Prince doit être émue. Et comment la vérité n'auroit - elle pas pour vous le front aimable , dans un âge où l'innocence & l'ingénuité , ses dignes compagnes , marchent sans cesse à vos côtés ? Heureux ! si elle trouve toujours le chemin libre jusqu'à votre Trône , & des hommes sincères & fermes qui la retiennent auprès de vous.

Un Sujet qui dissimule la vérité à ses Maîtres est coupable de trahison. Je vous la remettrai souvent sous les yeux , (un Roi ne peut trop la contempler & l'entendre) je vous la retracerai même, pardonnez si je m'exprime ainsi , avec cet enthousiasme d'une ame passionnée pour la vertu , avec la liberté d'un Citoyen respectueux & sensible , qui parle pour la premiere fois du bonheur des hommes & des vertus d'un bon Roi. Vous rejetterez sur mon zèle ma hardiesse. Nos Souverains se font toujours plus à nous pardonner les erreurs de notre amour , ou plutôt ils daignent reculer pour nous les bornes du respect jusqu'aux dernières limites de la vérité.

Le portrait de votre Auguste Père viendra se confondre quelquefois avec le tableau de la Religion, Ce sera la vertu elle-même sous des traits qui doivent vous être bien chers. Hâtez-vous de la recevoir dans votre jeune cœur, avant que les passions s'y frayent une route ; car comme nous, vous êtes homme, & vous sentirez leur empire. Toutefois ce souvenir balancera, réprimera dans votre ame l'impétuosité de leurs efforts,

J'oseraï peut-être aller aussi me placer sur le tombeau & réveiller la cendre de ce Héros accompli que nous pleurerons toujours ; de-là ma voix sera mieux écoutée ; de-là sortiront quelques étincelles plus propres à vous enflammer que tous les discours. Je ferai parler ce Prince ; illusion heureuse ! qui rappellant en quelque sorte à la vie celui que le temps a enlevé, soulage une douleur profonde, & entretient l'amour. Mais vous êtes destiné à diminuer nos regrets : si ses maximes s'impriment dans nos cœurs, si son ame revit dans vous, il a régné. Oui, vous appellerez toutes ses grandes qualités. Vous ferez oublier à la Terre, s'il est possible, qu'il ne vit plus, &

8 D E S C A U S E S

qu'il ne lui fut pas nécessaire. Le Ciel n'a point voulu nous punir par sa mort : lorsqu'il a quitté sa dépouille , toutes ses vertus sont passées dans votre cœur. Là le Très-haut les a scellées , comme dans un trésor , jusqu'au moment où vous les déployerez pour la gloire de votre règne. Mais en voyant sous vos yeux les traits si attendrissants de son image , n'attendez pas son éloge : son siècle l'a jugé ; ce Prince n'est plus à nous ; le sceau de l'immortalité est aujourd'hui sur son nom ; il appartient à la postérité.

Mon zèle pour le bien public me fera encore hasarder quelques pensées que des hommes séveres s'obstinent à rejeter. Qu'importe , les ames sensibles me sauront gré de mes efforts. Ne dussé-je ajouter que le moindre degré au bonheur de ma Patrie , une seule vertu au dernier des Citoyens , je ne croirai pas avoir écrit inutilement.

Mais sur-tout , Auguste Prince , mon dessein est de relever à vos yeux la grandeur de la Nation , de faire passer devant vous ses vertus , comme une superbe chaîne que vous dirigerez à votre gré. Je veux vous montrer combien

il vous importe de plier votre sagesse au caractère essentiel qui distingue la Nation, combien vous pourrez tirer avantage de l'esprit qui l'anime; car si nos vertus naissent avec nous, elles ont besoin d'être développées, & c'est l'ouvrage des Rois. Il semble que Dieu leur ait communiqué cette portion de sa toute-puissance, d'achever après lui les merveilles de la création.

PREMIERE CAUSE

DU BONHEUR PUBLIC,
LE CARACTERE NATIONAL.

DE LA DOUCEUR.

LE premier objet qui me frappe dans le caractère de la Nation, c'est *sa douceur*: c'est aussi le premier fondement de notre bonheur & la source de notre attachement aux constitutions immuables de la Monarchie. On ne peut refuser cette vertu au François; sa politesse pour les Etrangers, l'accueil que reçoivent de sa part ses ennemis les plus redou-

10 D E S C A U S E S

tables, sa générosité dans les Traités de paix, le prompt oubli des outrages, son humanité, sa pitié pour les malheureux ; cette noble conjuration des Écrivains contre l'esprit de domination, de fanatisme & de conquête, tout annonce la douceur & l'amérité de ce Peuple. Ses rivaux l'avouent ; sa conduite en offre chaque jour de nouveaux témoignages. Or cette douceur est tout à la fois le premier fondement de son bonheur, & aucune vertu ne s'allie mieux à une constitution Monarchique.

Dans une République, il faut des hommes hardis, entreprenants, toujours en action. Le Républicain sent qu'il partage l'autorité. Il a moins besoin des vertus nécessaires à l'obéissance, que de celles qui apprennent à commander, ou au moins à tempérer & à balancer la puissance ; la fierté, l'ambition & l'audace sont les premiers ressorts de son cœur : c'est ainsi qu'une République se maintient & s'élève. Chaque Soldat de Rome qui faisoit prisonnier un ennemi, croyoit se donner un Sujet à lui-même. Mettez des hommes paisibles à la place de ces fiers Romains, vous verrez Rome tomber presque au moment de sa naissance.

DU BONHEUR PUBLIC. II

A un Despote , il faut des Sujets sans lumières comme sans vertu , des Esclaves que la Nature ait séparés du rang des hommes , en qui le Très-haut ait éteint son souffle & effacé son image ; mais la douceur fait le bonheur du Sujet d'une Monarchie . Soumis à l'autorité d'un seul , il n'a pas besoin d'être constraint pour obeir ; une voix plus forte que la Loi même lui parle au fond du cœur . Son premier Souverain est dans son ame . La résistance seroit pour lui un effort , la rébellion , contre sa nature : s'il chérit son propre intérêt , il le soumet sans peine à l'ordre public ; un sentiment invincible l'y tient attaché . C'est en quelque sorte ce tourbillon de l'ordre physique qui roule & se meut sur lui - même , mais qui ne quitte jamais la direction commune , & qui suit sans cesse le système général de l'Univers .

De - là ce bonheur & cette prospérité de l'Etat ; si l'esprit du Prince est inquiet & remuant , on attend que l'expérience modere son ardeur ; si les besoins exigent de gros subfides , on plie sous le fardeau , en espérant des jours plus heureux . Le sort des Chefs est toujours tranquille ; on s'applaudit de leurs vertus , &

l'on supporte leurs vices. On exige qu'ils fassent le bien ; mais causent-ils quelque dommage ? on croit que c'est une erreur involontaire , qu'ils sentent encore plus que nous nos peines , & qu'ils cèdent au malheur des temps.

Tandis que la douceur attrache & rend docile à l'autorité , elle lie ensemble les Sujets. Tendant tous à un même centre , ils s'unissent par des nœuds mutuels pour la cause commune & pour leur bonheur. Le besoin les rapproche , & la douceur leur facilite les moyens de se secourir ; elle applanit la voie : elle ouvre aussi les cœurs à toutes les autres vertus ; par elle les mœurs se polissent avec plus de facilité , la nature s'emprête de hâter l'ouvrage de l'éducation. La docilité des enfants pour les perés , la prospérité des alliances , la paix des familles , l'union des sociétés , les retours de l'amitié , l'harmonie des Villes , l'accord des Provinces , la bonne intelligence dans les ordres de l'État , la discipline dans les Armées : tels sont les biens qui découlent de la douceur , & qui promettent toujours de nouvelles prospérités. C'est ainsi que la France est devenue un modèle d'honnêteté , de modération & de politesse.

De-là encore ce commerce florissant au-dedans & au-dehors du Royaume ; la confiance de l'Étranger attirée, & mieux affirmée ; ces vaisseaux qui voguent sur les mers, mieux accueillis, préférés dans les ports des Nations éloignées ; les différends terminés sans débats ; enfin les richesses de l'État augmentées. Tout s'aplanit devant un Peuple dont le caractère est la douceur, tout prospère pour lui.

Mais hâtons-nous de montrer de plus en plus tous les charmes de cette vertu. A la tranquillité du Gouvernement, à l'union des Sujets, à la prospérité du commerce, se joint encore le bien inestimable de la paix.

Une Nation douce, digne de vivre tranquille au milieu des Peuples qui l'environnent, ne connaît point les passions violentes qui allument les guerres. La rivalité des Royaumes n'est à ses yeux ni fureur, ni jalousie, ce n'est qu'une noble émulation. Si ses vertus & sa gloire lui attirent l'animosité, elle oppose l'estime à la haine, la patience aux menaces, la générosité à l'insulte : oubliant facilement les injures, elle ne peut supporter long-temps d'avoir des ennemis ; elle vaincra toutes les passions réunies contre

elle : veut-on encore l'aigrir ? la guerre lui présente en vain mille avantages , l'appas des victoires & des conquêtes ; elle fait pardonner. Jalouse d'épargner le sang de l'Etat , & de conserver dans ses ennemis des hommes , elle ne tire le glaive que dans les befoins les plus pressants , & lorsqu'insultée dans sa douceur même , elle venge par la justice de ses armes & l'humanité outragée , & la gloire avilie de la Nation.

Mais que toutes ses entreprises portent encore la marque de la douceur ! Elle fait des conquêtes à regret , elle se reproche les larmes qui coulent : chargée du poids de ses triomphes , elle propose la paix , la sollicite même ; car si les sacrifices sont un effort pour les passions , ils ne coûtent point à la vertu. O Nations ! après l'ivresse de la victoire , la confusion la remplace. Comment attaquer un Peuple qui accueille dans son sein ses ennemis lorsqu'ils ont à peine quitté l'épée , qui s'empresse de partager avec eux ses fêtes ? Cœurs généreux ! reconnoissez que ce n'est point par les armes qu'on triomphe , & qu'on s'eleve au - dessus des autres Peuples ; mais qu'une Nation douce a le premier rang dans

le Monde ; que les passions une fois calmées, tous les esprits se portent vers elle, & qu'elle obtient tous les hommages.

Telle est en effet la destinée d'une Nation paisible. Sa douceur la rendant moins accessible aux passions, elle fait ainsi son propre bonheur, & régle souvent le sort des autres Empires. Contemplez ce digne Ministre de Louis XIII (a), s'attirant par sa douceur le respect & l'amour de tous les Ordres, gouvernant l'Etat comme le plus tendre pere veille sur sa famille, opérant des réformes qui avoient été impossibles pendant plusieurs siècles ; enfin méritant l'admiration de Rome & de toutes les Cours.

Mesurez, s'il est possible, les biens qu'eût procurés à la France & à l'Europe cette ame bienfaisante & douce que l'illustre Archevêque de Cambrai avoit pour ainsi dire créée dans un grand Prince : mais fixons les yeux sur des temps encore plus proches de nous.

Quel est cet auguste vieillard qui s'offre à ma vue ; ce Nestor de l'Europe en qui la douceur

(a) Le Cardinal d'Amboise. Il donnoit plus des deux tiers de son revenu aux pauvres.

regle tous les pas & toutes les entreprises ? je le vois l'arbitre des Têtes couronnées. Il ne veut pas combattre , & il fait la Loi : la France acquiert des Provinces dans le silence ; il achète la Paix , & des trésors sont prêts pour la guerre. Le commerce fleurit , les vaisseaux du Souverain reposent dans une oisiveté glorieuse. La confiance est dans les deux continents , l'ombre seule du pavillon François garantit la foi des Traités & des alliances ; il vit , & la parole de son Roi est si inviolable & si sacrée , qu'elle est devenue en quelque sorte le serment des Nations. Tout se meut par lui , c'est l'ame invisible de l'Europe : il plie , il dirige , il gouverne ce grand corps , sans qu'on s'aperçoive qu'il est le principe de ces mouvements. O vertu puissante de la douceur ! Tu supplées à la force. Ministre immortel ! on bénira long-temps les jours sereins de votre administration.

Cet esprit du vertueux Ministre , le même que celui de notre pacifique Souverain , on le verra un jour , Auguste Prince , animer tous vos conseils & toutes vos entreprises. Vous profiterez de la douceur de la Nation , pour réprimer les abus , pour unir de plus en plus tous

DU BONHEUR PUBLIQUE. 17

tous les Ordres ; vous vous servirez de sa douilité pour augmenter sans cesse la force & la discipline des Armées , pour retenir son ardeur impétueuse & guerrière ; car elle allie merveilleusement ces deux vertus qui semblent si opposées ; enfin pour calmer les haines & les fureurs passagères, rapprocher les intérêts des Grands & du Peuple , & les réunir par l'amour & l'estime dans le même esprit.

Cette douceur du caractère national , qui fait notre bonheur & notre gloire , nos Peres dans les premiers temps ne la connoissoient point , aussi furent-ils malheureux. Les anciens Francs avoient apporté avec eux la barbarie & la rudeſſe des climats sauvages , & des bois qu'ils avoient habités. C'étoit un or enlevé de son sol , tout enveloppé de parties grossières & étrangères. Semblable à ce métal , le caractère de la Nation ne s'épura que lentement : mais si nous devons à nous-mêmes une partie de nos vertus , ne rougissons pas de l'avouer , l'exemple de ce bon Peuple de la Gaule servit beaucoup à nous polir. Amateur des Lettres qu'il cultivoit , le mélange des deux Nations prépara de loin ce bel assemblage de vertus

B

18 D E S C A U S È S

& de talents, qui devoit un jour nous placer au rang des plus grands Peuples de la Terre.

Rappelez-vous les premiers Guerriers qui commanderent à nos ancêtres, & qui leur imposerent un joug si barbare. Représentez-vous cette nuit profonde où les esprits sans activité, sans lumières, languissoient dans une stupide ignorance. Retracez-vous ces anciens François avilis par les liens qu'ils portoient ; la Monarchie inquiétée sans cesse au-dehors, mal affermie au-dedans ; la Nation ne connoissant que la guerre ; tout dans l'Etat ayant une forme militaire (*a*) ; les armes décidant entre les droits du voisin & ceux du voisin ; le sanctuaire des Loix confondu avec le champ de Mars ; l'épée sanglante des Nobles servant comme de glaive à la Justice (*b*) ; ce silence qui doit régner au milieu des Loix, ignoré ; cette équité qui pese

(*a*) Les Assemblées de Justice se tenoient au milieu de la Cavalerie assemblée.

(*b*) Les Ducs & les Comtes François avoient comme les Romains, chacun dans son territoire, l'Intendance de la Guerre, des Finances & de la Justice. Louis le Gendre : *Mœurs & Coutumes dans les siècles premiers de la Monarchie*.

tous les intérêts , qui écarte toutes les passions , remplacée par les cris de la fureur & de la révolte ; l'innocent n'ayant point d'abri ; car les armes n'en donnent point ; le coupable ayant pour garant de son impunité , son bouclier , son épée & son audace ; le plus fort déclaré le plus juste.

Quelle affreuse situation que celle d'un Empire , où le Citoyen ne connoît ni ses droits , ni ses devoirs , où il ne se connoît pas lui-même ! A quoi devons-nous attribuer cet état violent d'une Nation naturellement si douce ? à la crise qu'éprouvoit alors l'Univers , à cette barbarie où il étoit plongé. Rome avoit porté de toutes parts son tonnerre & ses chaînes , la terre gémissoit sous le poids des armes ; elle avoit reçu une secoussé violente , & l'horrible tempête qui l'avoit agitée si long-temps , ne pouvoit encore être calmée. Les Germains inquiétés par ces Conquérants superbes , s'étoient retranchés de plus en plus dans leurs forêts , & ils ajouterent la cruauté & la haine à la férocité que les bois inspirent & entretiennent. Les Francs partagerent ces sentiments , & lorsqu'établis dans les heureux climats de la

France, leur cœur naturellement porté à la douceur put s'ouvrir à cette vertu si aimable, ils durent encore se ressentir long-temps de l'état où ils avoient été.

D'ailleurs les Romains leur avoient appris à ne connoître d'autres droits que ceux des armes, & les passions ne reviennent que lentement d'une erreur. En vain les Lettres brillaient dans les Gaules ; leur douce lumière n'éclaira que peu-à-peu les François.

Cette férocité guerrière entraîna un autre malheur presque aussi funeste. Les premiers François toujours en armes, occupés d'expéditions militaires, toujours prêts à envahir, négligeoient la culture des terres. Les champs servoient à décider des querelles ; le Laboureur alarmé redoutoit de cultiver son modique héritage, & de l'arroser de ses sueurs ; le Vassal livré à la tyrannie de son Seigneur voyoit son propre champ enlevé ou par ses Maîtres, ou par les ennemis de la Nation. Tous ces maux devoient retarder les progrès de la douceur. Enfin une dernière cause, la même qu'en Germanie, entretint la rudesse de nos Pères, & multiplia les brigandages : toutes

nos Provinces étoient couvertes d'épaisses forêts où mille cimes orgueilleuses , repoussant les rayons du Soleil, favorisoient les violences , les guerres d'un Pays contre le Pays voisin , & mettoient dans ces retraites sauvages les méchants à l'abri du glaive des Loix.

Telles furent les sources de cette barbarie passagere de la Nation ; telle fut la situation de la France dans son origine , & tant qu'elle ne fut que guerriere. Il n'y avoit point de bonheur pour nos ancêtres , parce qu'il n'y avoit ni idée de justice , ni fondement légitime de propriété , ni connoissance , ni vigueur des Loix , ni enfin de tranquillité , soit au-dedans , soit au-dehors.

Cependant cette Rome qui avoit plongé l'Univers dans une sorte de violent délire en même temps que les émigrations des barbares l'avoient précipité dans l'ignorance , fit percer peu-à-peu parmi les Peuples la lumiere de sa Législation. Fiere Capitale du Monde ! je te pardonne tes conquêtes , s'il a fallu que la Terre portât tes chaînes pour recevoir la lumiere que tu créas par tes immortelles Loix.

La France goûta une des premières , le joug heureux qu'elles imposent. Préparée à le porter

par la douceur , elle dut les progrès qu'elle fit dans les Loix à une autre vertu bien précieuse , je veux dire l'*Equité* : vertu inef-fable ! qui après le cœur du Très-haut n'a pas de plus beau sanctuaire qu'un cœur François.

DE L'ÉQUITÉ DE LA NATION.

JE remarque d'abord cette Équité dans l'amour de la Nation pour le devoir & pour la dépendance. Je dis la dépendance , car cette Nation si idolâtre de sa liberté dans ses goûts , chérit la soumission. De-là ce respect pour la puissance royale , comme source de toute justice. Quel Peuple est plus docile aux volontés de ses Souverains ! Parcourez les temps anciens , & vous le verrez , même au milieu de ses excès , donner les marques les plus éclatantes de sa justice. Remontez jusqu'à ces tiges antiques d'où la Nation est sortie , les Germains & les Gaulois , & vous trouverez l'équité la plus inflexible qui les caractérise. Il est vrai que dans les premiers temps de la

Monarchie, la Nation encore barbare se laisse emporter à son ardeur pour le butin ; mais cette ardeur même n'enlevoit point aux Loix leur autorité. Au milieu des camps, dans le champ de Mars, elles brilloient avec quelque gloire. Contemplez nos Rois : la justice les accompagne ; elle écoute les plaintes, termine les différends, diminue les violences. Si le Prince lui-même veut se venger d'un Soldat de son armée, retenu par les regards d'une Nation sensible à la justice, à la disproportion entre le délit & la peine, il est forcée d'attendre le moment que la Loi lui mette dans la main le glaive pour frapper ce malheureux. Si la cupidité & les armes envahissent des terres, la justice les partage entre les ravisseurs. Enfin si l'on ordonne que le sang de l'ennemi coule, au moins celui du Citoyen est défendu.

Mais quittons ces temps affligeants où les sentiments d'équité que la Nation avoit reçus de ses ancêtres, étoient restés comme étouffés, dans les cœurs. Le Droit Ecrit éclaira enfin des esprits si bien disposés à la justice : il se forma de toutes parts des Hommes de Loix :

des Magistrats plus recommandables parurent à leur voix retentir & fut écoutée. On vit ce Peuple qui demandoit auparavant la justice les armes à la main, obéir à des Arrêts dictés par la raison seule, & qui n'avoient que leur justice même pour appui. Les bornes qui séparoient les champs furent relevées, & on les franchit moins. Les Rois firent asseoir pour jamais à côté d'eux la justice. On vit à leurs pieds la balance des Loix ; la guerre avec ses attributs sanglants fut placée plus à l'écart du Trône. Un Corps vénérable de Magistrats bien différents de ceux qui dans les premiers temps commandoient aussi les armées, suivirent sans cesse le Monarque. Quel touchant spectacle ! Ainsi après que l'astre du jour a brûlé long-temps par ses ardeurs la terre, & a courbé la fleur des champs sous le poids de la chaleur, on voit les nuées venir ensuite, désaltérer les campagnes, relever la tige languissante de la tendre fleur, & par leur abri la défendre de nouvelles ardeurs.

Si je contemple le Monarque dans son Palais au milieu des festins, je vois encore la Justice à ses côtés ; l'accès le plus facile permis

aux moindres Sujets, & les repas du Prince où la foule est admise, interrompus pour dicter des Arrêts. Il va au Temple, & auprès de lui un Officier de sa cour reçoit les supplications des sujets, & écoute tous les malheureux. Rois conquérants, le cortége menaçant qui vous environne, égale-t-il ce simple & touchant appareil? La Justice est comme une ombre sacrée qui annonce à ce bon Peuple que le Monarque n'est point éloigné & qu'il va paroître. Nous voyons un reste précieux de cet usage. Lorsque le Souverain, dans les jours solennels, va offrir ses vœux & faire sa priere au Très-haut, un Magistrat est nommé pour marcher à sa suite, & pour recevoir tous les placets. Ainsi le Prince en s'approchant du Dieu de toute justice, s'ouvre le chemin de son Trône formidable par les actes les plus agréables à la Divinité.

Mais que nos Rois sentoient bien la nécessité d'être justes! Si les affaires de l'Etat les forçoient à se dérober aux regards publics, un Ministre descendoit à des heures réglées, & entendoit toutes les plaintes. Dans les lieux où la foule étoit plus nombreuse, je veux dire

aux portes des Villes, on voyoit des Tribunaux toujours dressés pour juger. L'Etranger inconnu & sans appui qui y venoit échanger ses denrées, trouvoit à l'entrée la Justice qui encourageoit sa confiance, & lui garantiffoit la foi des Citoyens. Ainsi nos Monarques en gouvernant par les Loix cette Nation si portée à la Justice, s'assuroient la splendeur de leur Couronne, & la stabilité de leur regne. Si le joug étoit appesanti quelquefois par les malheurs publics; en ces tristes conjonctures qui auroient allarmé les Souverains dans d'autres Royaumes, nos Rois ne s'occupoient qu'à remédier aux maux du Peuple: ils ne craignoient point pour leur autorité: ils favoient que le poids de la Justice retenoit toutes les volontés. Si la Nation dans les premiers moments se permettoit quelques murmures, s'inquiétoit, s'agitoit, bientôt éclairée par cette vertu, elle réprimoit elle-même ces mouvements précipités; & son heureuse habitude à l'obéissance, faisoit renaître la tranquillité.

Quelle force dans un habile & bon Souverain qui commande à un Peuple pénétré de pareils sentiments! Tranquille dans son Palais, il est

assuré que ses Arrêts sont exécutés jusqu'aux dernières limites de son Royaume. En effet un fardeau imposé par l'équité, n'est jamais trop lourd pour ce Peuple, & elle fait toute seule pour le Souverain ce que la force n'opérerait point sans rencontrer des obstacles.

Aussi admirez comme une résolution du Prince dirigée par cette vertu, est toujours applaudie. Que sa sagesse par exemple (car c'est la Justice sous un nom différent) préside au choix d'un Général d'armée, d'un Ministre préposé sur l'Etat, d'un Magistrat renommé pour ses vertus & pour ses lumières, avec quelle ardeur le Soldat vole à la mort ! avec quel transport la Nation célèbre le choix du Prince ! avec quelle aveugle confiance elle se soumet !

Mais par quel prodige une Nation si vive se montre-t-elle aussi dépendante de la raison ? C'est que notre activité n'est point dans ces passions orageuses qui, dans leur calme même, menacent un Etat ; mais dans les lumières de l'esprit amies de celles de la raison, dans les sentiments vertueux qui portent à obéir à cette digne Souveraine.

Supposez au contraire une Nation , telle qu'il s'en rencontre dans les climats sauvages de l'autre hémisphère , une Nation chez qui la raison n'ait point fait les mêmes progrès , ou qui soit incapable de les faire ; une Nation qui n'ait point assez maîtrisé le désir immoderé qui porte à la liberté , qui n'étant pas encore passée des premiers principes de la Nature , aux conséquences qui en découlent & que la raison développe , ne possède point ces notions secondaires de Justice qui substituent l'obéissance à l'indépendance , la distinction des rangs à l'égalité des conditions ; une Nation enfin chez qui , les passions retardant le progrès des lumières , la force soit continuellement obligée à réagir sur les volontés ; vous verrez alors un régime incertain & violent , un relâchement total ou une forte tension dans les ressorts , un anéantissement stupide ou une disposition continue à la révolte.

Supposez encore que cette Nation plus civilisée , mais toujours dominée par ses penchants , n'ait pas assez distingué entre les droits du corps social & ceux des membres ; qu'elle ait fait de la liberté publique son idole ;

qu'elle l'encense aveuglément ; que les Sujets ne connoissent point que l'état de chacun en particulier n'est qu'un sacrifice continual au bien public ; qu'il est de la justice de préférer la patrie à soi-même, & d'enchaîner en quelque sorte sa propre liberté à celle du corps social ; enfin que cette Nation ne considere point que cette liberté même du corps dans les Royaumes où elle a lieu , toujours ennemie par sa nature de l'autorité , se détruit comme la flamme par ses propres éléments , si elle n'est continuallement gouvernée & domptée ; cette Nation sera toujours menacée de quelque trouble ; ce sera moins l'autorité qui gouvernera , que l'adresse & la politique ; le Prince aura plutôt des créatures que des Sujets ; les rênes du pouvoir feront toujours flottantes , & le gouvernement toujours incertain.

Le malheur d'une Nation est donc de ne point assez connoître ces maximes de justice , & dans les François , elles sont encore plus un sentiment qu'un principe ; de ne point appercevoir ces différences dans les devoirs , qui sont la base du bonheur d'un État ; de ne point assez considérer combien il est dange-

reux de relâcher ou de rompre le lien de l'autorité pour quelques abus inséparables de la constitution humaine ; qu'un mal quoique grand en lui-même , est toujours moindre quand il est mis en parallèle avec le défaut de subordination ; que des Sujets ne peuvent fixer que les objets qui sont autour d'eux ; qu'ils ne sont pas dans le point de vue nécessaire pour contempler toutes les parties de l'administration ; tandis que le Monarque , du sommet de la montagne , en voit tous les rapports , & qu'il est forcé de sacrifier les moindres intérêts au bien général , les vues de détail , aux grands résultats , de réprimer les volontés particulières qui s'éloignent continuellement du centre commun : semblable à l'Auteur de la Nature qui détruit sans cesse une quantité considérable de mouvement dans l'ordre physique , pour retenir dans l'orbite des Sphères célestes , ces Globes prodigieux qu'il a lancés dans l'espace , & qui sont la base du système de l'Univers.

Ainsi la raison comme toutes les vertus réunies portent continuellement nos esprits & nos cœurs vers le trône de nos Rois , & nous

montrent notre gouvernement comme le plus parfait & le plus conforme à notre génie. Nous livrer à d'autres principes , ce seroit nous préparer des malheurs & notre ruine.

Qu'une admiration immodérée ne nous fasse pas trop contempler ce Peuple voisin de nos terres. La liberté , la force , j'oseraï presque dire , l'orgueil de son gouvernement excitent quelquefois notre envie. Nous considérons avec étonnement cette masse de lumières qui éclaire l'administration générale. Le Ciel nous a fait naître pour être deux Peuples jaloux , rivaux , différents de loix & de coutumes : il a commandé à l'Océan de nous séparer , & ses flots soumis au Dieu qui les souleve , nous repousseront sans cesse sur deux bords différents. Estimons , aimons dans ce Peuple ce qu'il a de grand , nous en serons plus grands nous-mêmes ; il peut faire notre gloire , rarement notre bonheur.

Notre génie est ennemi d'une liberté orgueuse. Nous aimons à nous livrer à une obéissance sans inquiétude & facile. Chaque jour que le Soleil se lève sur la France , nous voulons pouvoir dire à nos Souverains : Le

cours de l'État sera aussi bienfaisant & aussi tranquille que celui de cet Astre qui va traverser le Ciel. Nous disons comme cette heureuse habitante des bords de l'Asie : *Qu'ai-je affaire de veiller, quand mon Empereur me garde ?* ¶ Le bonheur d'une Monarchie, c'est lorsque tous les Sujets ont ces sentiments d'équité envers leur Maître : c'est le bonheur de la France. Aussi ce Royaume se maintient & se conserve depuis quatorze siecles ; & cette vertu guidant à son tour les actions de nos Souverains, elle leur apprend à tirer un heureux avantage de ces dispositions, à être invariables dans leurs volontés suprêmes ; toujours sur le grand modele de l'Auteur de l'Univers, (car on ne peut trop montrer aux Rois leur image), où toutes les loix rappelées à une loi premiere & immuable, ont la même harmonie & le même but ; c'est que le Très-haut les a tirées de lui-même, & c'est à la même source que doivent aller puiser les Souverains. Alors la félicité de leur Monarchie sera en quelque sorte un essai, un accroissement du bonheur de l'ordre à venir. Dès que le Monarque sera juste, il paroîtra à nos yeux un Dieu.

Mais

Mais le sort de la condition humaine est de voir les vertus comme les qualités de l'esprit ne se développer que lentement. Après quelques intervalles de bonheur, l'ignorance se répandant de plus en plus, mit des entraves dans la marche de l'esprit françois. Les premières semences de vertu furent étouffées; ces étincelles de raison qui devoient produire une si vive lumière semblerent éteintes. Mais tandis que toutes les autres vertus paroissent abandonner nos peres, au moins l'ombre de la justice, je dirai même sa candeur, leur resta. Si la raison leur refuse les lumières qui les conduiroient sûrement, ils auront recours (tant la justice parle fortement à leur cœur) à la Divinité elle-même; ils invoqueront son assistance, & la rendront en quelque sorte responsable de leurs jugements. De-là cette multitude d'épreuves & de serments. La superstition sans-doute avoit rédigé ce code absurde, mais un sentiment profond d'équité en fut le premier mobile. Repoussée par la raison, la justice alla chercher un appui dans le Ciel. Et pourquoi nous tant plaindre de nos peres? La superstition suppose la simplicité, & celle-ci est la

compagne & même la mere de la Justice. Nous sommes plus éclairés que nos aïeux ; mais on a souvent demandé si nous étions meilleurs. La Raison préside aujourd'hui à nos Loix : autrefois c'étoit la vertu. Elle se servoit de l'ignorance plus docile à la pratique du bien, que les lumieres si souvent orgueilleuses, & incapables de fléchir.

Mais puis-je appeler équitable une Nation qui avoit avili la dignité de Magistrat ? Oui, lorsque nous ne perdrons pas de vue l'esprit qui animoit nos ancêtres, & les circonstances des temps. Si les nobles fonctions de la Judicature ont été longtemps méprisées parmi nous, la raison en étoit plutôt dans l'amour d'une autre vertu plus éclatante que dans un vice. Le penchant de nos ancêtres pour la profession des armes leur faisoit moins estimer le rang de ces défenseurs des opprimés, & étoit cause peut-être qu'on n'étoit pas assez touché de l'importance de leurs services. Mais on a vu que nos aïeux honoroient en même temps la justice ; qu'elle avoit son tribunal au milieu des armées : ainsi par un goût qui caractérise bien la Nation dans ces temps barbares, on

réunissoit sous un même coup d'œil les vertus & les vices qui leur sont le plus opposés, l'équité & la dépréciation, les loix & l'infraction des serments & des traités.

D'ailleurs une Nation aussi vive dut se dégoûter de plus en plus des formes de la Justice. La marche lente & embarrassée des Tribunaux rebutoit son ardeur. On se persuadoit que cette marche devoit être aussi rapide que celle de la valeur ; la retenue des hommes de Loix fatiguoit son impétuosité, & leur gravité contredisoit ses manières vives & enjouées.

Ajoutons que ces clercs qui vinrent d'Italie ayant inondé nos Tribunaux, changerent la Justice en un monstre terrible qui détourna de plus en plus les regards de la Nation de ce formidable Sanctuaire. La chicane & tous ses serpents firent entendre leurs siflements horribles : les Magistrats furent supplantés par ces intrus (*a*), & l'asyle de l'innocent devint un lieu de brigandage. Chacun

(*a*) Voyez M. de Sainte Palaye, Mémoires sur l'ancienne Chevalerie.

36 D E S C A U S E S

chercha alors la justice au fond de son cœur, & abandonna à ses excès celle qu'on offroit à la Nation. Tous les regards & tous les respects se tournerent du côté de la Noblesse militaire.

C'est encore ici que paroît l'équité de la Nation, dans sa vénération pour les grandes familles ; sentiment qui naît sans-doute en nous du souvenir que réveillent les services importants de ces races antiques, & les entreprises qu'elles ont formées pour la gloire de l'État. Loin de leur disputer le rang que la valeur & le zèle leur ont assigné, nous voyons avec joie renaître de nouvelles branches sur ces troncs vénérables : il est juste à nos yeux que les premiers postes soient pour ces personnages éminents. Nous sentons qu'il n'y a point de justice dans la confusion des rangs. L'émulation des vertus & des talents a fondé différents Ordres, & c'est à l'abri de ce principe que les Grands jouissent au milieu de nous de leur gloire, de leurs richesses & de leur puissance. Si la Nation se permet quelquefois des traits de censure contre ceux qui occupent les grandes places, si elle murmure contre l'élévation, c'est lorsqu'au mépris de la

Justice, un or vil ouvre la route aux honneurs, & qu'une dignité éclatante est le prix de la dépréciation. Mais n'est-ce pas de l'équité même que naît alors son indignation? Qu'on ne s'y méprenne point: ce n'est pas l'envie qui anime ses discours; mais elle gémit d'être forcée de mépriser des dignités qu'elle avoit toujours honorées, de les voir avec étonnement rabaisées jusque dans la poussière; car l'homme bas avec toute la puissance des richesses ne s'élève jamais; il n'a que l'humiliant pouvoir de faire descendre les honneurs jusqu'à lui.

Aussi le François né avec ces sentiments aime-t-il à se voir commandé par des Chefs dont la naissance ait consacré le nom. Le joug des hommes parvenus lui paroît insupportable, & la sage politique de nos Princes, à moins d'un mérite éminent, les écarte de l'autorité. Mais ce Peuple si éclairé sur le mérite de ses Chefs, cherche-t-il à franchir les bornes que la Constitution de l'État lui a marquées? S'inquiète-t-il dans sa médiocrité? Non, l'amour de l'ordre l'attache à sa condition obscure: la maxime qu'un Dieu a gravée

dans les Livres sacrés , le citoyen paisible la porte écrite au fond de son cœur. Il rend à César & aux Puissances ce qui est dû à leurs prérogatives augustes. En effet vous n'avez jamais vu ce Peuple , depuis l'origine de la Monarchie jusqu'à nos jours , usurper les rangs des Nobles : ceux-ci ont joui tranquillement de tous leurs honneurs ; peut-être qu'une certaine gloire tracée sur leur front , & qui les rend plus vénérables , en frappant les yeux de la multitude , a fait toujours pencher de leur côté la balance. Jamais la barrière qui sépare les deux États n'a été renversée. En vain l'Angleterre , la Hollande , la Suisse nous ont montré d'autres exemples , la Nation ne les a point suivis. Si dans la fuite des siècles le Peuple a obtenu la place qui lui étoit due ; si l'on a vu s'élever les Communes (a) , cet acte d'autorité a été l'effet de la sagesse de nos Rois , & l'ouvrage de leur Justice.

Cependant le pouvoir des Nobles conserva long-temps la marque de son ancienne tyran-

(a) Louis le Gros , par l'établissement des Communes , vint à bout de reprendre l'autorité que les Nobles avoient usurpée. Voy. Abr. chr. de l'Hist. de Fr. ann. 1135.

nie. Ce ne fut qu'avec de grands efforts que put être brisé le joug porté impatiemment par les vassaux. De-là ces dissensions qui ébranlerent la constitution même de la Monarchie. Le Peuple tendoit à la liberté , & le corps des Nobles au pouvoir absolu & arbitraire. De-là ces troubles , ces guerres qui ensanglanterent nos campagnes & nos cités. Liberté funeste qui , lorsqu'elle est mal dirigée , est mille fois plus cruelle que la tyrannie. Nos ancêtres tournerent cette liberté contre eux-mêmes = ce démon cruel les tourmenta long - temps. Mais la Justice leur a toujours parlé pour l'autorité de nos Rois. En effet , peut-être avons-nous besoin plus qu'aucun autre Peuple , que notre ame soit fixée par des poids environnans qui compriment la légéreté ? Nous devons , nous voulons être Sujets , mais des Sujets qui unissent à l'obéissance toute la noblesse , toute la grandeur , toute la fierté d'une ame libre. Nos Rois doivent être nos amis en même temps qu'ils sont nos maîtres. Quelle seroit notre erreur de ne point admirer une si sage institution , ou plutôt de ne point cimenter sans cesse ces loix fondamentales de

la Monarchie appuyées sur l'autorité suprême d'un seul !

Cependant le caractère de la Nation éclate enfin tout entier. Sa douceur & son équité la conduisent à grands pas à une forme invariable de gouvernement. Les différents ordres de l'Etat connoissent les bornes qui les séparent, & ne les franchiront point. Le temps que j'ai annoncé arrive, un célèbre Ministre (a) aussi propre à gouverner des Royaumes qu'à former des Saints dans le cloître, accélere ce grand Ouvrage. Le droit féodal est anéanti. Les siecles suivants vont aussi amener la réforme de la Justice ; son Sanctuaire sera inaccessible aux armes & au brigandage. Aucun Empire de l'Univers n'aura des Tribunaux aussi révérés. Je vois cet heureux changement qui s'opere. Les coutumes des différentes Provinces sont érigées en corps de loix, & réunies avec les loix primitives, elles forment un seul édifice qui ne sera plus renversé. C'est un Temple où le Souverain, les Grands & le Peuple vont également entendre

(a) L'Abbé Suger.

les oracles de la vérité. Vous diriez qu'un rayon de lumiere , échappé du Trône de l'Éternel , a frappé subitement la France ; le Ciel s'ouvre & la Justice descend au milieu de nous ; les ténèbres se dissipent ; la raison & l'amour , Anges tutélaires des lis , éclairent tous les esprits & animent tous les cœurs.

Cette importante révolution prépare un sort brillant à la Monarchie. Depuis ce moment les Rois , même à travers les orages , marchent toujours vers l'autorité qu'on avoit usurpée , & qui appartient au Trône. Ce Trône est gardé par les Loix ; ce sont comme autant de barrières dont il est entouré & qui le défendent. La Nation qui s'étoit déjà attiré les cœurs par sa douceur , les charme encore par sa justice : elle a l'amour de ses voisins , comme leur estime. C'est de ses mains que les Royaumes divisés veulent recevoir l'olive de la paix. Elle termine les différends entre les puissances , & éteint les haines.

C'est un spectacle intéressant & qui montre la haute idée que les Souverains de l'Europe avoient conçue de l'équité de la France : une guerre aussi opiniâtre que vive , s'étoit allumée

entre l'Angleterre, l'Empereur d'Allemagne & l'Italie ; un Roi que sa sainteté rendoit aussi recommandable que ses talents relevoient l'éclat de son regne , est pris pour arbitre ; il regle les droits & les destinées de chacun , il tient seul la balance, dicte des arrêts , resserre des nœuds relâchés mille fois , rétablit des traités enfreints , ménage des alliances. Quel esprit conciliateur & juste ! on croit voir un conseil de Rois , & la Divinité qui déploie tous les traits de sa justice & de sa magnificence , appasiant toutes les passions , calmant toutes les haines , & répandant par-tout la sérénité.

Mais une vertu dont l'influence est si grande sur le bonheur des Empires , mérite bien encore quelques regards. Voyez la Justice parler sans cesse à l'oreille des Rois , défendre les droits des Peuples , régler les délibérations de chaque ordre , s'asseoir au milieu de cette vénérable assemblée qui juge les Nations , mettre d'une main vigilante les poids du Sanctuaire dans la balance où sont pesées les fortunes , voler dans les cachots , frapper avec son glaive les coupables , briser les chaînes de l'innocent , fixer continuellement ses yeux sur toutes les

parties d'un Royaume , placer des bornes entre les domaines de chaque Sujet , couvrir de ses ailes l'héritage de l'Orphelin , enseigner l'obser- vance de la Loi dans le Saint Temple , la soutenir dans les Tribunaux , la marquer d'un sceau formidable dans le Conseil des Rois , réservier des remords pour les crimes cachés ou impunis ; & occupée en même temps de tous les intérêts , veiller sur les Mers pour la sureté des Pavillons de chaque Peuple , garantir la foi du commerce avec les Nations les plus reculées ; présente dans tous les lieux , protéger avec son bouclier les frontières d'un Empire , entretenir la paix des États , foudroyer avec son tonnerre les Peuples qui suscitent des guerres injustes : au milieu des Camps animer les Chefs & les Soldats , enflammer leur ardeur , les conduire à la victoire : enfin , contemplant toujours les Cieux , faire connoître aux traits de majesté qui l'environnent , qu'elle est émanée de la justice éternelle du Très-haut.

Quels biens n'attendez-vous pas d'une telle splendeur des loix dans un Empire ! ô Sauve- rains de l'Univers ! cette Justice qui porte les traits de la Divinité , & qui n'est visible que

44 D E S C A U S E S

par ses biensfaits , c'est vous mêmes. C'est dans votre cœur qu'elle est écrite ; c'est sur votre front que brille sa majesté ; dans votre bras réside sa force , dans vos conseils , sa sagesse ; dans vos Palais est sa demeure ; sur votre trône , son abri : c'est vous qui appellez la Justice du haut du Ciel ; c'est à votre voix qu'elle descend ; c'est vous qui la donnez à la Terre ; c'est vous qui dirigez ce fleuve de paix dans tout un Royaume ; par vous mi'le canaux s'ouvrent & coulent dans toutes les Provinces. C'est vous qui êtes la source de tant de biens.

Cette aimable équité , l'ornement des Rois & le rempart des Empires ; cette équité si naturelle à des cœurs François assurera à jamais notre bonheur & la gloire de notre nom.

Une si belle vertu est bien digne que toutes les autres marchent à sa suite ; mais souvent méconnue par les méchants ; outragée par les Peuples ambitieux & inquiets , pour qui ses rayons bienfaisants ne brillent point , il est nécessaire qu'une autre vertu la protège & l'accompagne ; le Ciel la doit aux hommes justes ; c'est *la valeur*. Quelle Nation , auguste Prince , surpassa jamais les François dans cette vertu ?

DE LA VALEUR DES FRANÇOIS.

SANS les injustices qui suscitent les guerres, l'homme n'eût jamais eu besoin de connoître la force de son bras. Le glaive des Rois n'eût brillé que pour relever la splendeur de leur couronne ; mais le malheur de la Terre est qu'il fasse couler quelquefois le sang. Les hommes vertueux n'ont besoin pour être unis, d'autre lien que de l'amour de l'ordre & de la justice, ou du sentiment même du bien ; mais beaucoup ne connoissent point ce pouvoir invisible de la vertu. La condition humaine ne permet point que tout un Peuple soit composé d'hommes justes ; il faut la force des armes pour réprimer les injustices. De-là ces guerres entre les Nations, de-là cette réputation de force & de courage, qui a fixé le rang entre les Empires, selon la grandeur de leurs exploits & l'étendue de leurs conquêtes.

Quel Peuple plus courageux que ces anciens Francs nos aïeux, qui attaqués, repoussés, battus quelquefois par tant de fameux Géné-

46 DES CAUSES

saux Romains , ne purent jamais être vaincus ? C'est la valeur qui conduit ces guerriers dans les Gaules , où ilsachevaient de ruiner la puissance des Empereurs , & où ils affermissent pour jamais les fondements de la Monarchie (a). Quel Peuple plus intrépide que ces fameux Gaulois , nos seconds ancêtres , qui pendant tant de siècles furent la terreur & l'effroi de cette orgueilleuse République qui eut des Rois pour Sujets ? on les vit , sortant du milieu de leurs marais , de leurs rochers & de leurs forêts sauvages , inquiéter ces fiers Conquérants au sein même de Rome. François ! c'est de ces deux sources qu'est né ce courage national qui fait aujourd'hui votre gloire.

C'étoit la valeur qui proclamoit nos Rois en les portant sur des boucliers. Nourrie dans les camps , la Nation mêle les combats & les fêtes. Une bataille est annoncée par les cris & les transports des Soldats. L'ennemi est toujours repoussé avec honte ; des Provinces sont

(a) Voyez une belle description de la valeur de ces anciens François dans Sydoine Apollinaire *in paneg. maj. car. 5. vers. 210 - 255.*

gagnées à l'État ; ainsi lorsque le Dieu de la victoire s'éloigne de nous quelquefois , Peuples équitables ! n'en accusez point notre valeur ; ou le Ciel éprouve notre vertu , ou il punit nos crimes.

Voyez ces villes conquises malgré les glaçes de l'hyver , les étangs , les inondations & les fleuves ; ces citadelles antiques dont l'orgueil & la force repoussoient les vains efforts des Nations , & qui tombent sous nos coups. Voyez combien est redoutable l'inaction même de nos Soldats. Elle arrête des armées entières , rend leurs manœuvres & leurs mouvements inutiles pendant tout le cours d'une campagne : voyez ces phalanges menaçantes hérissées de mille glaives , défendues comme par des murs d'airain ; une poignée de guerriers plus rapides que les Aquilons , les rompt & les renverse : voyez ces forteresses escarpées couvertes par la mer , protégées par toutes les forces de l'Art & de la Nature , où les foudres de la guerre grondent en vain ; où le fer n'ouvre aucune route ; le François sans guide , sans secours , sans appui , court emporté par son audace , vole , s'élance , &

l'on voit tout-à-coup une foule de héros sur le sommet d'un rocher. (a)

'Que de traits je pourrois citer encore du courage de la Nation, si je parcourrois les Annales de la Monarchie & de l'Europe ! Mais gardons-nous bien de nous laisser éblouir par l'éclat de cette vertu. Que ses attraits, Illustré Prince, ne prennent pas trop d'empire sur votre cœur. Elle n'est plus que cruauté, fureur, lorsqu'elle n'est point dirigée par le bien public: dangereux aliment de l'orgueil, passion dévorante de l'ame; elle la trouble, l'emporte au de-là des bornes, lorsqu'un sage Souverain ne fait pas la calmer & la contenir. C'est à lui qu'il appartient de modérer cette violente flamme & de la maîtriser. C'est, si j'ose le dire, ce feu du Ciel que Dieu n'a pas donné aux hommes pour embraser la terre, mais pour entretenir la vie de l'Univers.

Quel crime seroit-ce donc aux yeux de l'Etre suprême, ô aimable héritier de cet Empire ! si un Prince ambitieux, & dès-lors presque toujours injuste, profitoit de ce noble

(a) Siège de Port-Mahon.

courage

courage de ses Sujets, pour servir son ambition, pour aller porter le fer & la flamme chez une Nation qui ne l'auroit point offensé ; s'il employoit cette vertu magnanime contre l'innocent, s'il la forçoit à l'injustice, s'il lui commandoit d'immoler d'infortunées victimes : qu'il sentiroit peu le prix de cette valeur ! qu'il feroit cruel & injuste ! que de vengeances il accumuleroit sur sa tête.

Que diriez-vous d'un jeune Héros qui sauvé de plusieurs périls par la rapidité de son coursier, auroit la folle vanité de le pousser vers un abîme où ils viendroient tous deux se précipiter ? Tel est le sort de la plus magnanime valeur dans les mains d'un Prince imprudent.

Oui cette vertu est le rempart d'un Etat & l'appui d'un Trône ; mais exiger que les Sujets la portent à son plus haut degré, c'est le dernier moyen qu'un Roi sage emploie contre des ennemis obstinés à le perdre ; c'est le dernier sacrifice qu'il doive exiger de son Peuple.

Mais sur-tout quelle énorme faute contre la sagesse ! quelle erreur de politique ! si aveuglé

50 D E S C A U S E S

par son ambition, il employoit cette valeur contre des obstacles insurmontables ; s'il exigeoit des efforts impossibles même à cette vertu , s'il ja dirigeoit à l'aveugle sans lui offrir un objet juste , grand & digne d'elle , alors il verroit ce courage s'énerver. Foible & abattu , le Soldat se glorifieroit dans sa honte , ou plutôt dans son impuissance. On verroit des légions invincibles briser leurs armes , abandonner le Héros insensé qui les conduiroit. Il éprouva ce sort déplorable , mais digne de sa témérité , ce Prince malheureux du Nord , à qui une valeur indomptable ne permit pas de s'appercevoir qu'un Monarque n'est point un Soldat.

Ne craignons pas de le trop répéter , le bien de la Terre l'exige : un Prince doit employer sa sagesse à retenir cette valeur dans ses bornes : & qu'il n'appréhende point l'inaction de ses armées ; le repos de ce puissant ressort est plus fort & plus terrible que son action même. Sa vertu éclatera quand le besoin de l'État demandera qu'il se déploie.

Mais quoi ! tout annonce aux Souverains de ne point tant se glorifier dans leurs armées ,

de n'y point placer leur principale puissance. L'art de la guerre est également connu aujourd'hui chez toutes les Nations de l'Europe & supplée à la force. L'adresse, l'habileté & même l'or balancent & tiennent en équilibre la gloire des différents Royaumes. Faites passer ce Chef qui commande une armée à la tête de celle qu'il combat & qu'il repousse ; que son bras protège ceux qu'il frappoit, & vous verrez ici les étendarts se déployer avec orgueil, la victoire marcher sur ses pas ; les Soldats guidés par ce puissant général, exécuter les manœuvres les plus savantes ; les vaincus devenir les vainqueurs ; enfin la dernière Nation pour laquelle il aura combattu, recevoir les fruits de la prudence & de la valeur de ce guerrier.

Le Prince qui sentirà la nécessité de modérer cette ardeur guerrière, commandera en même temps à ses Chefs de l'entretenir par l'exemple, de la régler par l'habileté des manœuvres, de l'augmenter par la sévérité de la discipline, de la punir en lui refusant le combat, de flétrir la moindre apparence de lâcheté, moins par des châtiments que par

Dij

l'opprobre , de présenter aux yeux du Soldat une sorte de phantôme de liberté & d'indépendance militaire , soutien nécessaire au courage , & qui montre à ce Soldat une armée comme un Peuple d'hommes invincibles , formée en quelque sorte à part par la Nature , composant une Nation séparée au moment même de la Nation , qui ne connoît de Loix que sa propre discipline , de Chefs & de Maître qu'un Roi & des héros , de passion que les armes , d'honneurs que le triomphe , de gloire que des exploits ; enfin qui ne voit au moment du combat que la victoire , la mort , & le Dieu des Batailles.

Cette valeur , Auguste Prince , qui assurera dans tous les siecles la tranquillité , la grandeur , & la prospérité de cet Empire , reçoit son éclat & sa force d'une vertu plus admirable , & qui est singulièrement le caractere de la Nation. Je ne m'exprime point encore , & l'on voit que je veux vous offrir le tableau de *l'honneur François*. Ici vous admirerez notre prééminence sur les autres Peuples , vous verrez notre gloire se déployer avec ses traits les plus éclatants ; ici enfin vous contemplerez

une source inépuisable de grandeur, de force & de stabilité pour la Monarchie.

DE L'HONNEUR FRANÇOIS.

L'HONNEUR étoit connu parmi nous, lorsque nos ancêtres languissoient dans la plus profonde ignorance. Mais alors c'étoit un instinct aveugle. On n'avoit d'idée que de la gloire acquise dans les combats. L'empire de l'honneur est bien plus étendu; en vain on a voulu en referrer les bornes. Non, l'honneur n'est point une vertu politique, & qui ne sacrifie qu'aux apparences, comme un célèbre Auteur (a) ne l'a fait que trop entendre; c'est une vertu réelle, intérieure, morale, dictée par la Nature même, ou plutôt par celui qui est le principe de tout bien: une vertu dont le caractère propre est de veiller sans cesse sur toutes les autres vertus, de les conserver intactes & pures.

L'honneur n'est donc point le principe des Monarchies par opposition à la vertu, & la

(a) Montesquieu, Esp. des Loix, Liv. 3. ch. 6.

vertu le mobile seulement des Républiques : par tout c'est la vertu elle-même sous le nom & plus sacré qu'elle puisse recevoir de la bouche des hommes : c'est cet honneur qui agissoit également sur Porus , & sur Régulus , sur Mithridate & sur Caton * ; & nous rapprochant des temps modernes , sur Duguesclin & sur le fameux Prince de Galles ; sur Thomas Morus , & sur le grand Pensionnaire de Hollande , sur le vertueux Suger & le modeste d'Amboise , comme sur Ximenes ; sur Ruiter , comme sur Duquesne ; partout l'honneur élève les ames , & il ne fait employer que le sentiment même de la vertu pour faire des héros dans les Monarchies & dans les Républiques. (a)

(a) On ne peut voir sans étonnement , & même sans une sorte de douleur , que l'Auteur de l'Esprit des Loix introduise ses Lecteurs dans son célèbre Ouvrage par un principe qui enlève la vertu à la plus grande partie de la Terre ; car le plus grand nombre des Nations vit sous le pouvoir des Monarques. La politique , dit-il , fait tout dans les Monarchies avec le moins de vertu qu'elle peut. (Liv 3. ch. 5) Quelle opinion étrange ! Outre qu'elle renverse la Morale générale des Nations ,

* Le Censeur.

Cet honneur est à l'ame ce que la vie est au corps de l'homme. Il vivifie toutes nos

elle est encore contraire à ce que nous apprend l'Histoire. Louis XI fut sans doute un grand Politique sans vertu ; il étendit la puissance royale & agrandit son Royaume : mais que de maux & de dommages sa politique n'occasionna-t-elle pas à la France ! Les Princes de son sang continuellement révoltés , ses voisins désolant sans cesse son État ; ce Prince fait prisonnier à Péronne , manquant cette hérité fameuse qui a fait la grandeur de la Maison d'Autriche ; enfin ce Monarque mis pour sa politique cruelle au rang des Princes les plus méchants. Au contraire les Politiques sages & habiles ont présenté toujours la vertu comme la règle de leur conduite. Charles-Quint étaie le zèle de la Religion : Elisabeth offre continuellement à ses Sujets le bien public. Cromwel montre au Peuple l'Évangile. Sixte-Quint marque toutes ses démarches par la fermeté & par l'horreur du désordre. Ximenès marche sur les pas de la Religion & appuyé sur la politique , il force celle-ci à tenir la même route : Richelieu regne par l'excès des vertus : ainsi si ces hommes n'avoient pas toujours la vertu dans le cœur , ils croyoient que plus ils la montroient au dehors , plus ils augmentoient leur pouvoir & la force de ce

vertus , il dirige nos sentiments ; il consacre les actions honnêtes : il flétrit le vice ; il

levier politique : mais nous avons des exemples de Politiques aussi habiles & plus dignes de nos éloges ; Louis le Gros ou plutôt son Ministre Suger , S. Louis , Charles-Cinq. D'ailleurs il ne suffit point dans une Monarchie de considérer comment agissent les Chefs ; il faut encore contempler le corps entier de la Nation , & avoir soin dans la somme des produits , de calculer l'effet de son caractère ; comme dans les Loix de la Physique où le mouvement résulte non seulement de l'impulsion , mais aussi de la nature & de la masse du mobile qui l'a reçue. J'avoue que dans une Nation ignorante le Chef est tout seul l'État ; mais chez un Peuple éclairé , (& tous le sont aujourd'hui en Europe) à quelque espèce de gouvernement qu'il soit soumis , les Membres réagissent encore plus sur les Chefs , que ceux-ci n'agissent sur les Membres. L'Auteur ajoute qu'une Monarchie subsiste indépendamment de l'amour de la patrie. Nouveau paradoxe : dans un État où il n'y a plus cet amour n'est-il pas manifeste que tous les liens se relâchent ? Les Loix , poursuit-il , font tout. Les Loix ont beau être admirables , l'expérience apprend qu'elles n'ont point de force ou plutôt qu'elles se minent insensiblement , lorsque la vertu n'a-

donne de l'éclat à l'indigence malheureuse ; il console & soutient dans les revers ; il empê-

niment pas les Chefs , ne soutient point les actions des Membres. L'Auteur sépare encore les vertus particulières des vertus générales : distinction infidieuse qui ne laisse plus à celles-ci qu'un vain nom , si elles ne sont point le résultat des vertus particulières, ou au moins si elles ne découlent de la même source intérieure. Enfin l'Auteur oppose l'honneur à la vertu. C'est opposer à celle-ci le plus digne fruit qui puisse naître de son sein. Si l'honneur n'est plus qu'un préjugé , il ne couvrira que l'extérieur des actions ; la mort qui circulera au dedans du corps de l'Etat , ne tardera pas à détruire les premiers réferts ; la lâcheté prévaudra insensiblement dans les armées; l'ordre public perdra cette stabilité , cette gravité , & cette décence qui en font la gloire & la force : on ne rendra au pouvoir qu'un hommage simulé. En effet les hommes ne s'astreignent pas long-temps à respecter des devoirs ausquels ils ne croient point ; ils ne portent le joug d'un préjugé , que lorsqu'ils se persuadent , quoique faussement , que c'est le cri même de la Nature. Supposez au contraire le sentiment réel du bien , alors l'harmonie publique sera rétablie , ou elle ne tardera point à l'être ; car lorsque le cœur n'est point vicié , quoiqu'il ne

che l'abus des richesses ; il combat dans les Grands , l'orgueil son rival ; il tempere sa gloire dans la médiocrité : il a toute sa majesté dans l'élévation ; il releve les moindres bienfaits, ajoute une valeur aux plus abondantes largesses ; il commande la sainteté aux Pontifes, la valeur aux Guerriers , la justice aux Magistrats, les succès & la modestie aux grands talents ; l'austere pudeur à ce sexe dont il releve tant les charmes , l'application & les saintes mœurs dans le cloître , la bonne foi dans le commerce , la fidélité dans les promesses & dans les serments : & descendant dans les moindres conditions , il annoblit les travaux généreux & les fœurs du Laboureur ; il veille auprès de sa chaste épouse : c'est lui qui donnant le signal des combats , appelle les enfants de cet homme rustique & simple , lui paye le prix de leur sang , & moissonne des lauriers pour leur front. Enfin c'est cet honneur qui habitant avec autant de complaisance les ha-

pratique point , tel est le pouvoir & la marche de la vertu , elle réveille , inquiète , trouble , agite , tourmente & soumet.

meaux, que le sein des Palais & des Villes, se montre à nos regards suivi des plaisirs innocents, entouré des jeux, des chants & des fêtes; conduisant au milieu d'une pompe champêtre (a) une jeune héroïne de la vertu, entourée de guirlandes, couronnée de roses, qui va recevoir au pied des autels la récompense que tous les berges d'alentour, comme ses rivales, viennent offrir au son de mille applaudissements, à sa pudeur irréprochable.

Que n'attendez-vous pas d'un Peuple chez lequel l'honneur est si révéré; où placé au-dessus des titres & des richesses, il est le principe de toutes les vertus & de toutes les actions? Avec-lui, aimable Prince, vous pourrez tout sur l'esprit de la Nation, vous la dirigerez au gré de votre sagesse, elle se pliera à tous les mouvements, à tous vos désirs. Les moindres impressions que vous donnerez à ces coeurs François, feront naître de son sein mille prodiges: n'en soyez pas étonné; l'hon-

(a) La Fête de la Rose dans un Village du Soissonnois.

neur parmi nous , est le timon de l'Etat , & vous tiendrez ce timon dans votre main.

Quelle satisfaction pour un Prince , pour une Nation , de voir opérer par cette vertu tant de biens dans un Empire ! quel bonheur d'y trouver tant de moyens , tant de ressources dans les circonstances les plus critiques , dans les périls les plus allarmants ; de voir cette vertu survivre en quelque sorte à toutes les autres & les suppléer. En effet quelle est la récompense de ce vigilant & vénérable Magistrat , qui depuis le lever du Soleil jusqu'au moment que la nuit commence à étendre ses voiles , ne cesse de s'occuper des intérêts du Citoyen , entend les plaintes de la Veuve , décerne des peines pour les crimes toujours renaitlants ; qui forcé de devancer le jour , de remplacer par des travaux les moments consacrés au sommeil , préfere à sa tranquille demeure , le palais de la Justice , pour délivrer sans cesse de nouveaux innocents de l'oppression. Quelle est sa récompense après soixante années de travaux ? l'honneur d'avoir servi sa patrie. Contemplez ce Militaire qui a vieilli dans les légions , qui a conduit mille fois le

Soldat à la mort , & mille fois à la victoire ; qui a passé les jours , les nuits dans les camps , qui dévoué aux plus pénibles fatigues , en proie à l'inconstance & à la malignité des saisons , rapporte souvent au milieu des siens , une nouvelle infirmité ; qui les yeux encore tout baignés des larmes qu'il a versées sur la tombe d'un pere , s'arrachant aux bras d'une mere désolée dont il est le seul soutien , laissant à l'abandon son modique héritage , son épouse , ses fils , traverse les mers pour aller défendre les possessions de l'autre Continent ; enfin qui tout couvert de blessures , mais décoré du signe de sa valeur , vient passer les malheureux restes de ses jours , laisser sa dépouille mortelle & sa cendre au milieu d'une famille renouvelée qu'il ne connoît plus ; quelle est sa récompense ? L'honneur d'avoir servi sa patrie & son Roi. Admirez ce vertueux Ministre des Autels , exilé dans le fond d'un triste hameau , sous un toît de chaume , foible jouet des vents & des saisons , sans soutien , sans ami qui puisse entendre le récit de ses peines , au milieu des bêtes sauvages , privé de toutes les commodités de la vie ,

62 D E S C A U S E S

aussi embarrassé pour sa subsistance , qu'il l'est de celle de son troupeau , n'ayant au-dessus de ses ouailles que le désir de les secourir , & la douleur de ne le pouvoir ; qui rassemble à sa foible voix ce malheureux troupeau dispersé , distribue sans relâche le pain de la parole à ces ames pures & grossières ; & puisant dans son zèle de nouvelles forces , court au milieu d'une sombre nuit à travers les forêts , les précipices & les inondations , pour porter les derniers secours de la Religion à un malheureux qui va expirer sur la cendre , en serrant dans ses bras ce digne Pasteur , & le baignant d'un torrent de larmes. Le Ciel voit avec complaisance tant de vertus ; il soutient les jours de ce saint Ministre , ses années s'accumulent , ses besoins & sa misère augmentent ; l'amour le plus tendre de son troupeau envers lui , est sa seule richesse ; les jeunes enfants ont été formés par ses sueurs & ses instructions ; ils ont commencé une nouvelle génération de peres vertueux ; les moindres dissensions ont toujours été appaisées par lui , terminées par ses soins ; il a été l'ami , le consolateur , le pere de tous ; c'étoit l'Ange

tutélaire du hameau : quelle est sa récompense après de si longs travaux ? Dieu & l'honneur d'avoir été utile à la portion la plus sainte de la patrie. Honneur ! vertu immortelle, qui n'as besoin pour briller sur la Terre que de ton propre éclat , tu es bien digne d'habiter dans de si grandes ames.

Mais , jeune Prince , cette noble vertu est comme la pudeur , la moindre tache en ternit l'éclat ; semblable à cette fleur qu'on apperçoit sur la surface des fruits au lever de l'Aurore , il faut les soins les plus vigilants pour la conserver. Une seule parole qui alarme l'honneur , suffit pour le faire perdre à ce sexe dont il est la première vertu : un mot l'offense & le blesse dans ce vertueux Militaire , qui faisant taire la raison même devant cette délicate vertu qui le condamne , lavera dans le sang , l'offense légère qu'il a reçue. Cet honneur punit par l'opprobre la moindre faiblesse dans un combat , il couvre de honte le moindre soupçon dans le marmement des fortunes publiques. Le dirai-je , c'est comme une seconde Providence qui veille sans cesse sur la conservation de la gloire des Etats , &

au maintien de l'empire de la vertu.

Qu'un Prince fera donc heureux , s'il fait tirer de cet honneur national tous les avantages que lui suggérera sa sagesse. Il fera par l'honneur ce qu'aucune autre vertu n'auroit pu produire. Représentez-vous un État livré aux plus grandes calamités de la guerre ; que tous les autres moyens, d'argent, de force, de puissance , de confédération , de diversion se refusent à lui ; que les malheurs l'environnent de toutes parts : enfin que cet État soit sur le penchant de sa ruine , qu'il paroisse au moment de passer sous le joug des ennemis. Oui , digne Prince , dans de circonstances si désespérées , il reste encore une ressource ; l'honneur ranimera la valeur des Héros de la Patrie ; & en faisant des efforts au-dessus de l'homme , ils releveront cet Empire dont les vainqueurs se partageoient déjà les débris.

Quel spectacle donne à l'Europe , à l'Univers étonné votre Auguste Ancêtre ; ce Monarque à qui cet instant mérita si bien le nom de Grand , lorsqu'accablé par les armes de ses ennemis qui avoient inondé toutes ses frontières , pénétré dans l'intérieur du Royaume , dévasté les

DU BONHEUR PUBLIC. 63

les Provinces , prêts à fondre sur la Capitale ; ce vénérable vieillard rallume dans son ame languissante la dernière étincelle de ce courage françois , enflamme par ses discours la valeur découragée de ces vieux Capitaines qui l'entourent , surpassé par son ardeur les plus jeunes héros de sa Cour , s'arme de cette ancienne épée qui avoit gagné tant de batailles , & la faisant étinceler dans sa main tremblante , appelle auprès de sa personne sacrée cette Noblesse de son Royaume qui avoit si souvent partagé avec lui ses périls. Non , ce n'est plus un héros ordinaire qui s'offre à ma vue ; le Ciel a abaissé sur lui ses regards , une nouvelle gloire est descendue sur son front. Quelle soudaine révolution ! L'honneur & l'amour de ses Sujets ont sauvé son Trône ; il est donc réservé à la gloire de nos Monarques d'avoir aussi dans cette nouvelle vertu l'appui le plus ferme de leur couronne ; & c'est surtout de cette source que je fais découler le bonheur le plus inépuisable de la Nation.

■ ■

E

AMOUR DES FRANÇOIS
POUR LEUR ROI

QUEL Peuple fait aimer ses Souverains comme nous ! chacun croit voir le chef de sa famille dans son Roi. Il nous rendoit cette justice le Prince aimable que la mort a enlevé à la France & à vous. Je crois l'entendre tenant ce langage : » Vous méritez d'avoir » des Rois accomplis , vous François qui » faites éclater pour eux tant de tendresse , » que le Ciel semble avoir ajouté pour vous » à la Nature ce sentiment. La plus grande » faute que pût commettre un Souverain , ce » seroit de ne point vous gouverner par l'ami » mour.

Quel don plus précieux que cet amour qui assure tout à la fois la gloire du Monarque & le bonheur des Sujets ! remontons à l'origine de ce sentiment. Cherchons de quels autres sentiments il découle. De même que le rayon du Soleil , décomposé dans cet arc magnifique des Cieux , pré-

sente les couleurs primitives de la Nature ; ainsi cet amour , l'ornement des cœurs françois , nous offre les vertus qui concourent à former ce beau sentiment. La douceur prépare la voie : un caractere doux est porté à être sensible. La douceur & l'amour sont comme sœurs , & se donnent la main : celle-là dispose les puissances de l'ame & l'attendrit : celle-ci se les rend propres.

Cet amour a encore une autre origine. Attachés aux Loix , à la Justice , à l'Ordre , nous aimons celui qui est le pere & le protecteur de la Loi. Sensibles aux biens que nous tenons de nos Souverains , convaincus que nous en recevrons sans cesse de nouveaux bienfaits , nous leur sommes unis par la reconnaissance. Peu propres à nous gouverner nous-mêmes , par notre esprit ennemi de l'application , caractere trop ordinaire des ames paisibles & douces , nous tenons encore à nos Maîtres par l'intérêt & par le besoin : enfin accoutumés depuis tant de siecles à voir le même sang sur le trône , l'habitude & le temps ont tellement affermi ce sentiment dans nos cœurs , qu'il y a jetté les plus profondes racines. Or comment

s'assoubliroit un sentiment qui tient par tant de liens à nos ames ?

Mais qu'ai-je besoin de rechercher les principes de cette vertu, & de montrer les différentes causes qui font sa force ? Nos transports, l'excès de nos joies ou de notre douleur à la vue des prospérités ou des malheurs de nos Maîtres, n'ont pas besoin d'être relevés par nos discours. La Nation dans tous les temps a fait éclater les sentiments les plus tendres pour ses Souverains.

Contemplez ce saint Roi accablé de revers ; humilié, terrassé, lorsqu'il ne songe qu'à relever la grandeur & la puissance de son Dieu : fixez ce Héros chargé de fers, brillant plus aux yeux des infidèles par ses chaînes, que par l'éclat de sa couronne ; & rappellez-vous la consternation de ce Peuple françois redemandant au Ciel ce Monarque qui n'a combattu que pour les Autels. Suivez ce Peuple époloré, bordant les chemins, redoublant ses cris à la vue des tristes cendres de son bon Roi qui traversent le Royaume, considérant avec de yeux immobiles cet appareil lugubre, bâissant les restes précieux de ce Temple

où la Divinité avoit si longtemps reposé, enfin tous les Grands partageant la douleur publique.

Suivez cette même Nation toujours idolâtre de ses Maîtres ; ses sentiments ne se démentiront point. Contemplez Charles V réparant les malheurs de la France, & l'amour de la France pour ce Roi si sage ; Louis XII, ce Prince si magnanime, faisant les délices de la Nation, quoique malheureuse par les guerres continues de ce Monarque : entendez le Peuple à la mort de ce Roi, faisant retentir les airs de sanglots, criant par la bouche des Héraults qui entourent la pompe funèbre, *Le bon Roi pere du Peuple est mort.*

Je dois à la Nation de ne pas tarder plus long-temps à rappeler un grand souvenir. O Henri, quelle horrible calamité retrace le moment de votre mort ! mais aussi quelle consternation ! Ames nobles & sensibles ! si la mémoire des crimes étoit ensevelie avec les siècles qui les enfantent, vous vous figureriez ce Héros périssant pour la défense de l'Etat, au milieu d'une foule d'autres Héros, tout couvert des traits des ennemis ; son corps,

sanglant porté dans la Capitale , sur un char tout à la fois de deuil & de triomphe ; un Peuple immense faisant couler des torrents de larmes , se livrant à son désespoir. Ah ! c'est une illusion de la douleur , le couteau d'un exécrable Assassin a donné la mort à ce bon Roi. (a)

(a) La fin déplorable d'Henri IV & du premier des Césars offre des rapports bien singuliers & bien étranges. C'étoit au moment où après avoir aliéné quelque temps les esprits , tous deux réunissoient la faveur & l'extrême amour du Peuple. A Paris on faisoit de grands préparatifs pour la cérémonie de l'Entrée de la Reine à l'occasion de son couronnement , à Rome pour le couronnement de César. Ce dernier Prince avoit des pressentiments secrets de sa mort. Agité , inquiet , il ne savoit quel parti prendre : on lui donnoit de différents côtés des avis. Les Augures avoient été consultés , & leur réponse , prétendoit-on , étoit alarmante. Hélas ! on fait combien le malheureux Henri étoit combattu. Il est difficile de lire sans attendrissement & même sans verser des larmes , ce qu'il écrivit à ce sujet à son cher Sully. Comme toutes ses paroles annoncent une ame troublée , combattue , hors d'elle-même ! Oui , écrivoit-il , j'ai une ferme

Mais ma plume est-elle capable de former les traits du tableau attendrissant qu'il me reste à offrir ? ô François ! quelle Nation de la Terre peut donner comme vous de pareils spectacles ! Peuples de l'Univers, vous par-

conviction qu'ils m'assassineront ; ce couronnement me sera funeste. La femme de César couchée à côté de cet Empereur eut un songe effroyable, mêlé d'une extrême agitation. Elle poussoit des soupirs, des gémissements, des sanglots ; s'étant réveillée, César lui demanda la cause de ce trouble ; elle lui répondit : J'ai rêvé que je tenois dans mes bras votre corps sanglant & percé de coups. » La Reine, dit Létoile, étant couchée dans son lit auprès du Roi, songea qu'on donnoit un coup de couteau à son époux, & s'étant réveillée en sursaut avec frayeur & trémousslement de tous ses membres, le Roi lui demanda qu'est-ce qu'elle avoit, & la Reine lui révéla ce songe horrible. » Marc Antoine fit tous ses efforts pour retenir César : Je vais, lui dit-il, contremander de votre part le Peuple & le Sénat, dites seulement une parole. Les termes de Sully sont les mêmes à Henri IV. Enfin ces deux Princes cèdent au sort qui les entraîne, & sont assassinés ; & leur corps sanglant exposé au Capitole & au Louvre excite la même consternation & la même fureur. *Voy. hist. des*

tagerez nos larmes : représentez-vous un Prince reposant sur un lit de douleurs dans cette ville qui vit échouer la gloire de ce fameux Empereur, heureux rival d'un de nos Souverains. Suivez les progrès de la consternation dans toutes les parties du Royaume, sur-tout dans cette Capitale où, si j'osois le dire, les cœurs sont deux fois François. Voyez ce Peuple tantôt prosterné aux pieds des Autels, & tantôt errant dans les Places publiques, les ateliers abandonnés, tous les plaisirs suspendus, le trouble, la confusion & le silence régnants de toutes parts, les Grands se joignant avec le Peuple, tous mêlant ensemble leurs larmes & leurs sanglots, les palais déserts, les malheureux comblés de largesses, pour qu'ils flétrissent le courroux du Ciel, le voisin courant précipitamment chez le voisin, demandant ce que portent les nouvelles publiques, les Magistrats traversant continuellement les carrefours pour appaier les cris de

*révol. rom. tom. 3. p. 302-318. Journal d'Henri IV,
tom. 4. p. 30-50. Lett. d'Henri IV & de Sully, rapportées dans le Merc. de France.*

la multitude par des récits consolants ; le Peuple se méfiant de ses propres sentiments, trouvant trop de lenteur dans les Envoyés qui volent sans cesse vers la Capitale pour l'instruire de l'état du Roi ; & dans l'impatience de gagner quelques instants, quittant brusquement ses murs, courant, s'avançant vers le Courier public, l'entourant ; chacun comme les flots d'une mer inquiète, s'élançant, se précipitant pour être au-dessus de celui qui le précède. Les plus reculés saisis d'effroi, glacés par la crainte, immobiles ; les plus proches exprimant sur leur front la douleur, l'espoir & toutes les passions qui les agitent au-dedans, arrachant des mains de l'Envoyé l'écrit qui annonce l'état du Prince. Grand Dieu ! quelle bouche infortunée a dicté ces mots, *Le linceul de la mort a été jeté pour jamais sur la face auguste du Monarque.* . . . La foudre du Ciel est tombée au milieu de ce Peuple ; les mères pressant leur fils contre leur sein, s'évanouissent ; la Nature n'a plus de cris ni de larmes. Un nouvel Envoyé paroît tout-à-coup ; un sentiment au-dessus de la Nature ranime ce Peuple cons-

terné ; tous se relèvent ; l'Envoyé pousse ~~au~~ loin un cri de joie , un Ciel plus serein le porte rapidement aux oreilles de la multitude. *Un miracle du Très-haut nous a rendu notre Roi , il vit.* L'allégresse fait couler de tous les yeux des torrents de larmes ; l'Envoyé ne peut percer la foule , on presse , on baise mille fois ses mains : ce Peuple ne se connaît plus , l'excès de sa joie le trouble , le transporte ; le coursier partage ~~ces~~ hommages & cette ivresse ; on s'embarrasse dans ses rénes , il est pressé , bâisé mille fois. On regagne les murs avec les cris de la plus vive allégresse , les Temples retentissent de mille concerts & d'acclamations. Peuples de la Terre ! la gloire de la France est augmentée.

Tel est l'heureux sentiment qui attachant par le lien le plus étroit , les François à leur Monarque , assure la félicité publique & la prospérité de l'Etat.

Une Nation tire sa force de son union avec son Chef ; le sentiment qui procure le plus cette union , n'est-ce point l'amour ? Aussi quel riche trésor dans les mains de nos Princesses ! Notre sang ne coule dans nos veines que

pour la défense de leur trône. Or le même sentiment assure la gloire & la prospérité de la Monarchie. Notre cœur ne divise jamais la cause du Souverain & celle de l'État , c'est un triomphe commun ; nous ne séparons ni leurs prospérités , ni leurs disgraces , ni enfin leurs besoins.

Comme l'amour est le plus fécond & le plus noble des sentiments , c'est aussi le plus difficile à diriger. Il est dangereux pour un Prince de n'en point connoître les droits & les retours ; d'ignorer la liberté fière & l'extrême délicatesse de ce sentiment. C'est cet amour qui passe si rapidement de la plus vive affection à la haine. C'est une flamme , & toute flamme ou vivifie ou consume. Comment un bon Prince doit - il se servir de ce sentiment ? Il doit le tourner vers la félicité publique. O mânes de Henri ! vous serez rappelés mille fois du tombeau pour instruire la Terre. Vous apprendrez aux Princes des générations les plus reculées , la conduite que doivent tenir les bons Rois.

Après avoir élevé cet amour des Peuples à son plus haut degré par les bienfaits , par les

témoignages de bonté, d'affection, de tendresse, ce Prince convaincu de l'amour le plus fort de leur part, ne trouvoit plus rien d'impossible ; la gloire & la prospérité étoient assurées dans ses mains. Le Royaume déchu & épuisé recouvrira par lui sa splendeur. Ce bon Roi n'étoit point étonné de rencontrer toujours de nouvelles ressources ; & ses Sujets ne l'étoient point de les fournir. Il leur suffisoit de connoître ce que peut l'amour ; & quel Prince l'apprit mieux aux hommes, & le sentit mieux lui-même !

Aucune autre vertu avec les plus grands efforts, ne sauroit opérer les mêmes prodiges, surtout faire renaître, à chaque moment de nouveaux moyens d'étendre la gloire d'un État.

Mais l'ardeur brûlante de Henri nous entraîne sur le théâtre brillant de la valeur, dans les camps où éclatoit sur-tout cet amour dont il enflammoit ses Soldats, & cette glorieuse Noblesse de son Royaume qui partageoit ses périls. Invincibles auprès de lui, tous le défendoient avec leur bouclier, & leur épée renversoit ses ennemis. Je me plais à l'offrir entouré, pressé, serré par ces braves Capitaines.

taines (ce spectacle le touchoit lui-même & réveilloit son amour (a),) tous le syeux inquiets attachés sur lui , immobiles , mille héros se précipitant devant ses pas au moindre danger. Un Prince ainsi défendu fait-il respecter son État & sa Couronne? Où le nombre étoit inférieur , toujours l'amour suppléoit : avec Henri le chemin de l'honneur étoit un chemin frayé ; & il avoit porté la valeur à un tel degré d'héroïsme , inspiré une si forte ardeur à ses Soldats , que les combats étoient devenus en quelque sorte un besoin de leur ame. Quel ennemi insultoit impunément nos frontières? Je fais que la valeur & l'honneur , comme on l'a vu plus haut , contribuoient pour beaucoup ; mais l'amour de la Nation faisoit

(a) On connoît ce fameux mot d'Henri IV à un Ambassadeur ; celui-ci étoit étonné de voir les Courtisans , dans un moment de cérémonie , entourer le Roi avec une sorte de confusion , & même le preffer ; le Roi qui s'apperçut de son étonnement , lui dit , *M. l'Amassadeur , je vois que vous êtes surpris qu'ils me ferment si fort , c'est bien autre chose un jour de bataille.*

encore davantage. On ne pouvoit jamais vaincre Henri par la force , on ne le pouvoit qu'en trompant sa bonne-foi ; car une ame grande ignore comment sont faits les méchants. Avec ce Monarque & l'amour de ses Sujets , un instant change les destinées. Un événement intéressant s'offre à nos yeux. La Capitale * d'une de nos Provinces est surprise par les Ennemis , la consternation est universelle dans le Royaume. On croit voir le moment où l'on va passer sous la domination d'une Puissance étrangere. Henri court au secours , sa Noblesse vole sur ses pas ; tous les cœurs sont autour de lui : il combat , il repousse , il chasse l'Ennemi ; & l'État recouvre le calme & la gloire.

Ne craignons pas de remonter dans des temps plus reculés , nous trouverons toujours dans la générosité de l'amour françois les mêmes ressources. C'est un souvenir attendrissant , & une leçon pour les Rois , que ce moment où la France plongée dans le deuil

* Amiens enlevé par les Espagnols

vit un de ses Princes à la discréction de son rival. Un Empereur à qui une politique souple, sourde & artificieuse avoit apres l'art de régner, tenoit dans sa Capitale un de nos Souverains prisonnier ; tous les cœurs partageoient sa disgrâce. La Nation se regardoit prisonniere avec son Roi & croyoit porter ses chaînes. En vain le trésor public est épuisé ; elle ne croit plus exister si elle perd son Maître. Les Grands dépouillent leurs Palais, les femmes les plus illustres engagent leurs joyaux ; le simple Citoyen offre l'hommage de ses biens, le Peuple, le prix de ses sueurs, enfin le Royaume tout entier s'épuise pour une si noble rançon ; l'État même ne craint point d'engager à l'Empereur le sang le plus illustre, les Héritiers & les appuis du Trône ; convaincu que c'est son salut propre que de sauver son Roi. Politique sublime ! qui puise ses maximes dans le sentiment héroïque de l'amour.

Je n'ose me transporter dans des siecles plus anciens ; mais cette pente vers nos Maîtres, si naturelle à des cœurs Français m'y entraîne malgré moi-même. Je me retrace ce temps mal-

heureux où un autre Roi digne de notre vénération malgré les maëurs de son administration, sa témérité & le luxe dangereux qu'il introduisit à sa Cour, nous offre un spectacle bien touchant. Un Prince belliqueux dont nous avons toujours célébré les vertus, quoiqu'il fut né chez nos plus fameux Ennemis, ayant fait prisonnier à Poitiers ce Monarque. Aussi-tôt le Gouvernement est confié au plus sage des Dauphins, & le plus grand peut-être, si la France dans ce siècle n'en a pas pleuré un plus accompli ; mais la Nation ne posséde point son Roi. Inquiète, agitée, elle presse, sollicite, jusqu'au moment qu'elle pourra le rouver. * La paix qu'elle signe avec ses voisins, est peut-être honteuse & sûrement très-onéreuse, n'importe ; si elle obtient son Roi, elle vivra. ** Une Province aussi célèbre par la beauté de son climat que par l'enjouement, la légéreté, la vivacité douce, la candeur & l'aménité du caractère de ses habitants, signale particulièrement son zèle. La France montre l'étendue de ses

* Traité de Bretigny pour la rançon du Roi Jean,

** Le Languedoc.

ressources, ou plutôt le pouvoir de ses sentiments. Ces exemples nous donnent une grande leçon ; ils nous apprennent qu'un État augmente sa force réelle en faisant même des efforts au-delà de ce qu'il peut. En effet que ne faut-il pas attendre d'un Empire où l'amour opère de semblables prodiges ? Éprouvé par les adversités, jamais il n'en sera accablé. Cet amour suppléant les richesses & la force, défendra les frontières, lorsque tous les autres secours manqueront.

C'est trop nous arrêter à des objets affligeants. Ce sentiment est digne d'être présenté sous un regard plus agréable. Ne profitons point de sa générosité pour le montrer toujours aux prises avec les malheurs & les revêrs.

Un Prince aimé de son Peuple entretient dans son État la concorde & l'harmonie. Considéré par ses Sujets comme un Pere, il est facilement le Conciliateur de tous les Ordres. Les intérêts les plus opposés sont rapprochés, réunis, renoués par lui. C'est un Ange de paix descendu sur la Terre, & qui la protège sans cesse. Si quelque faction menace l'État, le Prince calme bientôt les esprits aigris ;

ses paroles désarment les séditions, le sentiment d'amour se réveille dans les cœurs à sa vue, & l'orage est dissipé. Que de fois on a vu les révoltes les plus dangereuses apaisées par la seule présence d'un Prince agréable à la multitude ! Les grands divisés trouvent aussi dans un pareil Souverain un arbitre de leur dissensions intestines ; il joint au pouvoir cette autorité douce & persuasive que lui ont obtenues les suffrages publics.

Les biens qui découlent de ce sentiment sont inépuisables. Le citoyen paisible assuré qu'il est aimé de son Prince comme lui-même l'aime & le chérit, préparé par sa propre douceur & son équité naturelle, se livre avec une aveugle confiance à la sage administration du Souverain. Il perpétue dans sa postérité l'amour pour son Roi ; il le communique à ses Concitoyens ; ainsi s'entretient l'union, & par conséquent la force d'un Etat. Le Monarque est le centre commun, & tous les cœurs dirigés vers ce centre, s'y appuient & s'y reposent. Quel Prince concevroit-on plus malheureux que celui qui ne seroit pas frappé de ces vérités lumineuses ?

Contemplons cet amour non seulement dans le bien qu'il produit au dedans de l'Etat, mais encore dans celui qu'il opere chez les Nations étrangères. Un Peuple jaloux d'un autre Peuple mesure non seulement ses forces sur ses tréfous, mais aussi sur la puissance de ses rivaux ; or croyez-vous qu'il ne considere pas dans cette puissance les sentiments de la Nation pour son Chef ? Quel Peuple, à moins que sa passion ne l'ait entièrement aveuglé, ne sera point arrêté ou au moins inquiété par cette émulation nationale, ce zèle, cet amour ? Quel Royaume osera s'opiniâtrer à poursuivre une guerre contre un autre Royaume où le Monarque, le moteur universel, après avoir épuisé toutes les autres ressources, a encore le désespoir du dernier des Sujets, dont cet amour fait un Héros ?

Ce sentiment reconnoît difficilement des ennemis. Ainsi n'envisageons pas les Peuples sous ce regard trop odieux. Ils éprouvent des affections plus nobles pour une Nation qui aime ses Maîtres. Ils contemplent un Roi cheri de son Peuple, & ce Roi est pour eux un objet de vénération. Ils rougissent de le

combattre ; ils rechercheront au contraire ton amitié & son alliance. On est flatté d'être l'ami de celui qui possède tant de cœurs ; on croiroit se flétrir , s'insulter soi-même que de l'insulter. On craint le ressentiment de son siècle & les regards de la postérité.

D'ailleurs tel est le caractère fier de l'homme , sur-tout celui des Nations ; on se plait à rabaisser l'orgueil , les passions , même les talents supérieurs d'un ennemi ; mais ses vertus désarment , & en s'attachant à lui , on croit porter les chaînes de son propre cœur.

Les États le considèrent comme un Médiateur précieux dans des temps de trouble & de guerre. On envie à une Nation qu'il ne soit le Pacificateur & le Pere que d'elle seule. Le cœur d'un grand Roi est un bien commun à tous les Peuples , un don que le Ciel fait à tout l'Univers.

C'est un souvenir glorieux pour la France & un exemple éclarant du pouvoir de cet amour national , de l'attrait qu'il inspire aux Nations étrangères : un homme immortel , sur-tout de cette immortalité que donnent les vertus réunies , avoit composé pour l'instruc-

tion d'un grand Prince , ce Livre admirable où réunissant la morale la plus sublime aux charmes de la fable , il a soumis la fiction même à la vérité. Le bruit de cet écrit inimitable se répand en un instant dans toute l'Europe. On contemple avec admiration un Peuple du milieu duquel sont sortis de si grands sentiments. Tant de douceur , de modération , de générosité , de justice , enfin toutes les vertus rendues si aimables dans cet Ouvrage augmentent l'attrait universel & l'affection pour nous. Le Télémaque est traduit en toutes les Langues ; on croit que c'est vivre avec la Nation même que de posséder un écrit où son caractère éclate & respire. O Milton ! ton Poème , l'étonnement de l'esprit humain , écrit , si j'osois le dire , aux pieds de l'Éternel , a fait admirer ta Nation ; Fénelon a fait aimer la nôtre.

Ce sentiment gravé dans le cœur des Peuples , nous conservera leur amour & leur estime. Voilà notre principale barrière : la défense de nos frontières : voilà nos premiers remparts. Il est difficile que les Nations ne soient point désarmées par un sentiment aussi généreux..

Ne tardons point à montrer le plus précieux avantage de cet amour , celui qui le rend le ferme appui de l'État & du Trône. Supérieur à toutes les autres vertus , il les unit , les lie ensemble , & les porte à leur plus haut degré. Il les excite quand elles se ralentissent , ou qu'elles s'éteignent. J'ai dit que l'honneur vivissoit nos vêtuſ , qu'il veilloit sur elles ; quelquefois même qu'il les suppléoit ; ici le ressort est bien plus fort ; tous les autres sentiments cèdent à celui-ci , comme au premier sentiment de la Nature. Ici elle déploie toute son énergie ; & ce n'est en quelque sorte qu'après s'être épuisée pour cette vertu , qu'elle forme les autres dans notre ame. Cet amour vertueux est non seulement la vie du cœur de l'homme , mais encore ce feu précieux qui le nourrit & qui le dilate ; ce cœur sent qu'il n'existe plus , lorsque ce sentiment est refroidi ou détruit. C'est dans l'ordre physique , cette chaleur répandue sur toute la Nature , qui selon la force des degrés réveille & pénètre les éléments , précipite ou retarde l'activité de ce fluide qui enveloppe la Terre , & en renouvelle la vie. Mais plu-

tôt, contemplons cet amour dans la source d'où il est descendu, dans le fein de l'Éternel: émanation glorieuse de cette divine flamme, il est dans l'ordre moral ce que l'amour pur & céleste est sur la Terre pour les ames saintes, au haut des Cieux pour ces esprits immortels qui portent le poids de la gloire du Très-haut.

La plus grande force d'un État, c'est lorsque cet amour constitue le caractère universel de la Nation. Il n'est rien qu'il ne puisse vaincre & surmonter. Vous le connôtrez un jour, ou plutôt votre cœur vous l'a déjà fait connoître le pouvoir de cet admirable ressort, Aimable Héritier de ce Royaume, vous dont ce sentiment même rappelle ici si naturellement le nom. C'est cet amour, aussi fort qu'il est respectueux, qui excite en moi la confiance de vous parler, en vous la bonté généreuse de le permettre. Heureux présage des sentiments que vous aurez un jour pour vos Peuples! & du désir, de l'ardeur, d'une forte d'avidité de votre ame pour la vérité; vérité! maîtresse importune qui frappe si rarement l'oreille des Rois.

Cet amour national sera votre plus riche héritage ; mais vous dirai-je ce qui pourroit l'assombrir ? Des vices que vous ne connoîtrez point ; la guerre & ses fléaux , l'orgueil & ses mépris , le faste & la dureté qui l'accompagne. Affable , accessible à vos Sujets , vous serez sensible aux regards d'un Peuple empessé. L'abord à votre Auguste Personne sera facile ; on n'interdit point aux enfants l'accès vers leur pere. Vous écarterez sur-tout ces adulateurs qui calomnient toute une Nation auprès du Souverain. Votre cœur se placera entre la Nation & ces hommes dangereux pour défendre celle-là , repousser les traits de ceux-ci. Plus sage que ce Prince inconsidéré de Juda , vous n'appellerez point auprès de vous pour régler vos conseils , de ces jeunes flatteurs qui précipitent un Monarque dans toutes les passions ; mais environné d'une nombreuse assemblée de vieillards , vous serez comme cet orme timide au milieu des chênes vénérables & antiques qui le défendent contre la violence des vents & des orages.

Guidé par eux , vous ne quitterez point la voie de vos peres. L'inconstance dans le gou-

vernemant alienne les cœurs ; elle est presque aussi dangereuse qu'une révolution. Cette maxime , que *les Rois parmi nous ne meurent point* , a un sens encore plus profond que celui qu'elle présente d'abord à l'esprit. Elle désigne la stabilité des maximes , encore plus que la durée & la perpétuité du pouvoir. Sur-tout vous préposerez sur vos Peuples des chefs qui représentent plus les qualités de votre cœur , que votre puissance.

Si votre ame douce & sensible me défend de vous tracer les vices des Rois qui alienent l'esprit des Peuples , dois-je vous parler des vertus qui augmentent cet amour ? votre bonté vous les inspire , votre cœur vous en donne tout seul des leçons ; vous l'interrogez sans cesse. Vous répandez votre ame hors de vous par vos bienfaits ; vous montrerez vos vertus dans la sagesse de votre administration ; vous songerez que tous les regards de votre royaume feront continuellement attachés sur vous ; votre cœur sera toujours avec chacun de vos Sujets ; vous devrez ce retour à leur tendresse. Éloignée de la personne du Monarque , la plus grande partie

de la Nation ne goûte point le bonheur de le contempler & de le connoître; elle a cependant pour lui le plus ardent amour; d'où naît-il? de cette vive empreinte de l'ame du Souverain marquée dans ses loix, dans cette douceur du Gouvernement, dans cet exercice aimable de l'autorité, dans cette vigilance d'administration, dans cette sollicitude, cette prévoyance pour les besoins publics, dans cette attention à remédier aux calamités, dans le soin le plus infatigable de les diminuer ou de les prévenir, enfin dans une sorte de liberté accordée aux Sujets; liberté qui renfermée dans de justes bornes, & donnant à l'exercice du pouvoir une facilité heureuse, montre qu'il découle plutôt de la Nature que de la force.

Opiniâtre dans la poursuite du bien, vous vous montrerez docile sur-tout aux inspirations des hommes doux & pacifiques; c'est la plus sûre marque d'une ame magnanime & d'un beau cœur. Alors votre regne sera florissant, & la Nation vous payera au centuple les jours sereins que vous perpétuerez jusque dans les générations les plus reculées.

Le Ciel toujours miséricordieux envers les

hommes, a voulu lier les Souverains au cœur de leurs Sujets & à tous les devoirs de la toyauté par un serment solennel. La Nation se rappelle avec transport ce jour où conduit dans cette Ville célèbre d'une de nos plus illustres Provinces, au milieu d'un superbe cortége que lui formoit le zèle de ses Sujets, notre Monarque alla au pied de l'Autel recevoir cette onction sainte dont l'Éternel marque le front des Rois ; un Peuple empressé cherchoit dans les traits aimables de son visage ce signe précieux qui est la marque des bons Souverains. Cet appareil formidale, ces épées étincelantes qui l'entouroient n'en imposoient point à leur cœur ; la bonté a son éclat propre & les armes ne l'empêchent point de briller. Elle peut bien tempérer les autres vertus nécessaires à un Roi, mais aucune n'a empire sur elle. Prosterné devant le Dieu de ses Peres, qui conserve depuis tant de siecles cette Monarchie, il jura dans les mains d'un vénérable Pontife de garder nos saintes Loix. Ah ! ce n'étoit point le serment que lui demandoit la Nation ; assurée de sa justice, elle ne sollicita qu'une protestation solennelle d'amour, ser-

ment toujours précieux pour les cœurs les plus convaincus qu'ils sont aimés ! Elle vous vit, auguste Monarque, jurer à l'Autel cet amour. Et quelle vive joie n'excita pas ce témoignage de votre tendresse ! vous vites si ce Peuple françois sçavoit aimer. Ces concerts, ces acclamations qui retentissoient jusqu'au haut des Cieux, cette ivresse générale, cette émotion délicieuse & soudaine qui se communiqua d'une extrémité du Royaume à l'autre au premier bruit qu'eurent fait vos vertus ; tout vous apprit les excès de notre amour. Rois infortunés ! voilà ces heureux moments où la vérité vous approche, vous entoure, vous presse de toutes parts. La Nation, digne Prince, prosternée avec vous au pied du même Autel, conjura les Cieux de ne jamais éprouver sa tendresse par des accidents, des maladies qui missent vos jours en péril. Elle étoit bien convaincue que ces épreuves augmenteroient votre gloire ; mais déjà instruite par ses alarmes, elle craignoit l'excès de sa consternation. Elle prioit pour elle-même dans les vœux ardents dont vous étiez l'objet. O Prince clement & bon, pardonnez encore ce trait à

mes transports ; quel jour fortuné pour vous & pour nous que celui où la Nation vous proclama pour son Pere ! vous rapportates avec vous dans votre Palais tous les cœurs. Vous regardates l'administration de l'État comme celle d'une grande famille. Mille secours se présenterent sous votre main ; il vous suffit de ce premier regard jeté sur la Nation , pour connoître tout ce que vous pourriez pour elle.

Tant de témoignages sont l'engagement le plus solennel pour un Roi. Lié dès ce moment par la Nature & par son serment , il est dans l'heureuse impuissance de le rompre. Non, le mal n'est plus en quelque sorte en son pouvoir. Cet amour , Precieux enfant de l'État, donnera à toutes vos autres vertus une pente invincible vers le bien. Votre cœur rempli tout entier par ce sentiment , sera comme un miroir fidèle qui vous montrera continuellement la Nation ; elle vous sera toujours présente ; que pourroit-elle craindre ! ses besoins seront sans cesse sous vos yeux. Aucun autre objet ne pourra écarter celui-ci. Supérieurs à la gloire qui environne le Trône , à la pompe des fêtes , aux charmes des plaisirs ,

ses traits viendront se mêler à tout ce qui vous environnera, & brilleront d'un éclat plus fort. Vous n'ignorerez point qu'il y a des malheureux ; votre cœur vous le dira chaque jour & vous sollicitera pour eux ; leur plus grand Protecteur sera en vous-même. Je sens que ce sentiment m'entraîne malgré moi, je m'arrête ; je ne devancerai point le temps où je dois vous parler des qualités d'un bon Souverain.

En contemplant ce spectacle de tendresse, je dois m'écrier : Heureux les Princes à qui des sentiments si élevés dans une Nation, facilitent les moyens d'être si grands pour leur siècle & pour la postérité ! Mais si les sentiments des Nations contribuent à former les Rois, ceux - ci à leur tour par les ressources de leur puissance, élèvent les Nations au plus haut degré de félicité & de gloire. Avec cet amour, ils créent des Héros dans les armées, des Sages dans le temple de la Justice, enfin dans toute l'étendue de leur royaume des hommes qui deviennent le modèle des autres Nations.

Toutes les sources du bien sont au pouvoir

des Rois ; si leurs bienfaits captivent notre amour , ils possèdent aussi le secret d'ajouter un nouvel éclat à leur regne , d'affermir leur puissance , & de transmettre leur nom à la postérité ; c'est lorsqu'ils entretiennent parmi leurs Peuples l'amour des Lettres & des Sciences.

DE L'AMOUR DE LA NATION POUR LES LETTRES ET LES SCIENCES.

» *T*ANT que la Science , disoit ce Roi si justement surnommé le Sage, sera honorée en ce Royaume , il continuera à prospérité ; mais quand elle en sera bannie , il déchoira. Nos Souverains ont toujours trouvé dans la Nation les dispositions les plus heureuses pour donner un pareil appui à leur Empire. Dans tous les temps elle a été capable de marcher dans la carrière des Lettres.

Les Francs arrivés de Germanie montrèrent non seulement un cœur propre aux plus belles vertus , mais encore un génie vif & pénétrant , qui n'attendoit que des guides habiles pour

apprendre à fouiller dans tous les trésors de l'esprit , & à éléver l'édifice des Sciences : ils rencontrerent ce secours dans les Gaules. Les Maîtres les plus renommés y enseignoient l'Art de l'éloquence. Lyon , Toulouse , Bordeaux , Marseille avoient des Écoles célèbres dont le nom s'étoit répandu fort au loin. Rome même ne dédaigna pas d'appeler dans son sein des hommes que nos climats avoient vu naître ; & qui allèrent adoucir les mœurs de ces conquérand ; car les mœurs les plus barbares ne sont pas dans les bois , mais dans les sociétés politiques où la Nature est dépravée.

Si les Francs après leur irruption , ne coururent pas d'abord le prix des Lettres qui les environnoient ; s'ils semblerent les mépriser : à mesure que les siecles s'écoulerent on vit la barbarie diminuer , & la rouille qui obscurciscoit les esprits , disparaître. Rendons même cette justice à nos aïeux : les matières les plus épineuses & les plus obscures n'étoient point hors de leur portée. C'est un objet digne de remarque : dès les premiers temps de la Monarchie , on fçut appercevoir & discuter
les

les droits délicats des Monarques & des Pontifes. (a)

Ces temps ont vu des hommes recommandables qui ont laissé leur nom à la Postérité. Il se tint alors plusieurs Conciles en France où il n'étoit pas rare de voir des personnages illustres aussi remarquables par leur sainteté, que par leurs lumières. (b)

Tous les talents faisoient effort pour se produire, & la nuit qui enveloppoit les esprits n'étoit pas si épaisse qu'on n'apperçût les différentes Sciences laisser échapper des traits de lumière qui déceloient d'avance ce que seroit un jour la Nation.

La navigation n'étoit pas totalement igno-

(a) Sans que nous voulions pronoicer sur l'époque du droit de Régale, on fait que son origine est très-ancienne. Le sentiment du célèbre Auteur de l' Abrégé Chronologique de l'Histoire de France, qui le fait remonter en 541 au Concile d'Orléans, a éprouvé des contradictions.

(b) Voy. le nom de ces saintes Assemblées à la suite du dict. des Conciles, & celui de ces saints Evêques dans l' Abrégé Chronol. de l'Hist. Eccles.

rée. Si le commerce n'avoit point cette spéculacion brillante qui en a fait une Science si vaste, il étendoit déjà ses branches fécondes, & jouissoit de son plus bel ornement : il commençoit à lier les différents Peuples. On soupponna même qu'il pouvoit exister des Arts agréables, & le goût dans son enfance s'efforça de les embellir. On vit paroître quelques foibles ébauches. Un homme surprenant pour ces temps barbares *, & qui par un rare avantage étoit le favori de son Roi & un Saint, excité par le zèle des Autels, s'exerça à façonnez le métal le plus précieux. Heureux les Peuples ! si l'ignorance eût retardé ou même empêché à jamais les progrès de cet Art funeste, qui a mis l'or, sous tant de formes, dans les mains de la cupidité.

Les Sciences sacrées étoient cultivées avec plus de soin. Les Pontifes & leur Clergé, les Chefs des Monastères & leurs Religieux conservoient le dépôt de la foi, le perpétuoient, & éclairoient insensiblement la Nation avide de s'instruire, & capable de recevoir des leçons.

* *Saint Eloï.*

Le Héros de la seconde race parut ; & attira dans son Palais les Sciences. La Nation s'empressa de répondre à ses désirs & à son zèle. Le Prince éleva une École à côté du Trône. Dignes enfants & Amateurs des Lettres, glorifiez-vous ; l'adulation & la politique n'avoient pas encore approché de nos Rois, que vous aviez un rang marqué auprès d'eux ; le génie a été honoré par la partie, avant que l'on connût la Science née dans les Cours.

L'esprit françois plein d'ardeur se tourna vers des objets plus difficiles. Les Sciences Arabes, le Calcul, l'Astronomie, la Médecine, la Philosophie furent bientôt en vie. Transplantées d'Orient (a) en Ef-

(a) En parlant de l'origine de nos études, venues d'Orient, nous croyons faire plaisir à nos Lecteurs de remarquer que le célèbre Calife Almamon mort en 833, avoit extrêmement protégé les Sciences, & les avoit cultivées avec beaucoup de succès. Il étoit habile Astronome ; mais il oblitóircit sa gloire par son goût pour l'Astrologie ; & vers la fin de son règne, il fut persécuteur.

Son aïeul Almanzor second des Abassides, avoit

200 D E S C A U S E S

pagne , & d'Espagne en France , elles y furent reçues avidement.

Arrêtons-nous ici un instant , & méditant sur la grossièreté de ces âges , sur la lenteur de la nature dans ses ouvrages les plus admirables ; nous ferons étonnés que la Nation dans son berceau , les esprits encore tout bruts , comme dans l'enfance du monde , elle ait pu franchir dans un si court espace de temps un si grand intervalle , & s'exercer aux Sciences les plus abstraites.

Cependant le malheur des temps , l'influence d'un Souverain foible , quoique doué de talents , peut-être cette curiosité si naturelle à des esprits qui entrent pour la première fois dans la carrière , ayant détourné l'attention à des objets trop relevés & étrangers aux connoissances humaines , l'ignorance reprit un nouvel empire plus dangereux que

commencé à étudier la Philosophie comme l'Astronomie , & il avoit fait honorer ces Sciences. *V. la Bibl. Orient. p. 546. 2. col. El-Macin , hist. des Sarrazins , traduite de l'Arabe par Erpenius , liv. 2. ch. 8. vers. fin.*

DU BONNHEUR PUBLIC 101

le premier. Ce n'étoit autrefois que des ténèbres ; aujourd'hui ce sont des erreurs.

A peine Charlemagne fut descendu dans le tombeau , que les Sciences naissantes vinrent s'y ensevelir avec lui. La lumiere qu'il avoit créée s'éteignit avec ce Prince , ou se changea en une clarté funeste , qui conduisit nos peres dans le précipice de la superstition. La vérité s'éloigna ; la vivacité de l'esprit françois fut toujours la même. Errant dans cette nuit profonde , chacun se porta où son ardeur & sa curiosité lui frayoient une route. Le fils de Charlemagne versé dans la Science de l'Astronomie & plus encore dans celle des Loix qui l'eût conduit par une voie plus sûre , ne fut pas se défendre du piege de la superstition ; & sa maniere de penser décida celle de son siecle. Jamais les Sciences occultes ne furent plus honorées. Lorsque la raison de l'homme ne trouve point à se nourrir de vérités , son imagination s'occupe à réaliser des mensonges. L'Astrologie fut regardée comme la plus digne & la plus importante des Sciences. On crut que ces corps suspendus dans le Ciel à une distance immense , étoient

en quelque sorte autour du Trône de Dieu pour servir au gré de sa volonté, à donner des avertissements aux hommes. On regarda le Firmament comme le Livre de l'Univers. On n'imaginoit pas encore que le Ciel physique & cette Terre ne composoient qu'un seul Ordre soumis aux mêmes Loix, & que du point le plus élevé de l'Univers jusqu'au Trône formidable du Très-haut, la distance est encore infinie.

La crédulité se donna libre carrière; car si l'empire de la vérité est extrêmement resserré, celui de l'erreur est immense. On se laissa emporter à toutes sortes de superstitions & d'excès. Le Ciel & l'Enfer étoient interrogés & invoqués tour-à-tour. Ces écarts font connoître combien l'esprit de la Nation faisoit effort pour trouver la vérité. Les Astrologues tentoient de la chercher jusqu'aux pieds de Dieu même; les Enchanteurs dans la demeure des noirs esprits; les hommes frivoles dans les combinaisons des nombres; ceux qui s'exerçoient dans la Médecine, Profession alors très-renommée, dans les qualités occultes, dans l'influence des constellations, & dans les secrets.

DU BONHEUR PUBLIC. 103

de la Chymie; les esprits inquiets combattoient les mysteres de la religion. Toutes les routes étoient ouvertes, excepté celle de la vérité. Les plus sages, reconnoissant que c'étoit vanité de la chercher dans les écoles profanes & dans le monde, la chercherent & la trouverent à l'école de Jésus-Christ, & dans la pratique de la sainteté. La France aujourd'hui si féconde en hommes sçavants, possédoit alors beaucoup de Saints.

Quelle étoit la cause de ce retard de l'esprit & de cette ignorance? La plus grande partie de ces prétendus sçavants, abusant de l'exemple de la religion qui étoit fort mal connue, avoit couvert avec le voile de la Foi toutes les vérités naturelles. On croyoit aux Sciences, & on ne les sçavoit point. Et remarquez ici combien la timidité de l'homme est extrême. On a été plus de dix siecles, c'est-à-dire jusqu'à Descartes, sans oser franchir cette ligne que la superstition avoit tracée entre la raison & la vérité. L'ardeur de l'esprit françois ne se découragea point. On ne cessa de forger des armes pour la vérité, en attendant que l'on combattît pour elle. La Logique du célèbre

Philosophe Grec exerça à son tour tous les esprits ; c'étoit l'objet de la curiosité universelle ; ce goût déceloit la vivacité de l'esprit de la Nation. Capables de pénétrer dans les subtilités les plus abstraites , les génies se familiariserent bientôt avec ce langage barbare , qui exigeoit une extrême sagacité pour être parlé , & sur-tout pour être entendu. Au reste cette Logique est l'échaffaud universel des Sciences ; sans elle , on ne peut rien éléver : alors on manioit les instruments propres à l'ouvrage , mais on ne sçavoit point bâtir ; on manquoit de matériaux ; ou plutôt l'esprit de parti prenant la place de l'amour de la vérité , au-lieu d'employer les matériaux qu'on possédoit , à construire de concert l'édifice , on se les renvoyoit violemment : on se battoit & on n'examinoit pas la trempe des armes dont on se servoit. On réfutoit des erreurs par d'autres erreurs plus accréditées. Le moins foible étoit sensé avoir pour lui la raison , & il obtenoit là palme.

Je manquerois mon but , si je ne montrerois le théâtre de ces disputes , que dans la poussiere de l'école. La Nation par-

tagea les querelles des cloîtres , des Universités , sur-tout celles des Théologiens & des Philosophes. On voyoit deux partis dans l'État. Chacun étoit curieux de s'instruire , & l'on ne connoissoit point alors de science plus importante , & d'objet qui méritât plus d'attention. * L'Allemagne avoit donné l'exemple d'appuyer les disputes de l'école par les armes ; & la France voyoit sans étonnement les Universités former une faction puissante dans le royaume , & balancer la puissance royale ; tant on avoit une haute idée de la science. Le goût de la Nation ne s'est point démenti ; la curiosité des esprits n'a jamais permis qu'elle restât indifférente à ces sortes de disputes , & aux révolutions que l'école a éprouvées. En vain la Philosophie a paru ; elle n'a pas réprimé ce penchant. Les matières les plus obscures ont toujours occupé notre curiosité.

Cette science de nos Anciens aujourd'hui plus décriée , peut-être par sa vétusté , que par les erreurs dont elle étoit hérissée ,

* La dispute des Nominaux.

266 D E S C A U S E S

offre aux esprits accoutumés à réfléchir une magie sublime qui supposoit dans le Philosophe Grec un génie aussi étendu que profond ; & dans nos ancêtres une extrême pénétration. Cette Logique dont l'obscurité étoit comme le mystère de l'art , ressemble à ce fameux levier d'Archimede , avec lequel celui-ci voulloit soulever le Monde ; ainsi avec ce levier moral il n'est presque pas de vérité qu'on ne puisse enlever du sein de la Nature. Tendant essentiellement & par une force invincible au point de vérité , cette Logique conduit sans cesse la raison , en descendant depuis le plus haut degré de certitude , jusqu'à celui de la dernière probabilité raisonnabla. L'évident & le probable , voilà les deux termes d'où elle ne s'écarte jamais.

Par elle sont nées les Sciences exactes , les Cieux ont ouvert une route sûre à nos regards curieux , les mers à notre cupidité. Marchant à la tête de toutes les découvertes , elle a conduit par-tout notre génie ; enfin elle seule a le privilége de tenir le flambeau devant la vérité.

Ces points de vue se dérobent quelquefois

à nos yeux , & alors nous ne voyons dans cette science que barbarie , dans nos ancêtres que grossièreté & ignorance ; mais c'étoit notre enfance que l'état où étoient alors nos peres , & c'est nous seuls qui devons rougir. Oublions-nous qu'il y a une enfance pour l'esprit humain , comme pour chaque homme en particulier. Rendons plutôt graces à la Providence , de n'être pas nés dans cette époque qui devoit préparer la grandeur à venir de l'esprit de la Nation , & jeter les fondements des différentes sciences qui brillent aujourd'hui au milieu de nous avec tant de gloire.

C'est par ce secours que le Prince des Philosophes françois * a fait de si grandes découvertes dans la Nature. La Nation a marché dans la carrière à l'aide de ce génie. Le flambeau de la Philosophie une fois allumé à cette nouvelle flamme , tous les arts & toutes les sciences dans une heureuse émulation , ont étendu leur empire. Des hommes dont la postérité fera aussi glorieuse que le fut leur siècle , ont paru : les Malebranche , les Petaus , les Sir-

monds, les Huets, les Bossuets, les Pascals, les Corneilles, les Racines, les Fenelons, les Bourdaloues, les Massillons, &c. ont porté la grandeur de l'esprit françois au plus haut degré de perfection & de gloire. Bientôt d'autres génies animés par ces esprits créateurs, se sont exercés avec un éclatant succès dans toutes les parties des Sciences. Introduits dans les secrets du génie & de la nature, les François se sont montrés aussitôt égaux, & souvent supérieurs aux autres Peuples. S'il est une Nation rivale qui creuse plus avant que nous, c'est que nous ne savons pas passer le point marqué par la Nature. Nous posons les fondements jusqu'à l'endroit de la Terre où elle peut les soutenir.

Si la Nation française ne se laisse surpasser par aucun autre Peuple, elle a remporté un triomphe sur elle-même & sur les siecles qui nous ont précédés. Nos peres plus livrés aux affaires domestiques, ou arrêtés par la timidité naturelle à l'esprit, cultivoient moins les talents

* Il semble que le Ciel ait fait naître Fenelon après Racine, pour ramener les cœurs que celui-ci avoit pu égarer.

& les sciences ; aujourd'hui elles sont universellement recherchées. Les lumières ne sont plus le partage du petit nombre. Une portion considérable de la Nation pense. La science n'est plus un trésor caché ; c'est un trésor public. Aussi comme la marche de l'esprit en France est plus rapide que chez nos voisins ; peut-être le système général des sciences est-il plus avancé, poussé plus loin parmi nous, que dans la grande Bretagne.

Cependant on accuse la Nation d'être frivole. Ne confond-on pas quelquefois la frivolité avec le gout de variété dans les connaissances ? Au reste ce défaut seroit une nouvelle preuve de notre ardeur, & n'ataqueroit point notre capacité pour les plus hautes Sciences.

Ne retranchons rien à la gloire de nos ancêtres ni à la nôtre. Les Sciences nous ont non seulement éclairés par la voie de la Philosophie, (je parle de celle des vrais Sages,) mais nos lumières ont encore une autre origine. Nos peres occupés à puiser la connoissance des Loix dans les sources de Rome ; qui elle-même avoit puisé dans celles de la Gréce, apprirent à goûter les excellents Au-

III. DES CAUSES

teurs de l'Antiquité. Ainsi non seulement le goût des Lettres, mais encore l'équité enseigna à nos peres que l'ignorance étoit un fléau public.

Ce seroit peu pour notre bonheur, si les Sciences n'avoient éclairé que le corps de la Nation. Elles ont étendu leur empire sur nos maîtres. La raison a commandé à tous les rangs ; le flambeau du génie a brillé sur le Trône. Cette Philosophie qui naît plutôt du cœur que de l'esprit, que le Christianisme avoue & qu'il enseigne, a parlé aux Rois ; Philosophie douce & bienfaisante ! qui leur a montré la grandeur des Peuples ; & qui en rapprochant ceux-ci, malgré leur distance infinie, a fait voir aux Souverains que le Noble, le Citoyen obscur & l'habitant des campagnes étoient également des hommes. Depuis ce temps, les Rois guidés par des mœurs plus douces, instruits par la politique, ont reconnu qu'outre les Grands, il y avoit aussi dans l'État une portion précieuse dont la destinée n'étoit point de ramper sous la tyrannie : alors on a vu se rompre les liens qui tenoient encore des vassaux as-

DU BONHEUR PUBLIC. XII

ervis aux caprices & au pouvoir des Seigneurs. Immortel Richelieu , nouveau créateur de la Nation! c'est ton ouvrage ; & si mon cœur te refuse l'hommage de ses sentiments , mon esprit étonné admire tes talents sublimes. C'est par toi que s'est opérée cette révolution. Aujourd'hui une seule chaîne descend du Trône , celle qui partant des mains du Monarque , lie tous les États , tous les Sujets , tous les Ordres ; qui sans les confondre , les réunit sous la même puissance & sous la même autorité. Chaîne d'amour , le dirai-je assez de fois , les François n'en connaissent point d'autre ; chaîne sacrée dont l'origine se perd dans les Cieux.

Nos Monarques éclairés de plus en plus par la sagesse qui vient à la suite des autres Sciences , quand on n'abuse point de leurs lumières , connurent que les Grands par une force irrésistible tendoient sans cesse à séparer leurs intérêts de ceux du Peuple ; & pour tenir toujours ces deux États dans une mutuelle dépendance , en laissant les honneurs & la partie la plus considérable des terres dans les mains des Nobles , ils créérerent une

112 D E S C A U S E S

grandeur pour celui-ci : le commerce ; balance admirable! qui dirigée par la sagesse du Prince, met continuellement en équilibre l'or du Peuple & les titres des Grands. Sans doute cette balance aura toujours sur les affaires publiques une direction différente selon l'action réciproque de ces deux corps, & selon l'influence des mœurs : mais l'ouvrage est consommé ; le Peuple par le commerce & les Sciences participera à jamais au bien public, aux délibérations générales ; & son caractère influe autant aujourd'hui sur l'esprit de la Nation qu'y influoient autrefois les Nobles, lorsque la France n'étoit encore que dans le berceau.

Au reste je n'ai parlé de la politique qu'en la confondant avec la sagesse. Si elle a jamais existé, ou si elle existe séparément de cette vertu, elle ne mérite point d'être comptée au nombre des Sciences : je me fais gloire de la méconnoître, & de ne point l'offrir aux hommes sensibles & vertueux.

Ce tableau que je viens de tracer des progrès de toutes les Sciences parmi la Nation, peut réveiller dans nos cœurs quelques sentiments

ments de gloire ; mais les talents sont le don le plus funeste lorsqu'ils sont mal dirigés. Une Monarchie où le vice régne, ne périra que lentement ; celle où les fausses lumières régissent les esprits, n'attend pas sa ruine : elle court se précipiter contre les écueils. Figurez-vous un vaisseau en haute mer ; s'il tient à ses ancras pendant la tempête, il est rare qu'il périsse ; les ancras sont-elles arrachées, le vaisseau emporté violemment va se briser contre les rochers. C'est l'image d'une Nation qui ne tient plus à ses principes. C'est donc au Prince qui gouverne l'État, à diriger par sa sagesse le mouvement des esprits. Il lui importe de connaître le caractère & la mesure des génies, & de leur ouvrir la voie qui leur convient. Mais qu'il faut d'habileté pour faire marcher constamment dans le bien une Nation ingénue, éclairée & savante ! Comment jugerions nous un Prince qui formeroit un système de gouvernement d'après les maximes de politique que je vais oser tracer ici. On daignera les juger avec indulgence ; je ne les propose qu'avec défiance & avec timidité.

114 D E S C A U S E S

Une Nation vive a besoin d'un aliment à son activité ; elle s'agitera si l'on donne des entraves aux esprits. Il faut donc placer l'objet de l'émulation dans les Sciences ; procurer aux Scavants l'aisance & des distinctions ; alors l'État sera tranquille. L'homme qui contemple les merveilles de la Nature , pour qui elle soulève quelques coins de cet immense rideau qui la couvre , ne cherche point à pénétrer les mystères des Rois ; fortement appliqué à son objet , il ne s'inquiète point de connoître quels ressorts politiques meument l'État.

Le Gouvernement doit regarder comme sa première richesse , les travaux des Savans qui peuvent éclairer la Nation. Vouloir empêcher chez cette Nation qu'on écrive , c'est une entreprise quelquefois impossible , souvent délicate , toujours difficile au plus habile & au plus vertueux Souverain. Toutefois comment réprimer la licence ? en forçant par les récompenses les esprits inquiets à placer leur gloire dans la pratique des devoirs & dans l'exercice du bien. Sur-tout qu'un Prince habile & les hommes vertueux se réunissent

pour arrêter les progrès & la célébrité d'un Ouvrage dangereux , & qui pourroit altérer les mœurs générales. Un Livre pernicieux en lui-même le devient davantage par la réputation qu'il acquiert. Le poison d'un écrit est comme ce phosphore qui ne s'enflamme que lorsqu'une main indiscrete & curieuse vient le dilater.

Voulez-vous arrêter plus sûrement ces progrès ? que l'autorité entraîne de son côté les suffrages. Une Nation douce & attachée à ses Maîtres a toujours les yeux tournés vers le Trône ; si le regard qu'elle y jette la rend heureuse ; les Auteurs les plus satiriques & les plus atrabilaires ne pourront rien contre l'ordre public ; le cri universel étouffera ces voix malignes & impuissantes. On l'a dit mille fois ; l'autorité souveraine est sur-tout défendue par les cœurs des Sujets ; que d'hommes cependant croient voir la force du pouvoir dans cette pompe imposante qui n'en est que la représentation ! ô Souverains de l'Univers ! vous pouvez tout pour la gloire & pour la paix de vos empires : consacrez par vos dons, le mérite ; rendez heu-

reux cet ardent Écrivain qui se montre redoutable par l'audace & la fierté de son vol, & il ne sera ni dangereux ni méchant. Suivez jusques dans sa source cette inquiétude si ordinaire à l'homme de génie, & vous trouverez qu'elle naît de quelque mortification, ou du cri muet & intérieur de la nécessité; or c'est cette espèce d'hommes qui remuent les États & le Monde. La punition intimide un esprit ordinaire; elle donne du ressort à celui qu'animent de grands talents. Dans le fond des cachots il créera un système plus dangereux que celui qu'il avoit conçu en liberté. Cette pernicieuse flamme ébranlera en quelque sorte les murs qui la resserrent. Opposez à cet esprit inquiet son propre cœur comblé de bienfaits.

Les moyens de tirer avantage du génie d'une Nation, se multiplient dans les mains d'un Prince habile. Est-elle sensible à la gloire? Les éloges la flatteront. Trop de reproches flétriroient ses plus beaux sentiments. Ainsi les Écrivains qui célébreront ses vertus seront plus encouragés que ceux qui lui reprocheront ses vices. La Satire fait des partis,

L'éloge d'heureux enthousiaſtes. Censurer une Nation, c'est lui dire qu'elle n'est point ce qu'elle doit être ; or tout ce qui tend à en changer l'état actuel, entraînant des dangers, ne doit être employé qu'avec une sage circonspection. Les écrits publics sont faits pour consacrer la vertu ; c'est dans les arrêts qu'on doit consigner les vices. Il faut une idole au Peuple, & celle qu'il encense avec plus d'empressement, c'est sa gloire, sa célébrité parmi les autres Peuples. Si vous lui faites changer cette idole contre une autre, l'État manquera de son premier ressort.

Le bonheur d'une Nation est presque toujours dans ce qu'elle croit être. Ne craignons point de le répéter ; en lui donnant des éloges, on réveille un sentiment agréable dans les coëurs ; les reproches au contraire portent à penser ; & il vaut mieux qu'une Nation sente, qu'il n'est avantageux qu'elle pense. Sans enthousiasme une Monarchie est un corps inanimé. Si l'amour-propre est cause que chacun s'attribue les vertus qu'on célébre, on ose rejeter sur la nature du gouvernement les vices dont on fait la censure. Celle-

qui est donc une secoussé réelle donnée à l'Etat.

Mais comment réparer le mal , s'il a fait de grands progrès? Les mêmes moyens qui l'eussent prévenu , l'arrêteront. Un Prince qui a dans sa main les richesses & les honneurs , peut tout sur les esprits comme sur les volontés. Il n'y a point de talent qui ne flétrisse devant quelque récompense. Jetez dans une autre région ce génie hardi qui parcourt une carrière remplie d'écueils , & il prendra un nouveau caractère.

Parmi les dangers qui menacent un Etat où les esprits ne sont pas gouvernés par une main savante , on doit sur-tout craindre les disputes de Religion. Ici les plus habiles Politiques ont souvent échoué. Aussi il n'appartient qu'aux hommes supérieurs de traiter ce sujet comme il devroit l'être. Je me bornerai dans un Article séparé à considérer la Religion sous le point de vue qu'elle offre à l'homme simple. Puisque c'est un bien commun à tous , sa lumiere doit éclairer les moins esprits comme les plus relevés. Tenant à Dieu immédiatement , elle doit

DU BONHEUR PUBLIC. 119

participer le plus à la simplicité de ses voies. Je me hâte avant que de la présenter, de faire précéder le tableau d'une vertu qui est sa plus digne compagne, & qui lui prépare les cœurs ; je parle des bonnes mœurs. La Religion en les consacrant les suppose, & c'est le dernier trait que je considère dans le caractère de la Nation.

DES BONNES MŒURS DE LA NATION.

SANS les bonnes mœurs il n'y a point de stabilité pour un Empire, & cependant le vice devane des secousses continues aux États. Il a toujours influé sur le gouvernement du Monde, & il ne cessera jamais d'y influer. Où est donc ce contrepoids nécessaire pour y maintenir la vertu ? Les passions seroient-elles pour l'Univers moral ce que les tempêtes sont pour les mers ? ou plutôt le Très-Haut auroit-il permis que le vice fût attaché à la vertu par une chaîne que nos fables yeux ne voient point, pour que la vertu en tirât le service d'une esclave ?

Si je remonte au temps où la Nation au-delà du Rhin étoit enfermée entre les marais de la Franconie, je vois des mœurs chastes régner au milieu de ces austères Sauvages. L'adultere est puni par l'ignominie & la réputation. Les supplices les plus rigoureux & les plus honteux sont réservés pour venger les bonnes mœurs. On traîne à la vue de tout un Peuple, & on précipite dans le fond des marais ceux qui se sont fouillés par des excès plus énormes. (a)

Ce Peuple en devenant conquérant prit des vices ; mais les bonnes mœurs furent de toutes ses vertus, les plus épargnées. On ne connoissoit point alors cet art funeste qui a su se frayer le chemin du vice par la route même de l'honnêteté ; on ignoroit cette volupté artificieuse si répandue chez les Nations modernes. C'étoit sans doute un poison trop subtil pour des âmes aussi grossières, ou plutôt aussi fortes ; il a fallu un grand raffinement dans les mœurs pour rendre cette pa-

(a) Voy *Taci. de mor. German. Velly, Hist. de Fr. t. 1. p. 3.*

flion familiere sur-tout aux Guerriers. Comment la guerre & ce penchant dangereux se sont-ils si fort rapprochés ? L'homme par un violent attrait se précipite vers l'objet de sa passion ; il s'y complaît ; son cœur s'y repose ; des nœuds se forment ; & au contraire la guerre ravage , détruit , rompt tous les liens , fait couler le sang , se nourrit de carnage , éteint tous les sentiments , étouffe la voix de la Nature : cependant ces deux passions sont presque toujours enchaînées l'une à l'autre. Quel prodige de contradiction dans le cœur humain !

Les Francs s'étant répandus dans les Gaules , mais seulement encore en vagabonds , se livrerent à tous les excès qu'entraîne la guerre ; la cruauté , le brigandage , l'oppression des Serfs étoient les vices qu'on reprochoit sur-tout à nos peres (a) : ils étoient plus fidèles aux bonnes mœurs. Hâtons-nous d'en assigner la cause. Outre leur penchant à la vertu , & la diversion des combats , ils trouvè-

(a) Voy *Hist. Eccl. de Fleury* , t. 7. p. 155. in-4.

rent un rempart dans l'austérité des mœurs de la Gaule. J'ai remarqué ailleurs la bonté du Peuple qui l'habitoit. Il est vrai que César & Ammien Marcellin nous le représentent comme assez féroce, mais ils nous le montrent en même temps comme vertueux & très-religieux.

Au reste les Gaulois avoient été extrêmement adoucis par les mœurs chrétiennes. Il suffit pour nous en convaincre de contempler la discipline sévere qui regnoit alors dans les Églises des Gaules ; car ce n'est que dans nos Annales sacrées que nous trouverons le véritable portrait de ce Peuple & des François : il est presque toujours défiguré dans les Auteurs profanes ; souvent ils ont négligé d'en parler : ils ne soupçonnent pas qu'on écrivît d'autres histoires que celles des Conquérants & des Rois. D'ailleurs ces Écrivains connoissoient-ils nos Provinces ? Qu'on me permette donc de puiser dans ces sources : elles ne sont point étrangères à mon sujet ; & nous ne trouverions point ailleurs la vérité exempte de préjugés, de passions ou d'ignorance.

C'est un beau spectacle pour la piété, & même pour la Philosophie que celui de ces temps anciens. Occupés de la gloire des siècles modernes, nous dédaignons ces temps reculés. Semblables à ces fiers Romains qui appelloient barbares tous les Peuples qui hors des limites de l'Italie, n'étoient pas couverts par la gloire de Rome ; nous donnons le même nom à nos premiers aïeux : accoutumés à n'examiner dans ces âges antiques que la lenteur où les progrès de la grandeur de la Monarchie, nous ne pénétrons pas dans le sein de ces Provinces où les mœurs étoient simples & douces, & où les Francs, lorsqu'ils y furent établis, comme ces torrents qui déposent subitement leur limon, parce qu'il est étranger à leur eau pure & vive, ne tarderent point à quitter leur férocité passagère. On les vit contracter une partie de ces mœurs austères que l'Église maintenoit par la rigueur & par la sévérité de ses loix. Un caractère flexible, l'exemple, la nécessité d'épouser des Femmes Gautoises, car ce sexe tient dans ses mains les mœurs, tout devoit opérer cette soudaine & heureuse révolution.

Il est touchant de contempler les Provinces entières gouvernées par de saints Evêques ; les villes plus dociles à leurs voix qu'une famille à celle d'un pere , les procès presques toujours terminés par la médiation de l'Eglise, d'où est née ensuite par la concession de nos Rois , sa Jurisdiction *coactive* temporelle ; la pénitence publique pratiquée , la charité la plus admirable exercée envers les Païens qui étoient alors dans ces climats , & en même temps une extrême précaution de ne point participer à leurs superstitions & à leurs mythes ; les Pontifes exerçant dans le temporel comme dans le spirituel l'autorité la plus étendue , car il n'y a point de bornes au pouvoir de la charité & de la sainteté. Telles étoient alors les mœurs générales.

Fixons encore quelques instants ce tableau ; le cœur des enfants doit se complaire dans l'image de leurs peres. Admirons ces Eglises d'Arles , de Lyon , de Narbonne , d'Autun , de Vienne , de Bordeaux , que la piété des fidèles rendoit encore célèbres , & qui brilloient par les mœurs les plus irréprochables. Contemplons ces fameuses Assemblées

d'Evêques présidées par des Saints, & même par des Pères de l'Église, & nous verrons combien les saintes mœurs étoient révérées. Une faute est-elle commise contre l'honnêteté ; aussitôt la pénitence publique est ordonnée. Qu'on ne s'Imagine point que je parle des temps de l'Église primitive ; c'est du 5^e. siècle (a), où nâquit notre Monarchie, &

(a) Les Evêques dans les Conciles qui s'assemblaient au moins deux fois l'année dans chaque Province, rendoient non seulement compte de la foi de leur Église, mais encore des mœurs des Peuples qui leur étoient confiés. C'est donc en consultant les monuments respectables qui nous sont restés de leurs décisions que nous prendrons de justes idées des mœurs générales depuis les temps les plus reculés de la Monarchie jusqu'au seizième siècle que les Conciles ont été beaucoup moins fréquents. C'est à ces sources que je dois renvoyer. Voy. Concile d'Orange an. 441, présidé par S. Hilaire d'Arles. Concile de Vaison 442. Concile de Tours 461. Concile de Vannes 465, où l'on fait des réglements séveres pour les moindres fautes contre la pureté, le chant, les regards, les gestes, &c. Les Diaconesses furent supprimées vers le même temps. La Loi Salique nous ap-

où les deux Peuples heureusement réunis formerent qu'une seule Nation. Or lorsque la vertu a de pareils remparts, quand ses droits sont ainsi vengés, croyons que les prévaricateurs sont en petit nombre : temps heureux ! qui ne seront peut-être jamais renouvelés, & où non seulement pécher contre la foi, mais encore contre les mœurs, étoit une espèce d'apostasie, puisqu'après une chute, il falloit être réconcilié solemnellement avec l'Eglise & avec la Société des Fideles.

Les Francs qui faisoient alors, comme nous l'avons dit, leurs incursions passagères dans les Gaules, furent témoins de tant de vertus, & elles jetterent dans leurs cœurs des femences heureuses qui ne tarderent point à se développer.

Mais ma vue s'arrête sur-tout avec complaisance sur une de ces saintes Assemblées

prend aussi quelles étoient les mœurs des anciens François. Il est dit tit. 12. que celui qui aura serré seulement la main d'une femme libre payera une amende de 15 sols d'or. Le sol d'or valoit environ 15 liv. de notre monnoie. *Hist. de France de Velly, to. 1. p. 140 & 232.*

tenue dans la Capitale de la Touraine * , où la douceur & la tendre piété des Pontifes qui la composent est une image agréable & touchante de l'amérité des heureux habitants de ces climats. On voit la haute idée qu'on avoit des saintes mœurs , l'attention qu'on portoit à les défendre & à les maintenir dans le Peuple : la douceur & la sévérité réunies étoient employées avec soin pour conserver le regne de la vertu. De pareils monuments font mieux connoître le caractère d'un siècle, que ce spectacle imposant des Cours , dont les mœurs ne sont pas toujours la règle des mœurs générales , sur-tout si l'on se transporte dans ces temps anciens où la vertu étoit honorée pour elle-même.

Avançons & nous trouverons toujours le même esprit & la même vigueur de discipline : n'en soyons pas étonnés , il est facile d'assigner la cause de cette pureté de mœurs dans les Villes & les Provinces des Gaules. On ne connoissoit point encore ces distinctions des

différents Ordres de l'État : il n'y avoit point de Trône élevé au milieu de la Gaule , auquel on mesurât les différents degrés de grandeur. Un titre commun mettoit tous les Gaulois au même rang , celui de Tributaires des Romains : éloignés de leurs Maîtres , ils ne connoissoient ni les dignités romaines , ni l'ambition qui dévoroit Rome dans son propre sein. Si quelques-uns furent exceptés de ce nombre , c'est lorsque la vertu vint les chercher pour les mettre à la tête des armées ou des affaires , & qu'elle les arracha à eux-mêmes.

Aussi lorsque les Francs furent devenus maîtres de ce beau climat , ils soumirent à la vérité ces Gaulois , mais ceux-ci eurent la gloire de leur donner leurs mœurs. Tant d'humanité , de sainteté , gagna bientôt ces heureux conquérants ; & c'est une gloire propre à ce Royaume , à ces François amenés par Clovis , de s'être faits Chrétiens , bien moins par la force des prodiges , comme les Apôtres les avoient employés pour convertir l'Univers , que par les mœurs qu'ils trouverent au milieu de ce Peuple. La vertu leur persuada

le Christianisme. Quelle Nation offre une plus grande époque de son origine !

Frappés ainsi que leurs Sujets de la sagesse, de la charité, de la sainteté & de la science des Pontifes des Gaules ; nos premiers Rois les appellèrent dans leur Palais. La sainteté ouvrit l'entrée dans les Cours ! Les Remi, les Germain, les Grégoire de Tours, les Fortunat, les Eloi, &c. (a) Tels furent les hommes qui assisterent nos Souverains.

Il y a lieu de s'étonner sans doute, que nos Rois changés comme subitement, ayent fait paroître autant de zèle qu'ils en montrèrent alors pour la conservation des mœurs & de la discipline. Ils faisoient tenir fréquemment des Conciles. Clovis (b) consacra là

(a) On doit ajouter à ce nombre S. Avit, S. Médard, S. Gal, favori de Théodoric, S. Colomban, fort aimé de Théodebert, S. Loup, &c.

(b) La piété de la Nation (du temps de Clovis) commença d'être célèbre par toute la Terre. *Hist. de Fr. de Velly*, t. 1. p. 54. on avoit alors une haute idée de la pureté des mœurs. Voy. *Thomassin, Disc. de l'Egl. part. 2. liv. 1, ch. 27.*

fin de son regne par une célèbre assemblée à Orléans, où plusieurs des Pontifes qui la composerent, ont été mis au nombre des Saints. Un autre Roi de son sang demande bientôt le maintien des mœurs publiques à un autre Concile. (a)

Nous voyons ces Assemblées gémir quelquefois sur de grands scandales ; mais ne nous méprenons point : sachons séparer la cause de ce bon Peuple que les premiers Pasteurs gouvernoient, des crimes des Chefs de l'État, de cette multitude effrénée d'hommes armés qui inondaient le royaume, & qui ressemblaient plutôt à des troupes

(a) Concile de Laure tenu l'an 561, par l'autorité du Roi Charibert. Dans un autre Concile de la même Ville en 566, on voit avec quel zèle les droits de la chasteté étoient défendus ; combien elle étoit honorée. On exigeoit la plus grande perfection. On est bien éloigné du crime, quand on fait appercevoir ainsi différents degrés dans la vertu. Au reste en louant le zèle de nos anciens Rois pour la conservation des mœurs, il s'en faut bien que nous prétendions justifier leurs vices souvent énormes, & les crimes qu'ils allierent avec ce zèle.

de brigands qu'à des armées réglées. La Nation ne cherchoit point alors de modeles parmi ses Chefs, elle en vivoit trop séparée.

La fidélité de l'histoire exige que je présente des temps affligeants. Si tous les Pontifes avoient eu le courage de ce célèbre Archevêque de Tours dont j'ai parlé, les bonnes mœurs auroient conservé tout leur éclat à la Cour & sur le Trône. Mais l'orgueil des Grands fit bientôt naître dans les premiers les mêmes crimes qui souilloient ceux-ci. La cupidité, l'ambition, le faste, l'adulation, le dérèglement, la simonie, les violences, tous les vices introduits avec les richesses, vinrent infecter ces hommes, qui jusqu'alors avoient été les guides les plus surs de nos Rois. La piété se maintint encore quelque temps parmi les Pontifes qui vivoient à la tête de leur troupeau; les Peuples conserverent leurs mœurs, & l'Église sa discipline: mais ce que les passions avoient produit à la Cour, l'ignorance l'opéra enfin jusques dans les Provinces les plus reculées. Les vices vinrent à la suite de ce malheureux fléau: toutefois ce Peuple digne par son penchant à la vertu, des regards

du Ciel, fut bientôt ramené. Charlemagne, ce Prince resté seul en quelque sorte à la postérité au milieu des ruines de son siècle, ressuscita les mœurs anciennes ; avec lui la France reprit une nouvelle gloire, la vertu un nouvel éclat. La piété de son fils (*a*) les entretint. Je fais que le nom de ce Prince réveille l'idée de la superstition, mais il ne s'agit ici que des mœurs. La superstition aveugle, est-il aussi vrai qu'elle corrompe ? Elle défiguroit les mœurs, & ne les détruisoit point : elle laissoit toujours au cœur le penchant à la vertu, & y ajoutoit encore la crainte.

Rappelez-vous quelles séveres épreuves on subissoit lorsqu'on avoit commis quelque faute ; quelles punitions on exerçoit contre l'adultére ; la pénitence publique (*b*) vengeoit

(*a*) Remarquons encore à la gloire de ce Prince trop décrié, que par-tout où il arrivoit, il faisoit marquer des logements pour les pauvres. Ces traits valent bien des victoires.

(*b*) Elle fut en vigueur jusqu'au douzième siècle. Voy. *Thomassin, Discip. de l'Egl. part. 4, liv. 1, ch. 69 & 73.*

encore les mœurs ; or quand un crime est puni par de grands châtiments , il n'est pas général chez un Peuple.

Au milieu des différents défordres de ces temps anciens , tout nous montre que les mœurs étoient révérées : la maniere de vivre des femmes , séparées de la société des hommes ; usage qui s'est conservé dans quelques-unes de nos provinces & chez nos voisins ; leur ancien habillement qui étoit fermé dans toute sa longueur , simple & sans aucun ornement (a) ; l'usage d'assister à la célébration des saints mystères le voile baissé sur le front , à l'écart des hommes , ainsi que les Juifs le pratiquent , comme on l'observoit rigoureusement dans l'Eglise primitive (b) & comme la coutume

(a) Pendant près de 900 ans , dit un célèbre Auteur (Velly) les femmes ne se sont point occupées de parures. Sous Charles VI elles commencèrent à se découvrir les épaules. Le règne de Charles VII amena la galanterie des colliers , des bracelets , des pendants d'oreillés. Cet Écrivain parle aussi de l'habit fermé.

(b) S. Clément d'Aléxandrie en fait le détail , & parle d'une marque extérieure dont on se servoit pour séparer les hommes & les femmes.

se n'est maintenue dans plusieurs villes des pays méridionaux, & dans presque toutes nos campagnes ; l'attention de nos Souverains de ne point admettre à leur cour les femmes des Seigneurs ; ce signe extérieur de vertu (a) dont long-temps après, la Mere du saint Roi des François tiroit encore tant de gloire ; tout annonçoit cet ancien respect pour les mœurs, & le fond du caractere de la Nation.

Avant de descendre plus loin dans les siecles, jettons un dernier regard sur les temps les plus reculés que nous avons parcourus. Nous avons vu le Peuple de la Gaule, totalement soumis à ses Pasteurs ; sa réunion avec les Francs peu de temps après la fondation de la Monarchie ; l'émulation des deux Peuples pour marcher dans la voie de la vertu ; le zèle d'un grand nombre de Pontifes, celui de plusieurs Rois, sur-tout de Charlemagne qui réfor-

(a) La ceinture que les femmes portoient alors en France à l'imitation des Dames Grecques & Romaines. Voy. M. de Ste Palaye, *Hist. de l'anc. Chevalerie*.

mais les abus introduits dans les mœurs, & donna une nouvelle vigueur à la discipline ; la piété maintenue depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à lui, malgré le mélange de la superstition qui avait asservi le Peuple fans le corrompre. Tel est le tableau qui s'est offert à nous jusqu'au 9^e siècle. Ici nous entrons dans une nuit épaisse, plus profonde que celle des temps qui ont précédé ; mais que nos alarmes soient pour les Grands, à qui leur puissance assuroit l'impunité ; pour ces Pontifes qui unissoient le service des autels & celui des armes ; pour cette multitude de Clercs que l'oppression des Seigneurs forçait à des actions basses & à des crimes ; le Peuple au milieu de la confusion conservera ses mœurs ; & les ténèbres qui l'enveloppent lui serviront d'abri contre des exemples si contagieux : si le flambeau des sciences est éteint, l'âme de la vettu brûle au fond des coeurs.

Entendez les saints Pontifes dans leurs augustes assemblées : est-ce contre ce Peuple qu'ils s'élèvent ? Non, ils lui lui reprochent gueres que de la superstition & des abus als'ils tournent contre les mauvaises mœurs, & font

leurs coopérateurs & les Grands qu'ils accusent : ainsi la partie la plus considérable de la Nation tenoit aux principes les plus essentiels de la vertu.

Elle n'étoit point entièrement bannie d'auprès des Grands & de dessus le Trône. Les premiers Rois de la troisième race veillerent efficacement sur les mœurs. Les Rois Robert, Louis le Gros, & son fameux Ministre Suger, Louis le Jeune, Philippe Auguste, ce Roi qui lui succéda, & à qui la chasteté fut si chère, S. Louis & plusieurs autres Monarques se firent un devoir sacré de conserver comme le plus ferme soutien de leur Empire, les mœurs au milieu de leur Peuple. Cependant on a éclaté contre les désordres du dixième siècle & des temps qui ont suivi. Mais ces désordres ont été extrêmement exagérés. La gloire de nos Ayeux a été vengée pour les mœurs & pour la croyance. (a)

Il est vrai que les Chefs se porterent à de

(a) Voyez l'admirable Ouvrage de la Perpétuité de la Foi, *pet. perp. 3^e. part. ch. 7. p. 437-464.*

Thomassin ; Disc. de l'Egl. part. 4. ch. 69. & 73.

grands excès ; mais quelle preuve avons-nous que le corps de la Nation ait copié leurs dérèglements ? Le Peuple sans doute imite les mœurs de ses maîtres ; mais il est important de remarquer qu'alors la Société réunissoit moins les différents Ordres : les intérêts des Nobles & du Peuple n'étoient point mêlés. La condition de ceux là n'admettoit qu'une seule profession, celle des armes ; le Peuple étoit à ses travaux. Les vassaux que les possesseurs de fiefs emmenoient avec eux à la guerre, rapportoient plutôt dans le sein de leurs familles de la féroceité que des vices.

Toutefois les Saints d'alors reprochoient à leur siècle des crimes. Les Croisades rappellent des temps de dérèglement. Mais ose-rais-je le dire, ces hommes respectables, comme ce saint & éloquent Patriarche * de Constantinople, parlant en Orateurs pénétrés, se permettoient quelquefois certains épanchements du cœur, des reproches simulés, des apostrophes véhémentes qui sont autant de

secrets de l'art , des mouvements dictés par le zèle & par la nature , & qui ne sont point désavoués par la Religion. Afin d'inspirer plus d'horreur pour le crime , ils creusoient davantage le précipice ; pour réveiller les pêcheurs de leur assoupiissement , ils alloient les arracher du sein de leurs plaisirs , & les tennoient en quelque sorte suspendus sur les feux éternels de l'abîme ; enfin pour le salut des coupables ils tonnoient jusques sur la tête des innocents.

Considérons plus attentivement & sans préjugé ces temps malheureux. Ne perdons point de vue les précieux monuments qui peuvent nous instruire. Si nous voyons des armées criminelles se préparer à de saintes expéditions , on nous les montre en même temps composées de tous les vagabonds , de tous les hommes dissolus de l'Europe. C'est une espece de Nation ou plutôt de monstre formé de toutes les parties les plus corrompues de chaque Empire ; une Nation qu'aucun Peuple n'avoue , & qui inspireroit même alors le mépris & l'indignation. En contemplant nos Empires vous eussiez dit la mer à qui les tempêtes

mêmes qui la troublent , & qui agitent ses flots ,
font vomir sur ses rivages les impuretés qui
souillent son sein.

Seroit - ce au milieu des armées qu'on
chercheroit le caractere , l'esprit & les mœurs
d'un Peuple ? comme si les armes , sur-tout
de la maniere qu'on en exerçoit la profes-
sion , ne dépravoient point le fond des ver-
tus ? Quel feroit le sort des Nations les plus
douces & les plus vertueuses , si on les ju-
geoit par leurs Soldats ?

Je vois reprocher au Peuple un crime : l'igno-
rance où il est plongé ; ce crime n'est point
le sien , mais celui de ses Pasteurs. Au reste
ces ténèbres de l'ignorance ne nous déro-
beront point ses vertus. Je considere ce
Peuple pratiquant fidélement la pénitence pu-
blique , répandant des aumônes abondantes ,
prodiguant ses biens aux Croisés , moins pour
effacer des crimes , que pour accumuler des
vertus. Des Monastères sans nombre s'élè-
vent de toutes parts : une portion considé-
rable du Clergé se soumet à la vie réguliere ,
une sorte de clôture est observée dans l'Église

que gouverne le premier Pasteur. (a)

Il est vrai que dans le dixième siècle on vit comme un assouplissement général dans les Chefs de la Religion. A peine tint-on dix Conciles, mais peut-être leur zèle fut-il arrêté par les troubles qui régnoint alors; au moins un célèbre Auteur * nous le fait entendre. Quoi qu'il en soit, ils sortirent bientôt de ce sommeil funeste; le siècle suivant fut célèbre par plus de cinquante assemblées, où la gloire des mœurs fut relevée; les âges qui vinrent après, suivirent cet exemple; & tandis que la vertu ne cessa d'avoir dans le corps des Pontifes, des défenseurs illustres & infatigables, la Nation fit éclater en diffé-

(a) » L'ancienne discipline reprit une nouvelle vigueur par la multitude incroyable de Congrégations monastiques qui s'éleverent alors, & dans une infinité de Fidèles & d'Ecclésiastiques très-saints. » *Thomass. Disc. de l'Egl. part. 4. liv. 1. ch. 69.* Quoique cet Auteur parle de l'Église en général, il tire particulièrement ses exemples de la France.

* *Voy. Fleury, mœurs des Chrétiens, & son Disc. sur l'Hist. Eccles. à la tête du 13. tom. page 25.*

rentes manieres sa piété & son amour pour les mœurs. (a)

Que les conseils de la sagesse de Dieu font impénétrables & profonds ! Ce vaisseau de la Religion que nous avons vu triompher au milieu des tempêtes , fut au moment de périr par le calme. La faveur accordée aux expéditions de la Terre Sainte devint funeste au bien général. Les Pasteurs se relâcherent sur la pénitence publique. Les indulgences dans l'esprit d'un Peuple ignorant suppléerent au repentir du crime. Un coup presque mortel est porté aux bonnes mœurs ; car on ne doit point oublier que c'est par l'histoire de

(a) Je pourrois ajouter ici que dans le même temps (XI siecle) la Chevalerie dut en partie son origine à l'honneur qu'on portoit aux mœurs. La Nation dès ce siecle fit aussi éclater sa piété jusque sur les théâtres où les expéditions de la Terre Sainte donnerent l'idée d'introduire des Pièces sacrées. Je ne prétends pas justifier ces absurdes Spectacles ; mais ils nous font connoître que le caractère général étoit tourné vers la dévotion. *V. M. de Ste Palaye, Hist. de l'anc. Cheval. voy. aussi orig. des Théâtres servant de Disc. prélim. au Disc. des Théâtres.*

la Religion qu'il faut juger quelle étoit alors la Nation. Le Peuple religieux & fervent abandonne ses pratiques & devient tiéde ; & la tiédeur est une sorte de précipice plus dangereux que celui du crime ; on voit celui-ci , l'autre est caché.

Montrons une autre cause importante de ce relâchement , qui n'échappe ni aux yeux du Citoyen ni à ceux du Philosophe. Ce Peuple a la liberté d'écouter d'autres Ministres de la parole que ses Pasteurs. D'autres Églises enrichies des précieuses dépouilles des lieux saints , sont ouvertes à sa piété & à son zèle. Ces Églises meres si révérées dans les premiers temps de la Religion , ne sont plus aussi fréquentées : ce n'est plus ce centre unique qui réunissoit tous les cœurs comme tous les vœux. Les vertus de ce pieux fidele qui continue à prier dans ce saint lieu , ne sont plus un encouragement ou un avertissement pour celui qui prioit auparavant auprès de lui , excité par ce touchant exemple. Le coupable autrefois ébranlé dans ses crimes , converti par la voix muette des cendres de ses aïeux qu'il foulloit , & dont il recevoit continuelle-

ment des leçons de mort , n'entend plus cet avertissement salutaire. Ces fonts sacrés où il avoit été initié à la Religion , & qui lui retracçoient sans cesse ses premiers engagements , ne frappent plus ses regards. La vue de cet Autel où il avoit promis la fidélité la plus inviolable à sa vertueuse épouse , ne porte plus au fond de son cœur cette frayeur importune qui retient dans le devoir celui qui chancele , ou le ramene de l'égarement. Ce banquet formidable où il avoit mangé la Pâque , ne lui rappelle plus la foi qu'il avoit jurée à son Dieu , & qu'il s'étoit jurée à lui-même. Ce pain solennellement bénii par les mains du Prêtre pendant le secret des mystères , distribué à tous les Fideles à qui cette pieuse cérémonie annonçoit ces repas de charité qui faisoient le lieu de la primitive Église , ne se rompt plus ; ce vénérable Pasteur qui parloit avec l'autorité d'un pere à ses ouailles , à ces nouvelles générations qu'il voyoit s'élever sous ses yeux; qui éclairé par une longue expérience sur les défauts particuliers de son troupeau , mêloit à ses entretiens une correction paternelle & efficace , où chacun , sans que son

front pût rougir du reproche, entendoit au fond de son cœur ce secret avertissement ; n'est plus écouté. Ces objets ne frappent plus les yeux. Le Peuple emporté par sa ferveur, se livre à de nouveaux Médecins des âmes. Enfin ces noeuds précieux que l'habitude resserroit chaque joué entre les différents chefs de famille par la fréquentation du même Temple, sont relâchés ; les enfants ne se retrouvent plus dans ce même lieu où leurs peres assis avant eux, avoient formé les premiers sous les yeux de la Religion, ces pactes de famille qui faisoient la gloire comme la force de leurs mutuelles générations. Que de moyens pour maintenir les mœurs générales, & qui sont autant soustraits à la patrie qu'à la Religion ! (a)

(a) En réfléchissant sur le caractère de l'homme, on voit que ses vertus naissent non seulement des sentiments de son cœur, mais encore de ses rapports avec les autres hommes, de la fréquentation de ses semblables. Le célèbre Légitateur de la Grèce avoit obligé les habitants de Sparte à manger en commun. Outre l'avantage de la frugalité qu'il faisoit observer à ses concitoyens, il sentoit que les réunir, c'étoit les attacher for-

Il ne s'offre que trop de causes de ce rattachement. L'affiduité aux Églises des Mo-

tement les uns aux autres. L'habitude de se voir dans des moments où le cœur peut s'épancher librement, resserrer les nœuds mutuels; & peut-être est-ce la source du plus grand bonheur dont jouissent les Sociétés. Le vice n'établit son empire qu'en divisant les hommes, la vertu en les réunissant. La fréquentation du Temple chez les Egyptiens avoit beaucoup plus de solemnité qu'parmi nous, & rapprochoit davantage les différents ordres de citoyens. Les Juifs appellés dans leurs Synagogues ou dans le Temple tenoient ensemble par des liens plus étroits. L'uniformité des observances, les libations, les purifications & les offrandes mettoient entr'eux plus d'intimité. Il étoit ordonné que chaque année, de toutes les villes de Juda on montât à Jérusalem. C'étoit la même pratique en Egypte. On alloit présenter des offrandes aux Temples les plus renommés (a). Or ce concours immense de Peuple devoit favoriser les pactes & les alliances. Telle fut encore chez les Juifs la source de cette union des tribus, de cette prospérité, de cette étendue du commerce. En se

(a) *V. Hist. univ. d'une Soc. de gens de Lett. Religi des Egypt. Tom. 1. p. 378.*

nautes trop fréquentées au préjudice de l'Église première, enleva encore aux mœurs un

visitant, on se lioit mieux d'intérêt. A Rome le Peuple avoit des cérémonies qui le réunissoient. Parcourons toutes les Nations anciennes, & nous verrons par-tout la même politique des Législateurs. Passons maintenant aux Religions & aux Institutions modernes. Les Kakers en Angleterre ont chaque année des assemblées générales de Religion ; & on regarde cette convocation comme une des grandes causes de leur fraternité & de la prospérité de leur commerce. La nature du culte des Protestans les réunit plus que nous dans nos Temples, sur-tout depuis notre relâchement. Là il y a plus d'égalité entre les différents ordres de fideles, & ils participent davantage au culte public. La fréquentation de nos Paroisses, de la manière qu'on l'observoit autrefois, rendoit notre union bien supérieure à celle que les autres Religions peuvent procurer. Qu'on se rappelle les beaux jours de la primitive Église. Quel malheur pour nous de nous être détachés de plus en plus de cette précieuse pratique ! Ce seroit peut-être un objet de politique plus important qu'il ne le paroît au premier regard. On s'abordoit avant & après la célébration des saints Mysterés & des divins Offices ; le cœur plein des objets de la Reli-

autre moyen de se maintenir. Ces asyles respectables que la ferveur avoit peuplés , en dérobant aux regards publics les saints Religieux qui en faisoient l'ornement , mettoient dans les mains des premiers Pasteurs une arme victorieuse pour combattre les mauvais penchants & la tiédeur des Fideles : ils relevaient la dignité des moeurs par la grandeur du sacrifice que tant de Saints avoient fait pour elles. » Songez , leur disoit-on , que des hommes vos semblables portent le joug que vous voudriez briser ; que des Anges tutélaires veillent autour de vous : voudriez vous souiller une Terre consacrée par leurs

gion & des émotions de la vertu , on s'entretenoit avec liberté & avec ouverture sous ce chêne antique qui couvroit de son ombre épaisse l'entrée du saint Temple. On engageoit des affaires. On formoit des plans utiles au bien public. Le simple Artisan abordoit avec confiance l'homme d'un rang plus élevé , & recevoit de celui-ci des conseils , de l'encouragement , des leçons. Voilà sûrement cette simplicité de moeurs , ces moyens d'opérer le bien que nos Institutions modernes n'ont pas surpassés.

» vertus ? Pensez que dans le fond de leurs
» retraites , couvées sous le cilice & sous le
» fardeau de la pénitence , ces Saints pleu-
» rent vos crimes , & les rachetent par leurs
» austérités. N'irritez pas le Ciel que leurs
» gémissements flétrissent. » Ces discours sans
doute retenoient les Peuples dans les sentiers
de la vertu ; ces murs sacrés qui défendoient
aux Fideles l'approche de ces saintes demeu-
re , réveillaient & augmentoient sans cesse
le respect & la vénération. On ne voyoit ces
Cénobites que rarement , & ce n'étoit jamais
que dans un lointain formidable , au pied de
l'autel , où l'on croyoit voir ces esprits immor-
tels qui entourent le Trône du Très-haut &
qui descendent sur la Terre pour rendre hom-
mage à la célébration de nos redoutables mystè-
res. Une piété indiscrete ouvrit enfin ces asyles ;
on vit avec étonnement des hommes au milieu
des Saints : on se familiarisa avec les vertus
les plus austères : les vices du monde augmen-
tant ces funestes brêches vinrent se mêler aux
pratiques de la vie religieuse , prévalurent dans
les cloîtres & en obscurcirent la sainteté. Ces
illustres Pénitents acquirent à leur tour cette

funeste science , qu'il y avoit des crimes sur la Terre. La plaie que reçut leur ame fut profonde , celle qui se fit dans le cœur des Peuples le fut davantage. Les Fideles quittant les genoux de leurs Pasteurs , crurent trouver ici des remedes plus efficaces & des trésors plus abondants. Des vertus puisées dans le cœur des Saints leur parurent des sources intarissables , & qui n'exigeoient ni soins , ni travaux pour être conservées.

Tant d'honneurs , de respects & d'hommages éblouirent aussi ces nouveaux guides ; & ne craignons point de le dire , ces erreurs d'une piété indiscrete , ce viollement des anciennes règles , cette confusion de la juridiction des anciens Pasteurs & des prérogatives des cloîtres , furent la cause de ce relâchement. Les Pontifes virent les périls qui menaçoient les mœurs : ils sentirent que dans les temps les plus malheureux , elles n'avoient pas reçu un coup aussi funeste. Entendez-les sans cesse se plaindre , gémir , donner des avertissements , exhorter , reprendre , menacer. Admirez comme ils supplient continuellement les souverains Pontifes de réprimer l'abus le plus déplorable qui désolât

la Religion. Le zèle des Pasteurs est impuissant ; le Peuple se livrant de plus en plus à sa piété aveugle, croit par la vertu des ossements déposés dans les cloîtres, se racheter & s'affranchir du joug des devoirs. Au lieu de ce Temple invisible de la vertu qui embrasse toute la Terre, il lui forme un étroit sanctuaire, & pense qu'il n'y a qu'aux pieds d'un autel, où elle ne puisse être outragée impunément. Ainsi sa piété ancienne se convertit dans une nouvelle espèce de superstition.

Malgré ces abus qui causerent un sensible relâchement dans la discipline (je veux parler des trois siècles qui suivirent le règne de saint Louis) je ne crois pas devoir abandonner les mœurs publiques. J'ouvre les Annales de la Religion, & je ne vois point que ce relâchement ait été jusqu'à la corruption, au moins pour le corps de la Nation ; & c'est toujours l'objet auquel m'attache le plan de cet ouvrage. Les grands abus, les scandales étoient toujours du côté des Seigneurs, du haut Clergé tenant les fiefs, des Universités & des Monastères.

Les cloîtres une fois ouverts, l'instruction

fut abandonnée aux Docteurs qui s'y formèrent, le ministère de la parole confié à leurs soins. Excités par leurs succès & par leur célébrité, ils forcerent les barrières des Universités. On vit alors un malheureux conflit d'orgueil & de science. Représentez-vous plusieurs fleuves qui viennent tout à la fois dans la mer ; ils se choquent, se heurtent, soulevent le sable des bords, agitent les flots qui les reçoivent dans leur sein : tel fut le sort des Universités dans ce temps de trouble. J'ai dit que la Nation avait partagé les querelles des Scholastiques. Je dois ajouter que le vice répandit à la faveur de ces scandales ; mais on s'attend bien qu'il ne s'accrédita point auprès de ce pénible citoyen qui ne combatissoit que son commerce, encore moins auprès de cet habitant des campagnes qui ne s'occupoit qu'à recueillir les moïssons dont le Ciel récompensoit ses sueurs. Ainsi la partie la plus considérable de la Nation étoit étrangère à ces discussions, & aux désordres qui les suivirent.

Les fausses lumières qui acquértoient tous les jours une nouvelle force dans l'école, pro-

duisirent bientôt des erreurs. Des Sectes s'éleverent ; mais le Peuple abandonné à son tour par ses Pasteurs , se contentoit de suivre à l'abri de son ignorance , ses superstitions & ses anciennes pratiques ; le zèle des Pontifes réunis éclata , mais en vain : le Ciel avoit permis que la guerre se fût allumée dans le sein de la Religion. Rome & les Églises des différents Royaumes se heurtoient depuis long-temps. Le plus saint de nos Rois avoit diminué l'abus du pouvoir par sa fermeté sage & éclairée ; mais son petit-fils * avoit excité de nouveau les haines par son avidité insatiable. Temps malheureux ! le Ciel dans sa clémence épargna encore le Peuple : enfin la patience du Très-haut est lassée , l'enfer s'ébranle , les Royaumes vont recevoir une violente secoussé ; l'hérésie se montre , va chercher des défenseurs & des Apôtres dans le sein des cloîtres , des écoles & aux pieds des autels. Ce Monstre infecta l'Allemagne , la France & l'Angleterre. Et comment l'erreur établit-elle son empire ? Aux Grands elle pré-

* Philippe le Bel.

fenta l'attrait des vices ; aux Docteurs , la gloire de renverser la puissance de Rome. Offrit - on de pareilles amorce^s au Peuple ? Non , on redoutoit trop sa piété & ses vertus. C'est par cette piété même qu'on l'entraînera. On lui persuadera que le Trône de Pierre & des Pontifes est infecté par le débordement le plus criminel ; que l'avidité a dispersé le trésor des richesses de l'Église. Disons - le donc avec ce sentiment d'équité que fortifie & qu'éleve l'amour de la patrie , la Nation n'étoit point corrompue , au contraire crédule & pieuse , on abusa de sa simplicité. Le succès de l'erreur vint sur-tout de l'appui qu'elle trouva dans les Souverains & parmi les Savants.

Voyez l'émule de l'Hérésiarque du Nord quitter la France , craignant un Peuple que la nouvelle doctrine commençoit à allarmer ; & remarquez que si ce Novateur en fut écouté , ce fut en offrant à la multitude , des mœurs pures & austères (a). Il crut donc que c'é-

(a) La méchanceté a inventé beaucoup de ridicules calomnies contre les mœurs de cet Héré-

toit un moyen aussi sûr que nécessaire pour prendre faveur auprès de la Nation. Cette Nation étoit donc ignorante, mais elle étoit vertueuse.

Le Peuple ne participoit point aux dissensions. Les fureurs, les disputes, les haines étoient pour les Grands & pour les Savants présomptueux. L'orage grondoit sur ces cités superbes dont la hauteur insultoit & attissoit la foudre. Le Peuple à l'abri de sa simplicité conservoit ses vertus. Le bon Citoyen suivoit la voie de ses peres : il imitoit la mère de ce célèbre Disciple de Luther, de Mélancton, cet homme digne d'un meilleur sort & à qui cet Hérosiarque emporté avoit mis un joug de fer. *Que dois-je faire*, dit un jour à ce fils cette bonne & tendre Mère, *tandis que je vous vois agiter des questions nouvelles, car, mon fils, je veux suivre la même route que vous.* Ah ! lui répondit-il avec cette émotion, ce trouble qu'un senti-

fiarque, & un faux zèle les a adoptées ; mais elles ont été réfutées par de savants Catholiques. *Voy. Florimond de Raymond, origine des hérésies.*

ment profond de vertu produit dans une belle ame , & qu'il arme contre elle-même , *continuez dans votre simplicité , dans la pratique des mêmes devoirs & des mêmes vertus : qu'auantre-fois.* Telle est l'image de la conduite qu'ont la plus grande partie de nos aïeux.

Et ne craignons point de le dire. L'histoire des Nations ne nous fait que trop connoître que les mœurs se sont toujours mieux alliées avec l'ignorance qu'avec la science. Les ténèbres les défendent des piéges de l'esprit ; la vertu comme l'Éternel , dont elle est l'image , se plaît à se révéler aux simples ; & comme ce Dieu , elle ne se montre jamais avec plus de majesté & de gloire , qu'au milieu des nuages.

Quelques-unes de nos Provinces se laissèrent entraîner insensiblement aux nouvelles erreurs ; c'étoit une réforme qu'on croyoit embrasser , & non des vices. Ce n'est donc point ici une Nation , comme ces Peuples abrutis de l'Orient , séduits & enivrés avec des torrents de volupté , par un fameux imposteur qui à force de délire se croit Prophète. La Nation entend publier que la vertu est

bannie des cloîtres , du Sanctuaire , de la Terre entiere ; elle la redemande à ses nouveaux Maîtres ; c'est pour elle que combattent son zèle , sa crédulité , sa fureur. Et nos malheureux citoyens emportés par le plus horrible fanatisme , auroient-ils jamais consenti à verser le sang de leurs frères , s'ils n'avoient cru combattre pour les autels & pour la vertu ?

Pour connoître de plus en plus quelles étoient les mœurs de ce siecle , consultons les monuments de cette célèbre assemblée de Pontifes de tous les Royaumes , qui en soudroyant les nouvelles hérésies , nous ont offert le tableau des mœurs qui régnnoient alors ; nous verrons toujours les crimes des chefs déplorés & frappés. Cependant on reproche au Peuple un abus qui attaqueroit ses mœurs , s'il avoit pris sa source dans les regles de la morale , je veux dire des alliances clandestines. Le libertinage n'étoit point le principe de ce désordre : entraînés dans l'erreur , ces infortunés Pro-sélytes contractoient les mariages dans la forme qu'on leur suggéroit ; & pour se soustraire au glaive de l'autorité , ils nouoient en secret ces alliances. De là ces scandales ; mais à la honte de

nos mœurs, celles de nos frères séparés sont peut-être plus austères & plus rigides que les nôtres. Ils ont des erreurs, & nous des vices.

Il est juste de reposer nos yeux sur des objets plus consolants, de contempler des jours plus sereins, ceux du renouvellement de l'ordre public. Une nouvelle discipline fut introduite & succéda à ces malheureux temps qui avoient couvert de deuil la Religion & les États. Les mœurs reçurent une nouvelle splendeur; le sentier où marchoient les Peuples fut éclairé, l'instruction plus fréquente, la correction mieux appuyée par les Souverains, devint plus efficace; les ruines de ces murs antiques qui rappelloient l'ancienne gloire des Monastères, furent relevées; la piété se réveillant du milieu de ces débris lamentables, consacra de nouveau ces retraites. La ferveur rappella les Peuples au pied des Autels. Les Églises qui renfermoient de trop grands troupeaux, sur-tout dans les campagnes, furent divisées & partagées entre plusieurs Pasteurs. Leur sollicitude & leur zèle suffit alors à instruire les ouailles & à renouveler la vertu dans les cœurs.

Depuis ce temps on a vu sans doute des scandales, mais les mœurs publiques ont été garanties du naufrage. La dissipation qu'apporterent à la Cour des Reines (a) étrangères ne gagna point le corps de la Nation. Un grand Roi célèbre par ses vertus populaires & héroïques, régna ensuite. Trop enclin à la bonté il ne réprima point le luxe, il introduisit même un ton dangereux de galanterie. Mais comme ce Prince étoit né dans une Religion différente de celle de ses Sujets, son exemple ne fut point aussi contagieux qu'il auroit pu l'être. Un ministere de vigueur & d'austérité succéda au gouvernement de ce Monarque. Un Pontife qui unissoit le zèle au pouvoir absolu, rappella l'ancienne gravité des

(a) Catherine de Médicis & Marie Stuart alors Dauphine de France. Cette dernière Princesse si intéressante par ses malheurs, étoit pleine de vertus; mais elle se livra trop à son goût pour les plaisirs. Ce fut peut-être la cause de sa ruine. *Voy. Robertson, hist. de Marie Stuart.* C'est dommage que cette histoire écrite avec tant de chaleur, de force, de nerf & d'intérêt soit défigurée par l'esprit de parti.

mœurs , & rétablit l'ordre public sur lequel il veilla avec l'apreté d'une ame inflexible. Un Roi rempli des mêmes principes , aussi puissant que magnifique , soutint après lui ce grand ouvrage & lacheva ; tel est aujourd'hui l'état de nos mœurs.

Les esprits semblent prendre une direction différente , une route étrangere à celle que nos peres nous ont tracée. La révolution des opinions a fait une impression universelle. Elle a emporté les cœurs disposés à la corruption , au-delà des bornes qu'on s'efforce de leur prescrire. Cette crise violente changera-t-elle les mœurs générales ? Écartons des pensées si affligeantes ; ne nous approchons point d'un abîme qu'il est effrayant de contempler. Croyons que le sentiment profond de vertu qui regne dans le corps entier de la Nation , nous garantira long-temps de la décadence & de la ruine. Plus instruits par l'expérience à mesure que le siecle s'écoulera , peut-être nous éloignerons-nous de nous-mêmes , du précipice qui se creuse sous nos pieds ; peut-être l'éviterons-nous par les mêmes principes qui semblent nous y entraîner. Mais si

le mal devoir un jour se consommer.
Malheureuse Nation ! que tes vertus qui t'ont
distinguée si long-temps au milieu des Peu-
ples , n'auroit pas garantie d'une calamité si
déplorable.

Le spectacle qu'offre encore aux yeux du
Sage la plus grande partie , la partie la plus
précieuse de la Nation , est consolant. Fière
& voluptueuse Capitale de cet Empire ! plon-
gée dans les plaisirs , enivrée de la splendeur
& de la magnificence qui t'environnent , tu
t'enorgueillis. Tu vois tous les talents te ren-
dre hommage , les Arts t'embellir , les Scien-
ces reposer dans ton sein avec complaisance ;
des Génies aussi hardis que sublimes s'onder
les fondements qui portent les Trônes , don-
ner du milieu de tes murailles des leçons à
l'Univers. Pourquoi te prévaloir de ta gloire ?
Jette des regards plus équitables sur nos
Provinces , sur nos Cités & sur nos Campagnes.
Tu reçois d'elles de grands tributs , mais non
point celui qui augmenteroit ta force & ta
magnificence : la vertu simple & innocente
redoute l'approche de tes murs ; elle se con-
serve mieux dans ces climats éloignés. En
vain

vain des émissaires formés par tes leçons & tes exemples tentent d'ébranler les nouvelles générations , la vertu est encore plus forte que leurs discours ; une puissance invisible renverse au fond des cœurs leur doctrine , à mesure qu'ils travaillent à l'élever.

O vous qui environnés de toutes les passions , accumulez les richesses sur les débris de la vertu en la foulant , arrachez-vous pour quelques instants au sommeil de la volupté ; parcourez nos Cités paisibles & réformez vos jugements. Voyez ce vertueux Citoyen jouir sous son toît tranquille , de la pudeur & des travaux de sa fidèle épouse ; cette jeune Vierge dont l'ingénuité pare les charmes , & qui attachée aux côtés de sa vigilante mère , ne connaît que le silence , la retraite , & les plaisirs de la candeur ; ce fils respectueux & sensible qui en avançant dans la vie , ne croit point y trouver un prétexte pour relâcher le lien qui l'attache à l'Auteur de ses jours ; mais un surcroît de devoirs qui s'accumulent avec les années ; entendez le sujet des entretiens de ces sociétés , qui sont plutôt de grandes assemblées de famille , où le

Soleil en quittant le Ciel , appelle le Citoyen ; pour qu'il vienne s'y délasser de ses travaux : non , non , ce n'est point ce récit léger & rapide de vos plaisirs tumultueux & brillants, de ces scandales embellis par la fiction ; ce n'est point cette volupté que les déclamations enflammées du théâtre ont allumée dans le cœur de cette jeune épouse , & qui va se communiquer à son tour à des cœurs plus timides & plus innocens. Citoyens orgueilleux , nos Villes n'ont ni vos spectacles ni vos richesses , ni votre luxe , ni vos moyens d'abuser des talents ; comment auroient-elles vos vices ?

Ce tableau n'est point tracé sur les mœurs de Sparte , ni d'après les fictions d'une imagination qui se plaît à s'abuser ; c'est la vérité elle-même qui en a fourni les traits : nous pouvons le dire avec une ferme confiance , la plus grande partie de nos Villes ont conservé les anciennes mœurs.

Homme de vanité & de plaisir , parcourez sur tout nos Campagnes , entendez ce vénérable Chef d'une famille nombreuse confondre vos accusations par le récit & le spectacle des vertus de son hameau : ses discours

sont dignes de vous convaincre ; c'est un généreux Militaire courbé sous le poids des années & des blessures, qui a choisi ici sa retraite, comme un lieu d'innocence & où la médiocrité n'est point humiliée. » Voyez-vous, vous dit-il, » ces demeures que couvre un triste chautin ; eh bien, nos mœurs sont encore plus éloignées des vôtres que ces murs ne sont différents de ceux de vos superbes Palais. Considérez cette épouse dont la sagesse & les travaux font la richesse du canton, cette postérité nombreuse digne fruit de sa fécondité & de son courage ; ce vieillard se reposant un instant sur ces gerbes touffues que sa main tremblante a nouées, & qui essuie sa sueur ; il a fourni douze défenseurs à l'État, & tous étoient l'exemple d'une courageuse troupe que j'ai commandée pendant plus de trente années. Entendez-vous ce vénérable Patriarche du hameau qui donne des leçons de vertu à cette jeune fille issue de ses arrières-fils ; elle est déjà la tige d'une génération nouvelle ; remarquez - vous ces tendres enfants qui s'offrent à vous de toutes parts, suspendant leurs jeux pour vous con-

templer; qui accourent, vous entourent comme un Essaim de vives Abeilles ? Dans cet âge si tendre combien ils sont robustes ! le Pasteur cultive avec des soins infatigables ces jeunes plantes ; ces enfants transmettront à leur tour à leur postérité, les vertus qu'on grave dans leurs ames tendres & innocentes.

Mais noble Habitent de la plus superbe des villes, qu'avez-vous besoin de venir au milieu de nous pour connoître les mœurs de nos campagnes ; ce sont ces hommes grossiers qui entretiennent votre luxe & votre abondance ; ils sont les instruments innocents de vos excès. Le Ciel leur a asservi vos vices. Dites, à qui devez-vous ces hommes qui gardent les approches de vos Palais, qui traînés à l'ombre de vos chars superbes, insultent avec un orgueil brutal & farouche à la modestie de ce citoyen qu'ils écartent de devant vous ? quel poison funeste pour nos hameaux ! Si au lieu de retourner auprès de leurs vertueux parents, ces hommes trop souvent corrompus ne préférroient à être à jamais les esclaves de vos vices comme ils le sont de votre vanité ; dites, si l'oisiveté régnait dans nos contrées, comment

orneriez-vous vos festins de ces mets somptueux, de ces viandes délicates, de ces fruits précieux ? Oui pendant le silence de la nuit, leurs mains infatigables s'occupent à vous préparer des plaisirs & des fêtes. Le Laboureur devançant l'aurore, lève de sa main robuste ce soc couvert de frimats, & va tracer pour vous le sillon de son champ. Comment les mœurs n'accompagneroient-elles pas des travaux qui ne sont jamais interrompus ? Mais ces pensées vont-elles jamais frapper votre esprit au milieu de vos bals & de vos spectacles ? »

Telle est l'image de nos campagnes & de nos cités ; les mœurs en font encore l'ornement, la suieté & la gloire.

Si nous parcourons actuellement en entier le tableau que nous avons offert depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à nos jours, nous reconnoîtrons que le véritable bonheur d'un Prince est de commander à un Peuple dont les mœurs constituent le caractère, qui a tant de docilité pour le bien, tant d'attachement à la vertu ; qui à travers les orages de tant de siecles, a conservé un fond si précieux de pudeur, d'honnêteté &

même d'austérité dans sa morale. Osons le dire à l'honneur de ce Royaume , aucun Peuple n'a des mœurs plus décentes ; mais craignons enfin notre relâchement.

Que de malheurs se font succédés dans les Empires où cette vertu a été méconnue & méprisée ! l'Histoire de tous les temps nous instruit par de grandes leçons & par de terribles exemples. Un Peuple se laisse-t-il prendre aux amorces de la volupté ? S'abandonne-t-il aux excès de cette passion aussi funeste qu'enchanteresse ? Aussitôt ce Peuple amolli , s'abrutit ; il devient efféminé ; sans activité , sans courage , il hâte sa décadence. Cette passion arme l'ancienne Grece, & l'orgueilleuse Troye est renversée. Le plus célèbre Empire d'Assyrie change de Maître , fatigué d'un Prince qui par ses infâmes débauches a laissé à la postérité un nom * plus vil & plus odieux que la volupté même. Vous connaissez le sort de cette fameuse Impératrice ** qui par ses désordres a marqué le der-

* Sardanapale.

** Messaline , femme de l'Empereur Claudio.

tier degré du débordement. Le Royaume de Perse tombé par les suites funestes de ce fléau. C'est une flamme subtile qui pénètre jusqu'aux derniers fondements des plus grandes Monarchies, & les consume. Rome, l'austère Rome n'a plus ses rigides censeurs, au moins leur voix n'est plus écoutée. Le Politique & le Philosophe ne s'en étonnent point. L'Épicurisme fécond en toute sorte de vices est répandu dans le sein de la République; & comme il a détruit la Grèce, dit un célèbre Auteur *, il entraînera la perte de Rome. La volupté énerve la valeur de ce Peuple belliqueux. Carthage l'a presque soumis; & peut-être il eût subi pour jamais la loi de sa rivale, si elle n'eût été ensevelir elle-même sa gloire dans les plaisirs. Rome est subjuguée par de nouveaux Maîtres; les bonnes mœurs en sont banniées; elles ne gardent plus ses remparts, & ses malheurs s'accumuleront. Une nouvelle Hélène fait perdre l'Empire à Antoine. Les rênes de l'Etat incertaines dans les mains des Empereurs, tombent & traînent dans la

* Montesquieu, grandeur & décadence des Romains chap. 10. p. 110-112. Toute ce Chapitre est très-importante à lire.

pouliere. La Justice dort à leur côté. Leur glaive ne frappe plus, & le Soldat audacieux assuré du succès de la révolte, vient déchirer le diadème sur le front même de son Souverain. Ces Maîtres du Monde lâches & tremblants se voient précipités de leur Trône : une foule de Césars se succèdent ; les passions excèdent l'autorité ; en l'exerçant, elles la détruisent, & l'Empire agité sans cesse par de nouvelles secousses s'écroule enfin & pérît avec ses Souverains.

Nous recevrons des leçons plus utiles en tournant les yeux sur nous-mêmes. Ne perdons jamais de vue les grands scandales qui se font présentes à nous, & que nous avons couverts de la gloire de la Nation. Peut-être la Monarchie eût-elle péri dès sa naissance, si elle n'eût été soutenue par les meurs des Gaulois ; si les Francs transportés dans ce nouveau climat, n'y eussent trouvé d'aussi bons modèles de toutes les vertus. Charlemagne releva l'Empire que les meurs différentes des Grands aillaient faire périr. Les Franks s'accouloient, & la corruption envahit tous les Etats de l'Europe : mais nous avons vu

que le Ciel veilloit sur les Nations de l'Occident. Les Princes ouvrent les yeux, ils sentent qu'il faut purger de ce monstre, leur Empire; de grosses armées se forment pour les expéditions de l'autre continent. Ce fleuve immense ramasse dans son cours tout ce qu'il rencontre d'impur, & va enfin se perdre pour jamais dans les mers d'Orient.

Fiers Sarrazins ! que nous importoit de vous vaincre ? Notre gloire n'en dépendoit point. Celle du Ciel demandoit notre défaite : ce fer qui immoloit nos Soldats étoit un remede violent, mais nécessaire pour guérir nos plaies. Ces Soldats n'étoient plus ni François ni nos freres ; ils avoient cessé d'être vertueux.

Vous vous rappelez les violentes agitations de cet Empire sous le regne d'un Prince le restaurateur & le pere des Lettres. Les maîtres qui régnnoient alors parmi les chefs des différents Ordres de l'Etat nous creusoient l'abîme. Au moment de périr sous le glaive du Fanatisme, peut-être ne fumes-nous garantis de ce malheur que par un certain caractère farouche & austere dans nos aieux.

Nous avons acquis plus de politesse , même cette politesse libre , aisée , enjouée & toujours voisine de cette passion artificieuse & dangereuse , l'ennemie des mœurs ; nous marchons , s'il est permis de le dire ainsi , continuellement au bord du précipice : mais une vertu supérieure aux dangers avec lesquels nous semblons nous jouer , veille pour nous au fond de notre cœur. Une éducation sévère , en même temps une liberté honnête & décente dans cette brillante moitié de la Nation , qui par ses charmes augmente le prix de la vertu , nous assure a jamais la stabilité de nos mœurs ; & peut-être lui devons-nous la gloire d'être aujourd'hui parmi toutes les Nations de l'Europe & de la Terre , le Peuple le plus aimable , le plus enjoué & le plus vertueux.

Non , malgré les reproches que nous méritons , Athènes & Rome ne porterent jamais plus loin l'horreur pour le vice. Ce deshonneur attaché parmi nous aux moindres fautes , ce maintien , ces regards flétris par les moindres soupçons ; cette retenue qu'impose au milieu même de nos jeux & de nos fêtes , la présence d'un sexe auprès duquel la pudicité

comme une garde sévere, est toujours assise ; cette sorte de timidité dans le langage, qui rejette avec horreur les moindres expressions suspectes ou équivoques ; tout annonce l'austérité de nos mœurs.

Cette austérité éclate dans notre éloquence même ; si elle est forcée quelquefois de présenter dans le sanctuaire des Loix, dans la chaire sacrée, le vice & ses emportements, elle le couvre du voile le plus sombre, ne s'exprime qu'avec une extrême retenue ; elle ne le montre que dans le lointain, dans un nuage où il n'est apperçu qu'à travers les ténèbres dont il est enveloppé. Aucun Empire n'eut jamais cette gloire ; aussi aucune Nation ne peut se promettre comme la nôtre, tous les biens dont la pureté des mœurs est la source.

Arrachez l'homme à la volupté, vous en ferez un héros : transportez - le au milieu des camps, ce sera un guerrier terrible ; aucun péril ne l'alarmera. Son corps ne connaît point la mollesse. La faim, la douleur, les frimats ne seront pas même une épreuve pour lui. Formé à l'école rigide de la vertu,

ce brave Soldat sera un rempart invincible pour l'État. Nouveau Spartiate, il fera tomber à ses pieds mille ennemis.

Ce tableau que j'essaye de former, vient frapper mes yeux, & je le vois plus touchant & plus magnifique que je ne l'ai représenté. Guerriers magnanimes ! quelle est cette légion que je vois s'élever au milieu de vous, comme une forteresse au milieu d'une cité inacessible ? Une poignée de héros * se présente. Quel maintien ! quels regards étincelants, quels fronts terribles où une main invisible semble avoir tracé le nom du Dieu des armées ! Quelle phalange menaçante ! la valeur, la sobriété, les mœurs les plus austères brillent dans ces guerriers ; leur bras ne frappe point en vain. Quel spectacle ! Tant de vertu au milieu des armes ! Braves compagnons de David (a), voilà vos descendants. Adorable

* *Les Grenadiers à cheval.*

(a) Ce Prince avoit avec lui des Compagnons très-renommés & connus sous le nom de Légion de Céréthi & de Phéléthi. Il en est souvent parlé dans les Livres des Rois. *Liv. 2, ch. 8. v. 18,* &c.

vertu , souveraine des grandes ames ! tu charmes tous les hommes par tes attraits ; tout l'Univers est ton Empire ; & s'il est un lieu où tu ne sois point , c'est dans le cœur de ceux qui t'ont bannie.

Voulez-vous recevoir des leçons de la volupté même , contre ce poison dangereux ? Tournez les yeux vers les Cours de l'Orient. Pénétrez dans les Palais de ces fastueux Potentats , contemplez ces illustres & formidables prisons , où tant de malheureuses victimes gémissent ; voyez ces fiers Despotes à qui les excès de la volupté tiennent lieu de grandeur & de gloire : qu'un Conquérant , qu'un nouveau Macédonien porte au milieu d'eux , le fer destructeur de la guerre ; qu'e de milliers d'hommes on verra tomber à ses pieds ! il ne combattra pas des Soldats , il ne fera que mettre des chaînes à des Esclaves. Que dis-je ? Un Héros digne de ce nom , ambitionneroit-il de commander à de pareils hommes ? Ils ne posséderont ce magnifique titre que pour le dégrader. Ils ne sont plus hommes ; la nature outragée a renversé la barrière qu'elle avoit mise entre eux & ces êtres stupi-

des soumis à la loi aveugle de l'instinct.

Tels sont, Auguste Prince, les maux que produit cette passion, l'opprobre des Empires; tels furent les funestes ravages chez toutes les Nations, lorsque les Monarques ne furent ni arrêter, ni prévoir ses effets. Pour nous, nous ne craignons point; vous conserverez à la Nation le précieux dépôt de la vertu. C'est à la vertu que le Très-haut a commandé de défendre les Trônes; c'est à elle que vous devrez l'éclat de ce Royaume que vous gouvernerez; comment seroit-il jamais renversé, si de pareils fondements le soutiennent?

Le Chef d'un Empire doit connoître toute l'activité de ce ressort, écarter sur-tout les obstacles qui pourroient diminuer sa force & ralentir son mouvement. Il sévira contre le faste & ses excès, assuré qu'il ajoutera aux mœurs tout ce qu'il retranchera au luxe. Les mariages seront plus unis, les générations se multiplieront; les races seront plus robustes; & de ce seul bien, que d'autres biens en découlent! Les grandes tiges de l'État ne se dessécheront point. Aux hommages que la

Nation rend à ses chefs, elle ajoutera le respect & l'estime. Les rangs ne seront plus confondus. Les mœurs, selon la différence des conditions, veilleront elles-mêmes sur les limites qui séparent les états. L'amour du devoir prendra la place de la cupidité; l'é-mulation & le zèle remplaceront l'ambition. On ne verra point la vertu & le vice se mêler, courir ensemble la carrière des honneurs; celui-ci n'aura plus de protecteur; il ne s'élévera point de la poussière où il est né, il y restera caché & enseveli. Les dignités seront remplies & exercées par la vertu, elles seront le prix des mœurs.

Alors que de canaux de la fortune qui seront bouchés & même rompus! que de moyens de parvenir deviendront aussi infructueux qu'ils sont bas, malhonnêtes & criminels! On n'ira plus vers ces personnages éminents par le rang ou par le crédit, en leur offrant des vices pour des faveurs. Avant d'avoir accès auprès d'eux, il faudra que la renommée ait frappé à la porte de leur palais, devancé, recommandé celui qui sollicitera leur bienveillance. Un Grand touché

d'être protecteur avec tant de gloire , dira au Souverain , à celui qui tient sa place : voilà un digne Militaire , un Magistrat , un généreux Citoyen que la vertu me commande de vous présenter. Le Ministre du Prince résistera-t-il à une recommandation aussi puissante ?

Un ordre si précieux établi dans l'administration , sur - tout s'il étoit invariable , feroit naître de l'obscurité d'admirables Sujets infiniment utiles à la patrie. Une vertu récompensée en feroit éclore mille ; & cette nouvelle route aux honneurs une fois ouverte par des hommes courageux , feroit bientôt suivie. Eh quoi ! le Ciel auroit - il manqué à ce point à la Terre , de ne pas accorder autant d'opiniâtreté & de force à la vertu qu'en montre le vice ? Ce qui nous semble aujourd'hui prodige de vertu , ce que nous appellons héroïsme de sentiment , ne nous paroîtroit plus qu'une action ordinaire.

Dans un État , le vice & la vertu décourent d'un petit nombre de sources. Sont-elles pures ? bientôt les mœurs publiques auront la même pureté. Ainsi un Souverain , après avoir élevé ses regards vers les premiers ordres de son

son Empire, descendra jusqu'aux rangs les plus obscurs. Convaincu que des moindres causes naissent presque toujours les plus grands effets, il remontera jusqu'à la source des passions, jusqu'à l'origine de ce fleuve qui ravage la Terre ; il détournera les ruisseaux impurs qui viennent s'y jeter & qui l'enflent ; il s'efforcera de lui creuser un lit hors de ces terres fangeuses qu'il traverse, & par lesquelles il est infecté ; & se plaçant au-dessus de ce fleuve, il en mesurera à loisir toute l'étendue & la direction. Il sera dans ce point de vue où l'eau coulant avec mesure, serpentant tranquillement, n'a pas encore cette précipitation, cette impétuosité ; cette violence qu'elle acquiert dans son trajet, & qui ne laisse plus aux regards la liberté d'apercevoir ses ravages & ses débordements.

Un Prince qui suivra ainsi les mœurs publiques jusque dans leur origine, sera assuré de guérir les vices qui pourroient les souiller. Sur-tout qu'il ne regarde point les moins bons rangs des Citoitens comme indignes de ses regards ; il sentira qu'il importe de réformer les mœurs dans ces innombrables ateliers ré-

pandus dans son royaume ; dans ces manufactures célèbres remplies d'un Peuple immense, dans ces riches magazins , enfin dans tous les établissements publics. C'est d'ici que part une foule prodigieuse de vices , & il est facile au Souverain de les réprimer. Contenus par un intérêt commun , par l'espoir d'un salaire , ressource unique de leur subsistance , ces hommes grossiers seront bien obligés de plier sous le joug qu'on leur imposera , & bientôt ce joug ne leur fera plus insupportable.

Terminons un objet si important. Nos cités maritimes sont continuellement infectées par les mœurs étrangères , par la liberté & la licence des hommes de mer. Il seroit nécessaire de détruire un mal si dangereux ; & le remede seroit-il si difficile ? Non. Qu'on rétablisse l'ordre ancien qui ne subsiste plus : qu'on oblige les Chefs de navire de conduire avec eux un Pasteur zélé , qui par la régularité de ses mœurs , ses discours , ses exemples entretienne la vertu dans les passagers , & contienne ces hommes grossiers qui passent leurs jours à braver les tempêtes. Un pareil

Ministre des Autels seroit l'Ange tutélaire de ces infortunés. La vertu habiteroit avec complaisance dans son cœur, il représenteroit un Sanctuaire vivant porté continuellement au milieu des mers (a).

Je borne ici les réflexions qui pourroient naître encore de l'influence des bonnes mœurs sur le bien général. Chacun trouvera au fond de son cœur de quoi les étendre. Je me contente de proposer un plan qui pourroit peut-être augmenter l'émulation pour la vertu & le zèle des bonnes mœurs.

Puisque la vertu est le plus solide soutien de la gloire d'un Empire, voulons-nous étendre cette gloire & affermir notre bonheur ? Elevons au milieu de nous une École où l'humanité, la bienfaisance, les bonnes mœurs soient particulièrement enseignées ; faisons

(a) En vain on opposeroit la difficulté de subvenir aux frais d'une pareille institution. C'est un prétexte de la cupidité. La dépense seroit très-modique ; & ceux qui peuvent fretter un vaisseau, ne doivent pas trouver fort coûteux l'entretien d'un Aumônier.

180. D E S C A U S E S

des leçons publiques de ces vertus, comme on montre les autres sciences ; formons un établissement où l'esprit, le caractère de la Nation soit particulièrement étudié, médité, encouragé & porté à son plus haut degré de perfection & de gloire. Cet objet mérite d'être présenté avec quelque étendue.

SUITE de ce qui a été dit de l'influence du caractère de la Nation sur le bien public.

P R O J E T
D'UNE ÉCOLE PUBLIQUE ET NATIONALE
POUR LA VERTU. (a)

L'HUMANITÉ & ses droits semblent occuper aujourd'hui plus que jamais la Nation.

(a) J'ai retrouvé quelques idées de ce même Projet dans un Ouvrage qui a paru il y a quelque temps : (*Du bonheur*, par M. Serres de la Tour) ; je me félicite de m'être rencontré avec le vertueux Auteur qui a conçu ces pensées. J'avois proposé le plan que je trace aujourd'hui, dans un discours que j'eus l'honneur de prononcer au commencement de 1762 en Sorbonne pour la clôture du

Ce sentiment paroît respirer dans tous les cœurs, s'exhaler de toutes les bouches, se montrer dans tous les écrits ; mais travaillons-nous efficacement à diriger tous les mouvements & tous les effets de cette vertu ? C'est sur quoi je n'ose prononcer. On nous propose tous les jours des plans d'éducation, & on ne parle point d'une pareille École.

cours de Licence. Mon sujet y conduissoit naturellement. J'examinois s'il étoit plus utile & s'il valoit mieux que les hommes naquissoient avec un excellent cœur qu'avec un grand génie relativement aux États, & relativement à eux-mêmes. Je m'exprimai ainsi : *Claudenti mihi orationem hanc, Auditores. Ornata supereret aperiendum peccoris votum, ardentissimum. Utinam extaret alumnorum virtutibus omnibus instituendorum schola augustissima ; utinam veluti scientiis, litteris, ingenio denique, urbe hāc Reginā existunt Academiae celeberrimae, ita exquisitissimorum cordium virtuti surgeret Academia. Hanc non ingredierentur nisi optimi viri qui pulcherrimis beneficentiae fascinoribus conspicui, jam totius gentis amorem & præconia obtinuissent. Singulis annis redeuntibus, tradetur tristandum de virtute argumentum ; Henrici Magni numisma foret in præmium, &c.*

Que nous fert d'agrandir l'objet des Sciences, de tant cultiver les facultés de l'ame, de reculer les bornes de l'esprit ? Peut-être dans la fermentation générale qui regne aujourd'hui vaudroit-il mieux en rapprocher, resserrer en quelque sorte les limites, & étendre davantage celles du cœur. Par ce moyen la réforme dont je parle n'est point impossible. Le changement à la vérité ne sera point subit, qu'importe ? L'ouvrage en sera-t-il moins durable ? Il suffit pour le bonheur des Peuples que le temps l'opere ; c'est ce qui arrivera par cette nouvelle éducation. Préparons pour la postérité, des générations plus parfaites. Jettons de bonne heure cette précieuse semence. Le cœur naît dans les hommes avant la raison ; & n'est-ce point un avertissement de la Nature qui nous montre la route que nous devons suivre ?

Les enfants seront l'objet le plus cher de nos soins, comme ils le sont de l'amour de la Patrie. Les peres, ensuite les Maîtres graveront sur ces cires molles les noms sacrés de pitié, de générosité, de bienfaisance ; vous verrez alors quelle révolution il se fera parmi

nous. Imitons cette Nation vertueuse chez qui le droit public & celui des gens sont enseignés. Toutefois ce sera moins une science mise en principes que des traités familiers de pratique ; car lorsque le Génie s'élève dans les spéculations, il semble que le cœur délaissé languisse, & qu'il perde à proportion de son activité.

Le plan ne sera pas difficile à tracer, comme dans les études pénibles & sublimes de l'esprit. La chaîne qui lie les sentiments & les devoirs est bien plus facile à appercevoir que celle qui attache les Sciences. Un Maître vertueux & sensible rentreroit au fond de son cœur ; il consulteroit celui de ses jeunes Élèves, & le plan seroit tout marqué (a).

(a) Cette École seroit préférable à celles où les Lettres & les Sciences sont enseignées. Je citerai à ce sujet un Auteur très-recommandable surtout dans ce genre. *Il est infiniment plus important*, dit M. Rollin, *de juger sainement de la vertu que de l'éloquence.* *Traité des études*, t. 3. p. 13. On connaît ces belles paroles de Sénèque : *que la sageſſe doit être la première maîtrefſſe de l'ame.* Travailler continuellement sur son cœur, déraciner ses vices,

Toutes nos Provinces , toutes nos Villes au-
roient de pareilles Écoles , & par-tout ce se-
roit la même émulation. Que de meres ten-
dres reverroient leurs enfants avec les plus
doux transports , & augmenteroient la sensi-
bilité de ces Eleves par les leçons les plus
touchantes !

mettre la vertu à leur place , tels sont les discours
que nous répète continuellement ce célebre Païen.
Voy. epist. 90 , 94. &c. La vertu nous inspire-t-elle
le même enthousiasme qu'à ce Philosophe ? Depuis
lui , c'est-à-dire depuis 17 cens ans , quelles ont été
nos découvertes en morale , nous qui en avons tant
fait dans les autres Sciences ? La Terre , si l'on en
excepte les vertus de la Religion pratiquées par
un petit nombre , en a-t-elle acquis beaucoup de
nouvelles ?

Il croit utile & même indispensable dans l'éta-
bissement de cette nouvelle École , de composer
des recueils des plus beaux faits , rédigés en forme de
méthode , ou si j'osois le dire , de *Rudiment des
mœurs*. On expliquerait le Télémaque , dont on
développeroit avec soin la Morale douce , bien-
faisante & profonde. On enseignerait le beau
Traité de M. Rollin sur *la solide gloire*. Mais comme
nous l'avons dit , on s'arrêteroit sur-tout aux actions
virtueuses des grands hommes de tous les temps.

Les Disciples viendroient à ces Écoles moins avec des volumes , qu'en y apportant toujours une nouvelle vertu. Ils reparoîtroient dans la Société moins avec des leçons érites , qu'avec un cœur plus enflammé pour la vertu , & pour toutes les actions honnêtes. Ils deviendroient tous les jours plus hommes.

On prémuniroit les jeunes Eleves contre l'amour dangereux de la gloire ; c'est une passion funeste qui a ravagé le Monde , & qui n'a presque jamais été une vertu. On éviteroit de leur montrer , au moins de leur vanter ces grands Exploits , ces faits imposants prétendus mémorables , qui enivrent toute une Nation. Le Ciel , leur diroit-on , (& la Terre en doit être l'image) ne connaît que les hommes justes & pacifiques. Si dans toute l'Europe on donnoit de semblables instructions , croyons qu'elle changeroit bientôt de face.

Ces instructions seroient accompagnées d'un cours plus solennel. Les Maîtres conduiroient leurs Eleves dans ces asyles de la misère publique , dans les campagnes où un pain de larmes nourrit le Laboureur. *Ils verroient des*

malheureux. Quels hommes de telles leçons prépareroient au Monde ! Enfin après avoir formé dans les cœurs , & enseigné ces vertus générales à tous les Peuples , on appliquereroit l'instruction aux vertus particulières de la Nation.

On releveroit sa douceur , & l'on feroit voir que cette vertu est un des plus grands appanages de la nature humaine ; que son Empire est plus étendu que celui des Rois & celui des Génies qui n'embrassent que le cercle étroit ou de la Terre ou des Sciences. Tous les cœurs dans l'Univers , leur diroit-on , appartiennent à la douceur.

L'équité de la Nation tiendroit le second rang , & viendroit ensuite. On graveroit ce sentiment avec les traits les plus profonds dans ces jeunes cœurs. On montreroit que sans la Justice , il n'y a point de gloire des armes , de conquêtes dignes d'admiration ; & que la Nation en faisant éclater dans tous les temps son équité , a triomphé de tous ses ennemis , ou au moins des suites de leurs entreprises ambitieuses. On feroit voir que la Justice & la vérité ne sont qu'une même vertu : que celle-ci dans le cœur de l'homme

est l'empreinte la plus vive de la Divinité dont nous sommes l'image.

On se hâteroit de passer à cette valeur si vantée , à ce courage propre de la Nation. Mais ici de sages Maîtres montreroient toute leur habileté : ils manieroient , s'il m'est permis de m'exprimer ainsi , cette dangereuse flamme avec une attention, une circonspection extrêmes ; ils en développeroient la beauté & l'éclat ; ils feroient aussi connoître son activité funeste & les écœurs où elle précipite. Oserois-je le dire , (un Ministre qui ne connaît que le sang qui coule sur les autels , peut parler ce langage) on présenteroit plutôt cette valeur comme un sentiment qu'il faut dompter qu'exciter ; c'est ainsi que les grandes ames s'élèvent au-dessus d'elles-mêmes. On apprendroit aux Eleves à tourner ce courage sur eux-mêmes , à s'en servir pour réprimer les passions , pour supporter avec force l'adversité ; on ne le présenteroit du côté de la valeur guerrière , que lorsqu'on auroit épuisé ses autres rapports ; enfin on apprendroit moins à être courageux qu'à redouter de l'être : ou plutôt on se garantiroit contre les

dangers qui entourent cette vertu, en la défendant par toutes les autres vertus de l'ame.

L'honneur occuperoit la place éminente qui lui est due. Au-lieu de diminuer le nombre de ses relations, comme nous l'avons dit de la valeur, on les offriroit dans toute leur étendue ; on présenteroit tous ses traits ; surtout on feroit voir son étroite union avec les autres vertus ; on feroit observer qu'il veille sur toutes avec un soin extrême ; que les moindres taches que celles-ci laissent appercevoir, le flétrissent lui-même tout entier. L'homme d'honneur se montreroit à leurs yeux, surpassant en générosité & en grandeur d'ame ses bienfaiteurs, ses rivaux, & sur-tout ses ennemis. Incapable de s'abaisser & de plier devant le vice, l'honneur se montreroit irréprochable dans la fortune, modeste dans l'élevation, opiniâtre à la guerre, infatiguable dans le Sanctuaire, courageux dans la médiocrité, héroïque dans l'indigence, avec les traits de Dieu même dans l'oppression. Le cœur réveillé par une vertu si noble, il feroit facile de communiquer à ces jeunes Eleves de nouvelles impressions. La progrès

tion des vertus est intéressante à suivre : & cette fécondité de sentiments, si naturelle à des cœurs françois, fixeroit merveilleusement l'attention de ces âmes tendres & simples.

Les Maîtres déployeroient tous les ressorts de leur génie, ou plutôt ils suivroient cette douce émotion qu'exciteroit en eux la vertu qu'ils auroient à offrir ensuite à leurs Élèves : l'amour pour le Souverain. On fouilleroit dans ces jeunes cœurs, on observeroit les sentiments qui s'y développent, on remonteroit à la source, & on leur diroit . » La raison & » la religion vous apprennent que le nom du » Très-haut est gravé en naissant sur le front » & dans le sein de chaque homme ; il a plu » à la Divinité d'imprimer également dans » les François le nom de leur Roi ; vous » portez ce nom écrit & confondu avec celui » de Dieu même. » Ce sentiment sera le plus facile à fortifier ; on leur apprendra à aimer le Souverain ; on leur enseignera que le nom de pere leur rappelle celui dont ils tiennent la vie ; le nom de Roi, le défenseur de leurs jours ; celui du Très-haut, le terme de leur félicité. La voix intérieure suppléroit bien-

tôt aux leçons ; & les Maîtres se reposant sur la Nature , passeroient à d'autres instructions.

On n'entreroit point encore dans le détail important & délicat des mœurs ; on attendroit que la vertu eût fortifié les heureux penchants du cœur , pour que les leçons devinssent plus profitables. Avant de combattre le monstre du vice , on observeroit si ces jeunes ames sont capables d'en sentir toute la difformité mêlée à des charmes funestes. On profiteroit de cet heureux intervalle que le Ciel met dans les hommes entre le premier instant de l'innocence , & le moment terrible où les passions commencent à éclater , pour inspirer l'amour des Sciences.

Elles tiennent essentiellement à la vertu qui en est la base , l'ornement & le terme. Il ne seroit pas difficile de montrer la grandeur & la dignité des connaissances de l'homme. » Les nouveaux Maîtres , leur diroit-on , que vous aurez un jour vous montreront votre place au centre de l'Univers. Tout se meut & agit pour l'homme ; ces Astres roulent pour vous dans le Firmament ; le Soleil éclaire

les Cieux pour vous en révéler toute la magnificence ; il est par rapport à la Terre, comme un flambeau devant vos pieds. Cet air qui enveloppe notre globe , se renouvelle sans cesse pour la conservation de la vie de tous les êtres ; c'est pour se purifier qu'il éprouve des tempêtes invisibles plus violentes que celles des mers ; ces montagnes dont les cimes se cachent dans les nues , sont la retraite des fri-mats ; leur sein renferme des trésors , & la source de ces fleuves qui roulent en grondant sur la surface de la Terre. Cette semence que la main du Laboureur répand dans les campagnes , qu'il oublie dans son champ couvert par les froides neiges , reparoît bientôt pour colorer la nature & nourrir les Mortels. » On rendroit aussi ces jeunes Disciples attentifs au spectacle des mers qui mugissent dans leurs abîmes profonds , & que l'habileté de l'homme a domptées , de cet homme ! qui n'est qu'un point au milieu de ce vaste élément qu'il domine.

Ce langage ne laissera peut-être encore que des impressions confuses dans des ames légères & foibles ; mais semblables à cette semence dont

nous parlions il n'y a qu'un instant , & qui au moment qu'on la croit morte dans le sein de la Terre , reparoît sous la forme d'une brillante verdure , les leçons ne seront enfermées dans ces ames que pour y jeter de plus profondes racines , & se montrer ensuite avec plus d'éclat & de gloire.

Après ce coup d'œil rapide sur les Sciences Physiques , on leur apprendroit , ou plutôt on leur indiqueroit qu'il existe un monde invisible & intellectuel , bien supérieur à l'Univers sensible. On leur feroit jeter un coup d'œil sur cet ordre admirable qui comprend les esprits depuis l'Etre éternel jusqu'à la dernière des intelligences créées ; mais , leur diroit on , que d'abîmes vous entoureront ; sur-tout lorsque vous sonderez un jour la profondeur de votre ame. Là mille lumières brillent à côté des ténèbres les plus épaisses ; là est un Théâtre d'éternelles contradictions ; là vous êtes Roi & Esclave ; élevé au plus haut point de grandeur , & dans un instant vous tomberez dans un précipice d'où peut-être vous ne vous releverez plus.

Ces avertissements terribles rempliront ces ames

âmes tendres d'un effroi salutaire ; elles ne se contempleront elles-mêmes qu'avec une extrême retenue : elles apprendront à invoquer le Dieu des lumières, le conjureront de descendre au milieu d'elles, & d'y régner. Surtout ces Élèves concevront cette frayeur, lorsqu'on leur enseignera que l'homme par la hauteur de son génie, s'élève jusqu'au Trône de Dieu, & soutient sa présence ; qu'il mesure en quelque sorte la grandeur, la profondeur de cet Être éternel ; qu'il porte le poids de sa puissance & de sa gloire, & qu'en descendant des demeures éternelles, un grain de sable fait broncher ses pieds. Ainsi on leur montreroit les écueils où les sciences viennent se briser, en même temps que les hautes régions où elles s'élèvent.

On ne tarderoit point d'enlever ces timides esprits & ces contemplations qui accableroient bientôt leurs pensées. On se hâteroit de les rappeler au fond de leur cœur ; & là enfin on leur montreroit la plus grande & la plus sainte des vertus, la gardienne & la souveraine de toutes les autres, car l'homme en qui regnent les bonnes mœurs se commande

toujours à lui-même, & souvent il maîtrise les passions des autres. On leur diroit que leur cœur doit être aussi pur que celui de cet Etre parfait qu'ils viennent de contempler. C'est dans cette vertu, comme dans un miroir mystérieux, que l'Éternel considere si l'homme est son image. Par cette vertu on surpassé tous les Philosophes que le Ciel n'éclaire point. On est supérieur aux Rois, aux Conquérants, aux Héros ; il en est peu qui se soient vaincus eux-mêmes. Enfin par cette vertu, on conserve la vie & le bonheur des générations ; on entretient la force & la grandeur des Empires (a).

ECOLE POUR LES RÉGIMENS.

(a) Un autre objet bien important trouve ici naturellement sa place ; si je ne l'offre point avec l'intérêt qu'il mérite, on pardonnera à mon zèle le motif qui m'engage à le mettre sous les yeux. Je veux parler d'une École pour nos jeunes Militaires dans chaque Régiment. On les forme plus que jamais à tous les exercices du corps ; mais de quelle Science enrichit-on leur esprit ? On les abandonne à une oisiveté infiniment dangereuse. À peine sortis de la maison paternelle, inscrits

Il ne suffiroit point d'avoir donné des leçons de toutes les vertus. Il importeroit à

dans nos légions, la liberté qu'ils respirent donne à leurs passions le plus violent aliment. Concevez tout ce que peuvent ces passions qui rencontrent sous le nouveau Ciel où elles sont continuellement transportées, liberté &oisiveté. Ces jeunes arbrisseaux ainsi abandonnés prennent toute sorte de méchants plis, & ne sont plus capables d'être redressés.

Suivez ces mêmes Militaires avançant en âge. Ils portent avec une sorte de confusion le poids de leur ignorance ; ils le traînent des places publiques dans les caffés, d'ici au Théâtre. Etrangers dans le monde même, où leur état & leur naissance leur marquent un rang distingué, ils sont forcés sans cesse de rougir, de s'imposer un profond silence, tandis que de nouvelles générations qui les entourent, le dirai-je, ce sexe même si frivole, leur font des leçons muettes, & étalement à leurs yeux des connaissances précieuses sur l'histoire, les arts & les sciences. Il me semble que ce tableau est assez fidèle ; nos généreux Militaires ne me reprocheront point de le présenter ici ; ils déploréront le même abus, & il n'est point difficile de le réformer.

Pourquoi cette partie la plus noble de la Nation

N ij

l'Etat que les fruits en fussent durables. Un moyen se présente à nous qui exciteroit l'é-

ne feroit-elle point assujettie à un cours réglé d'études ? Dans chaque Ville destinée à recevoir des corps de troupes , on établiroit des Écoles pour les jeunes Militaires. Les Régiments auroient même des Professeurs qui leur feroient attachés , & qui les suivroient sans cesse. Une connoissance approfondie du droit des gens , de la morale , de l'histoire , enfin de l'état militaire , feroit l'objet premier de ces études ; sur-tout à ces hommes , toujours armés du glaive , on enseigneroit avec un soin particulier la douceur , la générosité , l'humanité , la pitié. Les Maîtres feroient choisis dans le corps même des Officiers les plus distingués & les plus capables. On donneroit ainsi à cette fonction importante l'éclat & la considération qu'elle mérite. Tous les jeunes Militaires feroient astreints à recevoir leurs leçons. L'avancement dans les grades feroit proportionné aux succès dans cette École. Pendant douze années au moins , on scroit obligé d'être Disciple , ensuite Auditeur pour encourager , ou Maître pour présider aux leçons. Quelle reconnaissance ! (car on auroit bientôt dépouillé les préjugés) n'obtiendroient pas de l'état militaire tout entier , des hommes zélés qui montreroient à la tête d'un Établissement si utile.

mulation la plus noble. Dans le Palais de nos Rois, au milieu des divers Temples qui y font consacrés au Génie, aux Arts, aux Sciences, on élèveroit un sanctuaire à la vertu. Là feroient admis les hommes que des actions:

Représentez-vous ces Militaires accablés des fatigues de la guerre, sous le poids des années, & qui forcés à la retraite, occuperoient leur vieillesse en se rappellant les Sciences, les Lettres, les Arts auxquels on les auroit formés pendant leurs plus beaux jours. Les exercices militaires ne souffriroient point d'une pareille institution. Il suffiroit que l'on fit une répartition équitable & judicieuse du temps que l'homme excité par l'éducation & l'honneur, peut consacrer à l'application. Le zèle du bien m'ayant rappelé souvent à l'esprit ce projet, je l'ai soumis plusieurs fois au jugement de Militaires vertueux & remplis de capacité; & ils ont daigné approuver le fond de ce projet & ces vues.

L'École élevée pour la jeune Milice de la Nation par la bonté généreuse de notre Monarque, nous offre le modèle d'un pareil Établissement; mais, il ne feroit point nécessaire que l'instruction dans ces nouvelles Écoles eût la même continuité, ni le même caractère de sévérité pour la discipline.

éclatantes de bonté , de magnanimité auroient rendus célèbres Heureux le Monarque ! qui par mille bienfaits , par mille actions de générosité , de douceur , de clémence mériteroit d'être à leur tête. Ah ! je crois voir les murs de ce superbe Palais briller d'une nouvelle gloire. Quelle protectrice dans cette habitation magnifique de nos Rois , que la vertu ornée d'une si grande pompe ! quelle affluence ! quels hommages ! Ce vaste monument attireroit les regards de toute la Terre. Oui, on verroit diminuer l'empire du vice. Opprimé de ce nouvel éclat de la vertu , il ne paroîtroit plus que couvert d'opprobre & de honte. Ces routes de la Religion que nous voyons tous les jours se fermer se rouvriroient. Sous la garde de la vertu , nous nous rapprocherions du Très-haut avec cette confiance qu'inspire une si digne compagnie. Réconciliés par elle avec le Ciel , nos cœurs se réveilleroient à cette foi antique de nos peres. Digne de nos hommages les plus profonds , elle s'offriroit à notre vue, pleine de grandeur , de majesté & de gloire ; mille traits de lumiere sortant de son sein,nous montreroient son heureuse influence sur notre bonheur.

SECONDE CAUSE

DU BONHEUR PUBLIC.

LA RELIGION.

DE LA RELIGION DANS LES ROIS.

La Religion fait non seulement le bonheur des Rois, comme celui des autres hommes ; elle est encore la source de leur grandeur & de leur puissance. C'est sur elle que le Ciel a fondé leur principale autorité ; c'est par elle que nous leur sommes soumis. Sans la Religion, nos volontés ne flétriroient que sous la force, & non sous le pouvoir. Si tous les Princes n'ont point eu le bonheur d'être éclairés par le Christianisme, d'avoir son appui pour garantir les droits de leur couronne ; aucun n'a manqué de recourir à l'assistance du Ciel, & de s'appuyer sur une Religion. En vain la Raison nous apprend qu'il faut un pouvoir sur la Terre. Les passions qui se font un jeu cruel d'offusquer nos faibles lumières.

dérobent à nos yeux cette vérité importante, & nous abandonnent à toute l'inconstance de nos penchants ; la multitude sur-tout écoute peu la voix de la Raison : & elle a besoin d'être contenue par l'autorité.

Supposez à la tête des Empires des Princes religieux ; ils seront assurés de dominer sur leur Peuple ; car alors le Ciel s'arme pour eux. C'est donc un grand mystère de l'ordre politique, que ce principe ne soit pas gravé plus profondément dans l'esprit des Monarques ; & un plus grand peut-être, que tous ne puissent pas à cette source la science de régner.

Un Monarque Religieux rend son gouvernement juste, stable & florissant. Il sent que le Très-haut ne lui a point donné des Esclaves à conduire, mais des hommes. Il fait des loix & les pese sous les yeux de Dieu même. Il en diminue la rigueur, en adoucit le joug à mesure que sa vue descend du premier rang des Sujets aux derniers. Il sent que le fardeau qui peut être supporté par les riches, accableroit nécessairement les pauvres. Il traite ceux-ci comme des malades languissants, pour qui le régime le plus doux est indif-

DU BONHEUR PUBLIC SOI

pensable. Ses regards sont continuellement attachés sur le dernier ordre des Citoyens , sur les conditions obscures , comme un pere qui veille avec plus d'attention sur le plus foible de ses enfants. Ce Roi se dit souvent à lui-même ; parmi les Grands , je n'ai que des faveurs à répandre ; ici la justice me dit de satisfaire des besoins.

Un Prince à qui la Religion montre le prix de ses moindres Sujets , déploye toute la rigueur de sa justice contre leurs oppresseurs. Il pardonne par clémence les offenses commises contre lui-même , ou contre les hommes puissants de son État ; mais il venge toujours avec éclat les malheureux. Dans ceux-ci la puissance royale est plus offensée ; si tous les cœurs des Sujets sont marqués du sceau du Souverain , son empreinte dans les faibles est plus sacrée : il est plus particulièrement leur protecteur.

La justice brille de plus en plus dans un Prince religieux ; il ne fait point d'acceptation entre les Sujets. La vertu donne les distinctions & les honneurs , & la vertu les mérite. Les impositions sont reparties à proportion

202 D E S C A U S E S

des facultés ; c'est le même ordre invariable depuis le palais du riche jusqu'à la cabane du laboureur ; il y a un fardeau total que l'État est forcé de mettre sur les Sujets ; s'il n'est porté par les Grands comme il doit l'être , il faut bien qu'appesantit sur les épaules du pauvre , il l'accable.

Le pauvre n'a point à craindre ; un Souverain religieux l'a toujours devant ses yeux. Ce Prince fçait que le Ciel lui demandera compte du moindre Sujet. Cette pensée aussi effrayante pour lui , qu'elle est consolante pour les Peuples , l'engage à ouvrir continuellement son palais aux plaintes & aux supplications. Ce n'est point un asyle fastueux défendu contre l'importunité par une garde menaçante ; mais comme le Temple de Dieu même , il est ouvert à tous les vœux. Quel spectacle touchant ! les Ministres qui environnent la majesté suprême , semblables à ces Prêtres du Seigneur qui entourent l'autel , entendent , recueillent les soupirs de l'orphelin & de la veuve , & les portent jusque dans le sein du Monarque.

Que le monde avec ses maximes tente

de former des Princes à l'imitation de la Religion , & l'on verra bientôt sa faiblesse. Si les passions ont tant de force sur les hommes ordinaires , que ne peuvent elles pas sur les Rois , eux en qui elles sont irritées partant de puissance ? Quel pouvoir le monde aura-t-il sur leur cœur ? se persuaderont-ils qu'il n'est point pour eux d'autre gloire , d'autre grandeur que celle de l'État ; qu'ils ne doivent point vivre pour eux-mêmes ; qu'ils sont comme l'âme invisible de leur royaume , répandue dans tous les Sujets , pour veiller sur eux , les soulager , les défendre ? Que cette sorte d'existence universelle est glorieuse aux Souverains ! Les Grands sont bornés par leur rang , le simple Citoyen est renfermé dans ses murs , le Laboureur dans l'espace étroit de sa chaumière , le Monarque est aux Grands , au Citoyen obscur ; il est dans la chaumière du Laboureur. Le Trône n'est que le siège de sa Majesté ; toutes ses autres vertus sont répandues dans les différentes parties de son royaume ; il vit en quelque sorte avec tous. Foibles mortels qui vous méprenez sans cesse sur la véritable grandeur des Rois ; élévez vos

regards & contemplez la grandeur d'un Prince avoué par le Ciel. Sa Religion est au pied des Autels , sa magnificence au milieu des Grands , sa justice dans le sanctuaire des loix , sa clémence dans les cachots , sa bonté au sein des Villes , sa force dans les armées, sa générosité dans les Campagnes & dans les Ateliers , sa charité dans la Cabane du Pauvre ; enfin il remplit tout. Image fidelle de la Divinité , il est pour ainsi dire , immense comme elle.

La Religion change en quelque sorte la nature de son ame. Livré tout entier à ses Sujets , ce n'est que pour lui seul qu'il n'existe point.

Hommes présomptueux , qui vantez tant le pouvoir de la sagesse humaine , qu'êtes - vous pour prétendre que vous soumettrez les Rois à l'empire de votre parole ? Dites - nous , avez - vous les mêmes armes que la Religion ? Envirez - vous des remords à ce Prince , s'il ne suit pas vos préceptes ? la voix de la Raison que vous lui ferez entendre , étouffera - t - elle celle des passions ? Pourrez - vous ouvrir sous ses pieds l'abîme ? Vous lui demanderez de l'amour pour ses Sujets ; mais

Si la Religion n'a point allumé ce feu céleste dans son ame , croyez-vous que la durée de ce sentiment égalera celle de nos besoins ?

Quand la Religion ne nous guide point ; nous tenons plus aux plaisirs qui nous attachent à nous-mêmes , qu'à ceux qui nous reproduisent au dehors. Sans le frein qu'elle nous impose , nous quittons , si j'ose le dire , ce point du cercle que la Nature nous a marqué , & nous nous portons au centre ; en vain la Raison vient nous en arracher , nous y retombons par la force de l'intérêt. La raison est féconde en principes , les vertus naissent sur-tout de la Religion ; celles que la Nature suggere tiennent trop de la fragilité de l'argile dont nous sommes paîtris. La Religion élève l'homme au-dessus des ténèbres épaisse qui l'enveloppent , & qui obscurcissent son esprit. Elle arrache son cœur aux objets sensibles ; elle l'approche continuellement de la lumiere incréeé , lui révèle la sagesse des Cieux ; & du milieu de ce nouvel ordre où elle le transporte , elle lui montre que sa véritable grandeur est d'être formé à l'image du Très - haut.

C'est dans ce moment que je me plaît à contempler un Prince. Représentez - vous là Religion qui de ce lieu élevé fait briller son flambeau sur le front de ce Souverain , lui montre la vanité , la méchanceté , l'injustice ; enfin cette foule de passions qui investissent les Trônes ; qui lui fait voir les frivoles intrigues & les trames fourdes des courtisans , qui lui découvre comment les Princes s'abusent ; lorsqu'emportés par leurs penchants , ils prennent les superfluïtés pour des besoins , le ressentiment pour la punition , la flatterie pour des respects , la délation pour le zèle , le faste pour la magnificence , la vanité pour la grandeur , l'ambition pour la gloire.

Si la Religion ne parle point aux Rois d'une maniere aussi sensible , elle leur fait entendre son langage au fond de leur cœur ; elle entretient dans leur ame sa lumiere qui éclaire & dirige tous leurs pas. Ainsi , Peuples , approchez avec confiance , ce ne sont point des courtisans endurcis & trompeurs , qui entourent le Monarque : la Religion est à ses côtés , c'est elle qui lui parle pour vous. Peuples , allez avec confiance vers les Ministres de ses

volontés , ils écouteront vos plaintes ; la Religion du Prince guidera leurs jugements. Allez avec confiance dans le Sanctuaire auguste des Loix ; le Prince religieux a établi des Magistrats dignes de lui , & il veille sur leurs arrêts. Allez avec confiance dans les Tribunaux établis au milieu de vos Cités & dans le fond des hameaux ; la piété du Prince a pourvu à tous les besoins ; tous ces Tribunaux imitent sa justice ; c'est lui-même partout , par-tout ce sont ses vertus.

Supposez au contraire que la Religion ne dirige point la conduite du Monarque ; il réglera sa justice sur ses passions , sa politique sur ses besoins ; alors non seulement ses Peuples , mais même les Empires étrangers seront la victime de son ambition ; car un Prince à qui la Religion ne commande point est dangereux pour tous les États. Qu'il soit guerrier , par exemple , quel frein donnerez-vous à son ardeur inquiète ? Avide de conquérir , oubliant qu'il est aussi touchant d'être aimé au dehors , que de son propre Peuple ; qu'un Roi est responsable de sa justice à toutes les Nations ; il ne s'occupera qu'à mon-

trer l'étendue de sa puissance, l'habileté de ses Généraux, l'audace de ses Soldats, les ressources de son pouvoir. Il faisira les moindres prétextes de guerre ; on ne le verra point s'avancer aux autels, prendre les poids du Sanctuaire ; le Très-haut repousseroit avec horreur cet homme de sang & de carnage ; il ne pesera sa cause que dans le conseil de Ministres complaisants ; la balance sera tenuée par l'ambition, & l'adulation y mettra les poids.

Le Monarque armera son bras, paroîtra à la tête de ses armées ; il trompera par ses discours artificieux, ces généreux Soldats qui comme le reste des Peuples, ne sçavent appercevoit sur le front des Rois, que majesté, gloire, puissance, vérité & justice : cependant ce Monarque est forcé de faire retentir à l'oreille de ses guerriers le nom du Très-haut ; car il est une sorte d'hypocrisie d'état & de politique que les Rois les moins religieux sont contraints d'emprunter. A ce nom formidable le Soldat vole à la mort, il croit combattre pour le Ciel, & il ne combat que pour un homme, pour son Prince insulté, & c'est celui-ci qui fait

fait l'insulte. Aveugle dans son obéissance, ce brave croit qu'avec son fer il immole des victimes à l'État, & l'infortuné ne commet que des meurtres. Des flots de sang ont coulé, des monceaux de cadavres couvrent la Terre, l'ennemi traîne l'effroi de la mort sur ses frontières, nos Soldats apportent les marques de leurs blessures dans leurs chaumieres; mille veuves désolées versent des larmes aux pieds des auteurs; ces hommes, les fléaux des armées, pour qui la mort moissonne dans le sang, vont engloutir dans le sein des voluptés nos trésors, le Monarque rapporte sa gloire dans son Palais. Novateurs habiles! donnez, la Terre vous en conjure; un frein à ce Roi conquérant qui ne connaît point le doux langage de la Religion.

Et quelles vertus attendez-vous d'un Souverain qui a endurci son cœur de la sorte, qui dans un crime a commis mille autres crimes, & contre lequel tant de sang crie vengeance?

Tout change sous un Prince vertueux; sa politique, c'est la morale même de la Religion. Ses Sujets sont ses enfants, les Peuples étrangers, ses frères. La justice brille

O

autour de son Trône , dans toute l'étendue de son Royaume ; elle éclate même dans toute la Terre. Les principes qui le gouvernent sont immuables. Ils sont fondés sur la vérité. Aussi le gouvernement d'un Prince religieux est juste , stable & permanent.

Les pensées de l'homme changent sans cesse, celles de la Religion ne changent point. Les maximes de l'homme varient selon les temps , les lieux , les circonstances ; la Religion ne connaît point ces exceptions. Le temps ne passe point pour elle , elle est immuable comme le Dieu qui l'a donnée à la Terre. Fidele à l'écouter dès le commencement de son règne , à l'appeler au fond de son cœur , un Prince vertueux entre dans la voie qu'elle lui marque , la suit & ne la quitte point : & comment abandonneroit - il la Religion dans un temps où le calme des passions la lui laisse voir si aimable ? Les Sujets n'attendront point avec inquiétude , comment ils seront gouvernés. Ce nom formidable de politique des Cours ne les allarme point ; ces ressorts secrets cachés , dit-on , si soigneusement dans les cabinets des Princes , ne retracent point des idées

funestes. Chaque Sujet se rappelle les maximes que le Ciel enseigne aux Rois comme aux autres hommes, il ouvre le volume précieux qui les renferme, & se dit à lui-même. Voilà le Code de nos Rois : voilà le Livre du gouvernement de l'État. (a)

La Religion touchée des vertus naissantes du Prince semble faire à son égard ce que le Grand-Prêtre observoit dans la Loi ancienne. Elle lui remet le volume saint, & lui dit : La Nation a cette confiance, que toute votre vie sera une image fidelle des vertus qui y sont enseignées, & que vous marcherez devant le Très-haut.

Telle est en effet la destinée ordinaire des Souverains. Leur enfance n'est qu'un exercice continué des vertus de la Religion. Bien différent du reste des hommes pour qui ce moment a tant d'écœurs, à qui ce premier âge ouvre si souvent la route de la licence, de la corruption, & quel-

(a) On fait que Bossuet composa par ordre de Louis XIV, un Ouvrage intitulé : *Politique tirée des paroles de l'Ecriture Sainte.*

quelfois de l'impiété: tout rappelle la vérité sainte à un jeune Prince ; le caractère grave & noble des Maîtres qui l'environnent , ces surveillants dont les yeux comme la voix lui parlent sans cesse de la Religion , cette suite d'exercices sérieux & pieux , le vice offert sous le regard le plus odieux , & écarté avec un soin extrême; enfin ces divertissements marqués toujours par la décence & par la dignité , tout la lui montre; aussi lui même est-il un spectacle d'admiration pour les Sujets; des Princes enfants sont des Joas : & que les Nations sont heureuses, lorsqu'ils continuent à marcher dans la voie où ils sont entrés ! Il est sans doute un âge où les passions bouillantes agitent leur ame ; mais alors la Religion veille davantage sur les Princes dociles à son inspiration. Si elle a guidé leurs pas dans l'enfance , elle leur prête un appui encore plus fort , lorsqu'ils entrent dans cet âge fécond en périls & en tempêtes. Elle écarte ces corrupteurs qui arrachent le Souverain aux affaires par l'amorce des plaisirs. Elle étouffe la voix que font entendre les passions au fond de son cœur ; elle ferme les oreilles du Prince à celles qu'on lui suggère ; leurs efforts viennent se briser

à ses pieds. Revêtu d'un triple airain, son cœur est inaccessible à tous les traits. Armé par la Religion, se confiant en elle seule, se défiant toujours de lui-même, il est à l'abri de la séduction.

Prince aimable, noble rejetton de tant de Rois ! destiné à tenir un jour le Sceptre, vous reconnoîtrez qu'après que la Religion a entouré votre berceau & l'a défendu, qu'elle a écarté d'autrès de vous les périls de l'enfance ; qu'elle a essayé en quelque sorte sur votre front le diadème, il est juste que vous la fassiez régner, que vous partagiez votre gloire avec elle, ou plutôt que vous ne connoissiez point d'autre splendeur que celle qu'elle répand sur la vie des grands Rois. Le Très-haut fera votre appui; entre les plaisirs, les adulateurs, les passions, la raison, la vertu, la Religion; invitée, sollicité, pressé par celles-ci; combattue, ébranlé par les premières, vous invoquerez le Dieu qui vous a tendu la main dès le premier pas dans la carrière, le Dieu de vos pères, le Dieu de tant de Rois.

» Etre éternel ! lui crierez-vous, vous qui du haut du Ciel, vous jouez des vaines pensées;

des hommes présomptueux & superbes ; qui voyez les Trônes de la Terre portés sur des tourbillons de poussière toujours prêts à s'en-gloutir , à s'anéantir devant vous : vous pour qui le plus long règne n'est pas un instant , vous voyez les dangers qui m'environnent & me pressent de toutes parts. Dieu de Joas ! veillez sur moi , & que je sois plus fidèle que lui. Voici le moment qui va décider de la destinée de mes Peuples. Enchaînez à mes pieds les passions importunes qui m'assiégent ; la honte d'un Roi n'est point d'avoir des ennemis , mais de ne point les vaincre. Éclairez toujours mon Trône de la lumiere de la Religion que vous avez daigné placer à côté de moi pour être mon guide. Que je ne m'écarte jamais de la sagesse & de la vérité. Tirez pour moi de votre sein ces secours puissants qui promettent toujours des victoires ; communiquez à mon ame une émanation invisible de votre sainteté infinie qui me consacre aujourd'hui pour le Roi de votre amour ; mettez en moi votre complaisance : que les hommes vertueux fassent l'ornement & les délices de ma Cour ; qu'ils entourent mon

Trône ; que leur gloire m'éclaire & brille sur mon front , comme l'éclat du jour sur une fleur que le Soleil vient de faire éclore ; que mon Palais soit un lieu où votre sageesse repose avec complaisance. Si vous permettez que les flatteurs habitent auprès des Rois , accordez - moi les moyens de les distinguer de mes Sujets véritables. Si je dois un jour vous être infidele , ouvrez , ouvrez sous mes pieds la tombe de mes peres ; je césserai d'être digne du Sceptre & de la vie , lorsque je césserai d'être Roi selon votre cœur , & pour le bien de mes Peuples. Etre Eternel ! qui distribuez les couronnes , faites - moi régner par votre puissance , je vous en payerai le prix avec des vertus . »

Un Prince parvenu à ce terme sous la conduite de la Religion , fait le bonheur de son État : guidé par elle , il profite de la force de l'âge pour renouveler les ressorts du gouvernement , ou plutôt pour leur donner leur vigueur première & leur ancien éclat. Il fixe son attention sur le Code des Loix , fait rédiger celles qui embrassant trop d'objets , rendent la discussion des causes lente & em-

baraflée. Il pese de nouveau la justice des Loix qui décernent la mort. Comme il nomme des Surveillants pour ses armées , il désigne des Magistrats intègres , qui parcourant toutes les Provinces , lui rendent compte de la police des Villes , de celle des Tribunaux , des abus , des prévarications ; ainsi le Prince moissonne des vertus & de la gloire pour sa vieillesse. Il commande que les Écoles , les Ateliers , les Hôpitaux soient visités. Lui-même il se dérobe quelquefois à ce tourbillon de plaisirs , à cette magnificence qui environne son Palais ; & semblant s'égarter dans ce hameau où le regard du courtisan ne peut plus l'apercevoir , il fixe ses yeux sur ces cabanes qui l'environnent ; il interroge le vieillard qui s'offre devant ses pas , & dont les lèvres n'ont jamais connu que la vérité. Il encourage par ses récompenses les Sciences & les Arts pour arracher du sein des Villes l'oisiveté. Présent dans toutes les parties de son Royaume , comme la Divinité , sans que l'on apperçoive qu'on est sous ses regards , il va surprendre par ses bienfaits ce Citoyen généreux , éminent par ses vertus &

par ses talents , le modèle du canton , & qui sans nom , sans protecteur , sans appui , ne connaît que ses vertus mêmes pour récompenser. Tel est un Roi gouverné par la Religion.

S'il a régné longtemps par ces maximes , il est rare qu'il quitte la voie de la vérité. La Religion continue facilement un ouvrage qu'elle a commencé & conduit pendant une longue suite d'années ; peut-être est-il moins difficile pour un Roi que pour un autre homme de persévéérer dans le bien. La Religion a formé ses premières inclinations , elle a rompu l'effort de ses passions dès leur naissance ; elle a établi autour de lui des Ministres éclairés , un conseil sage & intégré ; on ne voit à sa Cour que des Courtisans vertueux , un sexe qui a tourné toute la noblesse de ses sentiments & tous ses charmes du côté de la pudeur & de la retenue. Les Pontifes qui l'entourent frayent , continuellement devant lui la route de la vertu & de la Religion ; l'ouvrage est consommé. Le cours des affaires a pris une direction forte qui ne peut plus changer. En effet les actions de l'homme privé ne sont qu'au dedans de lui-même ; celles d'un Roi sont hors de lui , répandues dans tout son

Royaume. Pour revenir sur ses pas , pour changer , il faudroit en quelque sorte qu'il changeât l'État. Si quelques passions l'assiégent encore au dedans de lui-même , mille vertus le défendent au dehors. Tout lui retrace ses vertus ; de sages Magistrats établis dans les Tribunaux , d'habiles Généraux à la tête de ses armées , enfin autour de lui des Ministres désintéressés & intègres ; c'est par - tout le Prince religieux , un sage , un pere , un chrétien , un Roi accompli. Sa Religion , sa gloire , son intérêt , l'habitude , tout l'enchaîne à Dieu & à l'État. Heureux les Peuples à qui la Religion forme de bonne heure des Souverains !

Si la Religion n'a pas jetté en lui de profondes racines , si son enfance a été livrée à des hommes faibles , à des hommes qui n'ont qu'un masque de vertu , ils lui dissimulent tous ses devoirs , & le préparent à être le jouet de toutes les passions. Des Courtisans l'attendront au sortir de l'enfance , & présenteront à son cœur avide les vices les plus agréables. Ces infortunés Sujets que la Religion rapproche des Rois , comme des frères ou plutôt comme de véritables enfants , ils

les lui montreront à une distance infinie. Cet homme rustique , lui dira-t-on avec des discours enveloppés qui le tromperont , laboure son champ pour vous payer des subsides ; cette femme dans le fond des hameaux donne le jour à une nombreuse postérité pour vous fournir des Soldats. Qu'importe que ces bras robustes soient l'appui de sa vieillesse , ils sont un don que vous fait la Nature pour agrandir vos domaines , étendre votre puissance & la terreur de votre nom. Le trésor de l'État est comme une mer où viennent se rendre toutes les richesses ; ce n'est point une source qui doive se répandre ensuite sur la Nation. Quelles leçons funestes !

Le Prince ne regne plus que pour lui seul ; il fait que ses Sujets sont à lui , mais il ignore qu'il est encore plus à ses Sujets. Il ne demande compte aux Ministres de ses volontés que de la partie d'administration qui intéresse sa gloire , ou plutôt son ambition & sa vanité , & jamais de celle qui regarde le bonheur de ses Peuples. Il écarte d'auprès de lui tout ce qui lui retrace des idées de justice , & l'image

d'une Religion qui lui est importune. La carrière de ce Prince est un abîme qui se creuse de plus en plus ; il s'y enfonce sans cesse ; la vertu ne parle plus au fond de son cœur que par des remords qui le déchirent , mais qui ne le changent pas ; les paroles que le Très-haut toujours miséricordieux lui fait annoncer par la bouche de ses Ministres , ne connoissent plus la route de son cœur. Ce sont des traits lancés contre un rocher. Le Ciel lui commandoit d'être pacifique , & il ne cherche qu'à conquérir ; de se montrer le pere de ses Peuples , & il les gouverne en maître absolu ; de faire préssider à ses choix la Raison & la Religion , & ses passions toutes seules élisent les Magistrats , les Guerriers & tous les Chefs d'administration.

Un Prince irréligieux est donc une calamité publique. L'infidélité d'un homme ordinaire ne nuit qu'à lui seul , ou tout au plus à quelques hommes obscurs comme lui & qui l'environnent ; dans un Monarque tout ce qui est en lui participe à son autorité souveraine , ses vertus & ses vices sont Roi comme lui.

Telle est la confusion qui regne dans ce

Empire où le Prince ne gouverne point par l'inspiration de la Religion ; mais celui qui est docile à sa voix rend toujours ses Peuples plus heureux. La douceur des vertus chrétiennes amollit cette insensibilité , cette fierté dure qui accompagne presque toujours le caractère des Grands ; elle rend un Monarque humain , populaire , compatisant. Tout le rappelle à cette égalité précieuse de la Religion , comme adorateur du même Dieu que ses Sujets , & participant aux mêmes mystères , égalité qui rend le gouvernement bien plus paternel. Ces fonts sacrés où le Monarque a été porté comme le moindre des Sujets , ce même caractère imprimé sur le front , ce même Temple , ce même banquet , ce même autel , ce même anéantissement devant l'Etre éternel , tout le rapproche de son Peuple , tout lui apprend à tempérer la majesté du Trône.

La clémence est dans ses traits , le pardon sur ses lèvres , la douceur dans ses paroles. Prompt à oublier les insultes , il brise le trait qui a blessé son cœur. A l'imitation du Tout-puissant , il dit à ses Ministres : » Pardonnez ,

non pas seulement une fois , mais tant que le repentir accompagnera la faute , & que l'Etat ne souffrira point des actes de ma clémence. Sur-tout que ce ne soit jamais ma vengeance que vous exercez. »

Les trésors de l'Etat sont dans sa main comme ceux de la Religion dans les mains des saints Ministres , toujours prêts pour satisfaire aux besoins , toujours promettants de nouvelles graces.

Un pareil Prince offre un spectacle intéressant. Le Christianisme a fait passer dans son ame cette Philosophie touchante & sublime qui est la base de la Religion.

Si le Prince a été fidèle à la Religion , si ses vertus ont fait la félicité de l'Etat pendant les beaux jours de sa vie , il continuera & achevera sa carriere avec la même gloire. Nous avons vu la stabilité de son regne depuis son adolescence jusqu'au moment où il entre enfin dans la vieillesse. Les vertus se sont accumulées dans son ame ; il va les déposer dans le sein d'une postérité nombreuse , qui imitera ses exemples & perpétuera ses leçons ; il laissera ses vertus sur la Terre , &

emportera avec lui sa gloire & les larmes de ses Peuples.

Ne précipitons point ses pas vers le tombeau; contemplons ces derniers instants de son gouvernement. Le caractère vénérable de ses loix fait la splendeur & la sureté de son Royaume. Le bien est devenu un besoin, & la constitution même de sa Monarchie. Plus il voit le terme de sa carrière, & plus son ardeur se réveille, se ranime pour remonter les ressorts de l'État, & le renouveler dans toutes les vertus qu'il fait régner avec lui. Le Courtisan n'ose plus tendre de pièges à son cœur, ce Roi les connaît tous; la dissimulation n'est plus un moyen de le tromper, ou plutôt le Courtisan lassé de feindre & de ne paroître que vertueux, est devenu vertueux lui-même, entraîné par le pouvoir de l'exemple & de l'autorité.

Le gouvernement ne tient rien de la folie de ce Roi vieillard; la vertu le soutient dans ses derniers instants: car le Ciel traite avec la même clémence l'enfance & la vieillesse des hommes, il protège & soutient l'impuissance de ces deux âges. Il doit même da-

vantage à celle-ci, la récompense des anciennes vertus. Un Empire est heureux sous un pareil Prince. Aucune agitation soudaine, aucune vicissitude, aucune innovation ne trouble l'ordre, tout est stable; grave & sérieux. Toutes les passions sont éteintes, aucune n'entre dans l'administration. L'État est gouverné comme l'Univers par son Auteur. Le Prince est en quelque sorte mort pour lui-même; il ne vit que dans ses Sujets, par les loix qu'il leur a données.

Ajoutez à ces avantages cette longue possession de crédit & de considération chez les Nations étrangères. C'est le Patriarche des Rois; il commande par ses cheveux blancs hois de son État, comme au milieu de son Peuple par ses vertus paternelles. La déférence à ses désirs est d'autant plus entière, qu'elle est libre & pleine de gloire. Ce n'est plus par la force qu'il intimide, qu'il obtient les respects & les égards des autres Rois; sa main tremblante ne peut plus soutenir l'épée; ses conseils ne reçoivent plus cette impression soudaine & dangereuse d'une ame bouillante qui rompt dans un instant des traités & des alliances,

alliances , répand la confusion & le trouble chez les Nations. Il commande par l'autorité d'un vieillard , & d'un vieillard Roi.

Le couchèr de cet Astre sera aussi bienfaisant que l'a été le moment le plus brillant de sa carriere , lorsqu'il couvroit tout l'horison de son feu ; ses derniers regards sur le monde feront des regards vivifiants. Transportez-vous à ce dernier moment où ce vieillard entouré des Grands de son État , environné de ce sombre cortège qui annonce un Roi près de succomber à la mort , appelle auprès de lui ses jeunes enfants. Entendez ses dernières paroles , elles laisseront l'impression la plus profonde. La seule tradition de ses vertus & de ses maximes gouvernera longtemps l'État après lui. Ses volontés marquées du sceau de la Religion , seront un dépôt précieux où le nouveau Monarque puisera le bonheur de ses Sujets. Ce nouveau Juda en recevant le sceptre des mains de son pere , lui fera serment de rester fidele au Dieu de ses aïeux ; & s'il oublie quelque temps sa promesse , l'image de ce pere , toujours vivante dans son ame , la lui rappellera.

Le triomphe de la Religion ne seroit point entier , si le Prince qu'elle fait régner avec justice , & dont elle rend le gouvernement stable & permanent , n'obtenoit encore les honneurs , les éloges & l'admiration de la Terre. Nous osons le dire sans craindre la censure des hommes profanes , les Nations quels que soient les principes , & l'esprit qui les dirigent , accordent une haute estime aux Princes Religieux.

Dans les siecles de ténèbres on n'estimoit guères dans la Religion que les pratiques. On étoit grand à mesure qu'on savoit plier davantage sa tête sous le joug de la superstition. Les Nations modernes en s'éclairant , ont été plus judicieuses & plus justes. En attaquant même le Christianisme , on a admiré son esprit ; en contemplant de plus près ses maximes , on a été ravi , entraîné : plus on les a pénétrées , plus on les a trouvées sublimes ; l'économie de la Religion a retracé l'image de ces édifices simples & majestueux , qui chaque fois qu'on les considere , laissent toujours appercevoir des beautés nouvelles. Jésus-Christ contemplé à côté du fils de Sophronie a paru

grand, & plus grand que ce Philosophe ; je ne dis point assez, Socrate est toujours resté au rang des hommes, le fils de Marie a paru un Dieu. La morale chrétienne fait des hommes accomplis ; & si elle élève si fort les plus obscurs de ses disciples, à quel degré ne doit-elle pas porter la vertu d'un Roi ? Elle lui ouvre mille routes pour accumuler sur son règne, la prospérité & la gloire ; & si elle brille dans son administration, qui lui refusera l'estime ? Admirera-t-on davantage un Monarque dont la morale n'a pour appui que des systèmes incertains & flottants, qui suivent la révolution des opinions, & qui peuvent être détruits en un instant, comme un instant les a fait naître ? Je veux que l'homme prévenu refuse extérieurement son suffrage à un Prince religieux ; qu'il nous dise s'il ne préfère point son empire à tout autre gouvernement : il l'avouera sans peine. Ce qu'il préfère n'est donc point ce qu'il admire le plus : quelle contradiction !

Il craint l'abus des vertus chrétiennes. Avouons qu'elles peuvent être mêlées avec des défauts dans des hommes à qui la Religion

les Grands Rois , & qui rendit si heureuse, une de nos Provinces , a rempli toute l'Europe, de l'éclat de ses vertus paternelles. *

Nos larmes qui coulent encore & celles de l'Europe rappellent un objet plus cher. Le Ciel dans sa clémence avoit donné un Prince à la Terre ; la Religion avoit mis en lui toute sa complaisance : glorieuse d'avoir consommé son ouvrage dans un court espace d'années , elle s'est hâtée de moissonner de si beaux jours. Un deuil universel a couvert les Royaumes ; les jalousies les plus profondes & les plus invétérées ont cédé à la gloire de son nom & à ses vertus. Quel autre Prince dans aucun siècle , a jamais obtenu les mêmes éloges ? Peut-être ignoroit-on encore que la Religion pût former des héros aussi accomplis.

Hommes profanes qui refusez des éloges à de tels Princes , offreuz-vous de les mieux instruire ; demandez-vous qu'ils quittent pour vous l'École du Christianisme ? Eh bien , la Religion vous les abandonne , elle ferme ses trésors. Bannie par vous de la Terre , elle va remonter dans les

* Stanislas.

Cieux pour n'en plus descendre. Vos Princes seront livrés à vos vertus impuissantes. Fatigués peut-être un jour de leurs injustices, des maux que vous causeront leurs passions, vous implorerez le secours du Très-haut, il ne vous exaucera point. » Vous avez, vous dira-t-il, vos terreurs, vos menaces, allez les étaler aux yeux des Rois, & les intimidez : allez, montez dans ces Tribunes sacrées où je faisois autrefois retentir la voix de mes Ministres ; faites gronder & sortir le tonnerre de cette nuée où ma gloire ne repose plus. »

Dangereux réformateurs, quelle autre garde vigilante tiendrez-vous devant les Trônes, pour veiller au bonheur des Peuples, si vous en écartez cette Religion sainte qui fixe les Rois avec un regard sévere, & qui de son doigt immobile leur montre au-delà du temps l'Éternité ? Quel sceau mettrez-vous sur leurs jugements, si vous en arrachez celui de la Religion qui y repose avec tant d'autorité & de sûreté depuis tant de siècles ? Si vous profanez dans nos Temples cette gloire de Dieu qui les remplit, & que les Rois comme le reste des hommes y révèrent avec un saint effroi.

332 D E S C A U S E S

croyez-vous qu'il sera en votre pouvoir d'y faire descendre une nouvelle gloire ? Enfin si vous enlevez du fond des cœurs le don le plus précieux du Ciel, comment remplirez-vous ce vuide immense ?

Illustre Rejetton de tant de Rois, aucune passion, aucun système n'avoit pu ébranler cette Religion dans votre Auguste Pere ; son ame en étoit tellement pénétrée & remplie, qu'elle avoit continuellement besoin de s'épancher & de se répandre au dehors : alors on croyoit voir le sanctuaire même de la Divinité s'ouvrir. S'il vous appelloit auprès de lui, il vous parloit sans cesse de Dieu, de sa Religion, & vous la montrroit avec les traits les plus aimables. Quelles leçons sublimes il vous donnoit ! Il n'est plus, mais son cœur veille toujours à vos côtés.

Lorsque le vaillant Clovis posa le Trône des François, la Religion sortit des mêmes fondements, & s'éleva pleine de gloire. Vous respecterez une origine si antique & si sacrée, & ces autels où nos ancêtres ont juré la foi à nos Souverains. Il ne suffiroit pas que la Religion fût dans votre cœur, vous la ferez

pratiquer & aimer à la Nation ; le Ciel vous fournira tous les moyens nécessaires pour la maintenir dans votre Royaume. Vous assurez ainsi votre bonheur & le nôtre.

L'organe de la Religion des Rois auprès des Peuples , ce sont les saints Ministres ; leur rapport avec l'ordre public est aussi intime que la Religion est étroitement liée à la constitution des États ; c'est l'objet le plus sérieux de l'attention d'un Monarque , & c'est ici le lieu de traiter une matière aussi importante.

DE LA RELIGION
DANS LES SAINTS MINISTRES.

DES PONTIFES.

Si je m'arrête ici à montrer l'influence de la Religion des Pontifes sur les mœurs publiques, c'est moins pour offrir le tableau de leurs devoirs , que pour embrasser toutes les parties du plan de cet Ouvrage , & ne négliger aucun des objets qu'il comprend. J'envisage la Religion dans ce premier ordre , comme faisant une partie essentielle de l'économie publique. Qu'on n'imagine pas cependant que je la sépare des principes in-

terieurs & fondamentaux sur lesquels elle est établie ; si elle n'avoit pas ce premier appui , elle ne pourroit être une partie de l'ordre. Tout ce qui n'a pas ce fondement s'écroule & périt.

Les Pontifes dans la Société publique ont deux principaux rapports , l'un avec le Souverain , l'autre avec les Peuples. Le lien qui les attache au Souverain est un lien d'obéissance comme Sujets , d'autorité comme Ministres de Dieu. Sur le premier rapport est fondé le bien que les Pontifes procurent à l'État. Ils exécutent les ordres suprêmes du Monarque auprès des Peuples : ils font révéler son pouvoir , & le diadème qui orne son front : ils font aimer son sang , intérètent les Sujets pour ses vertus , font respecter en lui l'image du Très-haut , & l'onction qu'il a reçue. C'est dans leur bouche que les ordres de rigueur sont toujours interprétés par la justice : la facilité du pardon est expliquée par la clémence. Les charges les plus onéreuses , ils les présentent comme des besoins publics , le joug de l'autorité comme nécessaire & aimable : enfin ils ne séparent

Jamais le Monarque & la Religion : alors l'autorité & l'exemple des Pontifes entraînent les Peuples ; alors ils établissent le pouvoir du Monarque sur des fondements inébranlables. Ils montrent son Trône s'élevant comme du milieu du Sanctuaire, reposant sur les mêmes fondements que l'autel : car outre que la puissance souveraine découle éminemment de Dieu, l'onction du front des Rois les associe en quelque manière au Sacerdoce.

Les Pontifes rendent aussi le nom du Souverain respectable, parce que leur conduite honore son choix ; qu'ils impriment à la portion de puissance qu'il leur confie, cette douceur & cette bonté qui caractérisent la puissance d'en-haut ; que l'exercice du pouvoir dans leurs mains sacrées n'a rien de l'homme ; qu'à la tête du précieux troupeau qu'ils gouvernent, & des Provinces où ils exercent une autorité sainte, ils montrent ce vif intérêt, cette tendre charité : sentiment si noble, si touchant, si digne de la qualité de peres, de Pasteurs, de défenseurs, de consolateurs des Peuples ! alors ils remplissent dans toute

l'étendue , le devoir de premiers Sujets du Monarque ; car ils sont par l'éminente prérogative de leur caractere le modèle , la regle & la loi des autres Sujets.

Les Pontifes ont avec le Monarque un autre rapport plus glorieux ; aussi leur impose-t-il un fardeau plus redoutable. C'est à eux que le Très-haut a dit , » Prophètes & Pontifes , allez vers les Rois & enseignez - leur mes volontés. Que les portes de leur Palais s'ouvrent devant vous. » La Religion seule est un lien suffisant pour attacher les Rois à leurs Peuples , & la main des Pontifes tient & ferre ce lien. Placés entre le Monarque & les Sujets , ils tempèrent l'éclat du diadème dont la gloire opprimeroit la multitude ; ils portent jusqu'aux pieds du Souverain tous les vœux , tous les soupirs ; ils lui exposent les besoins publics , lui révèlent l'état des Provinces , des Villes qu'ils gouvernent , & des moindres Hameaux ; c'est un beau spectacle que cet ordre établi par la Providence : le malheureux verse ses peines dans le sein de son Pasteur , celui-ci dans le sein de l'Évêque , l'Évêque dans le sein du Ministre chargé de cette

partie du Gouvernement, le Ministre enfin dans le cœur du Monarque.

La confiance du Prince dans les Pontifes est d'autant plus intime, que la vérité a sur leurs levres un caractère sacré & tout divin; que leur cœur est comme un sanctuaire secret où reposent des vérités importantes que d'autres organes ne peuvent porter jusqu'à lui. Les Peuples réverent dans les autres Ministres établis par le Prince, des Chefs dignes de tous leurs respects, & de la plus profonde obéissance: mais le caractère de leur pouvoir n'est point de s'étendre & de pénétrer jusqu'au fond des cœurs. Les Sujets offrent les tributs à leurs pieds, mais leurs soupirs, mais leurs larmes sont pour leurs Pasteurs. C'est au Pontife que cette illustre veuve, cette noble infortunée vient révéler ses douleurs amères, en le conjurant d'obtenir du Monarque qu'il daigne lui accorder quelque soulagement, prendre en pitié ses tendres enfans, diminuer le poids de ses charges, hélas! peut-être réprimer les excès de ce fils indigne du sang des plus respectables aïeux.

Dans le sein de ce Pontife sont déposés

les secrets que ce Chef de famille n'ose dévoiler à ses proches, à ses enfants, à son épouse; ces chagrins impénétrables pour ses amis les plus intimes, pour ses Concitoyens, pour sa Patrie, pour toute la Terre, ce Pontife seul & le Ciel les connaissent. Cette honte courageuse d'un généreux & vaillant Militaire dénué de secours, se dévoile toute entière à son cœur; & ce zélé Pontife va à son tour l'exposer aux Ministres de l'État. C'est donc par les saints Pasteurs, qu'un Roi est véritablement le Pere de son Peuple; c'est par eux que ses entrailles reçoivent la plus vive & la plus tendre émotion.

N'écoutant que leur charité, ces Pontifes font des représentations au Prince: ils le supplient, le conjurent de modérer les charges publiques; & le Prince docile à leur voix, se relâche des impôts onéreux, diminue ceux qu'il est forcé d'exiger; sur-tout il étouffe des idées d'ambition, d'agrandissement, de conquête qui demanderoient de plus forts subsides. Ainsi il est en même temps pere, Roi & protecteur de ses Sujets.

La force des discours des Pontifes auprès du Monarque surpassé celle des Ministres de

la parole sainte. Là c'est la plenitude de l'autorité & de la puissance, une liberté noble ; ici un zèle retenu sans cesse par la crainte d'aigrir les secrets sentiments de celui qui écoute. Les Orateurs sacrés ne parlent au Souverain que devant une nombreuse assemblée ; redoutant d'affoiblir aux yeux de la multitude la majesté souveraine, ils accompagnent leurs discours d'une extrême circonspection ; placés dans la tribune sacrée, comme le saint Législateur sur le sommet de la montagne, ils sont enveloppés d'un épais nuage qui obscurcit leur gloire, & laisse des ténèbres entre l'Envoyé de la parole & ceux qu'il instruit. Mais les Pontifes introduits dans le lieu le plus caché de l'habitation du Monarque, admis à son intimité, seuls avec lui, lui parlent à découvert, versent immédiatement dans son cœur leurs soupirs, leurs joies ou leurs douleurs. Ils éclai- rent ses jugements, rassurent ou effrayent son ame.

Leurs mœurs simples & graves, leur caractère sérieux & vrai, leur seule présence, tout est un avertissement & une leçon éloquente

pour le Monarque (a). Il semble que les objets qui doivent continuellement l'occuper, soient marqués sur leur front. Sur celui du Grand-Prêtre, on lisoit le nom du Très - haut, & sur son cœur celui des Tribus. Un Souverain a-t-il besoin de se rappeler d'autres pensées : le Ciel & son Peuple ?

Convaincus de l'importance, de la nécessité, & des droits de leur ministere, les Pontifes ne sont jamais oisifs. Ils veillent comme la sentinelle de Jûda ; ils ne souffrent point que des hommes méchants, versant le poison dans des coupes enchantées, le présentent au Prince. Ils repoussent du Trône les scandales de l'irreligion ; car ses traits acquérant ici plus de force, vont frapper ensuite plus sûrement les cœurs des Sujets. Si ces traits funestes se sont arrêtés & enfoncés dans l'âme du Monarque, ils

(a) Louis XIV en voyant Bossuet se promener dans le Parc de Versailles, étoit frappé de la gravité de ce Prélat, & de son extérieur modeste. *Cette grande calotte de l'Évêque de Meaux, disoit ce Prince, m'inspire du respect.*

(Anecdote particulière de la Cour de Louis XIV.)
les

les arrachent ; ils détournent la foule importune des passions qui se présentent à lui sous tant de formes ; ils inspirent au Prince la piété , l'amour & le zèle de la Religion ; ils rompent les trames qu'on forme contre elle. Ils entretiennent , autant qu'il est possible , la paix & l'union parmi les Courtisans , réconcilient les esprits divisés.

Sur-tout leurs entraillles leur rappellent sans cesse le souvenir du troupeau qui leur est confié : un tendre amour y ramène tous leurs sentiments & toutes leurs pensées ; c'est là la consolation des Peuples , lorsqu'ils sont privés de leurs Pasteurs. Comme chaque Prince à ses envoyés dans les Cours amies , les Sujets sont auprès de leur Souverain leurs Pontifes ; ce sont comme des Ambassadeurs naturels pour défendre continuellement nos droits , nos intérêts & nos fortunes. Où les autres Ministres ne peuvent que supplier , là Religion leur permet & leur commande de parler avec l'autorité du sacerdoce ; ils peuvent dire au Prince : il ne vous est point permis ; Dieu , du haut du Ciel vous défend , il vous ordonne par notre bouche. . . . préroga-

Q

tive augustin qui tire sur-tout sa force de la sainteté.

Avec de dignes Evêques, le Souverain voit toujours la route qu'il doit suivre ; il n'ignore aucun de ses devoirs. Tous les replis de son cœur sont accessibles à leurs prières, & à leur pouvoir. Ils ont dans les trésors de la Religion tous les moyens pour triompher des penchants du Prince, & pour encourager ses vertus ; tantôt portant dans leurs mains les grâces du Ciel, & tantôt ses tonnerres ; tantôt se montrant des François de Sales, des Fénelons, & tantôt des Béfides & des Amboises.

La principale force des Pontifes naît de leur union ; cet assemblage formidable de lumières sacrées inspire le respect & la soumission. Émanation de la sagesse d'en-haut, lorsqu'elles sont unes, on sent qu'elles dérivent de cette source éternelle, & on se montre docile. C'est comme cette lumière admirable qui couvre toute la Terre : plus ses rayons sont réunis, & plus ils ont de chaleur & de force, plus ils éclairent.

L'autorité de ces Princes de l'Église augmen-

te encore par leur union avec les inférieurs, surtout lorsqu'ils élèvent leurs coopérateurs à ce degré de considération, de dignité, d'honneur & d'estime qui rend l'Apostolat aussi auguste que profitable pour les Peuples. De cette union résulte cette multitude innombrable de biens qu'embrasse le ministère.

Le Pôntife communique sa charité à ceux qui après lui sont les chefs de la milice sainte; Ceux-ci l'entretiennent dans les Pasteurs des ames: ces derniers répandent cette chaleur divine dans ceux qui portent avec eux le fardeau des consciences. Enfin tous excités par le plus noble zèle, partagent à l'envi les honorables fatigues du ministère, & excitent dans les dernières conditions, l'amour des devoirs, de la piété & de toutes les vertus.

La Société se trouve heureuse; lorsque les premiers Pasteurs sont animés par l'amour du bien. Représentez-vous un Pôntife occupé de cette unique pensée; & croyez malgré notre corruption que tout pliera sous sa charité. La sainteté, s'il m'est permis de le dire, est aujourd'hui chez toutes les Nations, comme autrefois les Sciences, obscurcie, étouffée;

faites-la sortir du milieu de ses ruines, vous verrez qu'elle aura sur l'endurcissement des hommes la même puissance que les Sciences ont eue sur l'ignorance, lorsqu'elles ont éclaté. Il est difficile de résister long-temps au pouvoir de la sainteté & de la charité. Par la premiere les Pontifes se montrent les Ministres du Très-haut ; par la seconde, ils sont les Pasteurs des Peuples. C'est par la charité qu'ils s'attirent tous les cœurs, principalement lorsqu'ils répandent leurs largesses sur des familles malheureuses ; que par le poids de leur dignité & de leur ministere, ils maintiennent l'ordre public, la paix, l'union, & l'harmonie dans les villes : alors ils sont révérés, considérés comme des Divinités secondaires. Tous les respects, les honneurs, les hommages sont pour leur caractère éminent. Chacun se porte vers eux par le même penchant qui entraîne vers Dieu. Le bien extérieur des Cités, comme le bien invisible & secret, tout est en leur puissance.

Il est temps de considérer leurs coopérateurs. Unis aux Pontifes par les liens les plus étroits, les plus immédiats & les plus intimes, ils ne doivent point en être sépa-

rés. Hâtons - nous de montrer leur influence sur l'ordre public.

DES PASTEURS OU CURÉS.

TANT qu'il restera quelque sentiment de tendresse sur la Terre , il sera pour les Pasteurs : ils feront toujours l'amour & les délices des Peuples. Par nos constitutions modernes , & par l'état actuel de la discipline de l'Église , ce sont eux qui ont la plus grande influence sur le bien général de la Société. Toute l'autorité que le cœur peut céder , les Peuples la leur abandonnent toute entière. D'ailleurs le Prince ne peut administrer l'État que par des causes secondes. Or dans le nombre de ces causes , les Pasteurs sont ceux qui exercent l'autorité la plus douce & la plus efficace. La puissance publique par sa nature tient beaucoup de la force : elle n'obtient souvent des Sujets que ce que la faiblesse ne peut refuser : le Pasteur au contraire possède tous les ressorts qui agissent sur l'intérieur ; & comment lui résisteroit - on à

246. D E S C A U S E S

son pouvoir ne tient rien de la domination ; les esprits se soumettent à ses lumières , les cœurs à sa charité. Son œil est dans les consciences , celui des Magistrats n'est que sur les fronts.

Représentez-vous de zélés Pasteurs répandus dans tout un Royaume. Le bien de chaque cité , de chaque hameau s'opere par eux. Ils reçoivent les premiers dans leur sein , les secrets les plus cachés ; ils réconcilient les peres & les enfants , les époux désunis , les amis divisés. C'est par leur sagesse que la honte des familles n'est point révélée , que les peres dissipateurs sont ramenés à l'amour de l'ordre , les prodigues à l'économie , les avares , à la générosité , les cœurs insensibles , aux sentiments de charité , les ames corrompues & plongées dans les désordres , à la régularité des mœurs ; ils font adoucir aux enfants le joug trop sévere des peres , rendre à ceux-ci les devoirs que des fils dénaturés leur refusent. Quelque revers soudain arrive-t-il à un chef de famille , aussitôt le pieux Pasteur vole à son secours. Sa main charitable verse en secret dans son sein tout ce que

sa générosité paternelle lui permet d'y répandre.

Par lui les abus de l'autorité sont repris avec courage & sans ménagement pour le rang : les scandales qui retentissent dans le temple de la justice sont étouffés, les contestations apaisées, les différends terminés sans débats, sans frais, sans altération des sentiments mutuels d'attachement & d'estime. L'épouse qui vient de perdre son époux, seule ressource de ses jours, ce père qui voit périr son unique fils a aussi-tôt auprès de lui ce Pasteur respectable pour Ange consolateur : c'est l'ami, le père, le soutien, l'âme, la vie de tous les citoyens. Voyez-le traversant la Place publique, avec quel respect, quelle vénération il est abordé ! Vous diriez ces anciens Patriarches au milieu d'une postérité nombreuse, juste récompense de leur piété envers le Dieu créateur & envers les hommes. Ce Pasteur est un trésor du Ciel placé sur la Terre, & toujours ouvert pour le bonheur des Peuples. C'est lui qui étanche la soif du pauvre, qui soutient, qui relève la modique fortune de ce Commerçant, dont les engagements impré-

vus surpassent les forces, & à qui des enfants abandonnés demandent envain les secours les plus pressants.

Il empêche par ses charités, l'oisiveté de cet Artisan malheureux ; il détourne du crime cet infortuné, auquel il ne reste en quelque sorte que le poignard, ou la charité de son Pasteur. Il arrête le débordement des Cités. (a) L'abîme de la débauche est fermé par lui ; les nouvelles générations ne viennent point s'y précipiter & s'y perdre ; il rend aux familles, à ses concitoyens, à la patrie, à la postérité, des hommes qui n'auroient point existé : doutez-vous encore de son influence sur le bien public, de l'influence de cette Religion qui le conduit & qui l'anime ?

Dans le saint Temple, les mains tendues vers le Ciel, il prie pour ce bon Peuple ; la piété publique vient se renouveler dans son recueillement & dans sa ferveur au milieu de

(a) Si les Pasteurs de la Capitale n'ont point le bonheur d'opérer tous ces biens, ceux des Provinces sont plus heureux dans l'exercice de leur zèle & de leur ministère.

la célébration des saints mystères. Il est digne de vous être offert dans une fonction du sacerdoce aussi auguste qu'importante pour l'ordre public. Vous l'avez vu chez l'orphelin, un tuteur vigilant ; chez la veuve désolée, un consolateur ; chez ce commerçant vertueux, un père nourricier ; dans le sein des familles, un conciliateur charitable ; chez ce Grand endurci, un nouveau Prophète, un Nathan ; à l'autel un Ministre du Très-haut ; dans ce Tribunal élevé à la Justice de Dieu & des hommes au milieu du S. Temple, voyez-le tout à la fois Ministre, Prophète, Juge, Intercesseur, ami généreux, père tendre ; c'est Dieu même versant toutes ses consolations dans le cœur des hommes.

Ne demandez plus si le ministère du Prêtre est utile à la Société : transportez-vous ici & prononcez. Que de noirs desseins il étouffe dans le fond des coeurs ! Que de complots vont s'ensevelir à jamais dans ce sein paternel ! quel deuil, quelle honte il épargne à ce père ! que de flammes dangereuses éteintes dans cette nuit formidable où sont enveloppés le Juge & l'homme qui s'accuse ! Quel

Secours puissant, quel soulagement à la confusion, que ces ténèbres sacrées & ce secret inviolable ! Ici le repentir excite les larmes, les larmes ramollissent le cœur, le cœur révèle ses crimes, & le coupable proteste de réparer les torts qu'il a causés, tient sa parole, & son serment (a). Ici la pudeur sans expé-

(a) Le but que nous nous proposons dans cet Ouvrage nous détermine à rappeler ici un fait dont nous avons été témoins, & qui prouve que la politique regarde la confession comme très-avantageuse au gouvernement & au bon ordre. Il y a environ une douzaine d'années qu'un Catholique de Suisse du Canton de Fribourg, ayant trouvé une somme considérable d'argent sur le chemin de Berne à Fribourg, la retint ; ayant été le confesseur, son Directeur l'engagea d'aller déposer dans les mains des Magistrats de Berne, la somme qu'il avoit trouvée sur les Terres de ce Canton ; il le fit. Cette action causa une sensation considérable parmi les Protestants, & les Magistrats ayant renouvelé en 1758, les Ordonnances pour le Clergé du Pays de Vaud, ils y recommanderent la confession, avec plus de soin qu'ils ne l'avoient encore jamais fait dans leurs anciens règlements ; sur-tout on voit une différence sensible entre

rience trouve des conseils ; un cœur agité par les passions , une ancre inébranlable qui le

ceux-ci & les loix consistoriales pour la Ville & République de Berne , de 1739 & 1743. Voici un Passage remarquable du Réglement du Pays de Vaud , Titre 13 , Art. 6. *Ce ne sont que les abus de la confession que la bienheureuse réforme a abolis* ; on ajoute que la confession est de la premiere institution. C'est , dit-on , la doctrine & l'ordre de l'Apôtre S. Jacques ; ce mot d'ordre est bien fort & fait bien sentir le but des Magistrats. A l'Article suivant , on dit que le Pasteur doit obliger le Pénitent à la restitution lorsqu'il y a lieu. C'est ce fameux mot qui placé ici d'une maniere assez isolée , a donné occasion aux Catholiques de lier ces nouvelles loix à l'événement dont nous avons parlé. Il est vrai que l'Art. 6. dit qu'on peut se confesser aussi à un simple Fidele ; mais il paroît que c'est pour ne pas faire un aveu trop formel du dogme de la confession. En effet dans les Articles 7 , 8 , & 9 , on ne porte les regards & l'attention des Peuples que sur les Ministres comme dispensateurs des graces de la confession. Voyez *Recueil d'Ordonnances pour les Eglises du Pays de Vaud , Berne 1758* ; comparez-les avec les *loix consistoriales de la Ville & République de Berne : Berne 1746*. Au reste , cette action a été publiée par les personnes les plus respectables.

raffermit contre les dangers. Soyons équables : armons - nous d'une véritable Philosophie ; écoutons cette saine politique qui n'est que la Raison même , & nous conviendrons que ce moyen tel qu'il est pratiqué par de dignes & zélés Pasteurs , fait la plus grande force , le plus grand bonheur des États ; que c'est peut-être le seul moyen qui assure aux nouvelles Monarchies l'avantage sur les anciens gouvernements les plus parfaits.

Il est juste d'ajouter à tous ces avantages , la plus douce consolation qu'un citoyen reçoive de son Pasteur ; je veux parler de cet instant redoutable , où dépouillant ce corps de mortalité , l'homme mourant environné d'une famille vertueuse & chérie , va quitter la Terre , pour entrer dans un nouvel ordre , laisser le temps pour l'éternité. Tous les biens , toutes les commodités de la vie , les plaisirs , la fortune , s'évanouissent pour lui : ses amis , ses proches , son épouse , ne peuvent plus rien pour sa consolation ; son sang glacé dans ses veines , ne lui parle plus pour ses enfants ; ses entrailles paternelles ne sentent plus d'émotion à leur vue ; tout est mort en

lui ; son ame seule , cette ame immortelle ! s'eleve au-dessus de ces ruines , & effuie encore des combats. Foible & abattu , ce vieillard a besoin d'un soutien. Un seul homme sur la Terre peut quelque chose , peut tout pour lui. Les bras de ce mourant , ses yeux , son coeur , colés sur son Pasteur ne le quitteront plus : ses regards iront mourir dans son sein : c'est là qu'il déposera les paroles les plus cachées , ses dernières volontés , les instructions les plus importantes pour ses enfants. Le saint Ministre soulevera cette main défaillante qui va former sur eux le signe sacré , cette bénédiction si révérée chez tous les Peuples , dernier effort , dernier cri de l'amour paternel. Enfin ce généreux Pasteur a fermé les yeux de ce pere ; il vient essuyer les larmes de sa postérité , il découvre à ses fils tout éplorés ses volontés dernières , & grave dans leur coeur avec des traits ineffaçables , les derniers mots qu'il lui a adressés. Cette postérité vertueuse croit entendre la voix même du pere : c'est le même amour , la même sensibilité , la même tendresse. O nobles Pasteurs ! vous méritez d'être

appelés les amis & les peres de l'humanité : Si les hommes méconnoissoient jamais la Divinité , ils retrouveroient sur votre front son image.

Les leçons de ce Pasteur ne seront jamais oubliées ; données dans un moment aussi précieux , entrecoupées par des sanglots & des larmes , au milieu de l'appareil le plus lugubre , de l'effroi de la mort dont la voix qui vient d'appeler ce vieillard , semble retentir encore & se confondre avec celle du Pasteur : données à la vue du cercueil de ce pere , dont les manes semblent errer encore au milieu de cette famille désolée , tout leur rappellera ces leçons , tout leur imprimera le plus profond souvenir. Je crois le voir ce Pasteur recevant sur ce cercueil le ferment des enfants : là ils jurent d'être fideles à leur sang , à la patrie , à la Religion. Non , le souvenir du zèle de ce pieux Ministre ne s'effacera jamais de leur esprit. Toutes les fois qu'ils le verront , sa présence leur rappellera leurs engagements : Frappés d'un soudain frémissement , d'un saint respect , ils s'écrieront : Ah ! voilà celui qui a reçu les derniers soupirs de notre tendre pere ; c'est lui qui a rassuré sur son sort nos

œurs consternés. Quel discours touchant il nous adressa ! Heureux si nous mourons un jour comme notre bon pere a appris de lui à mourir !

Les Pasteurs sont donc tout à la fois les peres & les chefs des Cités. La premiere source du bien est dans leur ministere ; l'ordre public tire sur-tout sa force de leur zèle & de l'exercice de leur pouvoir. Tant qu'il restera des sociétés d'hommes sur la Terre, il y aura ; il faudra des Pasteurs spirituels. Les gouvernements les moins religieux les maintiendront toujours. Fouillez dans les Annales du Monde depuis son origine : portez vos regards sur tous les Royaumes qui existent ; pénétrez au milieu des Nations les plus barbares, vous verrez par-tout des Pasteurs. C'est que l'homme intérieur est le plus difficile & le plus important à gouverner, & il ne peut être conduit que par des Chefs marqués du sceau de la Religion. Les liens de l'autorité extérieure romproient à chaque instant, s'ils ne tenoient aux liens du dedans. Ainsi les membres de la Société les plus utiles, sont ceux qui entretiennent dans le cœur de l'homme, l'accord & la paix avec lui-même & avec les gouvernements.

Il est encore une autre espece de Sages qui influent beaucoup sur l'harmonie publique ; qui partagent avec les Pasteurs la gloire d'écartier des routes du vice , & de montrer celles de la vertu. Ils sont donc bien dignes d'avoir ici leur place.

D E S M O R A L I S T E S ,

Et de leur influence sur l'ordre public.

L'OBJET qui s'offre ici ne frappera ni les yeux profanes , ni les hommes qui n'ont jamais trop réfléchi sur les différentes parties politiques qui composent un État. Qu'importe : présentons cet objet tel qu'il doit être montré ; & ne craignons point de blesser la fausse délicatesse de quelques Lecteurs.

L'homme sent qu'il lui faut une Religion. Son esprit est réveillé mille fois par les traits de sa lumiere , son coeur en a besoin , sa conscience la réclame. Mais ce même homme livré aux affaires du dehors , réfléchit peu sur les principes qui doivent régler sa conduite ; il lui faut un guide. Voyez si dans les affaires temporelles

temporelles un peu importantes, il ne prend point conseil? Capable souvent de diriger les autres, chaque homme sent l'importance d'être conduit & éclairé sur ses propres intérêts. Que doit-ce être dans les objets de la Religion? Préoccupé par ses pensées, ses craintes, ses préjugés, ce Paul a besoin d'un Ananie.

Ce besoin embrasse toutes nos facultés & toutes nos puissances. C'est également une nécessité de l'esprit comme du cœur. L'homme supérieur en talents, s'il est sage, prend conseil & sent la nécessité d'un ami judicieux. Que dis-je, avec moins de lumières, cet ami lui montrera des défauts que le génie ne fait pas toujours appercévoir. L'esprit le plus sublime à qui il faut une sorte d'indépendance pour prendre un plus grand essor, se précipitera, si voulant trop s'élever, il n'y a point sur la Terre un guide assez prudent pour le diriger au milieu de son vol. Or si l'esprit demande à être gouverné, comment pourroit-on livrer le cœur à lui-même? La lumière n'est point son partage, c'est un aveugle, il est fait pour être conduit.

Nous devons bénir l'Etre suprême de cet

Ordre auquel il a soumis nos facultés. Il a voulu attacher ensemble tous les hommes par le lien le plus fort & le plus étroit, enchaîner toutes les ames les unes aux autres. Il faut donc des guides. Un Gouvernement sage doit voir que leur influence sur le plus grand nombre des Sujets est inévitable, nécessaire & infiniment utile. Tous les biens qu'embrasse l'ordre public, sont l'objet de leurs soins & de leur zèle. Esprits indociles, qui semblez leur refuser votre estime, & qui séquez leur joug pour un temps, comptez; s'il est possible, tous les biens qu'ils procurent à la Société, qu'ils vous procurent à vous-mêmes, peut-être sans que vous le sachiez, ou au moins sans que vous en foyez reconnoissants.

Ces hommes pèsent au poids du Sanctuaire; les droits les plus sacrés & les plus délicats du Souverain & des Peuples. Ils enseignent ce que le Prince doit aux Sujets, ce que les Sujets doivent au Prince. Envain l'esprit de l'homme livré à lui-même, dans une continue vicissitude, se laisse emporter à de nouvelles opinions, ces Sages conservent des

principes invariables. La Morale du Monde ; la mode , l'opinion , la Philosophie , la Physique , ce globe même que nous foulons , tout a éprouvé & éprouvé sans-cesse des changements ; la vérité que ces hommes professent ne change point ; la faveur ne les fait point flétrir ; la crainte ne les intimide point ; l'Évangile est leur rempart ; la chaîne de la Tradition des Peres fait leur force ; ils la tiennent d'une main couragéeuse , & la transmettront aux âges les plus reculés. C'est un beau spectacle de la suivre jusques dans sa première origine. Formée par l'enseignement universel & constant de la Religion , elle remonte jusqu'à l'Évangile où elle s'offre avec toute sa pureté : de l'Évangile jusqu'au sein de Dieu , où elle se montre avec toute sa splendeur & toute sa gloire.

Occupés de calmer & de régler les consciences , ces guides ramènent à la justice & à la soumission par le poids de l'autorité. Le Prince fait des loix ; mais le Sujet emporté par sa cupidité , s'appuiant sur de faux principes , s'y soustrait. Bienôt inquiété au dedans de lui ; il consulte ces Maîtres , & ils font ret-

dre au Prince & aux Chefs préposés sur l'administration publique les droits qu'on leur ravit. Que d'hommes chagrins déclament avec amertume, lancent des traits de satyre contre ces Sages qui font rentrer dans les trésors de l'État & dans ceux de mille Citoyens, des richesses dispersées & déjà bien éloignées de leur source ! Ces Sages sont comme ces digues, qui élevées à une certaine distance des fleuves, repoussent les eaux lorsqu'elles sont débordées, & les renvoient dans leur lit naturel.

Que de loix où le Citoyen ne voit qu'une simple peine pour le prévaricateur, & où ces guides montrent une offense contre le Souverain & contre le premier être ! Avec quel zèle courageux, ils tonnent contre ces fortunes rapides qui réduisent à la mendicité, accablent mille malheureux, & épuisent insensiblement le Royaume (*a*) ! Avec quelle fa-

(*a*) Nous croirions souffrir à la vertu, un hommage qu'elle a droit d'attendre, si nous manquions de rappeler ici la conduite admirable d'une femme d'un rang distingué aussi noble par ses

gacité leur ame sensible démêle la volonté réelle du Prince de celle que des hommes avi-

sentiments, qu'héroïque par son courage. Le trait s'est passé sous nos yeux. Elle avoit hérité d'un fond de plus de sept cent mille livres, provenant de différents intérêts dans les affaires. Il y avoit quelque lieu de croire que ces richesses avoient été mal acquises & au préjudice de l'Etat. Cette Dame qui n'avoit qu'un bien très-modique, eut la force de demander l'avis d'un Conseil éclairé, & se soumit à rester dans son premier état de nécessité, plutôt que de quitter avec ses enfans d'une fortune qui seroit injuste. Les paroles qu'elle employoit pour exprimer ses peines, étoient d'une énergie remarquable, & il étoit difficile de les entendre sans émotion. Cette illustre Dame eut toute la gloire de son sacrifice, sans qu'il lui fût onéreux. On ne l'obligea de faire rentrer dans les coffres de l'Etat qu'une petite partie de cette succession, qui y fut reportée par des mains sûres.

Si nous n'avons point vu souvent de traits aussi remarquables, nous en avons admiré mille qui offroient la même délicatesse de sentiments & les mêmes avantages pour l'ordre public. La vertu a donc encore beaucoup de cœurs où elle brille avec toute sa pureté & toute sa gloire. Nous la méconnoissons, parce qu'elle tire de son obscurité même une partie de sa beauté.

des lui prêtent ! comme ils séparent la loi , des abus qu'on s'efforce d'y mêler !

Leur influence va éclater davantage sur l'ordre public. Arrive-t-il un instant critique où le Prince soit forcé , pour le soulagement de l'État , de recevoir en quelque sorte la loi que ses propres Sujets lui imposent (car la main qui tient l'or commande souvent aux Rois) ? ces hommes intrépides feront paroître ici toute leur fermeté & tout leur zèle : s'ils ne détruisent pas le mal en entier , au moins ils le diminueront. Ils remontreront avec force , que c'est un crime d'abuser des besoins du Souverain , pour lui engager des sommes sous la redevance d'un intérêt onéreux. Ils éclaireront par leur doctrine soutenue de l'autorité des plus grands hommes , les esprits ignorants ou prévenus. Inflexibles , leur ministère ne se prêtera à aucun accommodement contre le plus grand bien de l'État. Ils ne promettront jamais la réconciliation avec le Ciel , si le bien public a souffert. De tels Citoyens sont-ils utiles dans les Empires ?

Vous dites , qui les consulte ; qui a recours à

leur autorité ? Beaucoup d'hommes que vous ne soupçonnez point ; qui sous un front tranquille cachent un cœur agité , & qui cherchent à se rassurer ; ce chef de famille qui tient dans sa main les sortunies de plusieurs , & dont la détermination influera peut-être sur la vôtre , sans que vous sachiez par quel canal elle y communique. Qui les consulte ? Vous-même sur le déclin de vos jours. Alors vous vous abandonnez à leur sageſſe pour qu'ils débrouillent ce cahos de votre avenir. Il est vrai que les richesses injustes que vous étalez enfin sous leurs yeux avec une confuſion ſalutaire , ont été longtemps détournées des canaux où elles devoient couler , mais elles retournent à leur destination. Si l'ordre particulier a ſouffert , vous réparerez les dommages qu'il a endurés ; ſur-tout les coiffes de l'État recouvreront ce qu'ils auroient perdu pour jamais , & les Peuples feront foulages à proportion du retour de ces ſommes.

En veillant sur l'État , ces Sages veillent aussi sur eux-mêmes , & toujours pour le bien public. Ils écartent les principes infidieux avec lesquels on veut tenter leur simplicité , leur cas-

deur & leur sagesse. Là c'est une amorce à l'indulgence ; ici un piège à la fermeté ; là une exposition captieuse ; ici mille prétextes couverts de la vérité ; mais leur fermeté marchera d'un pas égal avec leur sagesse. Ils découvrirent ces pièges, & rompront les filets qu'on avoit tendus sous leurs pas.

Leurs regards embrassent tous les intérêts. Cette chaîne d'usures qui s'étend dans tout un Royaume, leurs yeux la parcourent avec des soins infatigables, malgré les détails infinis, les dégoûts innombrables qui y sont attachés. Eh ! quels efforts courageux ne font-ils pas continuellement pour rompre cette funeste chaîne ! Mais en frappant les coupables, leurs mains charitables ferment souvent la plaie qu'ils ont faite. Occupés de l'honneur & du besoin des familles, ils savent que le Ciel se complaît sur-tout dans le repentir. Ils fournissent eux-mêmes les moyens de rendre leurs décisions moins onéreuses. Leur charité les transporte en quelque sorte auprès de ce riche mourant, pour couvrir autant qu'il est possible sa honte, mais sans jamais trahir la vérité des principes ; leur lumière éclaire

ses yeux défaillants & écarte les ténèbres qui l'assiegent de toutes parts. Ils rectifient par les règles de la Loi suprême, de la Société, & de l'État, ses volontés dernières. Si sa piété mal éclairée lui dicte des dispositions réprouvées par les loix, nuisibles à l'ordre, ils rejettentont contre leur intérêt propre des dons mal-acquis ; & si après sa mort, ces dispositions subsistent encore, ils obligeront à remettre aux enfants le dépôt qui sembloit porter une marque sacrée. Mais a-t-il laissé des richesses impures parmi les biens qu'il transmet ? Le zèle de ces guides se tournant vers les premiers enfants de l'État, les malheureux, ils feront verser dans leur sein cette partie de sa fortune qui souilleroit sa postérité. Ils ne craindront pas de remuer la cendre de ce mort ; ils l'honoreroient même en la réveillant pour la purifier de ses moindres tâches.

Citoyens équitables, contemplez sans les préjugés de l'opinion, tous les biens que procurent ces Sages. Attachez de plus en plus sur eux vos regards ; revenez sur les objets que nous vous avons présentés. Voyez cette harmonie qu'ils entretiennent dans la circulation des

sortunes ; avec quel soin ils empêchent ces engorgements dangereux occasionnés par l'avidité des riches ! Admirez leur accord dans les principes fondamentaux du bonheur de la Société. Occupés à faire rendre à tous les États ce qui leur est dû , ils pronoacent avec la même égalité de poids , avec la même balance entre le riche & le pauvre , le foible & l'homme puissant , le Sujet & le Monarque , le Pontife , & les moindres Ministres des Autels.

Leur sagesse en éclairant tous les ordres , porte sa lumière jusque sur les guides des consciences. Ceux-ci se défiant d'une bonté trop naturelle aux ames sensibles , & de l'intérêt qu'inspire l'homme qui s'accuse , ont recours à la fermeté de ces Maîtres de la Loi. Ce sont ici les premières causes du bien. La Religion aussi occupée du soin de l'État , que l'État lui-même , a multiplié ces secours dans la Capitale & dans toutes les parties du Royaume. Du fond de leur retraite , ces Sages répandent dans tous les lieux leurs instructions. Quand je les contemple , ces hommes vénérables qui font parvenir les pre-

miers la sageſſe à ceux qui la diſtribuent aux Peuples , je crois voir ces hautes montagnes dérobées aux yeux des Mortels , cachées dans le fond d'un désert , & qui faſtant couler par diſſérents canaux ſouterrains les eaux que le Ciel leur envoie , vont former pour chaque Cité des ſources abondantes , où la foule vient fe déſaltérer.

Il falloit ce moyen établi par la Providence , je veux dire des Sages dont l'autorité pût ſoumettre les esprits indociles & les coeurs trop endurcis ; des Sages qui ſçouſſent intimider , ramener ces hommes qui ont long-temps opprimé les foibles , & ſe font imaginé que cette oppreſſion étoit l'exercice même du pouvoir ; des Sages qui éclairaſſent de leurs lumieres ces riches parvenus qui après avoir accumulé des trésors dans l'injuſtice , ſe perſuadent que les années , en dérobant la première époque de cette fortune , ont fait évanouir l'iniquité de ſon commencement.

Le Très-haut nous a donné la Religion pour notre bonheur , & a multiplié les moyens de nous rendre heureux. Il ne ſuffiſoit pas d'accorder des guides ; l'homme emporté par

son intérêt & par toutes les passions n'en veut point connoître ; s'il les connoît, il ne sent point le prix de leurs conseils, & la nécessité de leurs lumières. Il falloit un autre ordre de Ministres chargés par état de frapper les oreilles, & de porter le trouble dans le cœur du riche, du voluptueux, de l'homme injuste, de l'opresseur. La Religion y a pourvu.

D E S P R É D I C A T E U R S,

Et de leur influence sur l'ordre public.

L'ÉLOQUENCE de Démosthène foudroyoit plus les armées de Philippe, que toutes les forces de la Grèce. Le Ciel a donné à l'éloquence un pouvoir que rien n'égale dans l'Univers. Les Conquérants subjuguent avec l'épée ; les Tyrans font porter des chaînes ; les Monarques commandent avec les Loix ; les Orateurs avec la parole.

C'est un beau sentiment que celui qu'éprouve un Orateur qui monte dans la tribune. Le silence prépare l'effet des tonnerres qu'il va lancer. Il ne parle point encore, & un froid

saisissement se fait déjà sentir au fond des cœurs. Une foule d'hommes sont assemblés, presque tous sont ses égaux, beaucoup ses maîtres; & le caractère formidable que l'éloquence imprime à son front, le fait dominer sur tous. Il commande, & des hommes libres obéissent; il pleure, & les ames dures sont émues; il se livre à la joie, & les cœurs les plus glacés s'échauffent à l'ardeur de ses discours; vous diriez que des flammes invisibles tombent sur la tête de ces auditeurs. Tous leurs sens prennent en quelque sorte le caractère de l'ouïe pour recevoir ses paroles. Les yeux, la bouche, le corps tout entier ont une manière d'écouter & d'entendre. Par-tout où veut l'Orateur, le glaive de sa parole ouvre des plaies, les guérit ou les laisse saignantes. Tous les objets qu'emploie son éloquence, seroient-ils les plus vils, dès qu'ils sont présentés par lui, offrent un éclat qui éblouit & qui étonne. Il suffit que cette majestueuse nuée ait attiré ces vapeurs grossières; quoique sorties du milieu des eaux les plus corrompues, elle les purifie dans son sein; & vous les confondriez avec les nuages

les plus brillants & les plus magnifiques des Cieux.

Vous diriez qu'il est le maître de tous les éléments, qu'il a un empire souverain sur la Nature ; il souleve des tempêtes & les arrête quand il lui plaît. Il commande aux orages, & aussi-tôt vous croyez les entendre gronder. Il réchauffe, il ranime la cendre des morts sous les pieds de ses auditeurs ; il appelle les siècles passés, & ils viennent se précipiter sous ses yeux. L'avenir s'approche ou s'éloigne à son gré. Sa voix lui fraye les routes les plus secrètes ; renversant mille obstacles, il pénètre dans les cœurs les plus cachés ; il y fait naître tour-à-tour la crainte, le trouble, l'effroi, le calme & la paix : il semble tenir dans ses mains les destinées, laisser tomber du haut de la tribune des chaînes auxquelles chacun vient s'attacher librement. Sa parole frappe les palais des Grands, & les lambris dorés ternis par sa parole, semblent plus vils que la poussière. Il imprime un caractère de majesté à la chaumière du pauvre, & on croit la voir s'élever aussi superbe que la demeure des Rois. Là il vous montre la candeur, la sim-

plicité, la frugalité, l'innocence; ici l'agitation au milieu du calme apparent, l'inquiétude, le dépit, la haine au milieu d'une trompeuse paix. Pouvoir inoui de l'éloquence qui trouble, confond à son gré les éléments, emporte dans des torrents de lumière les esprits, soumet les coeurs à sa loi. N'est-ce qu'un simple Mortel que cet Orateur véhément qui du haut de la tribune domine sur vos têtes? N'est-ce point quelque Intelligence intermédiaire entre l'Etre éternel & l'homme créé?

L'Orateur est - il descendu de la tribune; son éloquence s'y montre encore après lui; toute muette, elle agit, elle presse, elle inquiète, elle importune: la terreur est encore au milieu des auditeurs, aucun n'est rendu à lui-même. La tempête ne gronde plus; mais le calme couvre des orages secrets. Vous direz que cet Orateur est tout entier au fond des coeurs avec toutes les armes de l'éloquence, tous ses mouvements, toute sa force. Comme l'Etre éternel, par-tout où son esprit souffle, il imprime son image.

La parole exerce le plus grand empire sur les hommes; mais où trouve-t-on aujour-

d'hui de ces foudres d'éloquence ? Les institutions modernes ne sont plus propres à former de vrais Orateurs ; il faut à ceux-ci de grands objets à présenter , à discuter , de puissants ressorts à mettre en œuvre , un aliment suffisant à cette flamme dévorante & rapide qui nourrit elle-même à son tour le génie. Or aujourd'hui tout est sous le sceau de l'autorité ; le poids de la coutume , la force des loix ont tout subjugué. Les grands intérêts , seuls propres à réveiller les ames libres , sont discutés par quelques hommes d'Etat dans le sanctuaire le plus secret de la politique. Les causes importantes ne sont plus exposées aux yeux de la multitude. Les Démosthenes n'arment plus les Athéniens ; les Cicérons n'entraînent plus le Peuple ; la foule au milieu des acclamations n'accompagne plus les Orateurs qui ont sauvé la Patrie ; l'éloquence profane voit sa liberté enchaînée par les loix modernes.

La Religion a conservé à la parole sainte toute sa liberté , tout son pouvoir ; elle est encore dans la bouche des Ministre , ce qu'elle étoit dans celles des Pauls , des Tertulliens , des Cypriens , des Athanases , des Ambroises , des Chrysostomes.

Chrysofomes. Fiere , inflexible , indépendante, comme étoit l'éloquence d'Athenes & de Rome , elle porte de plus le sceau de la Divinité.

Examinons ce que l'éloquence sacrée est parmi nous , & l'effet qu'elle doit produire pour le bonheur de l'État. Qu'est-elle à la Cour & dans la Capitale ? elle a bien dégénéré ; ce n'est presque plus qu'une peinture étudiée des défauts & des vices des Grands : une suite de tableaux composés peut - être avec beaucoup d'esprit , de sagacité , & de finesse , mais avec une vaine symétrie & avec froideur. C'est souvent une satyre profane du caractère dominant du siècle , ou quelquefois un composé de maximes imposantes , de sentences qui ne tirent leur origine que de la Terre , de l'opinion & de la Morale qu'elle a enfantée. On peint des vices qui ne sont & ne peuvent être que dans le cœur d'un petit nombre , des vertus qui ne correspondent presque rien à la Nature ; vertus souvent abstraites & arbitraires , & qui n'ont presque rien de commun avec le plus grande partie des auditeurs. On parle d'humanité à un Peuple qui ne veut ,

S

qui ne fait, qui ne peut être méchant ; de patrie, comme si les causes de l'État étoient encore jugées par la Nation, ainsi que dans l'ancienne Rome. On a énervé la force des paroles, quoiqu'on ne puisse ignorer que les sous énergiques donnent la première secoussé à l'âme. On a dénaturé le nom des vertus ; la piété, c'est l'honnêteté des mœurs ; la mortification, la sobriété ; le prochain, son semblable. On a substitué le mot de bienfaisance à celui de charité chrétienne ; un mot philosophique, à une expression brûlante ; Orateur appellé au plus sublime ministère ! est-ce ainsi que vous employez les armes que la Religion vous met dans les mains, ce feu dévorant que le Ciel a allumé dans votre ame ?

Quoi ! dans la tribune sacrée, parlant de l'aumône au milieu d'un Peuple immense, disposé à prendre toutes vos impressions, entouré de malheureux, vous parlez avec si peu d'émotion sur leur destinée ; vous écartez les expressions consacrées pour les désigner ; est-ce ainsi que vous défendez leur cause ? que vous remuez l'âme de ces auditeurs ? Orateur tranquille, lancez, lancez donc ces fou-

tres que vous retenez ; faites éclater cette flamme qui vous dévore ; déployez ces passions que vous tenez enchaînées ; embrasez cet auditoire à qui il ne faudroit qu'une étincelle du feu du Ciel pour s'enflammer. Tournez vos yeux vers les portes du Temple ; on diroit que vous ne voyez point ces infortunés qui en assiegent l'entrée ; ils ne sont qu'à quelques pas de vous ; ils vous entourroient il n'y a qu'un instant , ils vous serroient ; vous pressoient ; vous avez passé auprès d'eux pour monter dans la tribune Sainte ; & vous ne sentez point une flamme intérieure qui vous dévore ? Regardez au-dessous de vous , vous en verrez jusqu'au pied de votre chaire ; ne laissez pas inutiles tant de moyens pour toucher vos auditeurs ; arrachez ces malheureux à leur honte , présentez-les à votre auditoire. Montrez ce vieillard en cheveux blancs à qui le Ciel n'a donné que des larmes , & sous qui le tombeau va s'ouvrir. Qui ne s'attendriroit point pour celui à qui il ne reste qu'un instant , qu'un souffle ? Offrez , offrez à cette mère qui connoît si bien le langage des entrailles , cette infortunée qui traîne dans

S ij

ses bras desséchés & livides une troupe de pauvres enfants sur qui la mort s'est fait un jeu cruel d'aller marquer son affreuse image jusque dans leur berceau.

Vos auditeurs ne sont pas assez émus ? C'est que vous ne leur avez encore parlé qu'en homme, & pour des hommes. Le Ciel avoit prévu l'impuissance de vos efforts ; ouvrez les portes du Sanctuaire ; montez à l'Autel ; appelez le Dieu qui repose dans ce Tabernacle formidable ; parlez avec cette véhémence que vous inspire le Dieu qui est si proche de vous ; dépouillez ces infortunés , des vêtements obscurs qui les couvrent ; revêtez-les de toute la gloire de Jesus Christ. Dites à vos auditeurs : voilà les amis , les frères , les membres d'un Dieu. Il vous montre le sceau redoutable dont il a marqué leur front ; ne le méconnoissez point. A l'Autel il commande , à la porte du Temple il prie ; là il est votre juge , ici votre suppliant ; là il est inflexible , ici il pardonne ; là il condamne , ici il absout ; là le nuage qui le couvre , cache le tonnerre ; ici il répand la fécondité ; là enfin c'est un Dieu , ici un homme.

Si je me suis arrêté sur les malheureux, c'est qu'il n'est pas d'objet plus noble, plus important, ni plus étroitement lié à l'ordre public. Les Anciens le pensoient de la sorte. Les Egyptiens, les Grecs, Lycurgue, Athènes, Rome firent les loix les plus sages pour subvenir aux besoins des infortunés ; ceux-ci fixerent toujours l'attention publique ; or de nos jours, leur destinée dépend sur-tout de l'éloquence des Ministres de la Religion ; cette partie du bien est presque toute entière en leur puissance.

Il seroit impossible de résister à la force de l'éloquence sacrée, si le saint Ministre tiroit avantage de tous les moyens qu'elle peut employer ; mais elle a pris sa direction du côté de l'esprit, & a négligé, abandonné les routes du cœur ; elle parle & n'agit point ; elle raisonne & n'est point passionnée. Cependant la chaire si j'osois le dire, est comme un arcenal redoutable, où doivent se forger les foudres que lance la Divinité, & l'Orateur doit les forger au milieu des flammes. Oui, il faut des passions dans la chaire ; qu'on ne soit point alarmé de ce langage ; c'est nous qui les avons détourn-

S. ii}

nées à des objets criminels & funestes. L'Univers moral est animé, gouverné par elles, comme le Ciel est échauffé par l'Astre du Jour, & la Terre nourrie par les flammes qu'elle renferme dans ses entrailles. Ne soyez point maîtrisé par ces passions. Sur les théâtres profanes elles sont souveraines ; elles sont suppliantes dans le Temple de la Justice ; dans la Chaire elles ne sont que des esclaves (a).

Vous mettez une extrême délicatesse dans vos discours ; tout est mesuré ; c'est une douce & paisible harmonie ; rien ne heurte l'oreille ; vous faites passer vos auditeurs par des lieux enchantés ; eh ! laissez tout cet appareil ; abandonnez l'art , suivez la Nature. Ces eaux

(a) Le goût qui commence peut-être à décheoir, nous a trop arrachés à l'empire légitime des sens. Le Ciel nous a commandé d'en dépendre, & nous secouons leur joug inutilement. Le Très-haut ne leur a pas accordé sans doute ce pouvoir pour nous pousser dans le précipice ; mais il a voulu nous éprouver & nous humilier. Nous avons laissé de grands moyens de persuader , pour prendre ceux qui ne peuvent agir , principalement sur la foule.

qui coulent à travers ces marbres glacés & ces bronzes superbes fatiguent bientôt la vue par la lenteur de leur cours , leur tranquillité , la symétrie des bassins qui les reçoivent ; mon œil quitte volontiers ces magnifiques allées qu'elles baignent négligemment , pour aller contempler , sur les cimes escarpées des montagnes , ces torrents qui se précipitent de rocher en rocher avec un bruit majestueux ; qui grondent dans le fond des cavernes , sont repoussés par d'autres rochers , arrivent en bouillonnant & couverts d'une épaisse écume dans le fond des vallées où ils agitent encore leurs flots. Alors mon attention est réveillée.

Ne perdons point de vue le but de la prédication , & vous verrez si on peut l'atteindre en négligeant les grands moyens de la Religion , si propres à maintenir l'ordre. Vous comblez l'abîme de ce feu éternel , ou au moins vous le couvrez ; quel repentir ferez vous naître dans la plus grande partie des hommes , même parmi ceux des rangs les plus élevés ? Comment arrêterez-vous les injustices puissantes & les dépradations ? Com-

ment romprez-vous des alliances criminelles ?
Comment rapprocherez-vous des amis qu'une
forte haine a divisés ?

Tout dans un gouvernement, doit prêcher
fortement la vertu ; car par-tout elle trouve
de grands obstacles. La prédication doit être
le plus puissant ressort d'une sage institution.
Le défenseur de l'orphelin qui parle au bar-
reau ; l'homme qui écrit l'histoire ; les fêtes
de la Nation ; les monuments des Places pu-
bliques ; le théâtre, s'il étoit ce qu'il doit
être ; les chants de la poësie ; le Peintre qui
anime la toile ; le Sculpteur, dont le ciseau
rend souple le marbre ; tout doit publier la
vertu (a) ; sur-tout le Ministre de la parole

(a) On a composé il y a peu de temps, un
Livre sur la Prédication, où de très-bonnes vues
sont mêlées aux idées les plus extraordinaires.
L'Auteur soutient que la Prédication dans les Tem-
ples produit très-peu de fruit ; c'est notre faute,
s'il a raison de le soutenir. Il est au pouvoir des
Chefs de la Religion, & du gouvernement, de
lui redonner tout son éclat, toute sa dignité &
toute sa force ; car nous assurons contre cet
Écrivain, qu'elle a produit autrefois les effets les
plus admirables.

doit être son organe infatiguable auprès des Peuples.

Dans le Temple , rassemblant tous les états , ce que vous ne pouvez faire dans un autre lieu , vous portez la premiere attaque aux ames dures & corrompues. Ce n'est presque jamais que par la force de la parole que ces ames sont réveillées de leur assoupiissement. L'Orateur saint fait naître des inquiétudes & des remords ; il précipite dans les réflexions profondes & sombres , dans les méditations importunes. Il enfonce dans le cœur un trait brûlant qui déchire , dévore , consume.

Ses flèches vont atteindre jusqu'au Trône des Rois ; en frappant , elles guérissent ; Si le respect oblige à n'offrir les objets qu'enveloppés , le Monarque les développe au fond de son cœur. Il entend distinctement ce que le Ciel lui annonce. Le Courtisan ne le voit que confusément ; la foule ne le comprend point ; peut-être le Ministre lui-même ne sent pas quels traits partent de sa bouche ; c'est Dieu qui parle en secret , & en quelque sorte

cœur à cœur avec le Souverain. Si la vérité est encore dans les Cours , c'est donc dans la Tribune sainte. Le Ministre de la parole y déploie toute sa fermeté & tout son zèle. Il prévient le Monarque contre les pièges des flatteurs , les dangers de la Royauté , l'abus du pouvoir , l'ivresse de la gloire , la vanité des conquêtes , le poison des plaisirs , les attaques de l'irreligion , les maux du scandale , enfin les malheurs de l'endurcissement. Il encourage , inspire des hommes vertueux , qui rompent eux-mêmes à leur tour le silence , & s'avent donner avec sagacité des leçons au Souverain & aux Chefs de l'administration.

L'Orateur prépare la réconciliation des époux divisés , de ce fils dénaturé avec l'auteur de ses jours. Il rend celui-ci plus doux dans le commerce avec ses enfants , ses proches , ses amis , avec la Société toute entière. Il ramène le Magistrat à des pensées d'équité & de désintéressement , le Militaire à la sainteté des mœurs. Il éteint peu-à-peu le feu des passions dans l'ame de cet homme livré au crime qui va se perdre contre mille écueils. Il dé-

goûte insensiblement de la dissipation, des fureurs du jeu, de la vanité des parures, & du faste, cette femme qui ôte à l'état de ses enfants tout ce qu'elle prodigue à ses plaisirs & à ses caprices. Il arrache à l'oisiveté ce pere de famille qui néglige ses devoirs, ses travaux, & ne laisse à sa postérité qu'une fortune que sa négligence fait décroître de jour en jour. Il réveille des sentiments de probité dans le cœur de ce commerçant qui manquoit à la foi qu'il devoit à ses concitoyens & à l'étranger. Il tempere l'orgueil de ce Grand, ramollit la dureté de ce riche, rend le pouvoir plus aimable dans celui qui commande, & le cœur plus docile dans celui qui obéit. La force de ses menaces, dont la voix est enfin entendue, arrête les déprédatations de cet homme avide qui manie les trésors de l'État. Il console l'homme malheureux, empêche qu'il ne forme aucune entreprise criminelle contre ses concitoyens, contre sa patrie & contre lui-même. Il détrompe cet ambitieux qui court sans-cesse après une vaine fortune. Il réveille sur le bord du tombeau, ce vieillard plus courbé sous le poids des crimes, que

sous celui des années. Il retient dès le commencement de la carrière, ce jeune libertin effréné. Frappé de ses discours, l'avare ouvre ses trésors, & les Citoyens jouissent de la circulation de ses richesses. Enfin par lui l'incuré, l'esprit prévenu est ramené de ses erreurs.

Le Ministre de la parole console dans les cachots, dans les hôpitaux, sous le toit du pauvre. Il donne un père à l'orphelin, un soutien à la veuve malheureuse, un défenseur à l'innocent, un protecteur au foible, un guide à celui qui s'égare, un consolateur à l'homme affligé, un ami à celui que la fortune accable. Ses discours affectueux attirent les ames sensibles : ses menaces, les cœurs endurcis : la force de ses paroles, les génies orgueilleux : sa morale entre le relâchement & la sévérité, les esprits vrais & judicieux.

Il nourrit ou ressuscite la paix dans les Cloîtres, rend le joug de la règle plus léger, donne des motifs de consolation à ce téméraire qui se repent inutilement de sa précipitation. Enfin il excite de plus en plus la ferveur de ceux qui ont fait avec courage le sacrifice.

Si le Ministre de la parole ne procure pas toujours tous ces biens , il les prépare de loin , il en hâte le succès , il les soutient , & la Religion achieve de les amener à une fin heureuse. C'est presque toujours dans la tribune sacrée que commence la réformation des moeurs.

Les instructions les plus utiles sont celles des Paroisses , sur-tout dans la bouche des Pasteurs. La parole au milieu de la pompe des Mysteres , a plus de force ; on voit plus de recueillement ; la piété est plus nourrie. Le caractère de celui qui instruit , ses manières paternelles & simples , le rapport de l'instruction & du saint Evangile qui vient d'être chanté avec solemnité , tout prépare l'esprit & le cœur ; chacun s'intéresse au saint Ministre ; chacun tient de lui quelque espèce de bienfait (& l'on fait si ces moyens sont des ressorts pour l'éloquence). Ce Chef de famille a reçu de lui un conseil important ; ce pere malheureux des secours secrets ; cette épouse , la bénédiction nuptiale ; celui-ci l'onction du Baptême ; celui-là a été conduit par son Pasteur au banquet formidable. L'un a

été consolé par lui aux portes de la mort ; l'autre retiré de l'abîme du désordre & de l'aveuglement ; tous enfin voient dans la chaîne un bon père, l'objet de leur plus tendre affection.

L'instruction a encore ici cette supériorité, qu'en intéressant davantage, elle est plus suivie, plus propre & plus directe aux besoins de chacun. Aussi est-ce une règle infaillible, surtout dans les moindres Villes, & dans les Campagnes, de juger du Peuple par ceux dont il reçoit l'enseignement. Si les Pasteurs instruisent rarement, l'ignorance & le désordre prévalent ; si l'instruction est fréquente, les mœurs & la piété sont en vigueur.

Les autres Ministres de la parole n'ont point les mêmes ressources ; aussi ils doivent employer d'autres moyens. C'est par eux que l'éloquence doit déployer toute sa force. À la tête des Paroisses, elle seroit déplacée ; ailleurs, je ne crains point de le dire, il est indispensable de l'offrir avec tous ses traits ; il seroit difficile autrement d'opérer beaucoup de bien.

L'Orateur ne paraît que dans les jours les

plus solennels , dans les temps consacrés à la Pénitence : & devant qui paroît-il ? Devant une foule inconnue , devant des hommes qui ne cherchent que l'homme & non le Ministre de la Religion : devant des hommes qui ne prennent d'autre intérêt à l'Orateur que celui qu'il inspire par la beauté , & par l'éclat de son éloquence : devant des hommes qui loin d'être préparés , traînent avec eux tous leurs préjugés , toutes leurs habitudes & tous leurs vices. C'est ce riche opulent que la célébrité attire : cette femme livrée au monde , & que la curiosité arrache un instant au plaisir & à la mollesse : ce Grand poussé par la vanité , & qui vient s'offrir lui-même en spectacle : ce voluptueux obscur que la foule a entraîné , ou qui peut-être vient dans le Temple saint chercher un objet à sa passion. C'est cet homme dominé par ses penchants , mais éloquent défenseur des droits des Citoyens & qui vient apprendre la véritable éloquence de l'ame , puiser dans la charité de la Religion , des larmes pour les verser dans le cœur de ce Juge auquel il doit adresser le lendemain la parole. Ministre du Très-haut , ah ! il ne vous est pas

permis de retenir votre éloquence ; vous ne parlez que pour un instant à ces hommes assemblés. Tous leurs plaisirs , leurs divertissemens , leurs vices , leurs excès les attendent. Que ferez vous ? Hâtez-vous de terrasser ces auditeurs. Qu'on ne rouvre point les portes du Temple , que vous ne les ayez soumis ; à de pareils hommes, il faut de grands mouvemens , des émotions violentes. Vous n'aurez pas trop de tous les foudres de votre éloquence pour les étonner ; il faudra bien que vos images à force d'être terribles , s'impriment dans ces ames dures. Les orages agitent les cedres , le tonnerre laisse des traces sur les rochers. Ce riche endurci ne vous entendra pas impunément. Les tableaux que vous avez présentés à sa vue viendront le troubler pendant le sommeil. En secouant le trait qui l'a blessé , il se l'enfoncera davantage. Celui-ci apprendra que pour intéresser pour l'innocence & pour la vertu , il faut être soi-même irréprochable & vertueux ; celui-là reconnoîtra que le monde finit toujours par laisser des amer-tumes , & qu'il est honteux de servir de jouet &

& de Ministre à des passions qui toutes rendent si malheureux.

Si le Prédicateur de la parole ne met ces moyens en œuvre, son Apostolat ne produira que des fruits passagers. Rien, non, rien ne parle pour lui qu'une éloquence forte & véhémente. S'il ne cherche qu'à plaire, qu'à montrer son habileté, la finesse de ses traits, la délicatesse de son goût, l'élegance de son style, il n'a pas besoin sans doute de ces grands ressorts; il imprimera sans ce moyen le souvenir de son nom dans les esprits, mais il ne laissera aucune marque dans les cœurs.

Ceux qui vont à ces discours d'appareil ne sont accoutumés à être émus que par les passions les plus fortes, par les plaisirs & les divertissements les plus turbulents. Cette rapidité dans les catastrophes du Monde, ce jeu si fort animé du théâtre, les grands coups de la fortune, les revers subits, tels sont les objets qui s'offrent continuellement à leur vue; comment remuerez-vous de pareilles ames, si votre éloquence n'a pas des mouvements encore plus violents & plus passionnés? Paul dans la Société des Saints n'emploie que des

T.

discours qui respirent la charité la plus tendre ; dans les cachots il ne parle point , il lui suffit de baisser les chaînes de ceux qu'il console ; mais , devant Festus , devant l'Aréopage , son éloquence foudroie ses auditeurs. Chrysostôme veut montrer le néant des grandeurs ; il représente ce célèbre favori d'un Empereur* , Eutrope dans le Temple , se traînant dans la poussière , embrassant le bas de l'Autel pour se garantir de la fureur du Peuple , enfin tombé du faîte du pouvoir dans l'état du plus vil esclave.

Le siècle a pris une forte direction vers la Philosophie ; mais le langage qu'elle emploie est étranger pour la foule , & cette foule est de tous les états ; même dans les rangs les plus élevés , très-peu d'hommes sont capables d'être touchés par la Raison. Il ne suffit pas de montrer un sentiment affectueux ; vous intéresserez , & vous n'entraînerez point ; il faut que l'éloquence qui ramene ait la même force que les passions qui ont égaré. Les loix morales sont soumises au même système que les loix physiques. On ne détruit un mouvement que par un égal mouvement.

* L'Empereur Arcadius.

Il est nécessaire que nos Orateurs aient plus d'action que les Prédicateurs des autres Communions. Ici les auditeurs accoutumés par leurs institutions à s'éclairer eux-mêmes, sont plus capables d'écouter les raisonnements qu'emploient leurs Prédicateurs ; parmi nous la multitude est guidée par la foi. La croyance de l'enfance est celle qui nous accompagne jusqu'au tombeau. Le raisonnement pour nous est pénible ; il faut donc étonner, & entraîner par les mouvements (a).

(a) L'instruction a suivi la décadence générale ; à force de spiritualiser les objets de nos connaissances, nous avons altéré la véritable source des sentiments ; à force, de nous arracher aux sens, nous avons perdu un des moyens les plus efficaces pour agir sur les hommes. Nous voulons les enlever à une nature qui ne s'est jamais séparée d'eux, & qui ne s'en séparera jamais. Quel effet voulez-vous que produise en Chaire une dissertation où l'esprit sera prodigé ? Quelle émotion excitera-t-elle ? J'oserois prendre le mal de plus loin ; qu'on me pardonne cette conjecture trop hardie peut-être, mais excusable par le motif. Il me semble que Bourdaloue tout saint, tout admirable qu'il se montre dans ses discours, a été

T ij

Qu'arrivera-t-il si la Chaire continue à suivre la route qu'elle semble avoir prise. La

le premier, la cause innocente de cette révolution. Il a donné le modèle d'une manière de Prédication toute en raisonnements. Je me persuaderois que souvent il n'étoit pas entendu de la plus grande partie de son auditoire, même à la Cour. Il devoit convaincre les esprits solides, mais peut-être il n'en persuadoit que très-peu. On a voulu suivre ce modèle inimitable, & on a opéré encore moins de fruit.

Il me paroît qu'on peut proposer un raisonnement invincible contre cette manière d'annoncer la parole. Ou ceux qui écoutent sont convaincus de la vérité des principes, ou ils ne le sont point ; s'ils le sont, il vous suffit de leur communiquer des impressions fortes & importunes. Ministres zélés ! faites pénétrer l'esprit dévorant de Dieu dans ces profonds abîmes ; fondez ces neiges éternelles ; que les rayons du Ciel ne frappent point ; & le triomphe vous sera assuré. Au contraire si ces auditeurs ne sont pas convaincus, ce n'est que seul à seul qu'on ramène des hommes égarés ; il faudroit des discours qui fussent un enchaînement de propositions depuis la première vérité de la Religion jusqu'à la dernière conséquence ; il faudroit des années de conférences réglées ; & vous croyez qu'au bout de

vertu s'éteindra peu-à-peu dans tous les cœurs.
La Religion deviendra une sorte de spécula-

quelques sermons, après quelques preuves jetées au hasard, vous gagnerez ces esprits prévenus ? vous ignorez donc à quel degré est montée la liberté de penser de votre siècle ? Cet homme ne peut répondre à aucune de vos assertions ; le trait de lumière que vous présentez le plus vivement est peut-être celui qui l'affleure le moins ; le raisonnement au contraire que vous n'offrez qu'en passant, est peut-être celui qui le touche davantage ; s'il étoit développé, il le persuaderoit, & vous courrez rapidement à une autre matière ? Défâbusez-vous. Vous proposez des difficultés auxquelles vous répondez, & qui vous a dit que c'étoient là les objections que lui faisoient son esprit & son cœur ? Peut-il vous interrompre, & vous ouvrir son âme ? Vous le jugez sur votre croyance, & d'après les dispositions de votre propre esprit qui est persuadé ; c'est une méprise de votre zèle.

Au lieu de ces moyens impuissants, ébranlez par vos discours cet homme prévenu, entraînez-le dans les torrents de votre éloquence. Croyez que si vous avez ému son cœur, son esprit ne restera pas tranquille ; vous aurez vaincu plus de la moitié de lui-même.

Nous avons aussi changé le caractère de nos

inconvénients sont en petit nombre au prix des avantages innombrables qu'ils procurent. Ils produisent des biens infinis dans nos Provinces. Ils adoucissent cette rudesse des Habitants des Campagnes, leur font porter avec résignation le joug que le Ciel & leur condition obscure semblent leur imposer ; ils les encouragent dans leur travaux ; & leur docilité aux loix, leur tranquillité au milieu des fléaux qui les accablent, enfin leur constance dans la pratique des devoirs, sont l'effet des secours extraordinaires & inattendus que viennent leur donner ces Ministres zélés & infatigables. C'est la Religion fortement présentée par eux, qui peut arrêter leurs murmures, & quelquefois leurs révoltes.

Les Pasteurs sans doute inspirent à leur troupeau ces dispositions & les nourrissent ; mais l'homme, sur-tout l'homme grossier se lasse de sa propre vertu ; il a besoin d'être renouvelé dans les sentiments que la raison & la Religion lui inspirent. Les Missionnaires font sur leur cœur, une impression aussi vive qu'elle est profonde.

Ils operent le même bien dans nos Villes,

& avec le même avantage pour l'ordre public. Ils frappent , ils tonnent sur des coupables qui croupissoient depuis long-temps dans le crime & dans le désordre. Les familles divisées depuis plusieurs générations , sont réconciliées ; des Magistrats qui avoient rendu des jugemens d'iniquité les réforment & les réparent ; des hommes préposés sur les impositions publiques , rapportent au trésor de l'Etat ce qu'ils en avoient détourné , & rendent au Citoyen ce qu'ils avoient perçu au-delà des droits légitimes ; les enfants insensibles que les passions avoient égarés, viennent se jeter aux genoux de leur pere , & la Religion leur donne un cœur que la Nature leur avoit refusé ; les serviteurs réparent le tort qu'ils avoient causé à leurs maîtres ; le monstre de l'usure , dévoré de la soif de l'or, fléau terrible du malheureux, tombe à leurs pieds. Les vices avec tous les crimes, vont se perdre, comme au fond d'un abîme, dans les sources sacrées de la réconciliation. La vertu reçoit un nouvel éclat & une nouvelle gloire.

C'est un beau spectacle que ces villes où s'opere ce renouvellement. Vous diriez que le Seigneur est descendu au milieu de son Peu-

ple. Un jour plus serein brille dans les Cieux; Un Tribunal composé des hommes les plus habiles & les plus integres est élevé: Tribunal de charité qui réunit tous les vœux; là chaque intérêt est discuté sous les yeux de la Religion, les procès sont jugés; les causes qui avoient traîné dans le sanctuaire des Loix, peut-être depuis un demi-siecle, sont terminées. Tous s'approchent, s'abordent avec une tendre affection. L'Étranger qui arrive des pays éloignés, s'imagine que ce sont des frères, des époux, des peres, des enfants qui se réunissent pour célébrer quelque nouvelle solemnité, ou quelque grand événement de famille. On vole avec une ardeur inouie, au saint Temple. Le Très-haut dans son tabernacle, y paroît plutôt au milieu des esprits immortels qu'au milieu des hommes. Là chacun jure au pied de l'Autel, d'être meilleur maître, meilleur fils, meilleur pere, meilleur époux, meilleur sujet, meilleur citoyen, enfin meilleur homme. Ils quittent le Temple à regret. La ferveur des travaux, le zèle du bien public, l'accord des familles, tout annonce que la sainteté regne au milieu d'eux. Ne dou-

tez pas que l'État ne se ressente de ce renouvellement de la piété publique. Après beaucoup d'années, les citoyens se souviendront encore de ces grands jours de réconciliation.

On a souvent demandé si un Apostolat aussi solemnel, produiroit les mêmes effets dans la Capitale ; oui, si l'instruction dirigée comme elle devroit l'être, étoit confiée à des Chefs recommandables par la vertu & par les talents ; si de saints Ministres, éminents par leur caractere, étoient à leur tête ; si l'on bannissoit de ce cours solemnel, tout ce qui pourroit diminuer sa vertu & son excellance aux yeux des hommes éclairés & sages. Un pareil ministère de charité troveroit peut-être d'abord quelques obstacles ; mais enfin il produiroit des fruits précieux, & qui seroient dignes d'une si haute entreprise. Frappez, frappez les yeux de la multitude par des spectacles saints ; sur-tout que vus de plus près, & après les premiers instants de l'enthousiasme, ces spectacles n'offrent rien qui soit indigne de la majesté de Dieu, de la Religion, & de la saine Philosophie ; & la vertu obtiendra le prix sur le vice.

Une réflexion ne nous frappe point assez ; peut-être ne frappe-t-elle pas assez les Chefs eux-mêmes : c'est que les hommes , foibles par l'entendement , & par la constitution de leur ame , ont besoin de s'appuyer sur une Religion furnaturelle. Ainsi quelques progrès que le mal ait faits , si de bons Ministres & des hommes d'État zélés pour le bien , se réunissoient , on raméneroit insensiblement les jours de l'ancienne piété , & les mœurs simples de nos ancêtres ; l'amour du bien public se réveilleroit ; cette image sacrée de la patrie , imprimée dans le fond des cœurs , revivroit avec son ancienne gloire ; car nous sommes forcés de l'avouer , l'amour de la patrie diminue tous les jours ; les vrais Sages ne le voient pas sans douleur , & l'État s'afflige d'un mal si déplorable. Nous avons parlé d'un caractère national ; mais , osons le dire , ce caractère paroît insensiblement s'affoiblir , se détruire , s'éteindre.

La Religion cependant ne manque pas de Ministres ; mais cette multitude de Sujets dans le Clergé , est-elle utile au maintien de la Religion , lui est-elle nuisible ? Remontons dans

les temps anciens, & nous serons plus à portée de répondre. Chaque Prêtre étoit attaché à une Église ; chacun avoit un titre ; le nom de Prêtre & celui de Bénéficier étoient confondus (a). La discipline a changé ; l'Église manque peut-être des Ministres qui lui seroient nécessaires, & en a beaucoup qui ne lui servent point.

Osons hasarder quelques pensées. Chaque Pasteur de Paroisse a besoin de coopérateurs ; les places que ceux-ci occupent devroient être autant de titres. L'administration des Diocèses demande des grands-Vicaires, des Pénitenciers, des Officiaux, des Promoteurs ; si toutes ces places étoient autant de titres de bénéfice, la Justice Ecclésiastique seroit administrée gratuitement. L'Église a besoin de défenseurs dans les Tribunaux séculiers ; il seroit utile que chaque place que ses Ministres y occupent, fût dotée des revenus de l'Autel.

(a) Thomassin, Discipline de l'Eglise, première partie, liv. 1. ch. 15. n. 1. *Cette disposition*, dit-il, *a duré plus de 1200 ans.* (Ibid.) Il rapporte la même chose dans beaucoup d'autres endroits.

L'usage contraire , je veux dire l'existence dans le Clergé , & l'ordination sans titre de bénéfice sont la source de mille maux que les premiers Pasteurs déplorent (a). Que d'hommes se consacrent à l'ordre du Clergé , & qui sont réduits à vivre dans l'obscurité la plus honteuse ! Que de Ministres à qui la douleur de n'envisager aucun avenir , aucun établissement , malgré leurs continuelles fatigues , fait prendre des partis extrêmes ! Combien deviennent en secret les ennemis les plus dangereux de l'ordre sacré , & de la Religion elle-même !

Vous demandez la Science à de jeunes Éleves qui n'ont pas le moyen de l'acquérir ; des mœurs pures à celui qui pressé par le besoin , cherche de toutes parts un soulagement & une compensation à sa modique fortune. Soyez

(a) Nous n'appelons point un vrai titre de bénéfice , ce titre patrimonial qu'on exige des parents de celui qui entre dans le Clergé. On fait que ce n'est plus qu'une vaine formalité pour représenter l'ancien titre. C'est conserver un monument qui nous condamne.

justes ; n'exigez pas du premier qu'il sache instruire les Peuples , & du second qu'il n'avilisse point son état.

Ces maux en entraînent un plus grand. Les hommes que le Peuple voit monter plus souvent à l'Autel , sont ceux que la nécessité oblige à fréquenter davantage ce même Peupe. Au moins le riche Bénéficier renferme ses scandales dans des Sociétés qui sans ce nouvel écœuil , trouvent assez de pièges dans leurs richesses. Ici le scandale est à portée des moindres rangs. Mais je m'arrête , & m'abstiens de présenter d'autres détails ; ils naissent assez d'eux-mêmes , & de ces premiers faits. Il suffit de ces vues générales pour ceux à qui il appartient de s'occuper de cette matière importante , peut-être aussi liée à l'ordre public que la Religion elle-même (a).

(a) Le mal est porté trop loin , pour que les premiers Pasteurs ne désirent point ardemment le renouvellement de l'ancienne discipline. Les Politiques habiles voient que la réforme est indispensable , à moins d'un déperissement total dans cette partie de l'ordre public. Plus cette réforme sera

L'ordre des matières nous conduit naturellement à traiter des établissements consacrés à la jeune Milice de l'Église, désignés sous le nom de Séminaires ; nous n'en dirons que très-peu de mots, & n'en ferons point un Article séparé. Une légère attention suffira pour nous faire connoître qu'ils sont étroitement liés au bien général de la Religion & à celui de l'État. C'est ici que se forment les Ministres qui doivent un jour instruire les Peuples. Des principes qu'ils recevront sur les

reculée, & plus les hommes profanes redoubleront leurs attaques contre l'ordre sacerdotal.

Un autre abus que nous remarquerons, & que beaucoup d'autres ont relevé avant nous, c'est de voir, sur-tout dans la Capitale, tant d'hommes initiés au Clergé, & qui n'ont aucune sorte de destination, ni relative aux fonctions ecclésiastiques, ni même à l'État. Un Étranger, observateur très-judicieux, en a tiré des conséquences funestes pour nos mœurs. (*Lettres de Muralt*, p. 311.)

Enfin un dernier abus presque aussi déplorable, c'est que tant d'hommes qui n'appartiennent point à l'État Ecclésiastique, soient revêtus de l'habit du Clergé.

mœurs ;

mœurs, & des lumières qu'ils puiseront dans ces retraites respectables, dépend le sort des différents troupeaux qui leur seront confiés. Ici croissent à l'ombre de la piété, ces Pontifes qui doivent gouverner un jour de grandes Églises, ceux qui les administreront après eux & sous leurs ordres, les Pasteurs des ames, des Directeurs des consciences, des Moralistes, des Canonistes, des hommes particulièrement attachés au service des Autels, consacrés à chanter les louanges du Très-haut, & qui par leurs vertus ou par leurs vices feront l'édification ou le scandale, & peut-être la ruine des Cités; ici sont rassemblés tous ceux qui seront chargés un jour, de la partie d'administration la plus importante dans un État. Ainsi les Chefs doivent une attention particulière à ces établissements, les porter à leur plus haut degré d'utilité & de perfection. Cet objet a toujours été extrêmement cher aux premiers Pasteurs, & spécialement au Clergé de ce Royaume (a). Nos Pontifes veillent avec un soin parti-

(a) Ce Noviciat Ecclésiastique est très-utile, lorsque les jeunes Élèves y sont formés à des

culier à maintenir les Réglements établis par le plus fameux des Conciles. C'est encore celle de toutes nos institutions sur laquelle

études approfondies & à une piété solide qui combatte le monde , mais qui ne lui offre rien de bizarre & d'outré. Ce Noviciat est très-utile , lorsque les jeunes gens apprennent à voir les objets de la piété sous leur vrai point de vue ; qu'une ferveur indiscrete ne les grossit pas trop à leurs yeux ; car le précipice le plus voisin d'une ferveur outrée , c'est un relâchement extrême. Enfin ce Noviciat est très utile , lorsqu'on y forme les jeunes Aspirants au ministère de la parole , & qu'on leur donne les règles oratoires & ecclésiastiques de cet Art. Croiroit-on que cette partie est négligée dans le plus grand nombre des Séminaires du Royaume , sur-tout à Paris ? Cette réflexion pourroit en amener beaucoup d'autres. Je n'en ajouterai qu'une seule. On se plaint de la disette de Prédicateurs ; elle sera beaucoup plus grande , si cet abus continue. Il est vrai que l'exercice des Catéchismes dans quelques Séminaires , semble préparer la voie au ministère de la parole ; mais cet exercice est peu propre à former le goût. Les jeunes gens y sont livrés à toute l'effervescence de leur esprit. Leurs productions ne sont point surveillées , dirigées par des Supérieurs. Il paroît qu'il ne feroit

l'inconstance de nos mœurs a le moins influé. Heureux si c'est ici une prophétie pour les jours à venir ! L'esprit de retraite & d'austérité qui regne encore dans la plupart de ces maisons vénérables, principalement dans nos Provinces, est peut-être dans notre état de décadence, le seul moyen de ressusciter la ferveur de la Religion, & des mœurs anciennes.

Il est une Loi universelle, maintenue avec beaucoup d'exactitude & de fermeté de la part des premiers Pasteurs, d'obliger tous les jeunes aspirants à vivre pendant plusieurs années, dans ces retraites. Si cette discipline souffre jamais quelque altération, on verra les mœurs s'évanouir entièrement du milieu des Peuples.

La corruption de la Capitale est telle aujourd'hui, que les jeunes élèves des Provinces ne peuvent presque plus y venir puiser l'éducation ecclésiastique, sans un danger ex-

point inutile d'établir dans les Séminaires des espèces de Professeurs, de Maîtres d'éloquence sacrée, & de placer l'exercice de la parole au nombre des fonctions les plus importantes.

trême. Leurs mœurs se conserveront mieux ; s'ils reçoivent cette éducation dans les climats où ils sont nés. La simplicité , la gardinerie la plus sûre de la vertu les défendra. Plus dociles à la voix des premiers Pasteurs , ces élèves devenus un jour les conducteurs des Peuples , supporteront mieux le poids du ministère , & l'honoreront par une conduite plus irréprochable.

Si la sévérité de ces établissements devoit alarmer la lâcheté des aspirants , ou détourner des parents avides , de vouer leurs fils aux autels , la condition du sacerdoce n'en seroit que plus heureuse. La multitude de Clercs lui sera toujours extrêmement nuisible ; il lui importe sur-tout d'avoir des Ministres éprouvés long-temps , & même , s'il étoit possible , d'une capacité supérieure , pour combattre tant de talents qui brillent aujourd'hui d'un éclat si dangereux & si funeste. Jamais il n'a été plus nécessaire de ressusciter l'antique émulation , & toute la sévérité de la discipline. La plupart de nos maux prennent leur origine dans notre nouvelle éducation , dans ces sources éloignées & obscures. Cette vérité nous frappe moins ,

parcequ'il faudroit remonter trop loin pour la lier avec la décadence générale (a).

(a) Nous ne croyons pas déplaire à la plupart des Lecteurs, en présentant ici un court tableau de l'origine & des progrès de l'établissement des Séminaires. L'époque la plus ancienne de leur existence, c'est la fin du quatrième siècle, du temps de S. Augustin. Il forma le premier en Afrique, de ces espèces d'établissements. Bientôt son Séminaire d'Hippone donna naissance à beaucoup d'autres dans ces climats. On ne distinguoit pas trop autrefois les Séminaires, des Monastères ; presque toujours l'un & l'autre étoient réunis. Souvent même dans leur exil, les Evêques se faisoient suivre de leur Clergé & de leurs Religieux. (Voy. *Ferrand Diacre sur la vie de S. Fulgence.*)

L'Espagne, au milieu du cinquième siècle, imita la première la coutume d'Afrique, & établit des Séminaires pour les jeunes Clercs. L'époque de ce nouvel établissement est clairement désignée dans le second Concile de Tolede, Canon I. Ce Concile donne aux Séminaires presque la même forme qu'ils ont aujourd'hui. Il en reconnoît deux espèces : la maison épiscopale où étoient l'Evêque, son Chapitre, le principal Clergé, les Prêtres & les Diaires, & une maison particulièrement consacrée aux jeunes Clercs.

Il s'offre un nouvel objet à notre vue. Les esprits ne peuvent se contenir dans leurs

qui étoit gouvernée par un vieillard respectable. Tous les Membres du Clergé , à moins d'infirmité , étoient obligés de vivre dans l'un de ces deux Séminaires.

La France , vers le milieu du sixième siècle , imita à son tour l'exemple de l'Espagne. Le second Concile de Tours , l'an 566 , nous fait connoître que les Evêques & leur Clergé avec les plus jeunes Clercs , étoient réunis dans une espece de maison cloitrée. Grégoire de Tours (*histoire , liv. 10.*) nous donne à entendre que tous les Ecclésiastiques étoient obligés , comme en Espagne , de vivre en communauté avec le premier Pasteur. Il paroît aussi qu'alors tous les revenus des Ecclésiastiques étoient en commun.

A la fin du sixième siècle , le Pape S. Grégoire le Grand fonda les Séminaires en Italie , & les fit établir en Angleterre par le Moine Augustin. C'étoit la même forme & la même régularité qu'en Afrique , en Espagne & en France. Il avoit réuni dans son Palais les Clercs & les Religieux. Ce Séminaire étoit alors le plus célèbre de toute la Chrétienté.

L'Église Grecque n'a point connu les Séminaires. Comme les Clercs , même de l'ordre supé-

anciennes bornes. L'ébranlement est général. Il semble que le Ciel ait voulu que notre siècle fût livré aux disputes. D'autres asyles de la piété ont réveillé la curiosité universelle ; les

rieur , n'étoient pas astreints à la continence , il est moins étonnant qu'on n'y ait pas connu ces especes d'établissements , dont un des principaux objets est d'enseigner les obligations étroites de la Chasteté.

Depuis ce temps jusqu'au Concile de Trente , l'usage a beaucoup varié parmi nous. Charlemagne avoit ressuscité l'ancienne discipline , & donné beaucoup de splendeur à ces établissements. On voit tantôt les jeunes Clercs dans les Monastères , tantôt dans la maison de l'Evêque , chez les Curés , dans des Communautés à part , enfin dans des Colleges de Clercs , qui formoient les anciennes Universités des Villes. Ce nouvel ordre changea avec le relâchement des Universités ; c'eſt la remarque du savant Pere Morin (*des sacris ord. part. 3. exerc. 13. c. 1.*) Les Communautés de Clercs tomberent à leur tour , dans le plus grand relâchement. Les jeunes Étudiants élevés dans les maximes du Cloître , avoient pris un caractère d'indépendance , & sembloient vouloir partager le privilége d'exemption dont jouissoient les Monastères.

Vers le milieu du quinzième siècle , Eugène IV .

esprits se sont divisés. Nous allons faire nos efforts pour les réunir par la Religion.

DES COUVENTS DE RELIGIEUX.

LE Cloître comme le Sanctuaire a été ouvert aux dissensions. La sainteté de l'état re-

ce fameux rival du Concile de Basle, touché des maux du Sacerdoce, établit à Florence un Séminaire de jeunes Clercs sous la direction d'un Maître tiré du Corps du Clergé. Pierre Archevêque de Bordeaux imita cet exemple. Ces nouveaux établissements, dit le Continuateur de Fleuri (*Hist. Eccl.*, t. 22, pag. 134.) donnerent occasion, plus de cent ans après, au Concile de Trente, d'ordonner dans tous les Diocèses l'érection des Séminaires. Cette sainte Assemblée réforma les anciens abus; elle voulut que les Séminaires fussent établis dans des maisons à part, qui seroient gouvernées par des Supérieurs sous l'autorité immédiate de l'Evêque Diocésain. S. Charles fit éclater son zèle. Tous les Conciles de France, sur-tout ceux de Rouen 1581, de Rheims 1583, de Bordeaux, de Tours, d'Aix, de Toulouse montrèrent la même ardeur. Ils ordonnerent aux Evêques d'ériger des Séminaires, conformément aux décrets du saint Concile de

ligieux a été obscurcie, sa gloire flétrie. Nous sommes bien injustes dans nos reproches. Nous accusons l'état religieux de relâchement; le reproche est fondé sans doute; mais qui sont les premiers auteurs de ce relâchement? Ne voudrons-nous jamais nous reconnoître coupables des maux auxquels nous avons donné naissance? vous vous plaignez de la tiédeur du cloître; vous voulez donc que les Religieux viennent au milieu d'un air corrompu, sans en souffrir

Trente. L'Ordonnance de Blois, l'Edit de Melun enjoignirent la même chose.

Il se glissa encore quelques abus: Des Réguliers ayant conservé sous leur autorité, plusieurs de ces établissements, voulurent secouer l'autorité épiscopale. Les Evêqués en firent de vives plaintes à Louis XIII; & il fut ordonné irrévocablement que les Séminaires seroient *sous la main*, sous la Jurisdiction & le gouvernement des Ordinaires des lieux. Tel est aujourd'hui l'état & la forme de cet important établissement. *Voy. Thomass. disc. de l'Eglise*, t. 1. 1. part. liv. 1. ch. 39, 40, 41. 2. part. liv. 1. ch. 30. t. 2. 3. part. liv. 1. ch. 28. t. 3. 4. part. liv. 2. ch. 35. *Conc. de Trente*, t. 1. ch. 23. ch. 18. *Continuat. de l'Hist. Eccl. de Fleuri*, t. 1. pag. 434, 435 & t. 33. p. 425-433.

aucune atteinte ? vous ne connoissez donc point la nature du cœur humain ? l'homme le plus saint se ressent toujours de la décadence de son siècle. Voyez dans l'ordre physique, quelque écarté que soit un tourbillon du centre du principal mouvement, il est entraîné, & suit quoique plus lentement, le tourbillon général.

J'ose le dire sans craindre d'être blâmé ; vous ne devez gueres plus vous plaindre des vices du cloître, & de ceux du sanctuaire que des vôtres ; ils sont nés de la même source. Vous reprochez le relâchement à cet état, & pourquoi voulez-vous à la religion des enfants gâtés par l'éducation, & déjà imbus de mauvais principes ? Pourquoi le vice aujourd'hui si audacieux, si impuni porte-t-il une tête altière, & dresse-t-il des pièges dans les lieux les plus sacrés & les plus formidables ? Vous voulez de saints Religieux, & vous n'offrez au cloître que des enfants indociles à porter le joug, de jeunes Néophites capables à peine de bégayer leurs engagements. Vous semez de l'ivraie, & vous voulez voir croître une brillante & fertile moisson ? siècle Novateur, ne vous plaignez plus de nos abus, ou réformez les vôtres.

La Religion élève une barrière entre vous & vos frères consacrés à la vie religieuse, & vos émissaires malgré tous les efforts des chefs, font pénétrer dans ces demeures vos écrits dangereux. Vous enflammez tout à la fois le cœur & l'esprit des jeunes Novices, susceptibles des impressions les plus vives. Le silence de la retraite laisse à la volonté tout son ressort, & lui donne même une plus forte tension ; elle laisse à l'imagination toute son ardeur, & quelquefois aux passions toute leur impétuosité & toute leur force. Voyez, c'est vous qui avez allumé l'incendie dans le cloître, applaudissez-vous. C'est à la Religion à l'éteindre ; mais dans vos principes, elle n'a pas ce pouvoir. Il faudroit qu'elle changeât le cours de la Nature. Ignorez-vous que vous parlez à une Nation vive, à des esprits dont l'inclination la plus naturelle, c'est la nouveauté ? Remarquez la force des nouvelles opinions ; non, il n'est pas de cloître, de maison religieuse, quelque austere, quelque sainte que vous la supposiez, de retraite de jeunes Eleves qui n'ait souffert quelque atteinte de la révolution de nos mœurs ; il

n'est point d'asyle de la piété, où vos nouveaux dogmes n'ayent altéré la subordination. Cet aveu ne doit point coûter aux ames sincères & droites.

Présentons maintenant quelques idées sur l'ordre religieux ; son existence dans un Etat catholique, tient d'une maniere très-prochaine à l'existence même de la Religion. Dans un Etat où la Religion chrétienne est reçue (& tous sans doute doivent la recevoir) il faut admettre tous les principes de la morale de Jésus - Christ. Il a non seulement donné des préceptes, mais encore des conseils. La voie pour les accomplir, doit être ouverte à tous les Sujets ; car chacun a fait serment à cette Religion ainsi qu'au Monarque. Détourner de la perfection de la Religion, c'est un abus du pouvoir, un attentat contre la Religion elle-même ; aussi n'y a-t-il que des hommes mal intentionnés & méchants qui puissent calomnier à ce point le gouvernement, que de lui attribuer des vues aussi criminelles. L'Etat, sur-tout sous le règne du plus doux des Princes, ne veut point gêner les consciences. Loin que l'ordre re-

ligieux soumis à des règles sages, puisse nuire à un gouvernement, il lui est utile.

Il est avantageux que des hommes attachés par serment au service des malades, ayent la protection & l'encouragement du ministère public. Il est utile pour l'avancement des Sciences, qu'il y ait des Corps de Solitaires qui se livrent tout entiers aux travaux pénibles & rebutants de l'érudition; ces travaux ne peuvent être entrepris que par des Sociétés; il faut même supposer ces sociétés dépendantes d'un chef, autrement n'attendez aucun fruit solide de leurs veilles; la Religion seule peut faire dévorer l'ennui de ces travaux immenses. Retranchez les Religieux, où trouverez-vous des Savants qui aillent, d'une main infatigable, arracher dans le fond de ces sombres carrières de l'érudition, ces lourds & informes matériaux qui vous servent ensuite à éléver l'édifice des Sciences? Il faut des Sociétés qui puissent perpétuer de siècle en siècle dans une Nation, les monuments de son histoire, ses arts & ses découvertes. Il est utile qu'il existe des Sociétés d'hommes liés par la Religion, à qui une obéissance humble & docile com-

mande de se soumettre les uns aux autres leurs plans, leurs méditations, leurs travaux. Il est utile qu'il s'élève des voix, comme du fond du désert, pour annoncer la pénitence : que de fervents Religieux ; aident les Pasteurs dans les fonctions saintes ; car nos Provinces manquent de Ministres pour satisfaire à la piété des Peuples, & pour suffire à la multiplicité des besoins. Il est utile qu'il existe des Sociétés qui sustentent les habitants des campagnes, enfin des Sociétés où la vertu pratiquée sous des conducteurs habiles, ouvre un asyle aux familles accablées d'une trop grande posterité.

Envain on oppose qu'elles ont d'autres ressources. L'Etat Militaire, celui de la Magistrature, les Finances ne peuvent suffire à la multitude de Sujets qui se précipitent en foule dans ces différentes carrières. Conservez donc un asyle, une retraite pour ces hommes, qui quelque imparfaits que vous les supposiez dans le cloître, y offriront encore moins de vices que s'ils restoient dans la Société.

Vous dites qu'ils ont la ressource des arts ; désabusez-vous ; si vous parlez des arts de

luxe , ils corrompent ; & d'ailleurs ils ne suffroient pas pour occuper cette multitude ; à plus forte raison , si vous parlez des arts utiles. Pour achever de vous convaincre , jetez les yeux sur nos Provinces ; ne pensez pas qu'elles puissent fournir aux Arts comme la Capitale. Gardez - vous d'établir la moindre comparaison. Les Arts dans nos villes , sont un beau nom qui embellit les conversations , & rien de plus.

Opposerez-vous l'exemple de nos voisins ? Quelle différence pour l'étendue des deux Royaumes ! Quelle disproportion entre leur population & la nôtre (a) !

Vous demandez des cultivateurs au cloître ; vous le répétez sans cesse dans vos discours ;

(a) Par les calculs modernes , & par des relevés de Provinces , on a montré qu'il y avoit dans le Royaume , plus de 23 millions d'habitants , au lieu de 18 millions , comme on le croit assez généralement. *Voy. Recherches sur la Population par M. Messance , p. 274.* M. l'Abbé Expilly dans un Mémoire qu'on a écrit avoir été présenté au Roi , étend moins ce nombre ; mais il le fait monter à plus de vingt-deux millions.

parcourez nos contrées les plus reculées, & vous changerez de pensée ; n'imaginez pas que ces terres arides dont on vous propose tous les jours le défrichement, soient susceptibles de cette amélioration prétenue. Ces objets occupent vos Spéculateurs oisifs, ou des hommes avides qui jettent dans ces gouffres dévorants, des richesses perdues pour jamais. On a mis en valeur presque toutes les terres du Royaume qui peuvent procurer un avantage suffisant au Propriétaire ; ou au moins les bras ne manquent point pour les cultiver (*a*) ; mais ce qui vous manque ce sont des hommes capables par leurs revenus, de procurer à la terre assez de rapport, de lui donner les soins qu'elle exige. Si l'on n'apporte un remède à ce mal, nous devons nous attendre à voir de plus en plus dégénérer le sol

(*a*) Les recherches faites dans plusieurs Provinces du Royaume, dit M. Messance, prouvent que la population y a reçu des accroissements très-sensibles. *Réflex. sur le prix du bled à la suite du Traité de la Pop.* p. 282.

du Royaume, comme on s'apperçoit déjà qu'il dégénère dans plusieurs cantons.

Il ne m'appartient pas de porter plus loin mes vues sur cet objet ; mais avouons que ces Corps de Religieux à qui nous devons nos premiers défrichements, peuvent beaucoup mieux que d'autres cultivateurs, conserver au sol de la France l'avantage qu'il a sur celui des autres États.

Poursuivons. Il est utile qu'il existe des Religieux. Le gouvernement doit cette ressource aux hommes nés avec des inclinations vertueuses, mais faciles, & qui ont besoin de ce rempart contre la séduction ; il la doit à cette classe d'hommes Philosophes, d'une humeur naturellement paisible, tranquille, sérieuse, étrangere aux goûts du monde, peut-être un peu sauvage, & incompatible avec la Société ; le gouvernement doit cette ressource à ces hommes qui sans parents, sans appui, sans aucun lien du sang qui les attache au siecle, vont chercher dans ces rétraires des freres, des peres, des amis.

Retardez les vœux de Religion aussi long-

temps que l'ordre Public l'exigera ; que le Souverain , & les premiers Pasteurs le jugeront nécessaire ; mais laissez entrer d'assez bonne heure les jeunes rejettons des familles , sous la discipline monastique ; sans cette précaution vous n'aurez jamais de bons Religieux. Donnez-leur d'habiles Surveillants pour les études , des Maîtres séveres pour les mœurs ; mettez-les à portée d'exercer avec désintéressement les fonctions sacrées , & surtout le ministère sublime de la parole ; car cette dernière fonction ne doit rien tenir de la dépendance ; que la voix importune du besoin ne sollicite point leur ame à des complaisances funestes , à une lâche & avilissante facilité : reconnoissez des sujets , des citoyens , des amis , des frères dans ces respectables Religieux sur lesquels vous vous plaisez à verser à grands flots le fiel de la satire , & à lancer les traits d'un mépris aveugle. Hé quoi ! c'est votre sang ; peut - être ont - ils sacrifié leur liberté à votre droit d'héritier & de chef de leur tige. Quel spectacle ! quel scandale pour les Etrangers ! de voir les sujets d'un même

Etat, les enfants d'une même famille opposés ; animés, armés les uns contre les autres. Qui croiroit que dans un même Royaume, tous les Ordres se choquent, se heurtent ? Quel discours entends-je dans la bouche des Nations de l'Europe ? Il vous faut, nous disent-elles, la guerre au dehors, pour vous empêcher de vous la faire entré vous.

Honorez le sacrifice de ces dignes Religieux, enfants des plus illustres peres ; honorez ces généreux Cénobites, & ils ne tarderont pas à reprendre d'eux-mêmes leur ancien esprit. Le mépris & le découragement sont autant une source de vices, que la licence & les pièges de la corruption. Lorsque vous ôtez au sentiment, ce caractère de grandeur, de dignité, d'élévation, de noblesse qui lui est propre, vous portez au cœur le coup le plus mortel, vous le flétrissez.

On a demandé s'il seroit avantageux que l'état monastique fût soumis à la juridiction des Évêques. Il est probable que si cette forme de hiérarchie & de subordination eût toujours subsisté, les Religieux n'ussent point effuyé les vives attaques qu'on leur a portées. Il s'en est

trouvé parmi leurs peres, qui ont abusé de la faveur de Rome; & leur crime a rejailli sur les enfants. Peut-être la gloire du siege du premier pasteur consiste moins dans le grand nombre de rafneaux qui partent de ce tronc vénérable, que dans la vigueur de ce même tronc, qui nourrissant moins de branches, s'éleveroit mieux sur lui-même, offriroit une plus superbe tige, & couvriroit mieux de son ombre toutes les Églises de l'Univers.

Hommes prophanes qui calomniez l'autorité souveraine; qui voulez qu'on détruise lorsqu'on ne cherche qu'à tracer la voie à la réformation, & au renouvellement de l'ancienne discipline, vous ne permettez donc plus de cloîtres, de retraites, de murs de séparation entre le monde & les Saints, entre la vertu & la corruption? eh bien, renversez ces antiques retraites; mais défendez-vous contre la vertu elle-même éploréée, prosternée à vos pieds; elle vous demande un asyle; car malgré vos mépris elle veut rester avec vous sur la Terre. Est-ce au milieu du Monde que vous voulez qu'elle habite? Quel état aujourd'hui respectez-vous? Jusqu'à quel rang de

citoyens la corruption n'est-elle point descendue ? Vos pernicieuses maximes ont pénétré dans le sein des plus vénérables familles ; tous les états sont infectés. La maison paternelle n'est plus l'école des vertus. Des pièges tendus de toutes parts, ne laissent point de ressource à l'innocence. Le poison devenu plus subtil, s'est insinué dans les Ordres les plus irréprochables ; l'épée n'est plus si ferme dans la main du guerrier, ni la balance dans celle du Magistrat ; l'or du commerçant n'est plus aussi pur. L'intérêt accompagné de toutes les passions, a établi partout son empire. L'opinion a pris la place de la plus saine croyance. Il semble que la vérité bannie des esprits, a emporté avec elle la vertu du fond des cœurs ; & l'une & l'autre errant au hasard sur la Terre, ne savent presque plus où trouver un asyle & un repos. Hommes cruels, laissez à la vertu ces honorables retraites ; croyez-vous que le monde ne possède pas encore des hommes dignes des regards du Ciel ?

Nos Sanctuaires sans doute sont un-rempart, contre vos traits formidables ; mais il n'a pénétré que trop de vos fléches, qui sont tom-

bées jusqu'au pied de l'Autel. La barrière n'est point assez forte ; il faut à la vertu un rempart encore plus épais : cachée jusques dans le Saint des Saints , peut-être vos traits ne l'atteindront pas. Ah ! ne refusez point à la vertu de faire des prosélites. Vous dévouez assez de citoyens à vos plaisirs , à votre luxe , à vos vices , laissez-en quelques-uns à l'innocence ; elle vous abandonne vos richesses , laissez-la suivre par quelques cœurs généreux , qui veulent tout quitter pour la posséder; elle vous livre vos génies , vos hommes célèbres dont les lumières brillent tant aujourd'hui sur les Empires , laissez - lui quelques hommes simples qui préfèrent la paix du cœur à la gloire des talents ; elle vous laisse vos amusements , vos bals , vos jeux , vos théâtres , vos fêtes , laissez-lui quelques ames timides qui craignant de trouver un écœuil dans ces amusements , se plaisent à en faire le sacrifice. Et pourquoi ne voulez - vous point que des mains pures soient tendues pour vous vers le Ciel ? Vous n'avez pas encore détruit ce principe : que le Très-haut voit avec complaisance l'homme vertueux ; nous vous laissons

ces hommes qui traversent les mers pour vous apporter les richesses de l'autre Continent ; souffrez que d'autres hommes ne veuillent point partager des trésors dont ils craindroient de ne point user aussi bien que vous (a).

(a) Nous joindrons ici quelques mots sur l'Etat Monastique. Le profond respect qui lui est dû est le motif même qui nous engage à en parler avec plus de candeur & d'ouverture. Il est de la sagesse & de la piété du gouvernement de conserver des Religieux ; mais nous devons rappeler encore que la Jurisdiction ordinaire, sur-tout dans notre maniere actuelle de penser, leur feroit peut-être plus avantageuse que l'exemption. Le judicieux & impartial Abbé Fleuri étoit fort ennemi de ce dernier privilége. (*Voy. 8^e discours sur l'Hist. Eccl.*) On fait que l'Ordonnance d'Orléans (art. 11.) en réprima les abus. Le savant Lacombe le combat dans son Recueil de Jurisprudence (pag. 329 - 332). L'ilustre Talon l'avoit attaqué dans son Plaidoyer sur la réforme des quatre Ordres Mendiants. Et qu'on ne croie point que l'esprit de parti nous dicte ces pensées. C'étoit l'ancienne discipline que les Moines fussent soumis à la Jurisdiction des Evêques, sous la protection du Souverain. (V. *Capitulaires de Charlem. année 802, art. 15. ann 811. tit. 1. ann. 813. art. 1.*) Louis le Débonnaire à l'Assemblée

Les questions qui se sont élevées dans ces derniers temps sur l'ordre Religieux, nous dispensent de nous arrêter davantage sur cette matière. Nous passons à un autre objet, qui vient naturellement à la suite.

D E S C O U V E N T S D E F I L L E S.

L'OBJET que nous avons à considérer est d'autant plus important qu'il tient à l'éducation d'une partie très-précieuse de la Société. Des hommes peu sensibles à la beauté des

¶ Aix-la-Chapelle en 817, fit dresser des Règlements pour la réforme de l'Etat Religieux. Le même disoit: *Nous desirons de corriger dans les Monastères tout ce qui est contre l'ordre.*

Lif. la 2^e. Lettre d'un Religieux à son Général; c'est un des meilleurs écrits qui ayent paru dans ces derniers temps. Voy. sur-tout depuis la page 21 jusqu'à la page 51. Vous verrez traités avec beaucoup d'impartialité & de force, les abus qui ont contribué à la décadence de l'Etat Religieux, & qui l'ont préparée presque dès l'origine.

mœurs, ont également déclamé contre ces asyles ; & leurs plaintes sont aussi injustes. Autant la multitude des Couvents est nuisible, autant il est nécessaire qu'il en existe pour satisfaire aux vœux des Sujets. Rappelons toujours ce principe fondamental non seulement dans un gouvernement catholique, mais même dans tout gouvernement équitable : que *le Citoyen doit jouir de la liberté raisonnable de choisir l'état le plus conforme à son inclination.* C'est le droit naturel, & le droit politique n'a plus de fondement, si celui-là n'en est pas la base. Il ne suffit pas de soutenir que le plus grand bien de l'Etat exigerait une autre manière de vie que celle du cloître. L'Etat est encore plus pour les Sujets que ceux-ci ne sont pour l'Etat ; en supposant que le parti qu'ils choisissent n'est point contraire au bien, le refus qu'on leur feroit feroit injuste ; les loix positives ne peuvent point être en contradiction avec les principes de la raison naturelle, qui sont antérieurs. Mais admettons que l'Etat a droit à la plus grande prospérité ; il ne faut que s'entendre ; cette prospérité n'est sûrement point le plus

grand éclat des armes & de la puissance, mais le contentement des Sujets.

N'écartons pas l'objet principal. Ce sexe contre lequel vous formez les attaques les plus vives, a besoin d'un asyle pour se soustraire à la corruption. Dirigez par la sagesse, les pas de celle qui se voue, mais ne la contraignez point; & que lorsqu'elle est au pied des Autels, ce soit moins son cœur que sa raison qui fasse le sacrifice.

Nos institutions ont rendu ces établissements indispensables. C'est seulement dans cette Capitale, que la soif des richesses a mêlé avec le sang des familles les plus illustres, celui de l'homme du Peuple. Nos Provinces plus fiers ou plutôt plus austères, ne connoissent point ces alliances si contraires aux mœurs de l'antique Noblesse. On ne tolère point ce mélange honteux des conditions extrêmes. Cette distinction d'états, réglée par des sages loix, est utile; elle entretient la rivalité, l'émulation, entre les différens Ordres; elle nourrit ce caractère propre de chacune des conditions. Il faut à l'homme noble une certaine fierté sévere, qui seroit nuisible dans

l'homme inférieur ; celui-ci a besoin de vertus douces pour la prospérité du commerce ; celui-là de sa fierté pour maintenir la subordination, la dépendance dans tous les rangs, & conserver la valeur guerrière, dont cette qualité est le principal aliment.

Si cette distinction des états est utile , il est nécessaire que les mésalliances soient proscrites ; or que ferez-vous de cette partie du sexe en qui circule le plus beau sang , si après avoir arraché les principales branches sur d'autres troncs aussi augustes , vous laissez languir dans l'oubli & dans l'humiliation, tant de filles illustres à qui leurs nobles parents ne peuvent fournir des secours proportionnés à leur naissance ? Voulez-vous qu'elles abandonnent leur cœur aux sentiments du vulgaire ? Non , sans doute , conservez donc des retraites pour cette portion de votre Noblesse.

Si vous croyez à l'honneur & aux saintes mœurs , vous conviendrez qu'il faut une retraite à un cœur qui , s'étant égaré , reconnoît enfin ses erreurs. Il en faut à ces femmes honnêtes & décentes qui n'ont ni assez de courage pour se fier par des vœux , ni assez de présom-.

tion pour espérer de vaincre avec leurs seules forces, les dangers du monde (a).

L'éducation réclame aussi ces retraites. La liberté de nos mœurs rend l'éducation privée très-difficile, & y mêle un grand nombre d'inconvénients. S'il est utile que la vertu soit introduite dans les jeunes cœurs par une longue pratique des actes de la Religion, il est impossible aux mères les plus attentives, de donner ce caractère à l'éducation de leurs enfants. La dissipation inévitable du monde, cette multitude de devoirs à remplir, la nécessité d'admettre continuellement des hommes de tous les états, remplis des maximes les plus profanes, enfin la fréquentation presque indispensable d'un sexe livré à la frivolité, à la vanité, aux parures, tout détourne les yeux d'une jeune Elève; tout efface à chaque instant, de

(a) Il y a sans doute bien des abus mêlés à ces institutions; mais un abus plus grand encore, ce seroit d'ôter cette ressource à la vertu. Portez la lumière sur cet objet d'administration; mais ne laissez pas une partie si respectable du sexe au milieu des périls.

son cœur , les sentiments de vertu qu'on ne cesse de lui inspirer.

La retraite du cloître met une jeune vierge à couvert des premiers dangers. Nourrie pendant plusieurs années , de toutes les maximes qui sont le fondement de l'honnêteté , de la pudeur & de la décence , elle ne perd que difficilement , & jamais sans retour , les principes qu'elle a reçus à l'ombre des autels (a).

L'émulation des compagnes rend les leçons plus profitables. Elle efface dans celles d'un rang éminent , ce caractère de hauteur qui tient du dédain ; elle communique aux autres des sentiments capables d'épurer leur ame grossiere. L'une apportera dans l'ordre des Nobles , des sentiments de modestie , l'autre parmi les ~~sous~~ , des sentiments élevés ; dans des maisons de retraite tout inspire l'éducation : la vertu continuellement en exemple , la pratique des plus saints devoirs

(a) Il est presque impossible dans l'éducation privée , d'inculquer je ne dis pas peut-être les principes , mais ce qu'on appelle l'esprit & la morale de la Religion ; il faut plusieurs années , & une longue habitude pour prendre cet esprit.

Si quelques meres ont la capacité nécessaire pour instruire utilement leurs enfants, le grand nombre, sur-tout dans nos Provinces, ne peut pas se promettre le même succès. Des maîtresses formées dans le cloître par des principes qu'il est au pouvoir des chefs de rendre beaucoup plus parfaits, seront toujours plus capables de diriger l'éducation. Ici la sagesse pese la capacité ; là le sort de la naissance fait les meres ; & les lumières dans les Auteurs de nos jours, n'ont pas toujours la même force & la même étendue que les sentiments. Plaignez-vous, j'y consens, de la forme de l'éducation dans les cloîtres ; pourquoi ne porteroit-on pas la réforme dans cette partie si importante de l'ordre public (a), aujourd'hui surtout que l'on s'occupe tant de la réformation des Colleges ?

(a) Un très-grand abus des Couvents, c'est que les jeunes Demoiselles n'y soyent pas formées aux travaux essentiels de l'administration intérieure d'une maison.

J'aurois pu parler des avantages physiques de l'éducation des Couvents. Les jeunes personnes y ac-

Il nous reste à présenter quelques réflexions sur ce dernier objet.

DES COLLEGES.

LES Colléges tiennent essentiellement à la Religion ; elle seule en est une solide base. Je n'ai pas besoin de montrer que l'éducation publique est préférable à l'institution privée ; outre ce que nous venons d'en dire , tant d'habiles Écrivains l'ont montré d'une manière si convaincante , que de nouvelles observations seroient superflues. Il nous suffit pour remplir notre plan , de faire voir par quelques traits , l'influence de cette éducation sur les mœurs publiques.

Ici se forment les premières inclinations;

quièrent une complexion plus robuste. (*Voy. Emile*, t. 4. p. 33). Si l'Auteur de cet ouvrage (*ibid. p. 118.*) se plaint d'autres abus &c d'autres inconvenients de ces retraites, il est facile de tout concilier en veillant davantage les jeunes Pensionnaires , &c en les rendant à leurs parents une ou deux années ayant qu'ils les établissent.

Si cette éducation ne peut empêcher tous les maux , car l'esprit & le cœur s'écartent quelquefois de leur première voie ; au moins une telle institution peut beaucoup pour les retenir ; elle éloigne de bien des écueils les jeunes Étudiants qui sont surveillés.

Ici commence l'homme de Lettres. Travaillez sur son cœur en formant son esprit , & ses talents se tourneront vers le bien ; s'il s'égare pendant quelque temps , il reviendra sur ses pas ; s'il n'y revient point , la vertu sera vengée par les remords qu'elle lui causera. Lorsque nous faisons , elle met un trait dans notre cœur qui sert à le défendre quand il est vertueux ; quand le cœur ne l'est plus , ce trait se tourne contre nous-mêmes ; la passion peut l'émousser , mais elle ne l'arrache point.

Ce jeune héros destiné pour les armes , vient dans vos écoles recevoir vos leçons. Faites en sorte que son ame soit adoucie par les exemples des grands Capitaines de l'Antiquité & de ceux de la Nation que vous lui mettez sous les yeux ; qu'il goûte encore plus le modèle que vous lui offrez , que l'Auteur qui en dépeint les nobles vertus. Imprimez fortement dans

dans son esprit, que les plus beaux génies d'une Nation observent & suivent tous les pas d'un héros pour célébrer & transmettre à la postérité ses vertus ou ses vices. Celui-ci destiné à la Magistrature apprendra par les traits d'équité qu'on lui montrera dans les Païens ; combien la justice doit être plus sacrée pour celui qui fait profession de la Religion la plus sainte ; & qui fert un Dieu qui se déclare sans cesse le Protecteur de la veuve & de l'orphelin. Les jeunes Élèves formés par des leçons semblables, conserveront toute leur vie le souvenir d'une pareille institution. C'est le moment précieux pour donner la forme à ces cires molles, & se rendre maître de la Nature.

C'est presque toujours de l'instruction qu'un Eleve reçoit au Collège ; que dépendent ses succès le reste de ses jours ; l'un se livrera pour l'utilité de sa patrie, à l'étude des Loix ; l'autre devenu un habile Guerrier, défendra nos Places & nos Frontières ; l'un enseignera l'art de voguer avec plus d'avantage sur les mers ; l'autre exercé à une Spéculation facile & rapide, deviendra un

Géometre profond , un savant Astronome ; on le verra un jour s'élancer dans les Cieux , & transporté dans cette région immense , mesurer au milieu des Intelligences immortelles , sous les yeux de l'Etre éternel , la grandeur des Astres , l'étendue de l'espace , la hauteur du Firmament ; l'un devenu un habile Philosophe , sondera toutes les profondeurs de la Morale ; l'autre descendra dans le sein de la Terre , en calculera toutes les dimensions & en étalera toutes les richesses ; en quelque sorte comme le Dieu de Job , il pèsera les vents , l'air , les mers & les montagnes ; il s'enfoncera dans la nuit épaisse des cavernes , dans les déserts , dans les climats sauvages , & nous tracera l'histoire des animaux les plus féroces qui peuplent l'Univers.

Dans ces écoles se forgent , se préparent ; s'aiguisent les armes qui doivent servir aux Sciences ; là est l'espérance des arts ; là commencent tous les Écrivains. C'est là , peut dire la patrie , que croissent & se forment les Chefs de toutes les parties de l'administration ; ces écoles , peut-elle ajouter ,

préparent mes douleurs ou ma joie (a).

On a élevé une question délicate & importante : savoir si l'institution publique devoit rester dans les mains des Ministres de la Religion ; ou être confiée à des Séculiers. La prudence du gouvernement ne permettra jamais qu'on viole ; qu'on altere les anciennes coutumes ; elle empêchera qu'on ne porte un coup si mortel à l'éducation. La saine politique ; autant que la Religion , exige qu'elle soit conservée aux saints Ministres. Les moeurs sont la base de l'ordre public ; & la sagesse veut qu'elles soient enseignées par ceux que leur consécration attache à la sainteté.

(a) Plus on réfléchit sur l'instruction publique ; & plus on sent qu'elle est très-supérieure à l'institution particulière. Si tous les jeunes gens , soit à cause de leur complexion délicate ; soit peut-être à cause de leur rang , ne peuvent pas être élevés dans les Collèges , il faudroit au moins que les parents fussent obligés de les y envoyer dans certains tems de l'année , pour soutenir des exercices publics , & répondre de leur capacité : car tout Citoyen est comptable à la patrie.

Les passions naissantes des élèves retardent souvent le succès de l'éducation ; quels hommes plus propres à surmonter cet obstacle que de saints Ministres animés du zèle de la Religion & des mœurs ? Il faut une étude particulière pour faire connoître l'esprit intérieur de la Religion, ses loix, ses conseils, ses maximes ; confiez-vous aux Prêtres ; cette étude est la plus précieuse & la plus noble de leurs fonctions. C'est à eux qu'il appartient de méditer sans cesse la morale sainte ; quelles bouches plus capables de l'enseigner ? Il faut des Maîtres irréprochables ; de qui devez-vous attendre plus de mœurs que de ceux qui servent à l'Autel ? La décence leur impose un joug qu'il leur est difficile de secouer & de rompre. Des Séculiers n'auront pas le même frein. Il faut des Maîtres qui ne soient point détournés, emportés par les sollicitudes du siècle ; ceux-ci le feront ; disons plus : l'éducation laïque se changera bientôt en une éducation privée. Le soin d'exercer des enfants de son propre sang occupera en entier ces nouveaux Instituteurs.

Vous ne désignerez, dites-vous, que des

Célibataites ; mais vous ne pourrez maintenir long-temps cette loi ; vous tomberez même dans un plus grand écœuil ; vous mettrez à la tête de vos jeunes élèves , des hommes dont les moeurs ne seront jamais bien assurées ; non aucune barrière ne pourra jamais être aussi forte que celle de l'initiation aux Autels (a).

Vous craignez nos préjugés ; vous pensez donc que les lumières que vous avez répandues sur votre siècle n'ont fait aucun progrès parmi nous ? Cessez de nous juger avec une rigueur aussi injurieuse. Attentifs à vous écouter , à saisir avidement celles de vos leçons qui portent la lumière dans les esprits .

(a) Il y a bien quelques Séculiers dans l'institution de nos Colléges , sur-tout dans la Capitale ; mais c'est le moindre nombre ; ce sont quelques hommes choisis , éminents par le talent. Les Chefs en qui réside l'autorité principale , sont des Ministres de la religion ; ce sont eux qui président à l'enseignement. Au reste cet usage de mêler des Laïcs à l'instruction , entraîneroit de plus grands abus dans nos Provinces ; les Citoyens auroient sûrement moins de confiance à l'enseignement de ces derniers.

nous avons dépoillé nos erreurs avec vous. Non, les dogmes barbares de l'ancienne Philosophie n'existent plus. Cette obéissance déraisonnable à des autorités purement humaines s'est évanouie. Il n'est qu'un sacrifice que nous ne ferons jamais, celui de notre simplicité dans la foi. Nous voulons toujours adorer à l'Autel où nos peres ont adoré. La paix de la conscience, la reconnaissance, & mille autres motifs plus puissants nous attachent à une Religion qui nous a fait tant de bien. Ne croyez pas que nous voyions cette Religion avec les superstitions qu'on lui prête; ne pensez pas qu'elles obscurcissent nos jugements; ce n'est point un bandeau que la Religion nous met sur les yeux; c'est un voile.

Il se présenteroit beaucoup d'autres observations sur l'éducation publique; mais son influence sur la Société est trop sensible pour que nous devions nous y arrêter plus long-temps; d'ailleurs, comme nous l'avons remarqué, on a publié dans ces derniers temps, différents Ouvrages capables d'écarter toutes les difficultés & de dissiper tous les doutes.

Je me hâte de reprendre la suite d'une chaîne que je paroîtrois avoir rompue , si on ne savoit que les premières causes du bien sont quelquefois très - reculées & très-foibles ; j'ai tâché de montrer l'influence de la Religion des différents ordres du sacerdoce sur le bien public ; j'ai appellé tous les objets qui tiennent au ministère de la Religion ; je remonte aux autres causes qui intéressent le bien de l'ordre.

DE LA RELIGION

DANS LES GRANDS.

DANS une République , l'influence du premier ordre de l'État sur le bien général , n'est point la même que dans une Monarchie. Là l'égalité ôte à l'exemple cette supériorité qui fait son premier caractère & sa force ; l'exemple dans les égaux est moins sensible , ou moins imité. Il semble qu'il faille à l'homme pour faire le bien une autorité , & la supériorité seule la donne. Dans une République , cette

supériorité est dans la grandeur même de la vertu.

Dans une Monarchie tout est modelé sur le Chef ; & après lui, les Grands sont le premier objet de l'imitation générale. Leurs vertus ou leurs vices n'agissent pas immédiatement sur la foule ; le point de vue est trop éloigné pour qu'ils servent de règle à celle-ci ; mais leur exemple copié d'abord par ceux qui les environnent, se communiquant insensiblement, descend enfin jusqu'aux conditions les plus obscures ; toutefois, la Providence par une sorte de dédommagement, a voulu garantir de la contagion cette portion d'hommes qui, bannis dans le fonds des Campagnes, convertissent en or leurs sueurs pour payer au riche le prix de ses possessions. La corruption n'atteint gueres jusqu'à eux ; leur cœur est comme ces rochers qu'ils habitent, dont une voie rude & escarpée défend l'approche & l'accès. Il semble que les grands vices ne puissent se répandre hors de l'enceinte des Cités. Excepté quelques Campagnes infertiles, trop voisines de la Capitale, le reste offre une piété grossière, mais vraie & solide.

Contemplons l'influence de la Religion des Grands à la Cour, dans la Capitale, dans les Provinces soumises à leur autorité; enfin à la tête des armées. Jettons sur tous ces objets un coup d'œil rapide, mais instructif.

DES GRANDS A LA COUR.

Les Grands sont au sein des cours, les canaux par où découlent les Graces. La foule avide ne les reçoit que de leurs mains; chacun des clients plie son cœur au caractère de celui qui peut l'enrichir & l'élever. Quelle force n'aura point l'exemple dans cet homme puissant! d'une part, l'objet de la complaisance du Souverain; de l'autre, celui de l'adulation la plus servile; il a en son pouvoir le vice & la vertu; ses faveurs sont une semence féconde, qui fait naître à son gré l'un ou l'autre. Si un Grand est fidèle à la Religion, ceux qui suivent sa destinée y seront fidèles comme lui. Ces portiques qui précédent la demeure magnifique de ce Ministre de l'Etat, ne seront plus des lieux consacrés par l'intrigue & la méchanceté;

on ne verra plus de vils adulateurs , en attendant les regards de l'homme public , trafiquer l'honneur , la probité , la décence , les mœurs , peut-être l'État lui-même & la Religion.

Le Souverain n'entendra que le langage de la vérité ; il n'aura sous ses yeux , que des exemples dignes de la majesté du Trône , & du respect qu'il doit attendre de ses Sujets ; la vertu sous les plus belles images ira s'imprimer dans son ame. En portant leurs hommages aux pieds du Monarque , les Courtisans offriront chaque fois une vertu à son cœur. Le Citoyen paisible ne craindra plus de délateurs auprès de son Roi.

Ces précieux enfants issus du sang des Rois , appellés à porter un jour le Sceptre , ou à le défendre , ne seront plus séduits par ces lâches flatteurs qui vont surprendre la candeur même de l'enfance , malgré l'attention la plus sévere des Maîtres qui veillent pour les écarter.

Les ordres de l'État continuellement renouvelés à cette source première de l'autorité , n'offriront plus que le spectacle de la piété & des mœurs ; que la source soit pure ,

& le Royaume offrira par-tout la même pureté. Dès que les penchants des Grands seront dirigés par la Religion, tous les rangs trouveront des protecteurs. Les conditions obscures seront secourues. Le Grand que le zèle de la Religion animera, s'intéressera pour de dignes Ministres des Autels ; celui qui sera sensible, pour les malheureux ; celui à qui le Ciel aura départi des talents, protégera, excitera le mérite délaissé ; il fera fleurir les Sciences pour l'avantage réuni de la Religion & de l'État ; enfin l'Amateur éclairé obtiendra aux Arts une digne récompense, & leur assurera la gloire de la vertu.

Si la Cour des Souverains offre de tels spectacles, toutes les vertus l'habiteront avec complaisance. La sainteté y trouvera les défenseurs les plus illustres ; la vérité reposera à l'ombre du Trône ; elle déployera toute sa force dans les conseils ; elle éclatera dans la tribune sainte. Quel plus grand avantage pour la Religion que cette heureuse liberté qu'acquerra alors le ministère de la parole ! il opérera tous les jours de nouveaux biens. Le Prédicateur de l'Évangile paroîtra

avec cette confiance intrépide qu'inspire le zèle éclairé. Il ne gémira point au fond de son cœur, d'être forcé de dissimuler. Aucunes chaînes ne le lieront : libre comme la parole qu'il annoncera, il éclatera, il tonnera sans retenir & éteindre la foudre que le Ciel lui met dans les mains. Il ne craindra pas cette censure de Courtisan, qui toujours retarde, & souvent empêche le bien. Ses discours n'auront plus cette marque humiliante de la parole de l'homme. On ne le verra point ménageant les passions, émoussant le glaive avant que de frapper, s'enveloppant d'un épais nuage, pour épargner les penchants de ceux qu'il doit combattre. Ce ne sera plus ce langage d'autant plus adulateur, que paroissant déployer tout le zèle & la générosité du ministère, l'Orateur s'arrête tout-à-coup par un tour artificieux de l'éloquence de l'homme; cette parole divine revêtue de toute sa force, ornée de toute sa gloire, avec cet éclat foudroyant qu'elle reçoit continuellement des cieux, accompagné de ce flambeau immortel qui brille jusque dans les replis les plus cachés, porteroit partout sa clarté sans méfiance &

sans crainte ; elle braveroit tous les obstacles, menaceroit les têtes les plus élevées sans apprêhender d'irriter l'orgueil ou le pouvoir. Que la Religion acquiere cette noble liberté auprès des Rois ; que la vérité anime le cœur des Courtisans, & les Cours des Souverains fixeront tous les regards. L'imitation est la première maxime d'une Monarchie. L'exemple des Chefs répandra dans les Provinces les plus reculées, la décence des mœurs, la probité, le zèle & l'émulation du bien, enfin toutes les vertus dont la Religion est la source.

Est-ce le modèle que présente le Palais des Rois ? L'écrivain sensible, touché des charmes de l'honnêteté, aimeroit à se le persuader ; il ne voudroit former des traits que pour embellir la vertu. Est-il forcé de tracer des vices, les images se présentent à regret sous ses pinceaux. Il lui semble que le vice n'est qu'un phantôme qui trompe ses regards. Que ne puis-je écarter les objets qui s'offrent à ma vue !

Loin que la Religion soit protégée dans les Cours, ses maximes y sont continuellement ébranlées & renversées. Autant l'autorité timide des Grands est tenue par

les regards du Maître , autant il semble que leurs mœurs & leurs discours soient plus libres. Qu'un courtisan laisse échapper une censure contre un Ministre des Auteurs , contre une femme illustre , jusqu'alors courageuse , & qui avoit résisté aux amorce de la volupté , contre un homme vertueux attaché à sa croyance , le cœur reçoit une blessure profonde ; la piété alarmée ne se montre plus avec la même confiance ; on craint la malignité d'une nouvelle satire. Placé sous les yeux de celui qu'on redoute , on finit par se persuader que la Religion n'exige point ces combats ; une résistance opiniâtre est réservée pour les Héros de la vertu.

La Religion a d'autres écœuils. Tous ces Grands réunis par un intérêt commun , sont les uns aux autres un continuel obstacle pour le bien : sentant le besoin de s'appuyer , ils s'abandonnent quelquefois pour des honneurs , leurs vertus. Ainsi est-on forcé de plier sa Religion à toutes les manœuvres de l'intrigue.

Quel spectacle à la Cour ! tous sont réunis & il n'y a point de lien ; tous tendent au même but , & aucun moyen d'y parvenir n'a le même

caractere , ou ne doit l'avoir. Tous se traînent , & aucun ne paroît vil ; tous se heurtent , & ils semblent aller à la fortune à grands pas , & être au moment de l'atteindre. Leur abord est rempli d'honnêteté , & tous sont rivaux & jaloux. Ils semblent se céder ; & comme cet arc qui se replie sur lui-même , c'est pour lancer le trait plus loin & plus fort ; à la précipitation de leur démarche , à la distraction de leurs yeux , on les croiroit occupés de l'affaire la plus importante , & leur but seulement est de le paroître. A la cour , est le centre du mouvement de l'État , & à la frivolité des discours , on croiroit qu'on en est placé à une distance infinie. La bouche s'exprime sans cesse , & le cœur est toujours muet. Le jour est pour le Souverain , la nuit pour l'intrigue & pour les cabales. L'ennui est sur le front , l'inquiétude & l'embarras dans le regard , le chagrin & le dépit dans le cœur. Le rival félicite des succès auxquels il a mis les plus forts obstacles. Là , la faveur épie chaque moment de s'élever sur de nouveaux débris. Là , l'envie sous le front de la prospérité , dévore le cœur en secret. Là , le mouvement

apparent est étranger au mouvement réel & intérieur. Là enfin c'est le cahos sous l'apparence de l'harmonie. Et si quittant ce premier ordre de courtisans, vous abaissez votre vue jusqu'à ces hommes qui parvenus, ou s'efforçant de parvenir par la plus basse intrigue, tentent de mêler leur destinée à celle des Grands ; alors vous verrez avec étonnement, cette méchanceté sourde que cache leur sein ; ce ressentiment profond qu'il nourrit. Quels hommes ! Voyez-les s'aborder ; ils se pressent dans des embrassements mutuels, ils les réitèrent & les serpents de leur cœur s'entrelacent & s'enfoncent leur dard. Ils se protestent le zèle & l'amour, & la haine sourit à leurs serments. Esclaves des caprices & des goûts des moins bons hommes employés dans l'administration publique, ils disputent de basseesse avec leurs protecteurs ; ils craignent de heurter des passions qui peuvent leur assurer la fortune. Ici, c'est une calomnie à inventer ; là une noirceur à accré-diter ; ici, une lacheté à commettre ; là, une trahison. A chaque pas c'est une vertu à abdiquer, & le sceau d'un vice à imprimer à l'ame. Le cœur est étouffé sous le nombre des passions. Mystère d'iniquité

d'iniquité & si impénétrable, que tenter de défi-
nir la Cour, est devenu l'écœuil des Orateurs
& des Politiques. Ce ne peut être celui du zèle.
La Religion ne juge point le courtisan comme
il est jugé par le monde ; celui-ci n'exige de lui
que des prosperités ; la Religion lui demande
compte de ses vertus. Peu inquiète d'appro-
fondir quels ressorts le font mouvoir, elle les
contemple avec dédain, & les brise sans vouloir
les connoître : Elle juge le favori des Rois par
lui-même, & non par la voix de ses concurrents
ou par ses succès. C'est une étrange contradic-
tion des hommes : les exemples des courtisans
sont souvent la règle de ceux mêmes qui les dé-
crient. Tous les habitants des Cours ne ressem-
blent point à ce portrait. Mais les passions
ont-elles besoin de tant de venin pour infecter ?
Le moindre vice dans un Grand est toujours
imité par un inférieur avec des traits plus
forts, pour rendre l'adulation plus sensible.

Les Grands s'offrent à nous sous un regard
plus propre à intéresser la Religion. Si la Cour
est pour eux un écœuil, éloignés de ce séjour, ils
peuvent déployer leurs vertus avec plus d'avai-
tage pour les mœurs publiques.

DES GRANDS DANS LA CAPITALE.

DANS le sein de la Capitale dont les Grands sont l'ornement, leur exemple exerce un puissant empire. Ici leurs vertus & leurs vices ont plus de liberté & de force. Rendus à leur grandeur naturelle, ils se montrent tels qu'ils sont. La politique ne les masque plus ; l'adulation ne les rend plus timides & foibles ; la fortune qu'ils voient de plus loin, ne leur demande plus autant de sacrifices ; éloignés de cette idole qui veut & exige tout pour elle-même, leur grandeur, s'il est permis de le dire ainsi, est toute entière à eux. Quel bonheur, lorsqu'ils la consacrent à la Religion ! dans l'intérieur de leur Palais, leur exemple commande ; au dehors, il invite les autres Grands ; il presse, il persuade ceux qui partagent leur intimité. Il impose silence aux hommes d'un rang inférieur ; il entraîne la multitude.

Les mœurs de la Capitale reçoivent l'impression des Grands. Le plus sage les copie sans le scâvoir : & tandis qu'il se croit à une distance infinie d'eux, il est gouverné par

leur exemple. Comme leur gloire subjugue les rangs inférieurs malgré l'envie, leurs vertus ont la même puissance malgré les efforts des méchants. Ils sont le modèle des mœurs, comme les hommes de Génie celui des opinions. On pense comme les Sages, on agit comme les Grands. Si ceux-ci retranchent du luxe qui les environne, les rangs subordonnés se réformeront; on rougirait d'offrir un contraste si choquant entre soi-même & ses Chefs. On redoute la censure, les clamours & l'indignation; ou au moins on ne produit pas; on n'étaise pas un luxe insultant; on le cache dans l'intérieur d'une habitation. L'homme parvenu voudroit envain briller de son propre éclat; s'il dérobé son néant, c'est moins par son faste qu'à l'aide de cette opulence qui l'entaine par une pente naturelle, dans le tourbillon de la gloire des Grands. S'alliant à leur sang, il cache sa confusion par cette nouvelle gloire & fait disparaître la différence entre l'état de l'or, & celui de la grandeur véritable.

Deuxes Grands, l'exemple fait partie de leur autorité. La crainte, l'intérêt, tout porte à imiter l'homme d'un rang élevé.

Suivez-le dans le Temple , & admirez comme tous les regards sont fixés sur lui ; sa modestie inspire le recueillement ; sa piété râne la ferveur. A sa vue , le crime sent des remords ; & peut-être cet Apostolat , sur-tout dans l'état actuel de nos mœurs , a-t-il plus de force que les exemples & les exhortations même du sanctuaire. Ici c'est la foi qui parle , là l'homme qui agit : l'homme ! qui a vaincu des obstacles innombrables , & qui triomphe à chaque instant de lui-même.

Et si ce Grand pénétré des sentiments qu'il a puisés au pied de l'Autel , va porter dans la nuit profonde des cachots ce feu que nourrit son ame , quel bien ne produit pas le zèle de cet homme religieux ! Les cœurs les plus endurcis & les plus criminels ne lui résistent point. Il arrache par la force de sa parole & par l'autorité de son rang , les vices les plus cachés dans le fond de ces ames dures ; accablées sous le poids des crimes , elles sont soulagées dans l'excès de leurs maux.

Le zèle dans les Grands , a la même étendue que leur gloire ; il embrasse tous les lieux. Suivez-les dans ces asyles de la misère

publique ; qu'ils y versent quelques bienfaits ; qu'on voie un de ces personnages illustres soulager ce vieillard mourant ; celui-ci croit qu'un Envoyé du Ciel vient lui ouvrir les portes de l'Éternité : & tous ceux qui contemplent tant de piété, étonnés, ravis, sentent diminuer leurs peines. Ils plient avec respect, & peut-être avec reconnaissance, sous la main du Très-haut qui les frappe. Leurs ames grossières sont touchées. Guéris de leurs maux, ils se rappelleront sous leurs toits de chaume, des actions si courageuses, & les raconteront à leurs enfants. Le simple Citoyen instruit par la renommée, se dira à lui-même que la Religion n'est pas seulement un frein pour le Peuple, mais qu'elle gouverne tous les états.

Ces actions courageuses ne sont que pour un petit nombre. La Religion & les vertus des Grands produisent sans cet héroïsme, d'heureux effets pour le bien public. Au milieu du monde, leur présence contient ces esprits superbes qui ont toujours des traits à lancer contre des dogmes vénérables, ces esprits corrompus qui attaquent les principes des mœurs.

ces esprits inquiets qui censurent l'Etat & calomniuent l'autorité souveraine. Comme les Grands ouvrent les canaux des vices, ils peuvent les fermer & tarir les sources de beaucoup de maux.

Les Arts à leurs pieds, attendent le signal pour se consacrer aux bonnes mœurs ou au vice. Si les Grands se déclarent pour les premières, la toile respirera pour elles; les ateliers deviendront comme des asyles de la vertu: & l'innocence impatiente en quelque sorte de sortir du sein du marbre, sourira au ciseau de l'Artiste qui l'aura embellie.

Les Sciences comme les Arts sont attachées à la destinée des Grands; si elles leur refusent quelquefois extérieurement leurs hommages, elles vont leur porter leur tribut en secret. Ce génie hardi à concevoir de nouveaux plans de morale, veut-il les produire au dehors? Il tourne ses regards vers quelque homme puissant dont il sonde les sentiments & les penfées. Jaloux d'un pareil appui, il s'insinue auprès de lui & flatte ses inclinations. Il ne cherche point l'abri de son nom pour en parer l'ouvrage qu'il médite, il manqueroit son but, &

blesseroit sa propre délicatesse ; mais ce Grand dont le pouvoir est toujours plus fort quand il a moins d'éclat, détournera les coups de l'autorité ; il répandra des éloges, les accré-ditera auprès de la multitude ; les Censeurs couverts par le ridicule, feront réduits au silence ; ainsi ce même homme puissant qui n'auroit pu défendre, comme protecteur, cet écrit, le fera triompher comme panégyriste.

Je retrace avec douleur un autre mal que produit l'autorité des Grands, & dont les suites sont d'autant plus funestes, qu'il attaque davantage les mœurs, en leur présentant le piège le plus dangereux : je veux dire la faveur qu'ils accordent aux talents du Théâtre. L'école destinée, nous dit-on, à corriger les vices, est devenue l'écœuil de l'innocence, de la sensibilité, & des plus beaux talents. La profession du Déclamateur a été honorée, consacrée par l'accœuil des Grands. Les hommes du rang le plus éminent ont oublié leur dignité première. L'homme de Théâtre s'est vu admis dans les plus nobles Sociétés de la Cour & de la Capitale ; ses vains talents lui ont tenu lieu d'aïeux & de

mérite. Recherché, comblé de largeffes, il s'est enorgueilli. Les vices du Peuple ont pénétré jusques dans le sein des plus augustes familles. Ici, les sentiments ont déchu de leur pureté, de leur élévation & de leur splendeur. Le fils d'une tige illustre, au lieu du cœur de ses aïeux, n'a trouvé au dedans de lui qu'un cœur qui ne pouvoit pas même s'élever aux vertus de l'homme né dans la foule. Ce sang de tant de héros qui devoit bientôt animer une postérité florissante & nombreuse, va se perdre dans les lieux de la corruption & s'y engloutir pour jamais. Vous diriez ce beau fleuve qui borde une de nos plus fortes & de nos plus riches Provinces, & qui va finir dans les sables de la Hollande, après avoir perdu son antique splendeur.

Quel étrange renversement de mœurs ! quel scandale ! quel coup funeste porté au bien public ! hommes illustres, que vous sert d'admirer sur nos Théâtres, les fameux héros de la Grece & de Rome, si l'élévation de leurs sentiments n'a aucun pouvoir sur vos ames ? Nous pensons que le même sang cou-

loit dans leurs veines & dans les vôtres ; nous apprenions sur votre modele , à les trouver encore plus grands , & rien ne retrace plus en vous une si noble image. O vous ! respectable Laberius * , vous qui forcé par un ordre étrange de monter sur la Scene , conçutes tant d'horreur de vous-même pour vous être vu mêlé avec des hommes si inférieurs à votre rang , que diriez-vous de la confusion que le Théâtre a jettée dans l'ordre de nos Sociétés ? O nobles Romains ! vous qui repoussâtes avec indignation cet infortuné , lorsqu'il vint pour prendre son rang auprès de vous , quel jugement parteriez-vous de notre siecle ? Toutes vos vertus sont publiées sur nos Théâtres , aucune n'est dans nos cœurs. Vous-même , Auteur sublime du Misanthrope ! vous à qui la Nature par une faveur particulière , avoit confié le secret du cœur humain ; vous à qui les succès même du Théâtre rendoient le poids de l'humiliation plus pesant & plus insupportable , ne seriez-vous pas étonné de la gloire qu'a acquise la Scene ? Non , vous n'auriez plus besoin d'aller chercher au fond des cœurs

* Chevalier Romain du temps de César.

le tableau des mœurs. Il est sur les fronts, & le masque est levé.

Comment les sublimes leçons de la vertu arriveroient-elles pures dans les ames, tandis que l'organe qui les porte jusqu'aux oreilles sera vicié ? tandis que le génie de nos Écrivains sera forcé de ne faire ses choix qu'entre les passions ; qu'il sera asservi aux caprices d'un frivole personnage, d'une Femme de Théâtre, qui prétend ne chercher que dans elle seule, la règle du goût de la Nation, & les couleurs qui doivent former le portrait des mœurs ?

Ces abus, ces maux peuvent être réparés par le zèle des Grands ; qu'ils n'applaudissent plus qu'aux talents décents & vertueux, & la Scène sera purgée de tous ses vices. Qu'une conduite régulière & même austère, soit commandée à ceux qui prononcent sans cesse les noms d'honneur, d'héroïsme, d'honnêteté, de pudeur. Que la vertu soit publiée par des bouches dignes d'en être l'organe. Que les mœurs pures soient révérées, & le désordre flétris & puni. Que les Personnages de la Scène touchés de l'estime publique, soient pour les

meurs des Maîtres irréprochables. Enfin si le bien de l'ordre, comme vous le dites, exige des Théâtres (a), qu'ils soient parmi nous, ce que la Censure étoit à Rome; qu'un Censeur aussi rigide que recommandable veille sur cet objet d'administration. Vous n'ôterez pas tout le mal, mais ne soyez pas insensibles aux vœux des Citoyens qui vous conjurent de le diminuer. Ce bien est au pouvoir des Grands. Leur autorité, leur exemple, leur crédit, leurs richesses, le désir de leur estime, tout concourroit à opérer un heureux changement. Les Auteurs excités par une noble émulation, échauffés par le sentiment de la vertu, consacreroient leurs talents à sa gloi-

(a) Les Personnages les plus recommandables ont regardé le Théâtre comme étroitement lié à l'ordre public. Saint Charles Borromée corrigeoit de sa propre main, des Pièces destinées à la déclamation. Richelieu s'occupa de réformer la Scène. Fenelon avoit les mêmes vues; ainsi les Saints, les Politiques, les Sages ont cru que le Théâtre méritoit une attention particulière de la part du gouvernement.

* *V. P. Porée, Orat. de Theat. 1. part.*

re. Cet héroïsme qui réveille si bien leur génie, enflammeroit également leur cœur. L'amour ne seroit plus sous leur pinceau ; ils écarteroient à jamais cette passion funeste ; & qui pourroit raconter tous ses maux, montrer l'horreur de ses excès, ses fureurs, ses trahisons, ses ravages ! Il seroit très-dangereux de l'offrir, sur-tout aux jeunes Spectateurs. Un Auteur recommandable vouloit qu'on ne le montrât qu'avec les malheurs qui l'accompagnent (a). La vertu au contraire seroit toujours sous les yeux, avec tous ses charmes. Ainsi le vice dans un lointain reculé, dans une sorte de nuit épaisse qui augmenteroit l'horreur qu'il inspireroit, serviroit lui-même à rendre la vertu plus aimable.

(a) L'Auteur que je cite ici est Juge naturel en ce genre. L'amour, dit M. Riccoboni, devroit toujours être suivi de malheurs, comme il est précédé de traverses, si on ne le mettoit sur le Théâtre que pour l'instruction des Spectateurs, & pour la correction des mœurs. *De la réform. du Théât. ch. 2. de la passion de l'amour sur le Théâtre.* p. 24. 28. Edit. 1767.

Alors le Théâtre deviendroit véritablement le spectacle de la Nation , & seroit avoué par elle. La vertu la plus austere ne craindroit pas de le fréquenter , & recevroit des leçons. Socrate assistoit au Théâtre ; & tous les Sages de la Grece y prenoient leur rang comme lui.

La Scene , en la soumettant aux loix dont nous avons parlé , c'est-à-dire en bannissant entièrement la passion de l'amour , produiroit tous les jours de nouveaux biens. Polieuete donneroit des héros à la Religion ; Esther inspireroit l'amour du Très - haut ; Athalie attacheroit au sang du Trône ; la mort de Pompée , de César seroit déplorer les vicissitudes du sort , & détacheroit de la fortune. De sages Comiques détrumperoient du monde & de ses préjugés (a). Enfin tou-

(a) Je puis , disoit M. l'Archevêque de Sens (Languet) à M. de la Chaussée , donner non aux Spectacles que je ne puis approuver , mais à des Pièces aussi Sages que les vôtres , une certaine mesure de louange. *Disc. pour la réception de M. de la Chaussée à l'Acad.*

366 D E S C A U S E S

tes les vertus sur le Théâtre aux prises avec les revers , les dangers , les passions , verroient éclater leur force , & applaudir à leur triomphe ; ainsi ces vertus seroient portées au plus haut degré de considération , de gloire , j'ajouterois presque d'enthousiasme.

J'ai dû m'adresser aux Grands , en parlant de cet objet si important. C'est à eux qu'il appartient de réformer cette partie des mœurs ; c'étoit aux Chefs de la République qu'elle étoit confiée dans la Grece. C'étoient eux qui procuroient des spectacles honnêtes & décents (a). Un célèbre Orateur de ce siècle s'adressant à tous ceux qui fréquentent nos Théâtres , sollicitoit auprès d'eux cette réforme ; mais jamais la voix de la multitude ne s'élévera pour la demander. Nous

démie François. Le Prélat dit dans le même discours : Le sacré & le profane , le sérieux & le comique , la Chaire & le Théâtre doivent se liguer pour rendre le vice odieux.

(a) Voyez Politiq. d'Arif. & le Projet pour la réforme du Théâtre François par d'Aubignac , p^e 507.

¶ Le P. Porte.

ne sommes plus dans le siècle heureux des Athéniens. Le Théâtre ayant une fois retenti de cette maxime, *que le souverain bien étoit dans les richesses*, il s'éleva un cri général d'indignation ; l'Acteur fut chassé, & la Piece proscrite (*a*). Mais, dites-vous, l'amour une fois banni, nos Théâtres seront déserts. Non, mettez sur la Scène l'amour filial & paternel, l'amour de la patrie, & mille cœurs s'ouvriront à vos leçons.

OBSERVATIONS sur la nécessité de la réforme du Théâtre.

En proposant la réforme du Théâtre, je ne fais que marcher sur les traces d'hommes recommandables qui l'ont proposée avant moi ; ou plutôt tout citoyen vertueux la demande au fond de son cœur. Ne perdons point de vue l'origine & le but de cette institution, même chez les Païens ; & en rougissant, nous y trouverons la condamnation des abus & des vices que nous avons introduits sur la Scène. La Poésie dramatique & tragique prit sa source dans la Religion. Les Philosophes & les Théologiens du Paganisme, dit un célèbre Auteur (*b*), voyant la passion que les Peuples

(*a'*) *Senec. Epit. 115.*

(*b*) *M. Dacier, Préface à la Poétique d'Aristote. p. 4.*

avoient pour les Spectacles, donnerent des instructions déguisées, sous l'appas du plaisir. Voilà la premiere origine des Théâtres. Suivons cet Auteur : Le Spectacle, il entend sur-tout la Tragédie, est le plus utile & le plus nécessaire de tous les divertissements*. Marchons sur les traces des Grecs qui avoient en si grand honneur les Spectacles, qu'ils les regardoient comme une partie essentielle de l'administration publique. Un Magistrat étoit préposé sur la Scène **. Ces Grecs donnaient aux passions un caractère d'effroi & de terreur qui les rendoit odieuses, & qui écartoit les Spectateurs loin des écœuils. La Tragédie a bien plus de force que la Musique, à laquelle le fameux Polybe attribuoit d'avoir adouci les mœurs des Arcadiens, & d'avoir rendu ce Peuple plus religieux envers les Dieux***. Les Romains avoient la même estime & la même idée du Théâtre ; ils reconnoissoient sa puissante influence sur les mœurs.

Nos Auteurs sans doute se font gloire de suivre les règles prescrites par le célèbre Philosophe Grec ; or s'ils les suivent, la vertu doit reprendre tous ses droits. Un Auteur estimable l'a montré dans un Ouvrage composé à ce sujet. Il a fait voir comment la Scène feroit l'école des mœurs.

* *Ibid. p. 12-16.*

** *Poétique d'Arist. ch. 5.*

*** *Polybe, livre 4.*

Le Spectacle, dit l'Abbé d'Aubignac *, est une secrète instruction des choses les plus utiles & les plus difficiles à persuader. Il fournit des leçons à la Morale; enfin il participe à la politique & au gouvernement de l'Etat. Aussi cet Auteur prédit-il dès lors la chute des mœurs, en voyant la liberté qui s'introduisait au Théâtre. **

Les Censeurs à Rome pour conserver les mœurs avoient demandé les Spectacles. C'est un puissant remède, disoit le savant Scaliger, contre l'oisiveté, source de tant de vices. Le pieux & sensible Fénelon occupé sans cesse du bien de l'humanité proposoit la réforme du Théâtre à cette célèbre Compagnie faite pour imprimer le sceau de son génie à la Nation. *** Je rapporterai son témoignage à la fin. Je n'ai pas besoin de rappeler ici le discours du célèbre Père Porée. Cet austère & pieux Religieux soutint que le Théâtre par lui-même étoit une école de mœurs, & que s'il ne l'étoit point, c'étoit par notre faute. **** De la manière que nous nous sommes exprimés, on voit que nous n'adoptions pas ses principes dans toute leur étendue. Il agita aussi la question délicate de la danse, & la permit avec des modifications; celle des hommes ne peut faire aucune difficulté;

* Pratique du Théâtre.

** L. 1, ch. 1. p. 49, 16.

*** Lettre de Fénelon à l'Acad. Franç.

**** Porée de Théâtro Oratio.

mais les danses des femmes seroient dangereuses ; on ne fauroit en admettre d'aucune sorte. Au reste la vertu inspireroit peut-être à nos beaux génies les moyens de concilier le goût de la Nation & les mœurs.

Ceux qui songeront de plus en plus à l'influence des mœurs sur la politique , sentiront la nécessité de rendre le Théâtre plus vertueux. S'il le devenoit , toutes les passions pourroient s'y montrer à découvert ; une seule en seroit bannie ; car même l'extrême circonspection avec laquelle on la présenteroit ne feroit peut-être qu'un piège de plus pour perdre les cœurs innocents. Les Grecs ne la produisoient point sur la Scene , ou ils le faisoient rarement. Eschille ne l'a jamais montrée aux Spectateurs. Sophocles ne l'a introduite qu'une seule fois. Quels exemples ! Et qu'ils sont capables de faire impression sur nos esprits !

Génies sublimes , si vous ne cédez point à nos vœux , que vous appellez toujours ce funeste amour sur la Scene , au moins foyez chastes & austères en le peignant. Montrez-le toujours dans le fond du précipice , jamais au - dessus , il entraîneroit avec lui. Cette passion , si j'ose le dire , doit être représentée avec ce caractère rude & farouche qui inspire la terreur , & jamais l'atténissement. Offrez en quelque sorte un cœur que cette passion a blessé , au milieu des rochers escarpés , déchiré par le vautour. Craignez lorsque

le dangereux Auteur de Phédre , d'Andromaque , de Titus , vous montre l'amour comme sous des berceaux de fleurs , sortant du fond des coeurs avec des soupirs attendrisants , des larmes & toutes les marques de sa victoire. Vous n'évitez pas le piège qui vous est tendu.

Il me semble qu'on peut ajouter pour la réformation du Théâtre des raisons puissantes. Il faut que nos Souverains se montrent à leur Peuple ; donnez des spectacles auxquels ils puissent assister sans danger , & où le Sage puisse avouer le Roi. Que la Religion ne soit pas forcée d'accuser le Monarque de la même infidélité que les Sujets. Les Sujets à leur tour ont besoin de délassement. Les cercles des différentes Sociétés ne suffisent point. Il y regne ordinairement trop de frivolité , ou au moins d'uniformité ; & le retour éternel des objets entraîne bientôt lennui ; on trouveroit ici un divertissement honnête. Le célèbre Richelieu vouloit donner au Théâtre une forme qui le rendit propre à être un amusement utile & exempt de dangers. *

Quelle ressource cette Capitale par exemple offre-t-elle au Citoyen timoré & délicat sur le choix des plaisirs ? Quels moyens , au moins capables de fixer l'attention & le goût , présente-t-elle à une mère vertueuse qui veut procurer un délassement convenable à cette fille jeune & décente qu'elle

* V. d'Aubignac *Introd. à la prat. du Théâtr.*

Éleve à ses côtés ? Quels amusements ont ces étrangers, ces hommes de toutes les Nations qui abordent dans vos murs ? Renfermés dans un cercle étroit d'amis généreux, ils n'ont que la distraction du Théâtre ; & souvent quel éccœuil pour leur vertu ! Un Théâtre où après avoir puisé nos passions nationales, & les ajoutant à celles de leur propre cœur, ils vont se précipiter dans l'abîme du luxe, du faste, enfin dans le désordre le plus déplorable & le plus ruineux. Le faux Politique n'y voit qu'un or dont il prétend que l'Etat s'enrichit ; mais les vices que cet étranger rapporte dans sa patrie, croyez-vous qu'ils ne reflueront pas un jour sur vous, sur votre commerce, sur vos alliances, sur vos guerres ? Les mœurs des différents Peuples sont comme les mers, qui communiquent toutes ensemble ou par des abîmes souterrains, ou sur la surface de la Terre, par des lacs, des détroits, & des fleuves. Cet objet est donc un des plus importants pour la politique.

Vous avez eu des Spectacles mécaniques dont l'agrément uni à la décence a fixé la curiosité universelle (a). Pourquoi ne pas renouveler ces Spectacles ? ou bien, si vous l'aimez mieux, pourquoi ne pas placer l'intérêt de vos Théâtres dans l'amour de

(a) *La forêt enchantée*, *S. Pierre de Rome*, *la descente d'Enée aux Enfers*, par Servandoni.

DU BONHEUR PUBLIC. 373.

la vertu , de la patrie & de nos Rois. Le dévouement des héros de Calais a remué tous les cœurs de la Nation.

Je me suis plus arrêté à la Tragédie qu'à la Comédie , parce qu'il me semble que le goût de la Nation & des Auteurs est tourné presque totalement au Tragique. J'aurois pu montrer que la Comédie dans son origine , sur-tout chez les Grecs , n'avoit eu en vue que la réforme des mœurs. La critique y étoit présentée d'une maniere générale pour ne blesser aucun Citoyen ; ayant dégénéré en différents temps , la République la rétablit toujours dans son premier état de pureté. A Rome , Cicéron & Pline le jeune nous assurent en parlant des Comédies de Roscius & de Virginius , qu'elles étoient très-pures & très-chastes. Nous sommes même forcés de dire contre le sentiment d'un Auteur très-vertueux * , que les Comédies appellées Atellanes furent très-honnêtes dans leur origine. Tite-Live le dit expressément. ** » La Jeunesse de Rome ne souffrit point que ce genre de Comédie fut souillé par les Acteurs publics. » *Juventus ab histriis pollui non passa est.* L'Historien de Rome parlant encore un peu plus bas de l'origine de ces Spectacles , dit qu'elle fut pure , mais qu'ils étoient déchus ; & que le désordre étoit presque monté jusq'ù la folie. *Ab sano initio in-*

* *M. Riccoboni sur la réformation du Théâtre , pag. 4 & 5.*

** *Liv. 7. n. 2.*

infaniam vix tolerabilem. * Vossius ** & Crévier rapportent la même chose. *** Ce dernier dit que la modestie & la candeur caractérisoient ces premiers Spectacles ; *Joçis modestis & ingenuis commendabantur.* **** Cependant comme la corruption infesta bientôt le Théâtre de Rome , nous n'offrirons point les Romains comme des modèles. Mais la chute de cet Empire préparée peut-être par cette cause , n'a-t - elle pas bien vengé les bonnes mœurs ? (a)

Certains Lecteurs pourront s'intéresser à quelques traits que je vais ajouter. La question du Théâtre a beaucoup exercé les Écrivains. On a cité en faveur du spectacle S. Thomas. ****

(a) Nous venons de rappeler le nom d'un Auteur respectable , M. Riccoboni ; on doit le consulter sur la réformation du Théâtre. Son Livre est écrit avec tant de solidité & de modestie , qu'il est difficile en le lisant , de ne point s'intéresser aux vertus de l'Auteur & à l'Ouvrage. Dans une nouvelle édition , Paris 1767 , on a mis à la suite , un petit Traité sur les moyens de rendre la Comédie utile aux mœurs.

* *Voy. Tite-Live Variorum , à l'endroit cité.*

** *Libro secundo insit. Poët. cap. 35.*

*** *Notes de Crévier sur le même endroit.*

**** *Tit. Liv. 10. 2. p. 80. note 14.*

***** *2e. 2e. quæst. 168. art. 3. in resp. ad 3um.*

Il est vrai que ce celebre Docteur dit que la Comédie est licite en elle-même ; mais on fait que le Théâtre de son temps * ne ressemblait en aucune maniere au nôtre. ** Sur-tout la passion de l'amour ne faisoit pas la base des drames informés d'alors ; or c'est cet amour que nous combattons. On cite aussi S. Antonia. *** Mais ce pieux Théologien, Evêque de Florence, qui vivoit au commencement du XV^e siecle, ne peut pas non plus servir à décider cette question relativement à nos mœurs. **** D'ailleurs le Théâtre italien n'est pas du même caractere que le nôtre.

Cette matiere a fort occupé les Auteurs de la fin du dernier siecle & ceux du commencement de celui-ci. Il seroit aussi inutile que difficile de parler de tous, de rapporter leurs opinions & leurs disputes. On a fait un volume du seul Catalogue de ces Auteurs. ***** La plupart ont considéré le Théâtre dans son état de relâchement & de licence. Bossuet a combattu fortement les Spectacles, en réfutant la fameuse Lettre attribuée au Pere Caffaro Théatin, &c.

* Sous le regne de S. Louis.

** V. Bossuet sur ce Passage.

*** In 3^e. part sua summa tit. 8. ch. 4. seq; 12.

**** Voy. Bossuet ibid.

***** Voy. hist. & abr. des Ouvrages Latins, Italiens & François pour & contre la Comédie & l'Opéra. Paris, 1687.

désavouée par ce Religieux. Le Prélat s'élève contre les chants passionnés de Lulli, contre les dangers de représenter, même l'amour légitime à cause des circonstances qui l'accompagnent, contre les scandales mêlés aux représentations du Théâtre; il ramène à son opinion les Peres, les Philosophes anciens, Platon, & même le Philosophe Grec; enfin il combat la Comédie par la vie sérieuse que commande l'esprit de la Religion. Telle est la doctrine du célèbre Evêque de Meaux. * On sent combien une telle autorité doit être respectée; mais si ce divertissement étoit pur & innocent, il ne mériteroit plus une telle censure; car si le principe de la vie sérieuse que commande la Religion, étoit porté trop loin, contre la pensée de Bossuet lui-même, il excluroit les plaisirs les plus innocents.

Nicole a traité le même Sujet, & de la même manière. Il a combattu la Comédie par les dangers de l'amour, même légitime, par les occasions de tentation & de chute. Il ajoute qu'on croit faussement n'être pas amolli par les Spectacles; que les Auteurs tendent des pièges à la candeur; enfin que l'esprit sérieux & mortifié de la Religion n'est pas compatible avec les jeux du Théâtre; telle est la substance de son Traité. **

* *Voy. maximes & réflex. sur la Comédie, Opusc. de Buff. to. 2. in-12. pag. 251-354.*

** *V. T. 3. des Essais de Morale 4^e. Traité, pag. 217-265.*

Je ne m'arrête point à l'Ouvrage du Prince de Conti, il défend le même sentiment. * Il a ajouté à la suite de son Traité, la Tradition de l'Église & des Peres, en suivant chaque siècle jusqu'au 12^e. Voy. aussi le P. le Brun, fort ennemi des Spectacles. ** On trouve dans l'ouvrage de cet Écrivain beaucoup d'érudition sacrée & profane, & les mêmes raisonnements que dans les Auteurs précédents.

Je ne puis mieux terminer ces observations qu'en rappelant le témoignage de l'illustre Fénelon.

Je dois d'abord, disoit-il à MM. de l'Académie Françoise, déclarer que je ne souhaite point qu'on perfectionne les Spectacles où l'on ne représente les passions corrompues que pour les allumer.... Il ajoute : il me semble qu'on pourroit donner aux Tragédies une merveilleuse force, suivant les idées très-philosophiques de l'Antiquité, sans y mêler cet amour volage & déréglé qui fait tant de ravages. *** Fénelon ne paroît pas exclure l'autre amour ; il semble ne pas le désapprouver dans Térence ; il parle ensuite de la Phédre de Racine; ce Tragique, dit-il, a fait un double spectacle en joignant à Phédre furieuse, Hippolite soupirant contre son vrai caractère. Il falloit laisser Phédre toute seule dans sa fureur. *** *

* *Traité de la Com. & des Spect. Paris, 1667.*

** *Discours sur la Comédie, 2^e ed. 1734.*

*** *Lett. à l'Acad. Franç. P. 333.*

**** *Ibid.*

Voici un nouveau trait de l'illustre Archevêque ; qui nous rappelle une anecdote intéressante. M. Racine, dit-il, avoit formé le plan d'une Tragédie Françoise d'Edipe, suivant le goût de Sophocle, sans y mêler aucune intrigue postiche d'amour, & suivant la simplicité Grecque. Un tel Spectacle, ajoute-t-il, pourroit être très-curieux, très-vif, très-rapide, très-intéressant. Il ne seroit point applaudi, mais il faisoit ; il feroit répandre des larmes ; il ne laissoit pas respirer ; il inspireroit l'amour des vertus & l'horreur des crimes ; (remarquez ce qui suit) il entreroit fort dans le dessein des meilleures loix ; la Religion même la plus pure n'en seroit point alarmée ; on n'en retrancheroit que de faux ornements qui blessent les règles du goût. * Il seroit à souhaiter que M. de Fénelon eût développé davantage dans sa lettre, le fond de son sentiment sur le caractère qu'on auroit pu donner à l'amour. Il favoit mieux que personne jusqu'à quel point un cœur pouvoit être sensible sans danger.

Il parut dans le Mercure d'Avril 1726 un Mémoire sur le même Sujet. L'Auteur s'y montre très-bon patriote, & fait voir comment le Spectacle peut devenir une école utile à l'Etat & aux bonnes mœurs. ** Cet écrit est modélisé sur le projet de l'Abbé d'Aubignac.

* P. 340.

** Voy. nouveau choix des Mercures, to. 25. page 85-98.

Si les Chefs vouloient s'occuper sérieusement de cette réformation assez facile, désirée par tous les hommes de bien, aussi avantageuse au gouvernement qu'à la Religion, il deviendroit superflus d'écrire davantage sur cette matiere.

Il semble par quelques Pièces mises sur les différens Théâtres de la Capitale dans ces dernières années, que des Auteurs amis de la vertu veuillent annoblir la Scene, faire tourner le goût de la Nation du côté des objets que nous avons indiqués, enfin convertir le Spectacle en une École de mœurs, d'humanité, de sensibilité, de bienfaisance. Des Spectateurs préparés par de si beaux sentiments, se soumettront peut-être sans peine aux règles séveres que les mœurs imposent.

Les Grands doivent s'applaudir d'être une source inépuisable de bien. Par-tout où s'étend leur puissance & leur gloire, par-tout ils peuvent faire régner la vertu. Que ne peut pas leur autorité dans les lieux où ajoutant à leur propre gloire la faveur du Monarque, ils représentent son pouvoir suprême & la grandeur ! Sensibles au bien qu'ils peuvent procurer aux Sujets, hatons-nous de les présenter à la tête de nos Provinces.

DES CAUSES A LA GUERRE DES PROVINCES.

Il n'est pas à commander à remplir les
devoirs de l'ordre dans les Provinces,
à l'heure qu'il est, auquel il a été déchu par
sa révolte et par son abdication : leurs vertus
ne sont plus que à l'abattement des Chênes.
Il n'est pas à l'abattement de toute
l'espèce de l'ordre à l'heure qu'il est ;
à l'heure qu'il est, c'est le Souverain
qui a été déchu à toute chose pour entraîner
l'ordre à l'abattement de tout : tout
ce qui a été déchu est à l'abattement, la
guerre à l'heure qu'il est. Occupés à
se faire des révoltes les Provinces ;
occupés à faire des révoltes au Roi, à l'abattement à
l'heure qu'il est de l'ordre, du Roi,
l'ordre a été déchu, déchu à l'heure qu'il est
des Provinces, des Provinces, de vous
l'ordre à l'heure qu'il est.

Il n'est pas à l'heure qu'il est à l'abattement de l'ordre

reçoivent insensiblement l'impression générale. Le Citoyen vertueux ne trouve plus dans son épouse le même amour du travail, la même retenue, cette même pudeur autrefois si facile à allarmer; formée à des manières plus libres, elle relâche ses liens; ils se changent en un joug qu'elle commence à trouver pénible & peut-être importun. La dissipation a laissé un vuide funeste dans son cœur; elle a besoin de divertissements, de parures somptueuses, des jeux, des Spectacles qu'elle a sous ses yeux. Cette épouse qui ne connoissoit d'abord que l'ornement de la pudeur & les délassements paisibles, indifférente aux objets qui l'environnent, aux noeuds du sang & de l'amitié, elle cherche les distractions du monde. Toutes ses pensées se tournent vers cette Capitale dont elle voit une image si riante dans les plaisirs & le faste que le Chef étaie. Ce goût dangereux se communique de toutes parts, & porte dans le sein des familles un esprit de curiosité qui bientôt entraînera des dépenses superflues & onéreuses, & altérera la simplicité des mœurs. Les objets les plus importants de l'adminis-

tration ne sont point à l'abri d'un mal si contagieux. Le caractère que le Chef imprime à ses actions, décide du sort des affaires publiques. Par lui l'équité ou le relâchement sont dans les Tribunaux ; le sentiment qu'inspire son pouvoir rend fidèle ou prévaricateur ; mais il seroit trop odieux de montrer des Chefs soutenant par leur autorité, le mal & l'injustice ; nos mœurs ont banni un pareil abus. Arrêtons-nous à d'autres traits dans l'influence de leur pouvoir.

La police publique prend l'esprit de leurs mœurs ; s'ils abandonnent eux-mêmes les premiers les devoirs, bientôt la licence se joignant à la liberté des discours, forme le ton dominant. Le jeu, funeste avant-coureur de tant d'autres passions, devient un goût général, & dérange mille fortunes (a). Le dé-

(a) Le jeu dans les maisons des Chefs de Province, est souvent la source de maux bien déplorables, & la ruine presque assurée de plusieurs Gi-toyens ; si la fortune de ceux qui composent la Société du Chef n'en est point dérangée, très-souvent celle des inférieurs l'est beaucoup ; en effet, en même temps que le jeu augmente chez le Chef,

ordre des mœurs, l'oisiveté viennent ensuite, & que ne doit-on pas attendre de pareils vices !

En influant sur les mœurs, le Chef imprime aussi le mouvement aux génies. L'homme de Lettres réveillé, échauffé, excité par les regards de cet homme puissant, suit la route que lui dictent le goût du Maître & l'adulation. Si la hardiesse de penser, si la liberté des mœurs sont encouragées, vous verrez des Auteurs téméraires exercer leurs premiers talents contre leur patrie, essayer leurs traits funestes sur les cœurs de leurs concitoyens, ici, répandre le fiel d'une satire amère, là, le poison d'une volupté enchantée.

il hausse à proportion dans les maisons des Particuliers, même de ceux qui ne forment point la cour, & enfin jusque dans le dernier ordre du Peuple.

On sentirait les inconvenients de cet abus, lorsqu'on fera attention que la nature des revenus dans les Provinces, & la manière dont ils sont perçus, mettent très-peu d'argent dans la circulation. Pas conséquent, si à Paris la perte d'une piastre est un objet assez modique, même pour un simple Particulier, en Province c'est une somme.

ressé , & venir ensuite déployer dans la Capitale avec plus d'éclat , & des suites plus dangereuses , des talents fortifiés & consacrés par ces premiers succès. La communication plus fréquente que jamais entre les Provinces & la Capitale a produit sans doute une partie de ces maux ; mais l'impunité & d'illustres exemples les ont accrédités , ou au moins leur ont donné ce caractère de liberté , de publicité & d'indépendance qui est le principe des désordres & la première source du mal.

On sent que je ne parle que de certaines Villes , principalement des Capitales des Provinces ; car j'ai dit ailleurs que le plus grand nombre de nos cités conservoit encore la simplicité , ou au moins la pureté des mœurs anciennes.

L'autorité & l'exemple des Grands agissent non seulement sur les mœurs , les génies , les talents , les arts ; ils influent aussi sur la piété publique & sur la Religion. Je n'ai gueres besoin de le montrer à l'égard de la piété , elle résulte des bonnes mœurs. Que cet homme puissant & ceux qui l'environnent n'observent point les pratiques religieuses , vous verrez

verrez bientôt les Temples moins fréquentés
les devoirs de la Religion envisagés avec in-
différence , négligés , considérés comme des
obſervances populaires & importunes.

La Religion n'est pas même hors de toute
atteinte ; je dis hors de toute atteinte : car dans
les Provinces , elle ne peut recevoir des attaques
aussi funestes que dans la Capitale. Outre qu'il
est dans le caractère de l'homme de se relâcher
plus facilement dans les mœurs que dans la
croyance , dans les Provinces , les lumières
& les connoissances acquises n'ont pas fait
les mêmes progrès. Les esprits moins exercés
ne se prêtent point également à recevoir des
impressions nouvelles ; le regard public con-
tient davantage. L'homme en place par de-
voir , par bienféance , par politique , plus ex-
posé à la censure , s'ouvre moins sur un
objet aussi délicat. Enfin l'impiété qui dans
la Capitale , ne fait plus rétentir à tant d'oreil-
les corrompues que des sons agréables , s'offre
encore dans nos climats reculés sous ses traits
odieux. Mais le mauvais exemple prépareroit
la ruine générale. Il jetteroit dans les cœurs
des semences d'impiété qui produroient des

fruits empoisonnés pour les générations futures ; il leur frayeroit une sûre route à l'incrédulité. Les effets de l'irreligion pour être plus lents, n'en sont que plus durables ; les playes cachées sont plus profondes ; elles s'étendent davantage au dedans, & répandent plus sûrement la mort.

Tel est le sort funeste de la grandeur : l'exemple produit d'autres exemples, & donne en même temps des leçons. Le Peuple n'a pas encore vaincu ce préjugé : que les foiblesse des Grands ont une source différente des nôtres, & ce préjugé le pousse à l'imitation. Il faut un siècle au Philosophe pour que son influence soit sensible sur la multitude ; l'homme de la foule n'entraîne ses semblables que pour un instant ; mais les Grands sont copiés avidement ; l'effet de leur exemple est rapide, & laisse de profondes impressions. On a vu des Provinces changer de mœurs dans l'espace de dix années, & cette cause y avoit beaucoup de part.

Telle est même la destinée malheureuse des Grands, que leur exemple a encore plus de force pour produire le mal que le bien. L'hom-

me par une pente trop naturelle, se porte à suivre les mauvais modèles ; il trouve au contraire au dedans de son cœur, une résistance funeste à la pratique des devoirs. Il faut qu'il ait travaillé longtemps sur lui-même. Dans la Capitale, une sorte de bienfaisance ignorée ailleurs, le goût, le ton dominant, la dépendance, le besoin d'appui & de crédit, tout engage à dissimuler. Dans les Provinces, peu d'hommes ont besoin de la faveur & du crédit du Chef, ou peuvent en faire usage ; on le copie par goût & quand l'inclination y est conforme ; Or le mauvais exemple favorisant des passions qui d'elles-mêmes font effort pour se produire, elles s'encouragent par le modèle qu'elles ont sous les yeux. Ainsi une vertu ordinaire ne suffit point ici aux Grands pour entraîner ; il faut pour laisser des impressions vives & durables, qu'ils attirent à la vertu par les actions les plus éclatantes.

Quel bonheur ! lorsque ces hommes puissants destinés à nous commander, se consacrent & se vouent au bien que le Souverain leur confie ; lorsqu'en quittant la Cour & la Capitale ils en oublient le faste, les mœurs & les maxi-

mes ; que se dépouillant de cette partie de leur grandeur , & ne conservant que celle de leur ame , ils prennent le caractere simple & aimable de ces climats reculés , forment leur cour & leur société de ces hommes droits , consommés , sincères , révérés dans toute une Province , comme des modeles de toutes les vertus. Quel bonheur ! lorsqu'ils se plaisent à être entourés de ces dignes vieillards , ces Patriarches courbés sous le poids des années , l'objet de la vénération publique , dont la présence inspire une sorte de frémissement religieux , & que le Ciel semble conserver pour transmettre la tradition de la vertu du siecle qui s'écoule , dans le siecle suivant. Ah ! ces Grands ajoutent à leur gloire , en s'en dépouillant. Quel bonheur ! lorsqu'ils daignent condescendre à la modicité des fortunes particulières , arrêter les effets de la dissipation qu'entraîne leur présence , modérer la fréquentation des Spectacles , sur-tout en courager l'affiduité aux travaux , donner l'exemple de l'observance de tous les devoirs , exciter les talents qui se portent à la vertu , applaudir avec autant de bonté que d'indulgence à la frugalité , à la

modestie de la vie simple & privée qui fait la force de nos Provinces, la maintenir & l'encourager, honorer, s'il le faut, de leur présence ces toits paisibles où le Citoyen à côté de son industrieuse épouse, entouré de ses enfants, occupé au travail, vit tranquille au milieu de cette innocente famille sous la garde de la vertu. Oui, des éloges sortis de la bouche de ces Grands consacreront une pareille vie, & conserveront à l'innocence la gloire qui lui est due.

Une autre grande est féconde en ressources pour opérer le bien. Que le zèle généreux du Chef se répande jusques sur les moindres conditions. Qu'il daigne abaisser des regards compatisants sur les malheureux ; que les hôpitaux visités par lui, voyent éclater sa sensibilité. Que l'on connoisse qu'il révere ces asyles comme le Temple le plus sacré de l'humanité ; qu'errant quelquefois dans les campagnes, il aborde avec affabilité ce vénérable laboureur ; qu'on apperçoive qu'il l'honore comme un pere nourricier de l'Etat ; enfin qu'il soit bon, bienfaisant, libéral, toujours occupé du bien, zélé pour l'ordre public.

fidele aux devoirs de son rang , protecteur des hommes vertueux , des véritables Citoyens , des talents vrais & modestes , des arts , & vous verrez tous les avantages qui naîtront de l'exercice de son pouvoir & de son gouvernement ; méditez sur les ressources que lui offrent son état , son rang , son crédit , ses vertus , ses talents , ses richesses , & prononcez.

Nous avons vu les Grands à la Cour environnés de ses écceuils , dans la Capitale au milieu des plaisirs , des richesses , des chef-d'œuvres de tous les arts , des sciences ; dans nos Provinces , se familiarisant avec les mœurs simples qui y regnent ; leur gloire nous entraîne malgré nous , au milieu des armées dont ils font encore la destinée.

DES GRANDS À LA TÊTE DES ARMÉES.

Les Grands ont besoin de toute leur puissance & de vertus éminentes pour opérer le bien à la tête de nos armées. Dans le silence & la paix des villes , la vertu a tout son éclat

& toute sa gloire. Libre, elle se montre avec confiance ; tout la publie, tout l'offre au bon Citoyen. Les exemples domestiques, cette tradition de probité qui se perpétue dans les générations, les regards publics, le Temple saint, les mœurs pures & graves des Ministres de l'Autel, ces retraites consacrées au silence & aux macérations ; au milieu du monde, ce sexe accoutumé à recevoir les respects, à en imposer par sa présence, ces jeunes rejetons qui s'élèvent du sein des familles, & pour lesquels chaque Citoyen appréhende d'être un sujet de scandale ; enfin ces étrangers même auxquels on est comptable des mœurs publiques, tout dans nos Cités inspire la vertu aux ames droites & timorées, tout publie l'amour & l'accomplissement des devoirs.

Au milieu des armées, ce n'est plus la même retenue & la même émulation. Le Soldat après avoir quitté ses proches, rompu en quelque sorte les liens du fang, & trop souvent ceux de la Religion elle-même, ne croit plus leur rien devoir. Indépendant, il se livre à toute la liberté des armes. En quittant sa patrie, il lui prête sans doute un magni-

que ferment, celui de mourir pour elle ou de vaincre ; mais il se croit relevé de tous les autres par celui-ci. Convaincu qu'aucune résistance n'est faite pour lui, il regarde les barrières des mœurs comme de vains obstacles qu'il se fait gloire de renverser ; il se persuade que les plaisirs que son intempérance, sa grossiereté, sa brutalité lui inspirent sont le prix qui doit payer ses travaux.

Montez vers les grades plus élevés ; vous trouverez sans doute beaucoup de vertus, surtout celles que l'honneur exige & que la gloire embellit. Mais le vice pour prendre un autre caractère en est-il moins dangereux, & les suites en sont-elles moins funestes ? Quelle liberté cet état ne semble-t-il pas accorder ! Quelle indulgence ne reclame-t-il point ! que d'abus il entraîne ! la discipation & l'oisiveté sont ses compagnes inséparables & malheureuses. Ajoutez, les discours moins retenus, la présomption, trop de confiance dans l'indulgence, quelquefois l'oubli des bontés des mœurs, une sorte de gloire attachée au viollement de la vertu la plus sainte, l'ignorance des plus importants devoirs, l'abandon des exercices.

de la Religion , enfin le poison de l'incrédu-
lité toujours prêt à circuler dans ces ames
indépendantes & libres , peu capables d'un long
examen , sollicitées par toutes les passions ; que
de scandales unis avec les vertus les plus hé-
roïques ! que de maux au milieu des camps !

Les Grands préposés sur nos armées , ont
donc à déployer ici leurs vertus & leur zèle.
Que de force il leur faut pour rompre l'im-
pétuosité de ces torrents ! Mais rien n'est im-
possible au pouvoir ; qu'ils punissent , sur-tout
qu'ils donnent l'exemple des bonnes mœurs , de
la fidélité aux pratiques de la Religion , alors
nos Guerriers feront vertueux. Quelques
hommes hardis ont soutenu que la piété nuisoit
à la valeur. Comment peut-elle nuire à cette
valeur dont elle fait un devoir & qu'elle en-
flamme ? La piété de Turenne (a) défarmoit-

(a) Turenne au milieu des armées , commençoit
sa journée par la priere , réprimoit l'impiété & les
blasphèmes , protégeoit les personnes & les choses
saintes contre l'insolence & l'avarice des Soldats ,
invoquoit dans tous les dangers , le Dieu des Ar-
mées.... Il sanctifioit la guerre par les loix d'une
discipline chrétienne.... Au combat d'Eintzeim , il

elle le courage de ses Soldats? Je ne rappelle point le souvenir de cette légion fulminante qui formée d'hommes invincibles , la plupart Chrétiens , avoit répandu au loin sa célébrité & la terreur de ses armes. Les Novateurs sans doute n'attribueront pas sa valeur extraordinaire à un prodige , quoique attesté par les témoignages les moins suspects (a) ; ainsi d'où naifsoit-elle ? de ce sentiment intérieur d'une ame pure qui sent qu'elle combat pour le Ciel , en même temps qu'elle s'arme pour la Terre. Vous dites que les actes de

suspendit tout-à-coup l'ardeur des Soldats , & s'écria : Arrêtez , notre sort n'est pas entre nos mains ; quoique près de triompher , nous serons nous-mêmes vaincus , si le Seigneur ne nous favorise. *Fléchier, Oraif. fun. de Tur. p. 186.*

(a) Sur la légion fulminante , & sur le prodige que le Ciel fit éclater en sa faveur dans la défaite miraculeuse des Quades & des Marcomans par l'Emp. Marc Aurele. *On peut voir Dion Cassius , Hist. Rom. lib. 71 , Capitolin in vita M. Aur. Claudien de Sexto Consul. hon. le Philosophe Themistius , Orat. 15 , tous Auteurs Payens , & une foule (nous pouvons le dire) d'autres Ecrivains.*

Religion , les émotions que l'ame reçoit dans ces instants , énervent la valeur & la troublent ; dans quelle espece de Soldats ? dans ceux qui éprouvent de violents remords ; réformez leurs moeurs , & vous n'aurez plus à craindre ce frémissement de leur ame , vous verrez au contraire quelle force donne la vertu.

Un Auteur célèbre (a) a proposé une

(a) Voyez Rousseau, contrat Social, chap. 8. de la Religion civile , p. 195-198. L'Auteur du livre de l'Esprit après avoir rendu hommage comme le précédent à la sublimité de la Morale de l'Évangile , a présenté la même difficulté , mais plus en raccourci , & d'une maniere beaucoup plus enveloppée. *Voy. t. 1. dis. 2. ch. 24. p. 315. &c. ed. in-12.* J'ajoute quelques réflexions sur ce sujet assez débattu par nos Modernes. Représentez-vous un Chrétien combattant ; il croit que rien n'est impossible à son Dieu , donc il tentera tout. Vous dites qu'il est indifférent aux succès. Il est impossible d'allier ce sentiment d'indifférence avec l'ardeur inséparable d'un combat ; ainsi ce Chrétien ne s'occupera que de la première pensée & non de la seconde. Il est vrai qu'il n'entreprendra pas une action qu'il regarderoit comme téméraire , il croiroit tenter son Dieu ; cependant , dit-on , cette témé-

objection plus spécieuse. Le Christianisme, dit-il, détache de la Terre, & un Guerrier

rité réussit à la guerre, je l'avoue; mais pour une fois qu'elle procure une éclatante victoire, combien ne fait-elle pas répandre de flots de sang & sacrifier inutilement des milliers d'hommes! Vous m'offrez les Soldats de Fabius qui jurent de revenir vainqueurs, je vous oppose ceux de Turenne qui le jurent également, si l'entreprise est possible; ainsi dans le fond, c'est le même serment de part & d'autre.

Faisons encore une supposition; ou votre Soldat croit une autre vie, ou bien il ne la croit point; s'il ne la croit point, il n'ira qu'avec une extrême répugnance à la mort; il perdroit trop en perdant le moment présent, il sera lâche: la croit-il? il est dans le même cas que le Soldat Chrétien, & deviendra aussi indifférent que lui sur le sort de la vie; car le détachement de celui-ci naît surtout de sa croyance. Tout ce qu'on lui prêche de renoncement aux biens d'ici-bas, n'est que le développement de ce dogme; c'est là le grand ressort des sentiments de son cœur; c'est là le principe de son indifférence. Ainsi c'est le même inconvénient inévitable de part & d'autre. Préférez donc celui des deux Guerriers qui corrige cette indifférence par la force supérieure du devoir.

devient plus indifférent au succès ; il se précipitera dans les dangers , il jurera de succom-

Si je ne craignois d'entrer & de m'égarer dans une Métaphysique trop subtile , je croirois pouvoir soutenir que le serment du Soldat de Turenne dit encore plus que celui du Soldat de Fabius. Le premier promet outre les efforts qui sont en son pouvoir , d'en faire un dernier encore : celui auquel il succombera. Le second ne promet que les efforts dans lesquels l'homme a l'avantage sur les obstacles , (car il dit qu'il reviendra victorieux ; donc si pour le salut de la patrie , il falloit un effort auquel il dût succomber , il ne l'a point promis , au moins par son serment.

S'il étoit une espece d'hommes qu'on pût regarder comme les plus propres à exécuter de grandes choses à la guerre , ce seroient les Fatalistes. Plaçant le sort de la vie dans les seules mains de la Divinité , sans aucune influence des causes secondes , ils devroient se battre avec une intrépidité extrême ; mais en considérant l'objet de plus près , il est à craindre , ce me semble , qu'un pareil dogme ne rende indifférent aux moyens de triompher du péril. Le Soldat ne sera pas lâche , mais mou ; il n'est point , selon ses principes , de force humaine qui puisse couper le fil de ses jours ; pourquoi s'inquiéteroit - il ? Le Soldat

ber à la mort s'il le faut ; mais il ne fera que peu d'efforts pour la surmonter. Un Soldat Romain, poursuit-il, prêtoit un plus grand serment, il juroit de revenir victorieux.

Exigeons-nous que les Chefs portent la vertu des Soldats à ce degré de détachement & d'héroïsme, ou plutôt est-il possible que des hommes grossiers y parviennent ? Non sans doute ; mais accordons à l'Auteur ce principe ; la cause de la Religion n'en sera que plus victorieuse. La perfection consiste dans l'accomplissement entier des devoirs. L'homme ne peut désirer de quitter la vie qu'après qu'il a

Fataliste à la force de l'inertie, & non celle du mouvement. Cette flèche qui lancée violemment fend l'air, & va chercher le cœur de l'ennemi n'est point son image ; mais bien ce ressort qui repousse la main qui le comprime. Terminons par une pensée remarquable d'un Écrivain qui n'est point suspect (l'Auteur des mœurs parag. de l'héroïsme.) *Le plus courageux, dit-il, est celui qui se sentant un cœur pur, peut contempler avec plus de sécurité l'autre vie.* Or quelles vertus plus propres que les vertus chrétiennes, à rendre l'âme pure & à la fortifier ?

rempli toute sa destination. Le devoir du Soldat qui est sur le champ de bataille, & celui de l'homme aux prises avec la maladie, n'est point le même. Là le Christianisme commande de vaincre, ici de se résigner, & de tendre les bras à la mort.

Si les Grands à la tête des armées y entretiennent les mœurs, notre destinée & celle des Peuples étrangers seront heureuses, (car l'homme sensible voit peu de différence entre Nation & Nation). La pudeur timide n'aura point à s'allarmer de la présence du Soldat & de celle des Chefs ; la vertu se conservera dans les familles. La séduction deviendra un attentat inconnu ; cette jeunesse bouillante qui se précipite sous les drapeaux par l'appas de la liberté, de la licence & de la débauche, n'aura plus le moyen de se soustraire à l'autorité des parents ; un sentiment vertueux, l'inclination, l'honneur, le noble désir de la gloire la conduiront au milieu des combats.

Le Soldat attaché à ses devoirs par un motif supérieur à la crainte, verra dans les Maîtres qui lui commandent, une autorité fondée sur la Religion. Le Chef reposera tranquille

& les postes seront gardés avec fidélité. Sa vertu imprimée dans le cœur de celui qui les défend, veillera pour la sûreté publique. Un sentiment qui se renouvelera sans cesse dans la piété & le bon exemple du Chef, animera & soutiendra les actions des inférieurs. Est-on fidèle à son Dieu, on l'est toujours à ses Maîtres.

Comment les Chefs influeront-ils encore sur la Religion du Soldat ? en exerçant sur lui cette autorité douce & ferme qui est si bien le caractère de la morale chrétienne ; en offrant, comme nous l'avons dit, à ses yeux l'exemple de la régularité des mœurs & une conduite religieuse. Si le Soldat pénètre souvent les desseins & juge sainement des manœuvres d'un Général d'armée, comment ne démasqueroit-il pas sa conduite ? Envain lui imposeroit-on un joug qu'on a secoué soi-même ; cet homme féroce le brisera, & affrontera les menaces de la Religion bravées par ses Maîtres. Accoutumé à courir avec eux les mêmes hasards, il n'en connaît point d'autres que ceux qu'affrontent ses guides.

Les Chefs ont d'autres moyens de réprimer les vices & d'inspirer la vertu aux inférieurs.

Que

Que les excès du vin soient flétris ; que ces pièges honteux que la débauche vient tendre au milieu des Camps , soient écartés de la vue du Soldat. Que la rigueur la plus inflexible soit déployée contre un vice qui dégrade & détruit autant la valeur & les autres vertus militaires , que les vertus chrétiennes ; enfin que le Soldat soit soumis à un petit nombre d'actes de Religion bien ordonnés , & nos armes acquerront la plus grande force. Il est d'autant plus facile à nos Soldats de recevoir un joug semblable , que soumis , depuis les jours brillants d'un ministère actif & ferme , à des fatigues continues , remede assuré contre tous les vices , gouvernés par la discipline la plus sévère , il ne leur est presque plus pénible d'être vertueux & chrétiens.

La Religion pratiquée dans nos armées comme dans celles de nos ennemis , hâteroit peut-être cette révolution heureuse que la Philosophie s'efforce d'amener ; elle adouciroit les mœurs , diminueroit insensiblement les antipathies & les haines ; la guerre n'offriroit plus les traits odieux de la vengeance & de la fureur. Les villes livrées à la discrétion du

Soldat ne présenteroient plus de ces spectacles horribles où des hommes prenant le caractère de tigres attirés par le sang , se déchirent , s'égorgent & portent par-tout le fer & la mort. On restreindroit , s'il étoit possible , les ordres de rigueur , & l'on étendroit toujours ceux de clémence.

La Religion des Chefs produiroit des effets aussi importants sur cette noble portion de la milice , qui est la gloire & le soutien de l'État. Tel est notre génie & la discipline de nos armes , que le sang le plus illustre obéit sans peine aux ordres des Chefs ; que ceux-ci profitent d'une disposition si heureuse dans nos guerriers. Fidèle imitateur de ses Maîtres , chacun prend l'esprit de ceux qui tiennent l'autorité. Nos mœurs allient la familiarité & le respect. Bien différente de celle du Nord , notre noblesse ne forme en quelque sorte qu'un seul ordre ; c'est le même sang , & comme une grande famille où les plus qualifiés représentent la dignité des aînés. L'Officier d'un moindre grade est admis à la société de ses Généraux ; rapproché d'eux sans cesse par la prérogative de la naissance & des armes , il partage leur

intimité ; il ne cessé en quelque sorte d'être leur égal , qu'au moment du commandement ; ainsi toutes les actions des Chefs sont continuellement sous les yeux de l'inférieur. Ici il apprend à copier les manières de la Cour & de la Capitale ; il puise des idées de magnificence & de luxe. Avide de se former à l'esprit qui regne dans la première Ville de l'État , il étudie avec un soin extrême dans ses modèles , le ton qui y domine & le goût des plaisirs. Il fait davantage ; il se remplit des maximes que le Chef apporte avec lui dans les armées ; il épie sa croyance , sonde ses sentiments , & les adopte.

Pourquoi se plaint-on aujourd'hui que les écrits les plus hardis sur les opinions nouvelles inondent nos armées ; qu'ils sont dans les mains de nos plus jeunes guerriers ? N'en faut-il pas chercher la première cause dans les scandales qu'ils ont quelquefois sous leurs yeux , dans cette liberté de penser qui a passé des Chefs dans les derniers rangs ? ou plutôt si les Chefs ne sont pas toujours les Auteurs de ces scandales ; si comme nous l'avons dit des Provinces , la communication avec la Capitale

C c ij

a eu part à ces maux , il est en leur puissance d'en diminuer le nombre & les effets dangereux. Leur autorité maintenue , accrue aujourd'hui plus que jamais , met dans leur pouvoir toutes les ressources d'une discipline sévère , & leur exemple achévera ce que leur puissance aura commencé. Qu'ils ferment les voies à la corruption , & bientôt celles de l'incrédulité seront abandonnées. Qu'une suite de travaux appliquants empêche les maux de l'oisiveté. Nous avons osé offrir dans cet Ouvrage une idée , un plan de pareils travaux. Que les écrits pernicieux soient soustraits à ces jeunes Élèves de la milice en qui les passions font les premiers efforts : que les disputes sur les vérités mystérieuses & formidables de la Religion , soient interdites & bannies ; que les esprits ardents soient contenus comme autrefois , par ces vénérables Chefs de légion dont les cheveux blancs inspiraient tant de respect & de retenue ; qu'il soit flétrissant pour des hommes d'honneur de ne point attacher leur gloire à révéler & à défendre les vérités les plus saintes , eux qui consacrent par l'honneur , le plus incompréhen-

sible & le plus étrange des préjugés ; enfin qu'ils ne dégradent point des Autels où leurs ancêtres ont ceint l'épée.

Chefs magnanimes , vous qui conduisez nos jeunes Héros à la victoire , effrayés sur les suites funestes de l'impiété , vous déploierez toute votre force pour la bannir de nos armées ; vous ressuscitez les sentiments anciens ; vous inspirerez les vôtres à ces guerriers. Je crois vous voir entourés de leur brillant cortége,dans ce moment où vous entrez dans le saint Temple , pour rendre vos hommages à la Divinité ; je crois vous entendre leur adressant ce discours : » Généreux Guerriers , il faut un Dieu qui vous tienne compte de votre sang ; qui juge entre les guerres justes & injustes ; un Dieu qui dirige le courage impétueux & aveugle , un Dieu des armées ; celui de nos peres a répandu par-tout la gloire de notre nom. Voyez-vous ces étendards suspendus à ces voûtes sacrées ? c'est le Très-haut qui soutenant le bras de nos guerriers , les a arrachés des mains des ennemis de la paix ; nos ancêtres ont combattu pendant quatorze siecles , sous les auspices de ces autels. C'est

le Dieu des Turennes, des Condés, des Ca-tinats ; c'est lui qui sauva l'armée de Luxembourg près de périr sous les eaux de la Hol-lande ; il a relevé les armes de ce Louis qui vit son État au moment de s'écrouler. Ce Dieu, lorsque nous étions fidèles à nos anciennes vertus, aux vérités que nos peres avoient crues avant nous ; nous accordoit une longue suite de victoires ; se sont-elles démen-ties pendant le cours de cette guerre opiniâtre & glorieuse que consacra Fontenoy ? il sem-bloit que le Très-haut tînt par la main le nouvel Alexandre qui nous conduisoit. Nos destinées ont changé depuis la révolution de nos mœurs ; & cette révolution n'est point ancienne. Il n'y a point encore vingt années que l'incrédulité & les nouveaux dogmes étoient ignorés parmi nous. Avec les an-ciennes maximes, l'antique amour des armes s'est évanoui ; la subordination n'est plus la même, malgré les efforts des premiers Chefs ; la milice qui se renouvelle dans nos camps, ne voit plus dans les anciens Capitaines, des peres yénierables qui remplacent auprès d'eux ceux qu'ils ont quittés. Ils méconnoissent la

dignité de l'âge, le poids des conseils ; ils affectent de donner faveur à de nouveaux principes sur nos Traditions anciennes. Je ne sais même si ce vieil honneur des Henri, des Montmorencis, des Crillon, des Brissacs vit encore tout entier parmi nous ; je ne sais si depuis que de sombres nuages obscurcissent dans nos esprits la croyance d'une autre vie, notre valeur est la même ; si une sorte de sentiment confus, un découragement involontaire ne ralentit point nos pas lorsque nous nous précipitons au milieu des hasards. Ah ! braves compagnons, regardons comme funestes à nos armes toutes ces innovations. Le poison circulera bientôt jusqu'à nos Soldats. Si vous ôtez à la Religion ce flambeau qu'elle a allumé dans le Ciel, & qui nous montre au-delà du trépas une gloire immortelle, craignez qu'ils ne brifent leur épée & qu'ils ne volent plus à la mort. »

Il est au pouvoir des Chefs de rappeler les plus beaux jours dans nos armées ; qu'ils ramènent les mœurs des Spartiates, & nous verrons les mêmes prodiges que chez ce Peuple austere & belliqueux. Qu'annonce au contraire ce luxe Asiatique au milieu de nos Camps ;

avec les fatigues de la guerre , tant de mollesse ! avec les besoins du Soldat , tant de profusion chez les Chefs , des festins des mets les plus recherchés & les plus somptueux ! au milieu de cet acier étincelant , cet or , cet argent du goût le plus exquis qui brille sur les tables (a) ! à côté de cette terre glacée sur laquelle repose le Soldat , ces tentes si artistement garanties contre toutes les injures de l'air , ces tapis , ce duvet digne de la mollesse de la Capitale & de la magnificence de nos Palais ! à la tête de nos guerriers qui exécutent une marche forcée à travers les marais & les glaces , ces Chefs de légion portés sur des chars brillants d'or & d'azur , sur des brancards légers & flexibles , soutenus par des ressorts liants & souples ! les voies s'aplanissent devant eux ; ce n'est point un chemin semé de rochers , c'est sûrement la route qui conduit à la Capitale , ou à l'habitation de nos Rois. Quel spec-

(a) Le luxe de nos armées a commencé avec les Campagnes brillantes de Louis XIV. Dans les premiers temps de M. de Turenne , on se servoit d'assiettes de fer. *Voy. siècle de Louis XIV.*

tacle ! Au milieu de ce mélange , de cette confusion de chars , d'hommes , d'épées , de lances , je cherche les héros ; sont-ce ces guerriers que je vois portés comme en triomphe , ou ces braves Soldats qui foulent d'un pied vigoureux les neiges de l'hiver ?

La force des armées est plus dans l'exemple des Chefs que dans leur pouvoir ; si leur ame dégénere de son ancienne magnanimité , la contagion descendant insensiblement jusqu'au dernier rang , les vertus militaires s'éteindront dans tous les ordres , le plus fort lien de la discipline sera rompu.

Nous avons considéré l'influence de la Religion des Grands sur le reste de la Nation ; contemplons les différents ordres entre ces Grands & le Peuple.

DE LA RELIGION DANS LES DIFFÉRENTS
ORDRES COMPRIS ENTRE LES GRANDS
ET LE PEUPLE.

CE seroit une entreprise trop au-dessus de mes forces , de traiter de tous les rapports de chaque état de la Société publique ; je me borne à considérer les plus essentiels ; c'est ici un point de vue intéressant : entre les Grands & le Peuple , l'œil se repose avec plus de complaisance. Là il est ébloui , ici affligé. Le Sage que sa condition place ordinairement entre l'un & l'autre , est comme le lien qui unit ces deux extrémités ; sans lui ce malheureux Peuple seroit à une distance infinie des Grands ; sans lui les Grands n'auroient point les services du Peuple. C'est cet ordre de Citoyens qui défend les droits de chacun , & qui , en échange des travaux , fait passer l'or des Grands jusqu'au Peuple. C'est comme ces nuées qu'on voit entre l'Astre du Jour & la Terre , & qui recevant dans leur sein les rayons du Soleil , en tempèrent l'ardeur , & les renvoient ensuite jusqu'à nos têtes.

Parmi les ordres de Citoyens à qui l'éclat & la noblesse de leurs fonctions assurent un rang éminent, les premiers sont ces Guerriers généreux qui se dévouent à la défense de la patrie.

DU CORPS DES MILITAIRES.

Ce Royaume a été fondé par l'épée, & depuis son origine nous avons conservé aux armes tout leur éclat & toute leur gloire. Nous avons vu que les Nobles tenoient autrefois l'épée & la balance de la Justice; ils ont remis celle-ci à d'autres mains: tandis que de vénérables Magistrats pesent nos sortunès au milieu de nos Cités, le bras des guerriers défend nos frontières contre nos ennemis. Nous avons présenté les Grands à la tête des armées & montré leur influence sur les grades inférieurs, il est temps d'offrir ce noble Corps de Guerriers soumis à ces Chefs illustres. On sent que ce sera à peu près le même objet avec quelques nouveaux rapports.

Appelés à la gloire & aux fatigues de la

guerre , nos Soldats ne connaissent d'autre loi que celle d'imiter servilement leurs modèles ; ici ils apprennent la valeur , & ce courage guerrier qui fait la seconde force des Empires , car on sait que les loix sont la première. Sont-ils au moment d'une action ? ils ont les yeux attachés sur leurs Chefs ; ils avancent contre l'ennemi ou se reboutent , selon qu'ils puissent plus ou moins d'intrépidité dans leurs Capitaines. Que fait alors le guerrier religieux ? Il déploie cette vertu que ces braves compagnons sont accoutumés à respecter. Il excite l'ardeur du Soldat ; il se montre le premier au fort du péril ; il ne mesure point ce péril sur les obstacles , mais sur ses devoirs ; enfin ce Chef généreux fraye le chemin de la victoire , & il est suivi.

Ce n'est point le Général d'armée dérobé souvent aux yeux du Soldat , qui peut exciter davantage sa valeur , mais la présence de ce Chef de légion ; c'est sur son front , dans ses yeux , dans ses manœuvres qu'il apprend ses devoirs. S'il est accoutumé à voir sur ce front , dans ces yeux , les traits de la vertu & de la Religion , le respect que

ce spectacle lui inspire, rend son obéissance plus docile & plus prompte ; il acquiert même plus de confiance. Le Soldat plus éclairé qu'autrefois, a appris qu'on le sacrifioit souvent à des haines particulières, à de vaines querelles de Rois. A-t-il à sa tête un Capitaine religieux ? ces idées se dissipent ; la vénération prend la place de la censure ; l'assurance, celle de la crainte ; il ne pense pas qu'une injustice puisse lui être commandée par un Chef vertueux. Alors il combat pour son Prince comme pour sa Religion. Eh, quel feu n'allume point dans une ame, un pareil sentiment ! On croit toujours voir le Dieu de la victoire, quand on marche sur les pas d'un homme cheri du Ciel.

Si un vertueux Capitaine anime la valeur du Soldat dans le fort d'une bataille, il en modere l'ardeur dans le succès. Le Soldat victorieux est un monstre irrité par le sang, plus furieux que ne fut jamais Lion d'Afrique. S'il est une main qui puisse dompter sa férocité, c'est celle du Chef qui le commande. Il fait employer l'autorité & la douceur ; or cette autorité mêlée de douceur est plus efficace dans un

homme vertueux. Ses exhortations sont plus animées, plus vives & plus touchantes ; on voit que ce n'est point un homme indifférent au malheur de ses semblables, & qui tranquille, laisse courir ses Soldats au vol & au carnage, mais un homme sensible, pénétré de tous les droits de l'humanité, de la vertu & de la Religion; son éloquence guerrière prend le caractère de ses généreux sentiments.

Le Soldat se rappelant les leçons de vertu qu'il a reçues, se modère au milieu des désordres, au moins il n'est point si cruel ; il respecte cette Vierge éplorée, que cette mère pâle & tremblante presse contre son sein où la timide infortunée s'évanouit ; il réprime les excès de sa valeur emportée & bouillante.

Cependant, il faut l'avouer, la vertu de ce Chef ne pourroit produire tous ces biens dans les terribles moments du combat & du carnage, si elle n'avoit gagné depuis long-temps la confiance & l'amour du Soldat. Il faut qu'au milieu de ce long & pénible cours de la guerre, au milieu des exercices militaires, cette vertu ait souvent éclaté ; il faut que généreux sur les contributions ennemis,

irréprochable sur celles qu'il perçoit quelquefois sur nos terres , il ne donne point l'exemple d'une dépréciation appuyée par la force ; il faut que guidé par des principes purs & immuables , il ne retienne point le salaire du malheureux Soldat ; qu'il soit grave & sérieux dans ses manières , sobre & intact dans les mœurs , doux dans le commandement. Il faut que visitant le Soldat malade , il partage les peines de ce malheureux & les soulage ; qu'il pourvoie à ses besoins ; que sa générosité fournit à ce guerrier languissant tous les secours d'un bon Maître , d'un compagnon des mêmes périls , d'un tendre père ; enfin il faut que ce chef rende à Dieu & à sa Religion ce qu'il leur doit ; que fidèle aux devoirs qu'elle impose ; il donne l'exemple aux inférieurs : alors nos armes acquerront le plus grand éclat , & recouvreront leur ancienne force.

Croiroit-on que la révolution de nos mœurs est parvenue à ce degré , que le Soldat sur l'exemple de ses Chefs disserte , dispute , rasonne ? lui à qui les Rois ne se montroient autrefois que comme des Divinités redouta-

bles , auxquelles il suffissoit d'obéir pour être victorieux : aujourd'hui les dépouillant de leur pompeux appareil , il en fait de simples hommes & les juge ; ce même Soldat entraîné par la force de la contagion , prononce des discours téméraires & sacriléges contre la Divinité elle-même. Les Livres qui traitent des matières les plus délicates & les plus importantes de la Religion , sont dans ses mains. A l'exemple de ses Chefs , il ne connaît presque plus le saint Temple , ou bien , son pied n'en foule le pavé formidable que comme celui du lieu le plus profane. Irrité dans ses passions par de puissants scandales , des scandales qu'il est comme forcé de révéler , il se livre à toutes ses inclinations brutales ; ainsi l'État perd des milliers d'hommes que la Religion lui auroit conservés.

Que prévoient les hommes sages de cette licence effrénée & universelle ? La même issue que dans les armées de Rome , lors de la confusion causée par les cabales intestines ; c'est-à - dire , l'indocilité , l'indépendance , l'autorité méconnue , une force extrême acquise par ce ressort toujours violemment tendu ;
enfin

enfin le joug secoué par l'audace , & rompu par l'assouplissement du pouvoir.

Vous exercez extrêmement le Soldat , & le détournez dès-lors de beaucoup de vices & de crimes ; votre politique est sûre dans les temps de prospérité ; mais si vous éprouviez un grand revers , qu'il arrivât une forte crise , que les Nations se heurtassent avec un choc violent , que tout-à-coup toutes les forces du Continent s'ébranlassent , qu'arriveroit-il à vos armées ?

Il faut des principes intérieurs , autrement aucune autorité n'est stable. Accordons toutefois que dans ces moments de confusion , le Soldat ne tentât rien par lui-même , car son obéissance tient fort à l'instinct ; mais si un homme hardi , inquiet , entreprenant arrachoit à l'autorité légitime la marque du commandement , que n'auriez-vous pas à craindre de ces guerriers stupides & féroces à qui vous n'avez jamais inspiré aucune idée de devoirs de conscience , de mœurs , enfin de Religion ? Un séditieux achetera leur sang , en leur abandonnant toutes leurs passions. Tirons une conséquence bien naturelle : que la sagesse des gou-

D d

vernements se montre lorsqu'ils tiennent le Soldat dans une dépendance religieuse ; or les Chefs des légions sont presque les seuls qui puissent lui communiquer les vertus capables de cimenter cette dépendance.

Il faut à ce Guerrier des spectacles qui frappent ses sens ; & par l'abus de nos institutions, le Soldat n'a presque jamais les objets de la Religion sous la vue. Je souhaiterois comme citoyen sensible au bonheur de ma patrie, que le Soldat fût conduit chaque jour au saint Temple ; que ses yeux frappés de la majesté de l'Autel, apprisse ici à craindre, à révéler, à aimer, à servir le Dieu des armées ; qu'appelé deux fois le jour à des exercices saints, il commençât & finît le cours de ses travaux par l'invocation de l'Etre éternel. Un Roi célèbre par la profondeur de sa politique autant que par sa valeur guerrière, commanda que ses Soldats soient menés régulièrement aux pieds de la Divinité (a).

(a) C'est l'usage en Prusse, que les Soldats soient conduits par les Officiers au Temple pour remplir les exercices ordinaires de la Religion.

Si la Religion dans les Chefs, est nécessaire aux succès de nos armes ; dans nos Cités, elle n'est pas moins essentielle à l'ordre. S'il est des hommes dont il importe de régler avec soin les mœurs, ce sont nos Militaires. De tous les Sujets de l'État, il n'en est point qui habitent dans autant de villes : appellés successivement dans toutes les contrées du Royaume, ils portent partout de nouvelles coutumes & de nouvelles mœurs. Que ne faut-il pas appréhender de leur commerce si leurs mœurs ne sont point réglées ! Ils changent la face des Cités ; le mal n'a point de bornes ; ils font régner la dissipation & le désordre où avant eux habitoient la paix & l'innocence. Si par la prévoyance du gouvernement, ils n'introduisent plus le luxe, ils apportent des vices qui le font naître. Le jeu prend la place du travail. Les bals & les théâtres remplacent les plaisirs purs & tranquilles. D'effrénés libertins, comme nous l'avons remarqué, attirés par l'appas de la licence, viennent apporter leurs vices avec leur nom aux Chefs des légions. La jeune milice se renouvelle au milieu des excès ; quel désordre ! des enfants indociles

D d ij

abandonnent un pere , une mere , suivent les drapeaux , & pour une chaîne qu'ils consentent à porter , ils en rompent mille.

Il naît encore un autre abus déplorable du commerce de nos Guerriers avec nos Villes : des alliances sans convenance , sans proportion , sans décence , sans fortune. Tous les maux viennent à la suite de la liberté. La vertu a envain pour rempart une politesse sévere , grave , timide ; des hommes peu délicats sur les principes des mœurs , renversent bientôt cet obstacle ; ils introduisent dans les sociétés des manières libres , familières & inconsidérées. Présomptueux , ils répandent des maximes dangereuses. Rachetant toutes les fautes par ce fameux honneur guerrier , ils croient avec cette seule vertu , payer à la société le tribut qu'ils lui doivent (a). Ils ne songent point que rien ne répare le tort qu'ils causent aux mœurs ; que longtemps après qu'ils ont quitté les murs d'une ville , leurs vices y sont

(a) Un étranger qui connoissoit bien nos mœurs , disoit que l'honneur ne suffisoit pas pour nous préserver de la corruption. *Murat* , *Lettres sur le François* , pag. 220.

encore, & y habitent pendant de longues années. Il n'est donc point de classe de Citoyens qui puisse faire aux mœurs tant de plaies & des plaies aussi profondes.

Transportez ces mêmes Militaires chez l'étranger ; ils y causeront de plus grands désordres ; ils y apporteront des scandales nationaux. Par eux l'impiété se répand dans le Continent. Des pays qui n'avoient jamais connu nos dangereux systèmes, les écoutent ; les goûtent & les adoptent. Ah ! contentons-nous de ravager les climats ennemis avec les armes ; la sainteté des mœurs réparera ce fléau passager ; mais comment guéiriez-vous les plaies que vous avez faites à l'innocence ? songez que vos scandales chez un Peuple étranger, outragent encore plus le Giel que lorsqu'ils se bornent à vos frontières. Le Ciel peut vouloir punir par vous les Royaumes, mais il ne veut point les pervertir.

Supposez des Militaires religieux, leur exemple en étonnant, confond ; & en confondant, il fait rougir & rameut les hommes les plus licencieux. La police des villes fleurit ; le Soldat contenu n'insulte plus aux mœurs

du Peuple. L'estime des armes fait courir sous les drapeaux , & l'État voit la milice renouvelée par des Guerriers vertueux. Au lieu de vices , ces nobles Capitaines apportent une nouvelle politesse , & le goût dans les villes ; ces villes croient acquérir de nouveaux Citoyens. Mais nous l'avons dit ailleurs : il manque à nos Officiers ce qui manque au reste de la Nation , une forme d'institution dans laquelle les principes des mœurs soient approfondis & développés. Notre éducation en ce point , est extrêmement défectueuse. Tandis qu'on étudie avec tant de soin les principes de toutes les Sciences , l'étude de la Religion naturelle , & des devoirs du Christianisme est totalement négligée. On s'arrête aux rudiments aux éléments de la morale ; on vit & l'on meurt comme on a commencé la jeunesse , c'est-à-dire avec de simples notions sur les devoirs qui nous sont imposés. Cet observateur habile que j'ai cité * , a remarqué ce défaut de notre institution,

Les autres Nations sentent mieux que nous l'importance de développer les principes es-

* *Muralt. ibid.*

sentiers de la morale. Par ce développement, il reste un fond d'instruction qui ne s'efface plus, & qui devient une règle invariable de conduite. L'usage contraire parmi nous, sera longtemps l'étonnement des hommes qui pensent. C'est un problème de morale qu'à près quatorze siècles, depuis la fondation de la Monarchie, ce point de vue politique n'ait pas été apperçu; ou s'il l'a été, que la sagesse de nos loix n'ait pas réformé un abus si étrange. Ne crût-on qu'à une Religion naturelle, ce principe seroit essentiel & fondamental pour le bonheur de l'ordre.

Nous avons osé proposer un plan d'éducation Militaire. Ce seroit peut-être le seul moyen de rétablir & de perpétuer à jamais la doctrine des mœurs, les principes du droit des Nations dans nos armées. Il naîtroit un autre avantage inestimable d'une pareille institution. Les esprits des différents Peuples excités par l'émulation, concevroient plus d'horreur pour la guerre. Les Nations se réuniroient & seroient amies.

Nous sommes éloignés d'un changement si désirable. Voyez, combien de jeunes Mi-

litaires n'ont qu'une connoissance confuse des devoirs ; leur esprit & leur cœur n'ont reçu aucun principe ; ils ne soupçonnent pas même qu'il y ait une morale sur la Terre. Ils sont attachés souvent pour toute la vie , aux armes , & jamais ils ne cherchent à s'éclairer. Leurs jours se passent dans l'oisiveté , l'oubli & l'indifférence. Cette portion la plus précieuse de l'État , qui aujourd'hui occupe tant la Sagesse du Ministère , ne devra-t-elle pas cette reconnaissance à nos Chefs , d'être formée à ces grands principes qui font & affermissent dans le devoir le Sujet fidèle , le Citoyen sensible , le Guerrier vertueux ?

L'éducation de nos Militaires doit nous inspirer un vif intérêt ; ils sont les premiers dépositaires de notre gloire ; notre célébrité comme le sort de nos armes , est entre leurs mains. Anciennement nous jouifions d'une autre estime que celle qu'on nous accorde aujourd'hui ; nous avons donc quelques reproches à leur faire , si nous avons déchu ?

On dira qu'autrefois nos peres n'avoient pas plus de principes que nous ; je ne dois

point l'avouer. L'ignorance garantissoit alors les principes. Les nôtres se sont évancus lorsque nous avons acquis des lumieres. On ne raisonne point, & l'on pratique ; si l'on ne pratique point, on s'avouoit coupable. Nous raisonnons, & nous ne pratiquons point ; nous ne pratiquons point, & nous nous justifions à nos propres yeux. Nous voulons même être absous par la Postérité, comme applaudis par notre siecle.

François, vos malheurs vous ont trop instruits, pour fermer les yeux davantage. Vous n'avez éprouvé que des revers, & vous prétendez attribuer ces revers au sort des armes ? Vous rejetez vos disgraces sur vos Chefs, désabusez-vous. L'inexpérience, le défaut d'habileté peuvent occasionner quelques échecs, arracher quelques victoires, mais ne croyez pas y trouver la source de toutes vos pertes. Quelque vice caché a produit le mal, & le principe de ce mal est en vous-mêmes ; comment auriez-vous été aussi constamment malheureux ? Il y avoit sans doute un défaut de subordination & d'harmonie, de la méintelligence, du mépris des

regles & de la discipline , peut-être un amour excessif & funeste de la vie ; or tous ces maux où prenoient-ils leur source ? dans une nouvelle morale que vous avez substituée à l'ancienne ; des Maîtres corrompus se sont efforcés de vous faire entendre que la vie est plus précieuse que tout ce qui est hors de vous ; qu'incertains de ce qui arrivera après la dissolution du corps , il faut commencer par jouir & par s'assurer du bien-être actuel. Pensez - vous que ces principes entretiennent & excitent beaucoup la valeur ?

Nobles Guerriers , des hommes sombres que les considérations humaines n'arrêtent point , osent prononcer ce blasphème : que l'honneur , ce sentiment inséparable de votre ame , est quelquefois balancé en vous par l'amour de vous-mêmes ; que l'intérêt lui présente une dangereuse amorce ; mais les véritables Citoyens , les Citoyens vertueux n'ont point ces pensées ; ils les écartent avec horreur. Ils se persuadent qu'on forme contre votre vertu , une calomnie pleine d'amertume. Votre conduite ne démentira point un jugement aussi généreux. Oui , dignes Guerriers , vous

pouvez nous rendre la considération que nous avons perdue. L'Étranger apprécie nos lumières par nos Écrivains ; il juge nos vertus par les vôtres. Si l'on nous refuse en core l'estime, nous vous accuserons. Sensibles à notre gloire comme à la vôtre, vous nous rendrez notre célébrité ancienne. Si quelques écrits inconsidérés & libres ont fait porter des jugements désavantageux sur nos lumières, que nous importe ? Conservez-nous le respect pour nos mœurs, & nous ferons sans peine tous les autres sacrifices. Nous consentirons à être accusés de manquer à la raison, pourvu que nous soyons estimés vertueux ; nous consentirons à céder mille talents pour une vertu, mille génies pour un beau cœur. L'austere Sparte n'étoit point jalouse de la Science, & la cédoit toute entière à Athènes.

Nos Guerriers ont donc une puissante influence sur la destinée générale. Ils ont dans leurs mains, notre gloire ; ils influent sur les mœurs des Étrangers dont les vertus doivent nous être aussi chères & aussi sacrées que les nôtres. Ils influent sur nos Cités, sur le Soldat ; en-

428 D E S C A U S E S

fin le fort de l'Etat est en leur pouvoir. Leur Religion est donc intimement liée au bonheur de l'ordre.

La vertu au milieu du tumulte & de la confusion des armes, nous défend ; elle nous protége au milieu de la paix & du silence ; cette paix , ce silence regne au milieu de nos Cités. Couverts de l'ombre de la Justice nous sommes heureux. Les lumières & la Religion réunies dans nos Magistrats assurent notre félicité. Il est intéressant de contempler ce nouveau tableau , & de montrer l'influence des Magistrats sur nos destinées.

D E S M A G I S T R A T S.

DEPUIS la cabane du Pauvre jusqu'au Palais de l'homme puissant , chacun est jugé , repris , défendu ou condamné par la loi. Quelle générosité même dans le Prince ! Il veut que ses domaines , ses droits soient discutés dans les Tribunaux ; & si ses Sujets remportent contre lui quelque avantage , il s'applaudit de gagner comme pere , ce qu'il perd comme Roi.

Notre honneur, notre tranquilité, nos fortunes, nos vies sont dans les mains des Magistrats. Combien n'est-il pas important que les principes les plus austères, que la Religion la plus éclairée & la plus inébranlable les gouvernent !

L'étude des loix est pénible, mêlée de dégoûts, de discussions rebutantes; sans des principes religieux, il est difficile qu'un Magistrat se livre à des objets que tant d'ennui & de sécheresse accompagnent.

Les intérêts des Grands sont souvent mis sous les yeux des Tribunaux. Leur puissance & leur gloire imposent à l'équité; quelquefois elles l'éblouissent. La probité inflexible de la Religion élève le Magistrat au-dessus du Grand qu'il juge; c'est la justice du Très-haut qu'il exerce, & cette justice ne fait point d'acception. Une lumière puisée dans cette source éternelle, dissipe le fantôme d'une gloire qui ne tire trop souvent son origine que de la Terre & de l'illusion. Le Grand sera jugé comme homme & comme Citoyen.

Le riche a des trésors; ses richesses peuvent corrompre les jugements. Non, la Religion offre aux Magistrats d'autres richesses.

La vertu accoutumée à peser les droits dans la balance & avec les poids de l'Autel, ne connoît pas de plus grand trésor qu'elle-même. La Terre, encore moins le crime, n'a point de prix à payer à l'homme vertueux. La veuve & l'orphelin défendus par les loix, seront vengés de la tyrannie du riche, s'il est oppresseur ; ils recouvreront le champ de leur pere, s'il est ravisseur.

Les intérêts du Magistrat sont mêlés quelquefois aux causes des Tribunaux ; alors il n'est plus Juge ; mais quelle influence ne conserve-t-il pas sur les délibérations & sur les jugements ! Le langage de l'intérêt est dangereux ; il est aisé de succomber ; l'injustice suit de près. La Religion raffermit les pas du Magistrat ; il demande qu'on juge l'homme en lui ; il ne sollicite point ; il instruit sa cause comme le dernier des clients.

Le Magistrat en étouffant en lui-même la voix de l'intérêt, fait aussi réprimer celle d'une sensibilité dangereuse. Le Ciel éprouve la Terre par des fléaux. Il permet qu'elle soit affligée par des Scélérats qui désolent les Sociétés. Ici éclate la vertu du Magistrat ; il

se roduit contre la fausse pitié & la foiblesse ; mais en même temps il conserve à son cœur cette sensibilité compatisante qui tempere les jugements de rigueur. Ainsi il fait connoître que c'est un homme qui a condamné un autre homme, un homme qui a gémi en le condamnant. La Religion parle sans cesse à l'oreille du Magistrat vertueux ; elle lui rappelle que la vie de l'homme est chère & précieuse aux yeux du premier Etre ; que le sang du juste n'est pas versé envain. Alarmé par les menaces du Ciel, averti par les sentiments de son propre cœur, il pese avec un soin extrême, la cause des malheureux ; il sépare l'innocent du coupable, & délie tout ce qu'il peut délier.

Sans la Religion il est rare qu'un Magistrat apporte à la cause des hommes obscurs l'intérêt, le soin, l'attention que la Justice exige. L'humanité sans doute réclame les droits du Pauvre ; mais souvent elle céde aux dégoûts, aux peines, aux fatigues, & sur-tout à l'amour des plaisirs, presque toujours incompatibles avec la sensibilité de l'âme.

L'influence de la Religion des Magistrats

est plus sensible & plus importante sur la police générale des mœurs. La censure publique est en leur pouvoir ; c'est à eux qu'il appartient de réprimer tous les excès, de les prévenir, d'en arrêter les effets, d'en détruire la cause jusques dans ses plus profondes racines. C'est dans leurs mains qu'est la tradition & le dépôt des mœurs anciennes. La gravité de nos peres, cette sévérité dans les coutumes qui est le plus fort rempart d'un Empire, font leur dignité & leur gloire. Comme le volume de la Loi reposoit dans le Tabernacle ancien, ainsi le Code de la Nation conservé dans le Temple de la Justice, est continuellement ouvert à leurs yeux. Là sont écrites les sages ordonnances de nos aïeux, les punitions qui doivent accompagner les infractions aux règles. Là sont déposées les peines contre l'adultere, contre le moindre relâchement du lien conjugal, contre les corrupteurs, les ravisseurs, les apologistes de la licence. Les loix du monde couvrent sans doute ces fautes de couleurs séduisantes, mais le Magistrat connoissant les ressorts qui conservent la force d'un Empire, ne voit qu'un

qu'un abus funeste dans ces transgressions ; il les punit avec une sévérité proportionnée au rang des coupables. Le Magistrat réprime aussi le blasphème, le mépris des choses saintes, les moindres profanations. Il éclate contre les écrits séducteurs qui portent des attaques aux mœurs, & enlevent à la Religion le cœur des Peuples.

Attentif à toutes les parties de l'ordre public, si le relâchement des coutumes, les scandales du luxe, l'excès des dépenses des Grands déconcertent sa vigilance, le Magistrat invoque l'autorité souveraine, la supplie de réprimer des maux aussi pernicieux, des abus aussi déplorables qui entraîneroient l'état avec les fortunes des Particuliers ; car malgré l'opinion trop accréditée, on peut soutenir que l'État est toujours appauvri, lorsque les fortunes ne sont point dans les mains & dans la place où elles doivent être.

Si la Religion n'est pas gravée profondément dans le cœur du Magistrat, veillera-t-il ainsi sur les désordres ; s'occupera-t-il de tous les devoirs formidables de son ministère ? L'honneur le soutiendra dans les causes éclatantes ;

mais dans la discussion des causes qui ne sont apperçues que par l'œil de la conscience, il se relâchera. S'il ne voit avec la lumiere de la Religion, les progrès effrayants d'une injustice, l'impossibilité de réparer un dommage, suite malheureuse d'un faux jugement, de la précipitation, de la négligence, sera-t-il attentif à peser toutes ses délibérations, à faire précéder l'exercice du pouvoir, de l'étude approfondie des Loix? Fera-t-il des efforts suffisants pour réprimer dans son cœur, des passions qui obscurcissent les pensées, altèrent la droite raison, & mettent souvent deux poids dans la balance? Songera-t-il que le Ministre qui exerce la justice dans le saint Temple, & celui qui la rend dans les Tribunaux, remplissent en quelque sorte le même ministère; qu'il faut presque dans l'un & l'autre une égale droiture, une égale science, une égale connoissance des replis du cœur, le dirai-je, une égale sainteté? Dans le Sanctuaire des loix comme dans le Temple, c'est la justice du Ciel qui s'exerce; là le Très-haut la remet au Souverain, le Souverain aux Magistrats, les Magistrats la communiquent au

Peuple ; ici entre ce Peuple & le Ciel , il n'y a qu'un Pôntife ; mais par-tout c'est le Très-haut qui est garant des jugements. Il s'offre à nos yeux une différence : Dieu pardonne dans le Temple , là c'est toujours un ministère de rigueur ; les seuls innocents sont absous ; mais cette rigueur même de la justice ne doit - elle pas inspirer plus de défiance , une frayeur plus terrible aux Ministres des Loix ? Sont ils assurés d'avoir pesé assez longtemps le sang du coupable dans la balance ? Des jugements dans lesquels on ne peut absoudre , ne sont - ils pas plus formidables à rendre ? N'est-il pas plus redoutable d'exercer la justice de Dieu qui punit , que celle de Dieu qui pardonne ?

Que la dignité du Magistrat offre de gloire ! que ses fonctions sont grandes , sublimes , envisagées avec les yeux de la Religion ! Quel abri pour les Peuples , lorsque cette Religion l'éclaire & le guide ! C'est l'Ange de la Nation ; l'héritage du pauvre est défendu. Le Citoyen tranquille vit dans la paix ; il goûte la douceur du repos , & le Magistrat veille pour lui. C'est la sentinelle infatigable qui a toujours les yeux ouverts sur le salut de la République.

E e ij

Détruisez dans le Magistrat ces idées de Religion, vous verrez prévaloir le relâchement & le désordre. Les anciens principes seront livrés au mépris. Le calomniateur de la sainteté, le profanateur de la vertu élèvera la voix, & le Magistrat sera indifférent à ces clamours sacriléges; à moins de grands éclats de l'impiété, il sera muet. Auroit-il la force de combattre des vices qu'il chérit, des opinions qui le mettent à couvert des remords & des craintes? Mais je veux que la Religion vive toujours dans son cœur; au moins il n'aura point ce sentiment intérieur & profond de zèle, sans lequel la conduite de l'homme le plus éclairé, le plus attentif à la décence & aux autres devoirs, se dément souvent elle-même. Eh! qu'il est aisé de discerner quand le Magistrat réprime la licence par respect humain, ou par des principes de vertu; je ne dis point assez; la croyance s'obscurcira en lui à force de doutes; il se laissera entraîner dans le tourbillon des plaisirs qu'il devroit proscrire. L'orphelin lui tirera quelques soupirs stériles, & n'obliera pas ses jugements. Ce Magistrat prononcera sur les causes avec un léger exa-

men, & laissera périr l'innocent ; lorsqu'on n'entend pas au dedans de soi, la voix de la Religion qui se réveille aux moindres fautes , aucune voix n'est assez forte pour la suppléer. La révolution-des mœurs , loin d'exciter la censure , le flatte en secret. Il lui faudroit trop d'efforts pour se plier à l'austérité des Loix , pour remonter jusqu'aux coutumes an- tiques. Il préferera d'être l'homme de son siècle à la gloire de retracer les temps an- ciens ; aussi nous pouvons le dire : l'émula- tion de la science , l'ambition , l'honneur peuvent faire un homme de loix ; la Reli- gion seule peut former un Magistrat.

Suivez tous les degrés de la magistrature & vous verrez l'effet de la Religion du Ma- gistrat dans les différents tribunaux. Quittez ces Cours suprêmes où la justice a encore tout l'éclat , toute la beauté , toute la magnificence , toute la pompe du Trône ; descendez dans les tribunaux inférieurs. Par-tout la Religion veille sur le sort des Peuples , sur les Cités & sur les familles. On peut même dire qu'ici la probité religieuse est plus nécessaire. Privés des motifs d'émulation , éloignés des regards de l'autor-

rité souveraine, les Magistrats inférieurs peuvent plus impunément.

Représentez vous ce Juge chargé d'une postérité nombreuse ; il a besoin de protecteurs ; il sacrifiera ses devoirs à des hommes puissants qui peuvent le défendre. Renfermé dans une modique fortune, il peut par des vexations secrètes agrandir son état. Si l'œil de la Religion ne suit point tous ses pas, il foulera le Pauvre, & se déguisant à lui-même ses injustices, changeant en quelque sorte en or la pouille du malheureux, il n'aura pas honte de la revêtir ; il achevera d'accabier ce Chef de famille, qui s'épuise pour recouvrer sa modique fortune que le riche lui ravit.

Une Cité gouvernée par l'autorité de ce Juge, sera livrée à la licence & à tous les excès des libertins. Son cœur les abîmendra en secret, tandis que sa bouche gardera le silence. Quelqu'intérêt au contraire réveille-t-il sa cupidité ? aussitôt il érige les moindres contestations en procès graves & importants. Oubliant que la charité de la Religion ne permet au Magistrat d'être Juge, que lorsqu'il a

épuisé tous les moyens d'être conciliateur, il allume l'incendie qu'il devroit éteindre, il divise où il faudroit réunir. Le dirai-je? comme d'une semence féconde, il fait toujours naître d'une cause assoupie une nouvelle contestation; il perpétue les querelles & les disputes; enfin il attache à son siège d'iniquité les infortunés clients comme des esclaves qui ne peuvent plus rompre leurs chaînes. Telle est la conduite de la cupidité; tels sont ses ravages lorsque le principe inébranlable de la vertu ne la détruit point dans nos ames.

Si nous parcourons tous les degrés de la Justice, si nous pénétrons dans nos malheureux hameaux, où la raison est si obscurcie, le sentiment de l'honneur si foible dans les cœurs, quels désordres n'attendez-vous pas? Figurez-vous ce Chef grossier d'un Tribunal champêtre, régnant sur nos campagnes, devenant le tyran de ses égaux auxquels il appesantit d'autant plus le joug, qu'il n'a au dessus d'eux que de fausses lumières & la force. Il suscite les vassaux contre le premier Seigneur & contre le Pasteur établi sur les

ouailles ; il accoutume ces ames simples avec le cruel monstre de la chicane ; il arme la moitié du hameau contre l'autre moitié. Il va consumer dans les excès de l'intempéran-
ce, le prix du bercéau du pauvre, celui de cette charrue que son avidité a fait enlever du champ même où elle traçoit son sillon, Telles sont les injustices, les actions ordi-
naires de cette ame brutale. Si celui qui tient la principale autorité ne choisit point un homme droit, judicieux, & sur-tout d'une probité reconnue & éprouvée, croyez qu'il désolera toute la contrée ; vous verrez jusqu'à l'impiété s'introduire dans ce lieu sauvage. Les exemples n'en sont que trop fréquents ; remontez à la source, vous la trouvez dans cet homme qui a rompu le lien des devoirs & de la Religion de son Pasteur. O ver-
tu ! que les hommes, que les sociétés, que la Terre ont besoin de ta présence, & combien tu es méconnue, délaissée, outragée !

Le Sanctuaire des loix renferme un Corps il-
lustre qui jamais ne mérita plus de célébrité, plus d'honneur, & plus de gloire que de nos jours ; il offre à nos yeux des hommes que le Ciel

y a placés pour être les défenseurs de la Justice, de l'innocence & de la foiblesse. L'Orateur du Barreau a une grande destinée ; l'orphelin & le pauvre s'appuient sur lui. A sa probité tiennent beaucoup de fortunes ; Le génie des Orateurs est comme un flambeau qui éclaire l'équité des Magistrats au milieu des ténèbres, ou qui les égare. Dans le sein des familles, ils appaissent les esprits ou les aigrissent, éteignent les haines ou les allument ; ils prennent à leur gré le serpent de la discordie, ou l'olive de la paix. Si la Religion n'est pas leur ferme soutien, leurs talents sont un présent funeste pour la Terre.

Envain on oppose l'honneur ; cette vertu n'est pas assez puissante lorsqu'elle ne prend pas sa source dans la Religion ; si elle n'en découle point, elle ne peut se soutenir que par l'émulation ; or l'émulation n'est pas toujours excitée. Que de moments dans la vie où l'injustice peut se dérober aux regards ! alors elle laisse une liberté entière à celui que des principes intérieurs ne gouvernent point. Si la Religion n'est pas le ferme appui de l'Orateur du barreau, il ne mesurera, dans son

cœur , l'importance des causes que sur les avantages qu'elles offriront à sa cupidité. Il est bien quelques hommes en qui la vertu est plutôt un instinct qu'un sentiment ; mais ne croyez pas qu'ils résistent longtemps à une tentation forte.

Si l'Orateur n'est point affermi dans des principes religieux , il déguisera , palliera à ses Juges les scandales contre les mœurs ; les traits dangereux de l'impiété , il les émoussera avant de montrer quelle plaie ils ont faite. Au contraire les moyens que cet Orateur emploiera dans les causes sacrées , auront un poison qui envenimera les contestations du Sacerdoce. Il couvrira du même ridicule & du même opprobre , le ministère de l'Autel & le Ministre. Il portera un regard téméraire dans le Sanctuaire , déchirera le voile sacré , & révélera aux yeux profanes , les scandales des Enfants d'Héli.

Les disputes du cloître , il les offrira avec des traits aussi méchants , & avec la même exagération dans les images. Il vous semblera entendre dans la Tribune , tantôt les gémissements de ce jeune Cénobite accablé sous le

poids de ses chaînes , tantôt le bruit de ces mêmes chaînes qu'on suppose qu'il traîne dans cet asyle religieux.

L'Orateur rentre-t-il dans le monde ? il représente les causes licentieuses avec des couleurs séduisantes qui trompent les esprits , & portent un poison subtil dans les ames. Loin de peindre avec des traits d'indignation le regne du vice , les portraits qu'il offre à ses juges le font aimer ; loin de flétrir les excès honteux & les écarts de la Scene , il justifie cette profanation des talents. Avouons même que fans de solides principes de Religion , il est difficile que l'Orateur évite tous les pièges qui sont devant ses pas. Sa profession l'expose à bien des dangers ; elle se prête aux équivoques dangereuses , aux critiques amères ; mille fois le moment se présente de lancer un trait mordant , de tracer une satyre , enfin d'abusier du pouvoir de l'éloquence.

Le zèle de la Religion éclate dans un Orateur , lorsque chargé de pareilles causes , il retient son génie dans les bornes de la vérité & de la décence ; que ses harangues les plus véhémentes portent ce caractère de douceur ,

de modération, de retenue, qui est le langage même de la vertu ; son zèle éclate lorsqu'il préfère la cause du Pauvre à celle du riche, celle du foible à la cause de l'homme puissant ; lorsque ses pinceaux ne sont jamais lascifs ou méchants ; lorsque la vérité brille sur ses lèvres avec tout son éclat, & toute son ingénuité ; lorsqu'écartant avec horreur une cause injuste, il ne souffre pas même que l'homme inquiet & avide qui vient tenter sa probité, ouvre une bouche impure pour faire le premier essai du mensonge ; son zèle éclate lorsque sacrifiant son propre intérêt, il préfère la qualité de pacificateur & d'ami à celle de défenseur ; qu'il suggère des moyens de conciliation ; qu'il présente des motifs de concorde. Alors la profession de l'Orateur du Barreau est une source de bonheur & de tranquillité pour la Société publique.

Un dernier écœuil se présente à l'Orateur qui n'est point affermi dans les principes immuables de la Religion. Invité par son génie à parcourir toutes les routes ouvertes aux talents, il unit aux dangers de son état, tous ceux qui environnent les Hommes de Lettres.

Il est temps de présenter l'influence de ces derniers sur le bonheur public.

DES HOMMES DE LETTRES.

Nous avons vu que l'amour des Sciences & des Lettres forme une partie du caractère de la Nation ; que dans tous les temps, même à travers les plus épais nuages de l'ignorance, cet amour a éclaté au milieu de nous. Nous avons vu comment les Sciences ont contribué à la félicité de la Nation, en éclairant nos ancêtres sur les devoirs de la Religion, sur la navigation, le commerce, la politique, sur les sciences exactes, sur les droits de la Société, enfin sur la dignité & la grandeur de l'esprit ; nous avons tâché de faire voir comment un Prince sage devoit diriger les hommes à talents pour procurer le plus grand bien de l'État, sur-tout pour empêcher les maux qui pourroient naître de l'abus des lumières & du génie. Actuellement nous devons envisager les Hommes de Lettres dans l'ordre de la Religion, & consi-

dérer ce qu'elle peut opérer avec leur secours ; pour le bien général de l'ordre.

Le Ciel a créé des hommes plus grands que les Rois , les hommes de génie. Leur existence embrasse le moment présent & l'avenir ; elle est dans les vues du Très-haut pour marquer les époques des siècles ; & si le monde pouvoit être éternel , les Hommes de génie seroient éternels comme lui. Le centre de l'univers moral est occupé par eux ; tout est éclairé par leur lumiere.

Le plus noble pouvoir que la Religion ait exercé sur les hommes , c'est d'avoir soumis les grands Esprits de l'Antiquité ; car on ne refusera pas la gloire des talents à ce Paul ; à ces premiers Apologistes de la Religion , aux Clements d'Alexandrie , aux Cypriens , aux Origenes , aux Augustins , aux Chrysostômes. Ces hommes entraînerent la foule après eux. Si les talents ont une si puissante influence sur les Peuples , vous jugerez combien la Religion dans leur bouche & par leurs exemples , acquiert de force & étend son empire. S'il m'est permis dans un Sujet semblable , de mêler un trait de la Religion des Payens , je citerai

ce mot remarquable. *Quel Spectacle pour moi*, disoit Dioclès, *de voir Epicure à genoux dans le Temple ! Jamais je ne connus mieux la grandeur de Jupiter.*

L'exemple des personnes éminentes par le rang agit sur les cœurs, celui des hommes à talents sur les génies. Pascal avoit approfondi la Religion ; courbé avec docilité sous le joug qu'elle impose, il a servi de modèle à beaucoup d'autres esprits qui sont venus après lui. Encore de nos jours, en se rappellant le souvenir de cet homme célèbre, l'intrépidité indocile est alarmée. Un beau génie soumis à la foi, est le rempart des faibles & de ceux que l'exemple pervertiroit ; c'est comme un contrepoids à la facilité & à la faiblesse. Ceux qui n'ont rien approfondi, renvoient avec complaisance à une pareille autorité. On reconnaît sans doute qu'il n'est point d'hommes exempts de préjugés, mais on sent qu'un génie pénétrant & éclairé doit en avoir moins qu'un esprit ignorant & prévenu ; aussi, souvent le seul nom entraîne. Il ne faut pas toujours demander au cœur raison de sa conduite. Il agit, & quelquefois il ne fait pas plus

le motif de sa détermination , qu'il ne connaît les mouvements physiques de son corps auxquels il commande.

L'impression que fait sur nous l'homme de génie est l'ouvrage du Ciel , dont la sagesse gouverne ce qui est moins excellent par ce qui est plus noble ; sur-tout la lumiere du génie nous entraîne , lorsqu'elle éclaire la route de la vertu : car si nous la suivons vers le précipice , le Ciel punit par des remords notre égarement.

C'est une attente formidable pour un Empire , pour la Terre , pour un siecle , & même pour les siecles à venir , que l'homme de génie qui va naître ; il fera la destinée de sa Patrie & des Royaumes Étrangers ; ses opinions commanderont à la postérité la plus reculée.

La Religion dans les écrits d'un homme célèbre a plus d'éclat & d'autorité ; dans ses discours , plus de majesté & de noblesse ; dans ses exemples plus d'intérêt & de force. Le libertin n'ose d'écrier les mœurs devant l'homme dont les talents l'oppriment. L'incrédule n'hazardera pas d'attaquer nos Dogmes. Il feroit bientôt confondu. La vertu a sur le front de ce Sage , je ne fais quel éclat qu'elle n'a

n'a pas dans l'homme ordinaire ; ici l'image de la Divinité est moins sensible , ici elle offre moins de traits réunis. La Religion tire encore de l'homme de génie , un grand secours. La vérité présentée par lui, reçoit de nouveaux degrés de conviction & de force. Il semble que les armes de la Religion acquièrent une vertu proportionnée au bras qui les emploie ; elles ont plus d'éclat dans des mains illustrées par des victoires.

Un Dieu sortant du tombeau , le Temple de la plus superbe des Cités renversé , ont toujours offert un grand spectacle , & étonné les esprits les plus indociles ; mais ces objets si magnifiques en eux-mêmes , semblent avoir acquis plus de majesté sous les traits des hommes célèbres qui les ont présentés à notre vue. Un habile Auteur de ce siècle * a défié l'incredulité sur le tombeau même de Jesus-Christ , & ce Dieu a paru sortir du tombeau avec une nouvelle gloire. Les flam-

* Les témoins de la Résurrection , excellent Ovrage composé par Scherlock , ancien Evêque de Londres.

mes qui avoient consumé Jerusalem & son Temple sembloient éteintes ; ce Temple paraïssoit enseveli sous ses propres ruines ; un homme célèbre chez nos voisins *, écartant ces ruines , cherchant avec les yeux de la raison & de la foi, les marques de la colère du Ciel imprimées sur ces débris augustes , a paru faire sortir du milieu de ces fondements sacrés , les mêmes flammes qui avoient consumé autrefois les Juifs aveugles. Ces écrits pleins de force , l'ouvrage du zèle & du talent , ont rendu encore plus fermes les principes sur lesquels la foi sainte est appuyée.

Le grand Évêque de Meaux suit la chaîne des événements depuis l'origine de l'Univers jusqu'à Jesus-Christ , depuis Jesus-Christ jusqu'à l'entier accomplissement des promesses. Il puise dans la Religion les couleurs dont il releve les traits mâles & sublimes de ses Tableaux. Son génie prend l'essor , vole , s'élève ,

* Dissertation sur le tremblement de Jérusalem , & le projet de l'Empereur Julien pour la reconstruction du Temple , par Warburton , savant Anglois , actuellement Évêque en Angleterre.

& du haut des Cieux où il se place, il offre la naissance des Empires¹, leur succession & leur chute ; tout prépare l'avénement d'un Dieu. Quel esprit n'est pas réveillé par des images si magnifiques ? Vous croyez entendre des Empires qui se heurtent, des sceptres qui se rompent, des couronnes tombant de la tête des Souverains, & brisées sous les pieds d'un Dieu qui les foulé. Tout se renverse, la Religion de J. C. reste seule.

Quel secours la Religion ne reçoit-elle pas de tels génies ! Sa consolation & sa gloire sont de posséder de pareils hommes. Faut-il remonter dans la nuit des temps, repousser les attaques d'un Écrivain insidieux qui tente d'ébranler les fondements antiques de la croyance ? Aussitôt un de ces habiles défenseurs pénètre à travers les ténèbres des siècles. L'ignorance des âges les plus barbares ne l'arrête point, il s'enfonce dans ce cahos, & y porte la lumière. L'ennemi obstiné propose-t-il des subtilités dangereuses, des spéculations abstraites, s'élève-t-il au-dessus de la portée des regards ordinaires ? ce génie encore plus pénétrant le suit, le devance, débrouille les

sophismes, réprime sa témérité & maintient les vérités éternelles.

L'homme favorisé des talents du Ciel ; jouit d'un nouvel avantage. Il perpétue la vérité dans les générations. Ses écrits sont comme un Temple où elle repose , & que le temps rend plus vénérable. Les Rois dans leurs superbes Tombeaux , ne laissent souvent à la postérité qu'une triste cendre ; la mémoire que le Sage a laissée est toute entière pour son génie. A mesure qu'il s'éloigne , c'est un trait de plus à son immortalité. Le temps qui fait disparaître le conquérant & le politique ; découvre de plus en plus le grand homme ; on croit voir à chaque instant un coin du rideau magnifique se soulever. Son ame paraît se montrer plus éclatante au milieu de la nuit du tombeau. La renommée vient s'affeoir en quelques sorte au pied de son urne , & le défend contre les outrages de la mort.

Les hommes supérieurs montrent sur-tout la grandeur de leur destinée en assurant à la Religion sainte son appui le plus auguste : la vertu , rempart le plus formidable des États ; non elle n'a point de défenseurs si propres

à la maintenir dans l'Empire qui lui est dû sur la Terre. Aussi le Ciel attentif aux besoins des hommes, fait naître ordinairement l'homme de génie dans les conditions privées ; là il veille mieux aux intérêts de la vertu. Tranquille, les passions des Grands ne viennent point l'importuner, celles des riches sont loin de lui ; les besoins des infortunés sont assez près de lui pour le rendre sensible, & non pas assez pour le rendre malheureux. Ainsi son sort ne lui inspire ni sentiments vils, ni dureté, ni orgueil. Aucun obstacle ne s'offre à lui. La vertu, s'il m'est permis de le dire, a un libre cours dans son ame. Le monde par une suite de ses penchants funestes, goûte moins la vertu dans les ames simples ; elle croit lui trouver un caractère de foiblesse, quelquefois de pusillanimité. Dans un homme éminent, elle prend le caractère de son génie, elle se montre avec tous ses traits, mâle, forte, courageuse, noble, héroïque comme lui. Elle se sent de la vigueur de ce cœur où elle habite, & où elle prend son accroissement.

En parlant des défenseurs de la Religion, j'écarte de ce nombre, ces hommes doués de

quelques talents , mais dont la plume empreinte de fiel , est toujours prête à verser sur les ennemis de la vérité , le poison de la plus amère satyre. Défenseurs présomptueux qui toujours en armes , épient l'instant qu'il paroîsse un écrit avec la moindre marque de malignité pour le frapper aussitôt , le déchirer , le détruire ; défenseurs inquiets , qui semblent avoir besoin de cette guerre malheureuse pour donner de l'aliment à leur gênie , & quelque éclat à leurs talents. Dangereux Apologistes , vous craignez trop pour le salut de la Religion ; laissez ces feux impurs se dissiper dans la nuit qui les enfante. L'Astro du jour aura à peine reparu sur l'horizon , qu'ils ne seront plus.

Si de tels défenseurs ne s'exerçoient que contre de faibles Adversaires , peut-être la même obscurité envelopperoit bientôt l'Agresseur &c l'Apologiste ; mais quelque Antagoniste formidable paroîst-il sur la Scène ? c'est la même témérité , la même présomption ; de tels hommes nuisent beaucoup à la bonne cause ; ils allument des querelles , engagent souvent une action générale , compromettent

la sainteté de la Religion. On se hâte de chercher en eux, les vertus de cette Religion dont ils défendent avec tant de chaleur les dogmes-vénérables, & au lieu de vertus, leur cœur ne présente que de la passion. Foibles jouets d'un faux zèle, l'image qui nous les peint n'est pas plus noble que celle des adversaires dont nous parlions, il n'y a qu'un instant. Ces hommes sont au milieu des orages de Religion, comme la nuée qui erre sous le Ciel, & qui après que le tonnerre qui grondoit dans les airs s'est dissipé, offre pendant quelques moments, l'image imposante du Soleil; vous croiriez que c'est le Soleil lui-même, attendez un instant, la vapeur qui remplissoit le nuage se dissipe; les rayons de l'Astre du Jour s'effacent, & la nuée n'a plus que son obscurité.

Hommes épris de vous-mêmes, exercez-vous long-temps aux vertus de la Religion & vous défendrez ensuite les vérités formidables. Ce n'est qu'à ceux qui portent la croix qu'il est permis de s'armer de son glaive. Eh! qu'il est touchant de voir celui qui combat pour la gloire des Autels,

animé de cet esprit de modération si recommandé dans le Christianisme ! Un ennemi se montre-t-il ? le zélé défenseur généreux dans son attaque, laisse à cet ennemi tout l'avantage qu'il peut lui céder ; ou plutôt la Religion ne connoit point d'ennemis ; ce sont des enfants dont elle attend le retour. L'homme rempli de l'esprit qu'elle inspire, ne connoît que les armes de la douceur. Toutes les attaques qu'il porte, il les dirige au cœur de celui qu'il veut gagner. Il s'efforce de l'émouvoir, de le rendre sensible ; sur-tout, pour épargner son amour - propre, il le ramene sans qu'il s'apperçoive en quelque sorte qu'il s'étoit égaré. Ce défenseur n'employe les talents que lorsqu'il a épuisé toutes les vertus, Il ne se fera de son génie qu'après son cœur.

Présente-t-il nos dogmes augustes ? il les montre avec une extrême circonspection, avec ce voile dont le Ciel lui-même les a couverts ; il songe que le sceau de Dieu y repose, & il fait bien que ce n'est pas à des Mortels à le lever. Lorsque l'adversaire aura rendu son cœur à la Religion, son esprit ne tardera pas à se soumettre. L'incrédulité com-

bat moins pour ses opinions que pour ses passions.

Tandis que ce sage défenseur présente nos formidables mystères avec la retenue qu'ils exigent, il déploie les vertus chrétiennes & les montre avec tout leur éclat & toute leur gloire. Il intéresse pour elles, ce cœur si noble, si digne de les recevoir, de leur servir de sanctuaire & d'asyle ; il faut, lui dit-il, que la vertu habite avec ce qui ne pérît point ; puisque les talents conduiront votre génie à l'immortalité, il est juste que la vertu y transmette votre cœur. Il ne vous fied pas d'être l'ennemi d'une Religion dont vous pouvez être le héros ; vous lui faites une plaie qui ne se guérit point, lorsque vous lui enlevez votre ame. Les trésors de ses vertus doivent être dans vos mains, comme les richesses de la Terre dans celles des Grands. Envain vous fuyez la Religion ; le signe dont le Ciel a marqué votre front, est trop éclatant pour qu'il ne vous fasse pas distinguer & reconnoître.

A mesure que celui qui combat nos vérités saintes montre plus de passion & d'aigreur,

le vertueux défenseur fait éclater plus de douceur & plus de retenue. Il ne poursuit pas, il vole pour secourir. Sa main ne terrasse point, elle relève ; comment cet adversaire se defendroit-il ? Il est difficile de ne pas se rendre à une belle ame ; il est pénible de lui résister. Il est rare qu'on refuse son esprit à celui qui nous a enlevé notre cœur. Ainsi ce dernier moyen triomphé plus sûrement que les armes de la Science. Duperron renvoyoit à François de Sales, & Bossuet peut-être eût pu renvoyer à Fénelon.

Mais réunissez ce qui est si rare, de grands talents & de grandes vertus ; conservez un homme dont le cœur soit aussi rempli des maximes du Christianisme que son esprit de ses vérités sublimes, vous verrez éclater des prodiges. Rien ne résistera à sa parole ; vaincu par la force secrète de ses raisonnements, on ne croira avoir été gagné que par ses vertus aimables. O Religion, que vous êtes peu courtes ! Si vous recevez tant d'insultes, c'est que nous ne savons point combattre pour vous. Nous mettons notre cause à la place de la vôtre. Quel étrange contrai-

te ! Avec toute la liberté dont jouit la Religion à l'ombre de l'autorité suprême, nous la défendons moins aujourd'hui, que les premiers témoins de la foi, du fond des cachots & avec leurs chaînes.

L'influence d'un grand génie sur son siècle est bien admirable. Il est en son pouvoir d'opérer une révolution générale. Dans sa sombre retraite, il semble ignoré de tout l'Univers ; ses talents n'ont pas encore éclaté ; il n'attire aucun regard : encore un instant, son siècle agira par lui. Ce puissant moteur est comme cette étonnante machine qu'emploie la main grossière de l'ouvrier, & qui tandis que les yeux s'en doutent à peine, souleve des poids immenses ; elle n'offre qu'un extérieur méprisable ; toute sa vertu est en elle-même. Vous diriez que la retraite de l'homme de génie est comme un laboratoire secret où la Nature travaille en silence. Ce Monarque ambitieux fait des conquêtes ; il croit que les Nations dans l'étonnement, vont célébrer ses victoires ; qu'on élèvera dans tous les lieux des monuments à sa gloire ; qu'on se prosternerà devant lui, qu'il sera un Dieu de la Terre : il

se méprend ; il a appris à porter de tels jugemens dans des siecles où l'ignorance avoit consacré l'ambition. L'homme de génie parle ; que ce superbe conquérant va déchoir de sa gloire ! des foudres pour repousser les siennes. Ont été préparées contre lui Les Nations ouvrent les yeux ; instruites par ce nouveau Maître , elles ne voyent plus de grandeur réelle que dans l'humanité , de sujet d'éloge que dans la bienfaissance. Les victoires ne sont plus que des fantômes d'orgueil ; ce qui étoit grand ne l'est plus. La puissance qui regne par la rigueur , par l'absolu pouvoir , par la force , n'est plus qu'une autorité violente & contre l'ordre de la Nature. Tout est changé. Le Trône ne fixe plus les yeux que lorsque la douceur , la générosité , la clémence , l'amour , la bonté l'embellissent. Quelle révolution soudaine ! c'est l'homme de génie qui a renversé , & qui élève. Il n'a qu'une Inscription pour les monuments élevés à la gloire des Rois. Malheur à ceux qui ne l'auront point méritée , à qui elle ne pourra convenir : *Aux Rois bienfaisants.*

Suivez toujours cet homme de génie. Il

change insensiblement les principes politiques de l'État. Aujourd'hui c'est un ressort qu'il substitue à un ressort foible qu'il brise. Bientôt il en mettra un nouveau, pour remplacer un mouvement ancien peu propre à rendre l'effet qu'il veut faire produire par la machine.

Le pouvoir de l'homme de génie n'a donc point de bornes ; il n'est qu'un seul empire qu'il ne peut détruire , celui que le Ciel a assuré à la Religion sainte ; mais il peut l'attaquer , l'ébranler , & ses attaques ont de funestes suites ; il couvre de nuages le berceau de la Religion ; il fouille dans ses fondements , & la multitude éprouve des doutes. D'autres après eux, veulent sonder la croyance , & quelquefois ils l'abandonnent. L'homme de talents attaque l'austérité des vertus de la Religion ; & les cœurs se découragent. Quels maux ne faut-il pas craindre pour la Société publique !

Novateurs dangereux , qui voudriez mettre vos vertus à la place de la morale la plus sublime , vous montrez - vous de véritables Citoyens ? cette liberté que vous rendez à l'homme de la foule , comment l'employera - t - il ?

Vous avez rompu ses liens ; lui en avez-vous donné d'autres, au moins des liens qu'il ne puisse pas rompre avec une facilité extrême ? Vous lui avez enlevé sa confiance pour son Pasteur ; où lui trouverez-vous des conciliateurs plus propres à rétablir l'ordre & la paix dans le sein de sa famille ? Où déposera-t-il avec plus de sûreté ses peines ? Vous voudriez un commerce plus étendu, une population plus florissante, mais vous avez sappé la base la plus sûre de la bonne foi, affoibli la règle la plus sévère sur les devoirs des époux. Vous voudriez une jeunesse plus retenue, plus attentive sur les égards dûs aux Anciens d'une Nation, une jeunesse plus appliquée, plus décente, plus maîtresse de ses penchants ; vous la voyez avec douleur se précipiter, & mille générations avec elle, dans des abîmes dont elle ne peut plus se retirer ; quel moyen nous laissez-vous pour la contenir ? Vous avez enlevé les anciennes barrières ; & outrant vos leçons, la génération nouvelle foule ces barrières sacrées avec un mépris insultant. Vous voudriez une milice plus subordonnée, des guerriers moins présomptueux, plus modestes,

qui connaissent mieux le prix du sang ; comment les ramener de leurs faux principes ? Non , cette humanité si recommandée , si vantée , ne vaut pas la charité de la Religion. Envain vous vous efforcerez de faire passer la douceur , la sensibilité , l'élévation de vos sentiments dans ces ames , il n'y a que le premier Etre qui puisse renouveler son ouvrage. Vous vous plaignez qu'on n'est presque plus guidé par aucun principe ; que le lien des devoirs de la Société , même celui du sang , parcît se relâcher chaque jour ; est-ce nous qui avons causé ces déforders ? Ah ! toutes vos maximes ne vaudront jamais la morale de la Religion ; l'adorable Évangile sera toujours au-dessus des volumes des plus grands Philosophes. O Livre immortel ! quel homme aura jamais assez médité tes profondeurs adorables !

Là tous les principes sont réduits à un seul principe ; toutes les vertus sont ramenées à un seul point , toutes les actions à un seul but ; tous les doutes pratiques sont éclaircis ; toutes les vérités nécessaires sont enseignées ; toutes les vaines disputes sont rejettées ; là

tout est invariable, comme la vérité éternelle ; une seule parole vaut des volumes entiers des hommes ; un mot suffit à la méditation de plusieurs années ; la vertu a l'éclat & la sainteté de Dieu même, le vice toute sa difformité naturelle : là, toutes les passions sont enchaînées ; l'orgueil des Rois vient se briser ; la simplicité l'emporte sur la science, la médiocrité sur les richesses, l'obscurité sur la renommée, une condition commune sur un grand nom. Là, le pécheur endurci est repoussé, foudroyé par une main invisible ; le pécheur pénitent entend une voix secrète qui l'invite, est frappé d'une lumière soudaine qui l'éclaire, sent une grâce forte qui le remue, une onction qui le pénètre, un bras tout-puissant qui l'arrache à son péché ; là, le pauvre trouve un abri, l'homme affligé un consolateur, l'homme vertueux un rémunerateur, la veuve un protecteur, l'orphelin un père ; là enfin l'homme trouve un Dieu. O Livre sublime ! dit le méchant tourmenté dans son cœur, je te blasphème, & tu me rends meilleur ; je te combats, & tu m'enchaînes ; je te calomnie, & ta simplicité

me

me ravit ; je te rabaisse , & tu fais des héros : tu nais de la poussiere , & tu deviens le livre de l'Univers : quand tu révoltes ma fiere raison , tu entraînes mon cœur ; & quand ton autorité effraye mon cœur , ma raison vient se mettre sous ton empire : quand je prospere tu m'es importun ; quand je suis malheureux , je t'invoque ; quand tu ouvres à mon péché ces abîmes de feu , je te fuis ; quand tu me montres le Ciel , je m'élance vers tes promesses ; quand je suis criminel , je t'évite ; tu m'attires quand j'ai fait le bien ; enfin méchant , je te crois d'un homme ; vertueux , tu es d'un Dieu.

Pour vous , génies sublimes , que le Ciel a appellés à dominer sur les siecles , qu'il vous fait acheter chérement cette gloire ! Vous avez le premier regard de l'Etre éternel , mais l'impression brûlante qu'il fait sur votre ame vous fait sentir combien il est redoutable de soutenir le poids de la Divinité. Ce n'est qu'après s'être tempéré dans vous que ce regard formidable arrive jusqu'au reste des Mortels. Eh ! que vous payez un terrible tribut à la Nature , en enfantant pour elle la

lumière ! Peut-être le degré de vivacité de cette flamme céleste qui vous consume , est-il la mesure de la douleur que vous ressentez : mystère profond ! la lumière & les ténèbres se réunissent pour vous accabler. Vos pensées sont comme ces feux qui se mêlant aux orages , se heurtent , embrasent en un instant tout le Ciel , & s'engloutissent au fond d'un abîme. Votre génie s'élève , se précipite , & sa chute lui donne un nouveau ressort pour remonter , & faire une chute plus déplorable. Le trait que votre ame lance au dehors , ne fort jamais qu'en la déchirant. Votre esprit importuné d'être avec lui-même , croit se soulager en se tournant vers les objets sensibles ; mais l'aliment qu'il reçoit le dévore , & ne le nourrit point. Incertain , inquiet , agité , il ne fait si , au moment du réveil , il avouera les pensées qu'il avoit conçues au milieu du silence de la nuit. Il crée , & ne pouvant s'arracher au néant qui l'environne , tout ce qu'il produit y retombe un instant après. Hommes célèbres , votre génie guide les autres & vous refuse à vous-mêmes de vous gouverner. En proie à vos doutes , vous voulez en décharger votre

esprit, hélas ! ils retombent aussitôt sur votre cœur avec une extrême violence ; ici comme dans un retranchement d'où vous ne pouvez plus les arracher , & sous la forme alarmante des remords , ils vous font la guerre la plus cruelle. Toujours poussé par son impétuosité vers l'avenir , ce génie ne recule davantage ses bornes que pour agrandir le cercle de ses maux. Ce que le temps présent offre de chagrins au reste des hommes , le temps présent & l'avenir l'offre à votre vue. Terrible destinée !

Dieu éternel ! la même chaîne tient donc l'Univers physique & le monde moral ; vous avez soumis à la même loi ces Astres suspendus sur nos têtes , & ces génies placés au milieu de nous , pour nous gouverner ; vous ordonnez que tout ce qui éclaire se consume ; grand Dieu ! de même que votre puissance se joue au milieu des mers & dans les Cieux , se joue-t-elle ainsi avec nos foibles pensées ? Si l'homme de génie est un présent que vous faites au monde , ah ! c'est une illustre victime que vous dévouez à votre suprême puissance. La flamme que vous allumez dans lui , est

G g ij

bien le sceau de votre gloire , est-elle celui de votre clémence ? Etre miséricordieux & éternel ! heureux celui en qui vous tempérez cette divine lumiere , & dans lequel vous allumez au contraire le feu de votre amour ; plus heureux encore celui que vous appellez à en embraser tous les hommes , plutôt qu'à les éclairer. Allumez , allumez dans mon sein , cette flamme immortelle ; si le feu que vous avez tiré du néant , brille avec tant de magnificence sous les voûtes éternelles qui portent votre trône , que ne produira pas dans mon ame , le feu que vous allumerez en moi . Ah ! un seul trait de votre lumiere suffit à mon esprit pour me montrer combien vous êtes grand , mais mon cœur se dilatant sans cesse à votre amour , ne se lasse jamais de vous trouver plus aimable.

L'influence des hommes à talents est d'autant plus sensible parmi nous , & les effets en sont d'autant plus remarquables , que la Nation est très-curieuse , très-avide de tout ce que produit le génie. Parmi nous la première considération est pour les talents , comme autrefois à Rome elle étoit pour la valeur

guerriere. Ce sentiment est dans la Nature ; il n'est pas de grandeur plus intime à l'ame & dans la chaîne des êtres , l'homme de génie est le plus proche de l'Etre éternel.

Pour peu qu'on fraye à la Nation une route nouvelle , peu importe , elle veut y entrer , elle s'y précipite. Quelques esprits plus sages voudroient d'abord sonder la voie ; mais la foule les entraîne , & la route est battue , qu'en ne fait pas encore où elle conduit.

Je pourrois m'occuper plus longtems de l'influence de l'homme de lettres sur la société publique , mais je m'arrête ici ; j'abandonne à l'expérience de nous donner d'autres leçons ; elles seront mieux retenues.

Après l'éclat des talents & des titres , la Nation a attaché une considération particulière à ces hommes qui brillent par les richesses ; contemplons leur influence sur l'ordre public.

D E S R I C H E S.

LA grandeur & les richesses qui semblent des présents si magnifiques du Ciel sont aux

yeux de la Raison, comme de la Religion, une épreuve pour le Sage. La grandeur déprave souvent les sentiments de la Nature, en les exaltant, & les dilatant au-delà des bornes; les richesses les étouffent. Sans les principes de la Religion, nous ne craignons point de le soutenir, il est impossible de bien user des richesses, de les consacrer au bien public; la Nature toute seule peut instruire des malheureux, les heureux ont besoin qu'une autre voix les réveille. Cette Religion qui touche le cœur des Rois, rend sensible celui des riches. Elle parle, elle invite, elle prie, elle sollicite, elle presse, elle commande, & l'homme opulent aide le pauvre; il relève cette famille malheureuse, ce commerçant épuisé, ranime ces manufactures où l'ouvrier désaillant ne trouve plus de secours. Ce hameau que la foudre a frappé est reconstruit par lui; ces tristes habitants des campagnes que la rigueur des faisons force à suspendre leurs travaux, trouvent en lui un déigne soutien, un pere nourricier. La condition des riches est bien glorieuse; je ne dis point glorieuse, parce que les richesses donnent la puissance, mais parce qu'elles attirent les cœurs des infortunés.

Le riche vertueux pourvoit à tous les besoins. Il retire de l'indigence cette illustre vierge , lui procure un établissement honnête , & donne une mère à l'État. Les asyles de la piété sont dotés par lui ; sa générosité y subvient aux frais de l'éducation de jeunes élèves. Avec son or , il a la gloire de payer les leçons de la vertu. Il pénètre dans tous les lieux où habite l'indigence. De pauvres orphelins dans les Écoles publiques , sont entretenus par ses soins. La patrie lui devra leurs vertus & leurs talents. S'ils ne marchent pas dans la route du bien , elle ne lui imptitera pas leurs égarements. Il aura droit de réclamer leurs vertus , mais leurs vices n'appartiendront qu'à eux seuls. Tandis que sa main couvre les bienfaits qu'il répand , la Renommée s'éleve du fond de mille cœurs pour les publier. Et que lui importe de transmettre comme les hommes célèbres , son nom à la postérité ; il laisse des vertus à son siècle ; que lui importe de consigner son esprit dans des ouvrages de vanité ; il laisse son cœur aux malheureux. Mille talents ne valent pas un bienfait.

Les riches ont une influence plus sensible

sur l'ordre public , en diminuant les crimes : Les richesses sont l'aliment des passions , surtout de cette passion funeste qui sans elles se consumeroit bien-tôt par ses propres flammes. Ce sont les riches qui entretiennent le luxe de cette superbe Capitale , où ce monstre dévorant se nourrit de la plus pure substance des Provinces. Ce sont les riches de qui les trésors confondant tous les états , arrachent les conditions obscures au rang que le Ciel & la sagesse leur ont assigné ; les riches qui enlevant à la vertu la balance , ne pèsent les hommes qu'avec des passions & de l'or ; les riches qui élèvent ces idoles de volupté qu'on voit étaler avec orgueil tant de vices , & fouler avec un mépris arrogant la pudeur timide ; enfin les riches qui animent tous les arts , ne payent-ils le prix du génie qu'à la licence ? vous verrez s'élever , de toutes parts les monuments de la volupté la plus lascive ; ici le marbre s'enflammera sous le ciseau de l'Artiste ; là la toile perpétuera les attraits les plus dangereux ; ici le vice s'introduira dans les ateliers ; là les plus superbes chefs-d'œuvres seront étalés , & une

jeunesse licentieuse viendra étudier, dans le silence, le caractère des plus funestes vices. Déplorable pouvoir des richesses ! elles donnent des passions à ce qui n'avoit pas même la vie. Ainsi l'or produit tous les maux, & par lui tous les biens pourroient naître.

Contemplez un riche qui a ouvert son cœur à la Religion. Attentif à la voix publique, entend-il parler de besoins ? il vole au secours des indigents ; sa main s'épanche dans leur sein, & ces malheureux recouvrent la vie. Il inspire ses sentiments à ses enfants. Toutes les vertus l'entourent, la frugalité est sur ses tables, la modestie dans ses habits. Il observe si ses peres n'ont rien enclavé dans ses domaines qui appartienne à l'orphelin & à la veuve. Il médite sur le néant qui l'environne ; s'élevant au-dessus de ce qui passe, il voit une immortalité, une gloire pour l'homme vertueux, indépendante du temps qui s'enfuit avec les richesses. Frappé de cette pensée, il répand mille bienfaits sur les indigents. Heureux le riche ! qui compte ses trésors par le nombre des infortunés dont il porte le nom gravé dans son cœur ; heureux celui dont il

faut chercher les richesses non étalées dans ses Palais, mais cachées sous la cabane du Pauvre.

Le Peuple voisin de nos frontières nous donne une leçon humiliante. Il n'est peut-être pas de Royaume où tant d'hommes généreux se réunissent pour imaginer sans cesse quelque moyen de secourir l'humanité languissante (a). Ah ! si ces fiers voisins nous surpassoient par la générosité, alors il faudroit bien les reconnoître pour nos Maîtres. François voulons-nous occuper le premier rang dans le monde, nous le pouvons. La première Nation de l'Univers, c'est celle où les malheureux ont plus de pères.

Otez à un cœur la sainte morale de la Religion, il ne se défendra point des pièges

(a) A Londres, de riches Particuliers forment très-fréquemment des associations pour l'établissement de différentes bonnes œuvres. Rien n'est plus admirable que cette multitude d'hôpitaux de toute espèce fondés dans cette ville. Les secours sont pareillement très-abondants dans les Paroisses. Partout on accueille le pauvre, mais par-tout on l'astreint à une discipline sévere, à des travaux.

des passions. Il préférera aux besoins publics, la gloire d'accumuler des titres, & des dignités sur sa tête, d'élever ses enfants à des postes au-dessus de leur rang & de leur naissance. Endurci par la prospérité, il se livrera aux plaisirs enchanteurs. Les festins, les bals, les théâtres l'entraîneront. Ses penchants & ses trésors l'égareront à chaque pas ; la cupidité éteindra tous ses heureux sentiments. Le cri de l'intérêt si séduisant & même si impérieux, étouffera celui de la sensibilité. Il se persuadera qu'il se doit à lui-même tout ce qu'elle lui demande pour les malheureux. Inquiet sur les besoins de l'avenir, il se prémunira contre des maux imaginaires. La Religion ôte la méfiance au cœur du riche vertueux, & met à la place la foi consolante de la Providence. Il ne craint pas un avenir qui n'est point au pouvoir des hommes, mais de celui qui commande à la Terre de ne pas faire germer dans son sein, la partie de la semence qu'il destine aux tendres oiseaux du Ciel.

Montrons le riche dans un nouveau point de vue, entretenant la vie de l'Etat. Ici sa vertu ou sa cupidité éclate. Par lui les canaux

des richesses publiques s'engorgent, ou portent l'abondance. Si la circulation est lente & pénible, c'est qu'ici l'or est arrêté; qu'ici il trouve un gouffre où il s'engloutit. Des hommes avides soutiennent qu'il est plus utile que les richesses soient dans de pareilles mains que dans celles du laboureur; ce sont, dit-on, des secours toujours subsistants; il vaudroit autant soutenir qu'il est plus utile d'avoir de larges bassins pour recevoir les eaux, que les sources qui les remplissent. Les richesses iront toujours par une pente naturelle & essentielle, vers le Souverain; ces richesses dans les mains des nourriciers de l'État, ont une activité, une vertu qu'elles ne fâchoient avoir dans les mains des riches; ici elles n'ont trop souvent qu'un mouvement sourd, factice, violent & destructeur. Ne voyez-vous pas comme les riches fatiguent les ressorts du Corps politique? Dans les mains du laboureur, les richesses ont le mouvement de la vie.

Ramenez vos regards vers le riche vertueux, chargé d'une administration importante; il contemple avec les yeux d'un digne Citoyen,

les progrès ou la décadence de la circulation générale. S'il voit abonder les richesses dans ses coffres, il sent que les sources tarissent; alors il commande aux inférieurs de percevoir les droits avec moins de sévérité, de donner au pauvre des délais, d'animer le travail par des diminutions & des remises, de n'exiger du laboureur, que le prix des travaux, & non celui des sueurs & du sang, d'observer sur-tout avec un soin extrême, les pertes qu'effuient les cultivateurs, & de diminuer à proportion le fardeau des charges; enfin il punit avec une rigueur infléxible & éclatante les brigandages, des subalternes. Si le riche n'a pas l'autorité suffisante pour ordonner ou punir, oubliant son intérêt propre, il présente ses vœux au Prince, le supplie de se relâcher de ses droits; ou plutôt il a le courage de lui représenter que les droits cessent où l'impuissance commence.

C'est un spectacle intéressant que le riche. Il discute avec lui-même ses richesses. Il fouille dans les sources par lesquelles l'or qu'il a en son pouvoir, a passé jusqu'à lui. Il se demande compte des moyens qu'il a employés. Il observe si elles sont le prix des larmes.

La même droiture que ce riche fait éclater envers le Peuple qui paye les tributs , il la montre envers le Monarque ; le Sujet par son opulence , aequiert avec le Souverain un rapport aussi glorieux que nécessaire. Les richesses font contracter avec lui une sorte d'alliance politique ; c'est par l'homme riche que le Monarque régit l'État ; c'est par lui qu'il fait la loi dans les autres Empires. L'or tient aujourd'hui le sceptre au milieu des Rois ; c'est le riche qui commande la guerre ou la paix , lui qui va chercher des forces au-delà des mers. Par son Sceptre le Monarque ne commande qu'à un Royaume ; par son sang il ne tient qu'à quelques Trônes ; par sa politique , il ne gouverne que quelques conseils de Souverains ; par l'or du riche , il commande à toute la Terre. Celui-ci fait le sort des Nations. Autrefois les richesses plioient sous la force ; l'acier du Macédonien vainquit l'or des Perses ; aujourd'hui il faut l'or & l'acier ; c'est le riche qui , dominant dans tous les climats , commande que les tiges orgueilleuses des plus superbes forêts tombent , & que des flottes puissantes arrivant des extrémités des

Royaumes , couvrent les mers. C'est lui qui achete ce sang généreux qui combat , qui reçoit son prix avec de l'or ; c'est lui qui lance le tonnerre des Rois , & balance la destinée des Empires.

Puisque les richesses n'ont jamais tant influé sur le bien des Sujets , sur l'État & sur les Royaumes du dehors , si la bonne foi du riche ne garantit le commerce entre l'Étranger & les Sujets , s'il ne tient d'une main équitable la balance , s'il excite des querelles de Nation à Nation , s'il ne prévient pas les nécessités du Souverain , s'il n'est point compatisant pour le Pauvre , s'il ne réprime pas la soif insatiable des inférieurs , s'il ne procure point une circulation pure , libre & facile , s'il souffre autour de lui des engorgements , s'il n'a pas assez de courage pour tempérer son faste par la modestie , s'il ne rompt point les canaux qui portent l'or vers les objets de luxe , quelle destinée attendez-vous pour un Empire ?

L'amour de la patrie allumé dans mon cœur , ramene toujours mes regards vers la Capitale de ce Royaume ; je me dis à moi-

même le luxe augmente chaque jour, donc les sources de l'abondance s'épuisent : une multitude d'hommes sont occupés aux arts dangereux : une foule de Serviteurs vicieux & oisifs remplissent les Palais des Grands : la circulation & la vie n'est que dans la partie supérieure du corps politique ; donc les forces du Royaume décroissent ; donc le nerf de l'État s'affoiblit. Les bals, les jeux, les fêtes se multiplient dans nos murs, donc les larmes coulent sous le toît du Pauprè. Ce que le Prince reçoit n'est pas proportionné avec ce que le cultivateur lui fournit ; donc l'or se perd dans des gouffres dévorants, donc les fondements sont menacés. Le riche consomme beaucoup ; cependant le Citoyen ne montre pas plus d'aisance ; donc il y a une maladie interne & lente qui affecte le corps & vicie les aliments. Le Prince connoît ces maux, & par la sagesse d'un ministère pénétrant & infatiguable, son amour ramènera les jours de la prospérité & de l'abondance.

Je souhaiterois pour punir par un bienfait la dureté du riche, que lorsqu'il a abusé de ses trésors, au lieu d'être banni dans ses domaines.

domaines, où il traîne avec lui ses vices & son opulence, il fut condamné par la clémence du Prince d'aller vivre sous le toit du malheureux, dans ces campagnes retirées où de sombres rochers ne répètent que les cris de la faim, Là forcé au lieu de ses vices, d'être entouré par des vertus, il recevroit peut-être de sa disgrâce & de la simplicité rustique des leçons salutaires qui amolliroient son ame; ce que la barbarie inventa dans ce Royaume du Nord, où le Souverain commande dans deux parties du Monde, pourroit être employé utilement par l'amour de nos Souverains.

Nos peres, bien différents de nous, avoient attaché beaucoup plus de considération à la noblesse du sang qu'aux richesses, & ils montraient par là leur sagesse & leur prévoyance. La puissance d'un État fondé sur la Noblesse se soutient mieux, Le Noble accoutumé à tirer sa gloire de l'antiquité de sa race & des vertus de ses ancêtres, voit moins sa grandeur dans ce qu'il est, que dans ce qu'il a été ou dans ce qu'il sera. Il s'efforce de former des descendants que la patrie puisse avouer. Plus il contemple de siecles avant & après

lui, plus il est grand à ses propres yeux. Son existence personnelle est à peine un point dans sa grandeur. Les siècles passés lui appartiennent en quelque sorte, & son cœur lui commande d'enchaîner sa noblesse aux siècles à venir. Le riche au contraire a toute sa grandeur autour de lui & sous ses yeux ; il n'a à lui que le moment présent ; rien ne lui inspire l'émulation de l'avenir ; rien de ce qui l'environne ne lui donne comme au noble, des idées de perpétuité. Tout ce qui brille autour du riche, brille par l'éclat de l'or, & cet éclat ne peut rien réfléchir sur lui après le tombeau. Tout l'invite à jouir & à se hâter. Ce que le noble perd, le temps le payera à son nom, en reculant toujours son origine : le riche ne transmet pas un sang plus pur, il ne laisse que de l'or. Il faut donc que la Religion venant à son secours, il élève son ame, son cœur, ses sentiments, ses pensées au-dessus des temps & des siècles.

Le spectacle du riche ne rappelle que trop le souvenir de ceux dont nous allons offrir le tableau. Il nous reste à montrer l'influence de la Religion du Peuple sur le bien général.

DU PEUPLE.

La première force d'un Empire consiste dans l'obéissance du Peuple. Plus le principe qui le fait obéir à des fondements solides, plus le gouvernement est tranquille, plus l'Etat se maintient & prospere. Le plus sûr moyen d'assurer cette obéissance, c'est sans contredit la Religion. Un Auteur célèbre qui ne sera point désavoué, s'exprime ainsi : « La Religion, dit-il, est toujours le meilleur garant que l'on puisse avoir des mœurs des hommes ». Il seroit inutile de s'étendre sur une vérité aussi généralement reconnue ; mais ce qui doit étonner, & ce qui déconcerte la sagesse du Citoyen qui a toujours présent le bonheur de sa Patrie, c'est qu'on ne prenne point les moyens de maintenir ce principe fondamental de l'ordre. Est-il difficile d'apercevoir que si les rangs supérieurs secouent le joug de la Religion, le mal descendant par degrés jusqu'aux conditions les plus obscur-

* Montesquieu, *grandeur & décadence des Romains*, t. 10. pag. 112.

res , l'indépendance sera dans les familles ;
l'anarchie dans le Peuple.

Ne croyons pas que ce Peuple soit incapable de raisonner. Il ne tardera pas à s'appercevoir que nous le trompons , que nous nous faisons un jeu de ses mœurs & de sa croyance. Faux politiques , vous ferez sans doute tous vos efforts pour conserver la religion parmi ce Peuple ; mais le pourrez-vous , lorsque vous aurez renversé en secret les principes du culte religieux ? Le temps se joue d'un édifice qui na point de fondements , & chaque jour est marqué par quelque dégradation nouvelle. Vous êtes , sur-tout aujourd'hui , trop près du Peuple pour qu'il ne voie point tous vos pas. Il ira plus loin que vous dans l'irreligion & dans tous les vices ; car si la vertu est un besoin pour une ame noble , elle est un effort pour l'ame vulgaire.

Je puis ajouter , quelle injustice d'imposer à ce Peuple un joug différent de celui que vous portez , d'exiger de lui une autre foi que la vôtre , de le tenir en quelque sorte suspendu sur l'abîme d'un feu éternel , tandis que vous

reposez tranquille dans vos superbes de-
meures (a) !

Vous dites que c'est pour son bonheur ;
mais sur quels principes vous faites-vous juger
de son bonheur ? s'il croit le trouver dans les
plaisirs que vous lui défendez, pourquoi vous

(2) On pourroit former beaucoup de raisonne-
ments sur cette assertion, mais ce n'est point ici le
lieu de traiter cette matiere. Il faudroit entrer
dans la question difficile de Sanction éternelle,
naturelle, politique ou civile. Il faudroit distin-
guer différentes classes d'adverfaires, séparer ceux
qui admettent une Providence, c'est-à-dire, les
peines & les récompenses d'une autre vie, & ceux
qui ne les admettent point ; mais dans toute sup-
position, nous avons droit de soutenir qu'impo-
ser le joug d'une fausse croyance à la multitude,
c'est une injustice, sinon morale, au moins mentale
& speculative. En effet si on sépere avec soin ce
qui est utile de ce qui est juste, on ne conteste-
ra pas sur le mot de justice que j'ai employé.
Pour qu'une chose soit utile dans un Etat, il peut
suffire qu'elle tende à l'avantage de ceux qui ont
l'autorité ; mais il ne s'ensuit pas qu'elle soit ju-
ste. On n'est pas juste, lorsqu'on exige ce qu'on
n'a pas droit d'exiger, ou ce qu'on ne voudroit pas
s'imposer à soi-même.

opposez-vous à ses penchants ? quel droit avez-vous de lui prolonger ses jours s'il les méprise ? s'il préfère les plaisirs actuels à des plaisirs à venir & incertains, pourquoi le contraignez-vous ? c'est le bien de la société, poursuivez-vous ; mais cette société, quel droit avez-vous de l'établir sur vos principes, plutôt que sur ceux de ce Peuple ? quel droit avez-vous de lui donner une constitution politique, si cette constitution est toute à votre avantage, & au préjudice de tant d'hommes que vous vous êtes asservis ? votre puissance n'est donc appuyée que sur la force ? Quel règne arbitraire & incertain ! oui, sans les principes éternels, sans la Religion écrite au fond des cœurs, tous vos principes politiques seroient bientôt renversés & détruits, tous les droits confondus ; la Société seroit un cahos inexplicable.

Le Ciel plus occupé de votre bonheur que vous-mêmes a inspiré l'amour de la Religion à ce Peuple. Vous jouissez de ses vertus, tandis que vous prenez tous les moyens pour les détruire. Jetez les yeux sur l'ordre général de la Société, presque tous les biens

vous viennent de cette source. C'est la Religion qui attache ce Peuple aux plus pénibles travaux. Si l' ne portoit pas le joug formidable des vérités saintes , les passions lui inspireroient bientôt d'autres moyens de s'assurer les nécessités de la vie , & de pourvoir à sa tranquillité. Ce Peuple porte à vos pieds les tributs de ses sueurs. Cette population de vos campagnes est le fruit de ses mœurs , de sa vie frugale & austere, Ce Peuple docile écoute la voix de son Pasteur , & vous vivez tranquille & sans alarme dans vos domaines. L'ordre & l'accord règnent dans nos hameaux. Les peres sont respectés; les enfants élevés dans des principes qui assurent la félicité générale. Les voies publiques sont souillées de moins de crimes. La sûreté est sous nos toits. Les trésors des Ctoyens, sous la garde de la vertu, sont défendus ; l'Etat repose à l'abri de la loi éternelle.

Reconnaissons le pouvoir & la nécessité de la vertu dans ces hommes attachés au service des riches. L'habitant des campagnes ne sent pas ses désirs excités comme dans les villes. Là les spectacles sont tous innocents;

les travaux écartent les vices, la cupidité n'a aucun aliment ; ici elle est continuellement irritée ; l'or tente sans cesse ce cœur grossier. Les scandales qu'il voit si souvent sous ses yeux, ouvrent son ame à la plus funeste des passions ; le gouffre de la débauche se creuse sous ses pieds. Si la religion ne le retient pas, si vous n'êtes pas assuré que la crainte d'un Dieu vengeur est présente à ses pensées dites-nous, coulerez-vous des jours sereins & tranquilles ?

Nous avons, reprend le faux Politique, des supplices ; mais si la Religion n'a pas préparé de loin ces hommes à la crainte des châtiments d'un ordre à venir, ceux que décernent les loix humaines auroient-ils une force suffisante ? Voyez dans vos armées si la crainte de la peine de mort arrête ce malheureux Soldat qui jettant son arme au milieu du camp, passe chez l'étranger. Vous dites que c'est une sorte de frénésie dans ce Guerrier ; mais si la Religion ne retient pas ce serviteur attaché auprès de vous, cette frénésie ne saîtra-t-elle pas bientôt son esprit & son cœur ? La mort qui ne laisse rien appercevoir après elle, ne

présente qu'une douleur d'un instant ; au contraire la jouissance de vos trésors offre une douce & assez longue durée.

Si nous réfléchissons sur le caractère de l'homme grossier vivant dans l'oubli des devoirs, nous reconnoîtrons de plus en plus que la crainte des châtiments actuels, n'est pas plus présente à son esprit que celle des peines d'une autre vie. L'un & l'autre sont pour lui l'avenir obscur & incertain. Il faut donc pour dominer cet homme borné, une crainte inspirée pendant de longues années, continuellement réveillée ; or c'est ce que produisent les discours des saints Ministres ; au contraire les loix humaines se taisent pour lui.

Si l'oubli total de la Religion prévaloit dans la multitude, comment l'autorité empêcheroit-elle tant de crimes cachés, que le glaive des loix ne peut atteindre ? comment les réprimeroit-elle ? Je veux qu'elle contienne par les châtiments les crimes publics ; mais ceux - ci soustraits à sa vigilance & à son zèle, se déroberont à ses punitions. Nos raisonnements peuvent acquérir plus de force : accordons aux Novateurs, que les supplices

publics sont un moyen pour réprimer le vice ; nous, nous en offrons deux : ces supplices , & les châtiments éternels. La législation est donc mieux affermie , plus assurée par les principes de la Religion.

Plus nous développons les principes du faux Politique , & plus ils se montrent insuffisants. Si la liberté de penser ouvre une fois la voie à la licence, où trouvera t-on à former des corps de subalternes pour faire exécuter les décrets suprêmes qui font notre sûreté? Sans l'acquiescement du Peuple notre confiance aux loix est vaine ; elle n'est qu'une pétition de principe : si nous arrachons ce Peuple au point fixe qui l'attache, il ne sera plus en notre pouvoir de le contenir par la dépendance mutuelle & par la force du lien social. La force de l'obéissance est en proportion de celle du principe sur lequel elle est appuyée. Moins ce principe a de profondes racines , moins l'obéissance tient dans les cœurs.

J'ai mis sous les yeux dans la première partie , les armées de Rome ; pourquoi les révolutions furent-elles si fréquentes vers les derniers temps de la République ? c'est que

sur-tout depuis sa décadence, aucun principe intérieur ne gouvernoit cette multitude de guerriers ; la République elle-même ne connoissoit plus de loix. Remontez dans les temps les plus anciens de Rome ; vous la verrez toujours sujette aux dissensions. On le conçoit sans peine. La Religion idolâtre enseignoit beaucoup de pratiques, & très-peu de préceptes ; sur-tout cette superbe Rome avoit accoutumé le Peuple à adopter toute sorte de Dieux ; la morale ne pouvoit donc point être une, indivisible, & invariable.

Ouvrez les annales des Empires, les événements qui s'offirront à votre vue, serviront encore à vous éclairer. Les gouvernements anciens ne jouirent jamais de la même tranquillité ; ils ne présentent point la même durée que les institutions modernes. Vous ne direz point qu'on manquoit d'hommes habiles pour former des loix : les monuments qui restent de l'Antiquité s'éleveroient pour vous accuser & vous combattre. Les beaux génies ne manquoient point alors ; d'ailleurs la Nature bienfaisante a toujours plus

ouvert l'esprit des hommes aux objets de nécessité première, qu'aux sciences spéculatives & aux arts agréables. Que manquoit-il aux anciens? une sanction éternelle bien affermie, bien développée, bien gravée dans l'esprit & le cœur des Peuples. Chercher une autre cause de l'imperfection des loix anciennes, ou plutôt de leur impuissance, c'est vouloir s'abuser.

Si quelques Peuples anciens, tels que les Egyptiens par exemple, ont conservé plus longtemps leurs institutions, c'est qu'ils unissoient aux Loix Politiques une morale mieux appuyée sur les dogmes d'une vie à venir. C'est une chose bien remarquable dans l'histoire de l'Antiquité, que la morale ait été si peu enseignée. Je parle sur-tout de cette morale qui impose à l'homme des devoirs envers lui-même & envers le premier Etre. La parole n'étoit point annoncée communément dans les Temples; on sait que les Nations avoient copié bien des pratiques du Peuple Juif & comme ce Peuple n'avoit point un enseignement solennel & régulier, on sera moins étonné

que l'instruction religieuse ait été si peu connue chez les Nations anciennes (a).

Socrate fit retentir la morale dans les écoles; mais outre que cette morale n'agissoit pas sur l'homme intérieur, il étoit impossible que ne sortant pas de la bouche des Chefs de la Religion, n'étant pas jointe au ministère sacré, & réunie sous un même coup d'œil dans le Temple, elle fît l'impression sur la multitude. Il manquoit aux anciens Peuples le plus fort de tous les liens.

Transportez-vous dans les institutions modernes. Si le lien religieux est relâché ou rompu, aussi-tôt l'autorité légitime n'est plus en sûreté, le pouvoir législatif n'a plus d'abri. Dans quel temps l'Europe s'est-elle ébranlée? N'est-ce pas lorsqu'on a enlevé la croyance au cœur des Peuples? Un homme à qui l'or-

(a) L'instruction de la part des Prêtres chez les Juifs, consistoit à répondre sur les questions qu'on venoit leur proposer dans le Temple au sujet de la Loi. Chez les autres Nations, la Religion consistoit presque toute entière dans les sacrifices; ou au moins c'est ici une partie fort obscure de l'ancienne histoire.

gueuil & l'incontinence firent rompre la chaîne sacrée du cloître, souleva l'Allemagne. La France fut au moment de sa ruine par les manœuvres d'un hérésiarque plus infidieux. La Hollande se sépare de ses anciens Maîtres. Un Roi livré à toutes les passions que la puissance Royale irrite & qu'elle n'assouvit pas, précipite l'Angleterre dans le trouble & dans la confusion. Les siècles se sont écoulés & les divisions dans la croyance, ont prolongé longtemps parmi nous les dissensions, les calamités & les haines. Nos Provinces ont été en proie aux fureurs du fanatisme. Quelle a été la source de tant de maux ? la croyance enlevée du milieu des Nations. Ceux qui allumèrent l'incendie dans les différents États, craignirent-ils les supplices ? les Peuples qui les suivirent, trouverent-ils dans la crainte un rempart capable de les arrêter ? Non ; si quelques Princes attirerent après eux leurs Sujets, les Sujets entraînerent à leur tour les Souverains, ou au moins les Peuples rendirent leur croyance indépendante de l'autorité suprême. Les supplices n'ont donc plus de force quand le pouvoir est méconnu & énervé.

Vous etoyez avoir entre vous & le Peuple une puissante digue , une digue insurmontable , savoir les lumières auxquelles il ne peut atteindre ; & qui vous donneront toujours sur lui l'ascendant de l'autorité & de la force. Remarquons d'abord que du temps de nos peres , la barriere étoit encore plus difficile à renverser , l'ignorance commune à tous ; il étoit aussi impossible à la foule d'avancer vers les Grands & d'intervertir l'ordre , qu'il est impossible de pénétrer dans une route escarpée au milieu d'une nuit profonde. Où vouliez-vous que ce Peuple apprit à connoître sa force ? où vouliez-vous qu'il s'éclairât sur ses droits ? l'ignorance étoit universelle ; & cette ignorance même venoit à l'appui de la distinction des rangs. Quel mal peuvent se faire des hommes qui ignorent comment il faut combattre ? mais l'ennemi donne-t-il l'exemple de l'attaque ? bientôt on le copie ; & les succès font pour les plus nombreux. Quelques violentes secousses que le Royaume ait éprouvées dans les temps anciens , il étoit bien moins facile de le renverser , qu'il ne le feroit si jamais il venoit à perdre ses appuis.

principes. Jugez quel mal vous vous êtes fait à vous-mêmes. Vous avez présenté le flambeau de la lumiere à la multitude ; elle commence à marcher dans la même route que vous. Vous ne voyez pas encore tous les abus qui suivront des nouveaux principes. Laissez-les se développer lentement ; ils parviendront à leur terme. Si vos jours ne sont pas assez prolongés pour contempler les effets de vos dangereuses maximes , vos neveux les déploreront.

Vous avez introduit dans vos mœurs l'usage le plus funeste à l'ordre , l'usage le plus contraire à une bonne institution. La multitude vous investit de toutes parts. Vous avez ouvert vos Palais à une foule de serviteurs qui portent vos vices & vos maximes dans le Peuple. Les principes dont vous frappez leurs oreilles , & que vous croyez ensevelis dans ces ames brutes & grossières,y germent sourdement,& produisent des fruits empoisonnés. Vous avez donné de la célébrité , prodigué vos largesses à des Artistes de luxe : admis à votre familiarité,ils se forment à vos mœurs , & adoptent toutes vos maximes. Je n'ose appeler ici tous ces hommes de néant

que

f

que vous attirez auprès de vous pour servir vos goûts, vos divertissements, vos passions, pour orner vos fêtes ; là c'est le personnage de Théâtre, ici l'homme de plaisir qui s'honore de former votre cortège. Vous avez ouvert mille voies à ce Peuple pour arriver jusqu'à vous : quelle méprise énorme de politique ! quel funeste système ! & qu'il est à craindre qu'il ne prépare la décadence de l'État. Vous avez laissé franchir la barrière, & on vous voit à découvert, on vous juge. Depuis moins de vingt années (car l'âge présent fournira d'étonnantes époques à la postérité) vous êtes plus connus de la foule que vos ancêtres ne l'ont été dans l'espace de plusieurs siècles.

Il étoit digne sans doute de la sensibilité de votre cœur de vous rapprocher du Peuple, de descendre jusqu'à lui. C'est le plus beau trait de votre gloire ; mais deviez-vous jamais souffrir que ce Peuple s'élevât jusqu'à vous, sur-tout qu'il se vît mêlé à vos sociétés ? Votre esprit ne confond surement point ces deux manières de se rapprocher du Peuple. Cependant on le croiroit à votre conduite ; vous oubliez vos avantages ; vous sacrifiez le bien général.

de l'ordre ; j'ignore si vous réparerez jamais le mal que vous avez causé à la société ; ou plutôt c'est à nos Chefs, c'est à vous qu'il appartient de juger si le mal est irréparable.

Nous sommes forcés malgré nous-mêmes de vous offrir ici une leçon puisée chez nos voisins. Nous voyons dans cette superbe Cité arrosée par le plus orgueilleux des fleuves, une foule de Grands qui s'abaissent jusqu'au Peuple ; qui revêtent même ses habits grossiers ; mais ils ne permettent pas comme vous, que ce Peuple tout libre qu'il vous semble, s'élève & se mêle au premier ordre. Le Peuple compose l'État dans les Communes , il est toujours Peuple dans la société.

La différence d'éducation donne sans doute aux premiers Citoyens une supériorité remarquable sur le Peuple ; mais les esprits de la foule sont aussi propres que les autres à être éclairés. Une fois que vous aurez ouvert la voie, si tous ne s'éclairent point , un assez grand nombre parmi eux s'instruira pour entraîner les autres à leur suite & pour troubler l'ordre.

Déployez toute votre sensibilité , toute votre charité sur ce bon Peuple ; mais remettez les

anciennes barrières que vous avez levées d'une main si indiscrete. Formez au milieu de nos hameaux, des établissements pour secourir l'humanité languissante ; mais n'y souffrez d'autres écoles que celles que commande la Religion ; au-lieu d'inspirer à ce Peuple grossier, de l'éloignement pour ses Pasteurs, obligez-le à leur rendre les plus grands respects ; vous ne pouvez procurer un plus grand bien à l'État, vous ne pouvez vous faire plus de bien à vous-mêmes, ni déployer une plus sage politique (a).

(a) C'est une disposition infiniment louable de nos coutumes & de notre gouvernement, de maintenir les Pasteurs des campagnes dans l'étendue de pouvoir qu'ils font en possession d'exercer sur leur troupeau. C'est la seule manière de le contenir. Il ne peut être dangereux, sous un sage ministère, d'accorder une grande autorité temporelle à ces Chefs. C'est le bien de l'ordre. Il est d'une bonne politique pour contenir l'homme grossier, de réunir autant qu'il est possible, l'autorité spirituelle & temporelle, lorsqu'on le peut sans abus. Je souhaite par le vif amour que je porte à ma patrie, que cette réflexion affecte mes Lecteurs autant qu'elle m'affecte moi-même.

Vous sentirez mieux l'importance de ces vérités par le tableau de vos maux. Contemplez aujourd'hui ce Peuple : c'est vous qui lui avez enseigné à porter peu d'estime aux différents états consacrés à la Religion. Il a flétri de ses satire l'ordre religieux, le sacerdoce même ; il commence à le contempler avec un regard méprisant : il se permet la censure des mœurs du sanctuaire, & l'examen de nos vérités saintes. Il raisonne à votre imitation, & s'égare. [Les écrits de la Philosophie sont dans des mains avilis par les fonctions les plus obscures ; ces doigts grossiers qui façonnent le métal, ne craignent pas de quitter le ciseau pour prendre la plume. La lumiere est descendue jusqu'aux rangs les plus abjects. Le Soldat dont l'heureuse ignorance fait le plus grand ressort de l'État, s'est persuadé qu'il pouvoit chauffer le cothurne, & peut-être dicter des maximes à ses Chefs (a).]

(a) Nous ne prétendons point rabaisser le vertueux Guerrier qui depuis peu de temps a écrit sur les abus de l'état militaire ; son zèle a été universellement applaudi ; mais il nous sembleroit très-dangereux de permettre qu'on imitât son exemple.

Nos anciens nous donnent d'autres instructions. Un Soldat ayant pénétré les dessins de Turenne, ce Général vit avec peine que ce Guerrier étoit trop éclairé (a). Il en est encore temps, d'arrêter ce torrent de Lumière qui n'éclaireroit pas la multitude, mais qui allumeroit au milieu d'elle le feu de la dissension. Il en est encore temps; mais voulez-vous couper la racine du mal ? suspendez vos découvertes : quand vos vénus auront fait le même progrès que vos lumières, vous pourrez peut-être redonner un nouveau cours aux esprits.

Nos maux ont augmenté par la confusion du Temple & des états supérieurs; l'ordre le plus auguste s'est vu chargé d'une multitude de Piseéens qui quelquefois ne copient que

(a) On rapporte que M. de Turenne ayant ordonné un faux campement, un Soldat au lieu de travailler aux lignes du camp, se reposoit sur sa pioche. Ce Général étant venu à passer, le reprisa sur sa négligence. Le Soldat lui répondit: Mon Général, je ne prends pas de peine inutile; vous êtes trop habile pour rester ici. M. de Turenne lui commanda de se taire.

les défauts de leurs modèles, & conservent toute la rudesse de leur première origine ; opiniâtres sur leurs nouveaux droits, enflés de leur condition nouvelle, ils appesantissent à leurs égaux un joug déjà pénible par son propre poids ; ils compromettent l'autorité, se compromettent plus souvent eux-mêmes. L'entrée dans le sacerdoce ne doit pas sans doute être entièrement interdite à cette classe d'hommes. Il faut que la Religion puisse se choisir des Ministres dans tous les rangs, par-tout où habitent des vertus & où se rencontrent des talents ; mais c'est un dangereux abus lorsqu'un trop grand nombre d'hommes du Peuple abondent dans le Clergé : de là cet abaissement du sacerdoce, cet avilissement de l'ordre religieux, cette familiarité du Peuple avec les Ministres saints ; de là ces vices enracinés dans ce Peuple, & qui ne peuvent être efficacement détruits par des hommes que les liens du sang & de la société privée attachent à la multitude. Outre le caractère & le sceau de l'autorité, il est aux yeux des hommes, & sur-tout aux yeux de la foule, une autorité d'opinion, tirée de la condition & du rang, mais principalement de la rareté du com-

DU BONHEUR PUBLIC. 303
mercé entre l'inférieur & celui qui commande.
Nous avons eu ailleurs occasion d'en parler.

Cet inconvénient de nos coutumes est beaucoup plus sensible dans les campagnes & assez difficile à réformer. L'homme grossier plus enveloppé dans les sens se prête moins à séparer dans son Pasteur le Ministre de la Religion, & son égal par la naissance. Aussi évite-t-on, quand il est possible, de mettre à la tête des Paroisses, des hommes nés sous le même Ciel, & formés aux mêmes usages.

Un précieux avantage de la plus opulence de nos Provinces, c'est que les Cures étant richement dotées, la plupart des titres de ces bénéfices sont honorés, & remplis par des hommes en qui coule un sang noble. Ils gouvernent leur troupeau avec une autorité entière, avec des sentiments dignes de leur naissance ; le bien par leur ministère a plus d'éclat, de stabilité & de force ; on voit plus d'harmonie entre le Pasteur & les ouailles, entre ce même Pasteur & le premier Seigneur (a).

(a) Il est peu de Paroisses dans les ~~différents~~

En évitant de donner au Peuple une entrée trop facile dans les rangs supérieurs , vous

Diocèses du Royaume mieux gouvernées que celles de Normandie. Je n'en scaurois assigner une meilleure cause que celle que je viens de rapporter. La plupart des Curés sont parents des Seigneurs des lieux. Dès-lors cette harmonie de l'autorité spirituelle & temporelle si nécessaire au bien général , se fait mieux sentir ; car il faut l'avouer , pour peu qu'on ait connu l'administration des Diocèses , on est forcé de convenir que si cet accord ne regne point , c'est presque toujours la faute des Pasteurs. Ils ne se rappellent pas assez leur ancien état , & se souviennent trop de celui qu'ils acquierent par leur caractère.

Si les Curés des campagnes pouvoient être tirés des familles honnêtes ou noblés , outre qu'ils exerce- roient sur leur troupeau une plus grande autorité , ils inspireroient des sentiments plus élevés , sur-tout à cette portion de la Jeunesse destinée à peupler nos Armées. On sent combien il seroit utile de préparer de bonne heure leur cœur à une vertu guerrière digne de la Religion. On trouveroit cette ressource dans un Pasteur du caractère de ceux dont j'ai parlé. Un Pasteur à qui l'éducation & le sang ont appris à sentir la dignité des armes , commu-

maintenez le bien de l'ordre ; car c'est ce Peuple dans sa qualité de Peuple qui fait votre

niquera des sentiments plus nobles à ces hommes grossiers, qui à travers leur rudeſſe, montrent un cœur généreux, simple & ferme. Peut-être nos Armées seroient-elles composées de meilleurs Soldats, si le gouvernement s'arrêtroit davantage à ce point de vue politique. Communément ce sont tous les mauvais Sujets d'un Canton qui se jettent dans les recrues. Une famille vertueuse, un Pasteur s'estiment heureux, lorsque le hameau est déchargé de pareils hommes, Conceivez au contraire des Pasteurs qui se représentent cet objet comme utile & important dans leur ministère, & vous verrez insensiblement la vertu devenir plus commune au milieu des campes.

Je rappellerai ici un trait avec complaisance ; car la gloire d'un écrit est d'intéresser les belles ames. Un Curé de Normandie dans le Pays de Caux, également recommandable par la naissance & par les sentiments, regardant comme un de ses premiers devoirs de préparer pour l'État une milice vertueuse, commence d'abord par combattre dans les jeunes Paysans l'opposition pour les armes. Il leur inspire ensuite des sentiments d'estime pour cet état, sur-tout cette valeur chré-

force. Cette force diminuée, lorsque que vous lui inspirez le dégout de son état, lorsque

tienne & ces autres vertus si précieuses par les-
quelles la milice se distingue & s'honore. Quel
fruit produit l'heureuse semence que ce Pasteur
jette dans les ames ? Lorsque le temps marqué
pour former des recrues & les milices approche,
aucun n'est allarmé. On attend la disposition du
fort avec fermeté & même avec joie. Quand
ce fort est fixé, le petit corps de milice se rassem-
ble ; le Pasteur généreux le conduit au saint Tem-
ple. Il consacre cette nouvelle milice aux Autels.
Il lui adresse devant le troupeau une exhortation
mâle & touchante. Il charge ces guerriers de
l'honneur du hameau, les avertit de n'en pas
démentir la vertu au milieu des armes, de ne
pas dégénérer de leurs pères qui ont donné leur
sang à l'Etat, & qui se sont toujours distingués
sous les drapeaux : il leur déclare que s'ils avilis-
sent leur profession nouvelle, ils ne seront plus
reçus dans le canton. Tel est le discours qu'il leur
adresse. Il me semble apperevoir dans ce dis-
cours, dans cet appareil, dans cette espèce d'inau-
guration, je ne fais quoi de noble, de grand &
de sublime qui doit elever le cœur de ces hom-
mes grossiers & leur imprimer un souvenir pro-

vous irritez en lui le désir de passer dans une classe supérieure. Qu'arrive-t-il ? il quitte

fond & ineffaçable. Il me semble même que leur grossiereté doit se convertir en une sorte de vertu male & austere qui est une si sûre garde de la probité & de l'honneur.

Vous croyez peut-être que ce bon Pasteur borne ici son zèle, non ; la vertu religieuse & noble est féconde en ressources. Il paye une petite pension à chacun de ces braves Soldats, tant qu'ils se conduisent en guerriers vertueux. Cette pension leur est comptée avec une extrême fidélité sur le témoignage du Capitaine de la Troupe où ils sont inscrits. Quand ils n'ont pas cette attestation, le bon Pasteur suspend ce don généreux ; & s'ils deviennent totalement mauvais Sujets, il le supprime entièrement. O digne Pasteur ! qui avez fait oublier à vos tendres ouailles jusqu'au nom de la misère, caché dans l'obscurité d'un hameau, vous croyez sûrement être oublié du reste de la Terre. Ah ! quelque foible que soit la voix que je fais entendre pour vous célébrer, s'il est un seul cœur qui à ce récit soit ému pour vous, j'ai payé le tribut que je devois à vos vertus respectables. A travers le nuage qui vous cachoit mes regards, je voyois votre main libérale se porter

ses mœurs, prend les vôtres & s'amollit. C'est un premier ressort dans le corps politique qui s'affoiblit en se policiant.

Je n'offrirai pas davantage le tableau de nos Armées ; mais reconnaissons que quelque sévérité que l'on emploie pour maintenir l'ordre, il est impossible, sans les principes de la Religion, de contenir cette multitude d'hommes armés qui vivent sous la discipline guerrière.

Vous êtes ingénieux à former toujours des difficultés nouvelles contre une Religion dont vous recevez tant de bien. Les peines visibles, dites-vous, affectent plus que les peines invisibles ; celles du moment présent, plus que celles d'un ordre à venir. Si vous avez raison de le soutenir, pourquoi tant de Législateurs, tous les Auteurs de Religion ont-ils enseigné le dogme d'une autre vie ? Pourquoi le Tar-

dans le sein du Pauvre, & mon ame se fendoit attendrie. Votre nom, je le dis avec confusion, s'est échappé de ma mémoire ; mais la plus noble portion de vous-même, votre charité, n'est jamais sortie du fond de mon cœur.

tere & les Champs-Élisées étoient-ils le dogme fondamental du Paganisme ? Ces Chefs pensoient donc ou que la croyance de ce dogme étoit nécessaire au bonheur & à l'ordre des sociétés, ou plutot qu'il étoit dans le cœur de l'homme, de sentir cette vérité première. Quelque parti que vous embrassiez, l'autorité des anciens sera contre vous.

Mais nous ne vous accordons point que les hommes ne soient pas plus contenus par la foi des peines de l'autre vie, que par les châtiments présents. Si nous déplorons dans la société beaucoup de crimes, nous en verrions bien davantage sans la foi d'un ordre à venir. Vouloir soutenir qu'on est peu touché de cet avenir, c'est ne point connoître le cœur de l'homme, sa timidité, sa foiblesse ; c'est ne point se connoître soi-même. Vous dites que la foi de ces peines retient peu : dites plutôt que sans les profondes racines que cette foi a jetées, la Religion que vous ébranlez chaque jour, seroit peut être renversée; mais le Ciel a attaché à ce dogme notre première croyance(*a*);

(*a*) Le commencement de la sagesse, dit l'Écriture, c'est la crainte du Très-haut.

510 D E S C A U S E S

sans cette croyance , mille crimes que vous combattez vainement seroient érigés en vertu. Vous-même sans un reste confus de cette foi importune vous auriez fait parmi nous une révolution étonnante ; mais la foi d'une autre vie est un abîme que vous ne pourrez jamais ni sonder , ni combler , & qui rendra inutiles toutes vos attaques.

Vous vous montrez ennemis de l'ordre. En effet d'où naissent les plus grands maux de l'État , ces crimes cachés qui ne peuvent être arrêtés ou prévenus que par la force de la Religion , n'est-ce pas de ces sources obscures ? Dans les ténèbres épaisse que l'œil public ne peut percer , s'enveloppent l'adultere & tous les autres crimes qui viennent à sa suite : dans ces ténèbres s'enveloppent mille injustices , mille concussions , mille vols. La Religion a des châtiments pour tous ces crimes. Et que de désordres elle empêche , tandis que vous croyez en être redevable à la sagesse de vos institutions !

Nous avons porté un coup plus funeste au bonheur du Peuple. Tranquille dans sa croyance , il se reposoit sur la douce espérance

DU BONHEUR PUBLIC. 511

d'une félicité future. Ce dogme a été obscurci à ses yeux. Le malheureux accablé par son indigence, vit sans espoir. Quel poison funeste vous avez fait couler dans son ame ! Que vous avez été cruels envers lui ! Il vous voyoit du fond de son avilissement, mais il vous voyoit sans trouble. Votre fierté, votre opulence, votre faste l'étonnoient, mais ne l'abatoient point. Il vous contemplant dans ce court moment de la vie qui s'écoule ; mais se mettant à votre place dans un autre ordre, il transportoit en quelque sorte votre bonheur sur sa tête, & vous chargeoit de ses disgraces & de ses malheurs. Vous avez arraché de son cœur cette douce confiance, & vous ne craignez point les effets de son noir chagrin, son dépit brutal, son désespoir ? S'il n'y a pas de bonheur pour lui dans un autre ordre, il vous enlevera celui dont vous jouissez aujourd'hui. Les hommes sont communément appasés par la réflexion ; ici le retour sur soi-même rend le mal plus aigu, plus violent, plus insupportable. La vie est un fardeau pour un malheureux qui croit, que doit-elle être pour celui qui ne croit ni n'attend rien ! Con-

cevez-vous à quel degré d'irritation peut parvenir la fureur d'un pareil homme , lui qu'aucune vertu de l'éducation n'adoucit , ne retient , ne soutient , ne fortifie ?

Quel est le bienfaiteur des hommes , celui qui fait entendre à tant de malheureux qui couvrent la Terre , qu'une autre vie les attend , ou celui qui ne leur montre après la mort , que l'horreur d'une destruction totale ? Vous n'hésitez pas , & cependant vous employez sans le vouloir , tous les moyens qui feront parvenir jusqu'à la multitude le dogme de l'anéantissement. La consolation de Socrate étoit l'espoir d'une vie à venir , & vous ne voulez point que ce soit celle de l'homme malheureux .

C O N C L U S I O N générale de tout ce qui a été dit sur la Religion.

M A L G R È tous les avantages que nous avons vus découler de la Religion , il semble que nous ne voulions point nous réveiller de notre assoupiissement. Cette Religion vénérable , l'objet le plus digne de notre attention , l'appui de

de ce Royaume reçoit aujourd'hui moins d'hom-
mages. Nous quittons la voie de nos pères ;
nous marchons dans les routes de l'erteur. Il
s'est fait une révolution générale d'où est née
une fermentation universelle. La Nation de-
puis ce changement est-elle plus tranquille ?
a-t elle acquis un nouvel éclat ? quel avantage
avons-nous au-dessus de nos ancêtres ? les peres
ont-ils des enfants plus soumis ? les armées
entendent-elles mieux la voix de leurs Chefs ?
l'accord regne-t-il davantage parmi ceux-ci ?
notre nom est-il comme autrefois le cri de la
terreur ? Nos armes sont-elles plus victorieuses ?
voit-on plus d'harmonie dans les différents or-
dres de l'État ? la population plus étendue, est-
elle plus florissante ?

Nous nous sommes mépris & abusés dans nos
pensées. Nous avons perdu le repos & la paix.
Si cette abondance de lumieres, ce goût
universel des sciences, ce désir immodéré de
tout approfondir & de tout connoître nous
avoient rendus meilleurs, je chercherois à en-
flammer vos nobles desirs, mais le vice loin de
rien perdre de son empire l'a étendu il s'est
même formé des principes : le vice, des prin-

fait flétrir les Grands, élève les foibles, donne des remords aux plus fiers esprits, fait un héros de l'homme le plus timide, pardonne les plus grands crimes, ne permet pas l'assurance aux plus hautes vertus; enfin une Religion qui pour donner à l'homme une juste récompense, lui offre Dieu lui-même pour prix de ses vertus. Quelle Religion plus digne de vous!

Si nous cherchons une Religion de pure raison & non d'autorité, nous verrons toute la société se diviser en factions, en partis, en sectes. Ce vaste Royaume qui tire de son unité toute sa gloire & sa force, ne présentera plus qu'un corps languissant dont toutes les parties se détacheront & seront éparpillées. Nous verrons nos plus belles vertus s'évanouir.

Le plus sûr moyen d'être excités à la pratique de la vertu c'est d'en voir le modèle dans nos Maîtres. Aucune Nation n'imitera comme la nôtre ses Souverains; nous attachons à leur gloire notre bonheur & nos destinées. Considérons leur influence sur le bonheur public.

Aimable Prince qui daignez recevoir ce

foible hommage de mon zèle, souffrez qu'occupé tout entier de vous & des vertus de vos ancêtres, je vous présente le tableau des qualités précieuses qui font les grands Rois. Heureux si du cœur de Henri il sortoit une étincelle qui enflammât mon ame ! Plus heureux, si le souvenir de ce tendre pere que vous pleurez encore, & qui dans l'instant où je veux vous parler, répand le trouble dans mes pensées ; pouvoit suppléer à leur impuissance & à la faiblesse de mes expressions ! si sa sagesse régne par vous, j'ose vous l'assurer au nom de la Nation, elle vous proclamera pour le plus accompli des Princes.

T R O I S I È M E C A U S E

D U B O N H E U R P U B L I C.

L E S V E R T U S D'U N B O N P R I N C E.

AUGUSTE héritier de ce Royaume, vous avez vu comment la Religion consacre le regne des bons Rois, comment elle leur fraye

la route à la solide gloire ; vous avez vu la grandeur , la force qu'elle communique à leur ame ; enfin vous avez contemplé dans le Monarque , l'homme religieux ; je vais vous présenter l'homme moral , non tout entier , ni dans les vertus qui lui sont communes avec le reste des hommes , mais dans celles qui doivent caractériser un Souverain.

Un Roi est appellé à une grande destinée : à représenter la Majesté du Très-Haut , & à faire des heureux. C'est un Temple vivant où la vérité éternelle est descendue ; c'est le Sanctuaire même de la Divinité cachée au milieu des hommes. Les choses de la Terre ne doivent plus avoir sur lui aucun empire. Voyez , combien vous serez grand ! toutes vos démarches doivent être vers le Très-Haut. Votre vue doit être sans cesse attachée sur lui. Chaque pas que vous ferez vers le Trône en doit être aussi un vers Dieu. Placé en quelque sorte entre le Ciel & la Terre , vous regarderez celle-ci comme devant enfin y terminer vos jours , y laisser une triste cendre ; vous fixerez le Ciel ,

pour apprendre à gouverner un jour cet Empire comme le Très-Haut gouverne l'Univers. Mais je m'arrête : le Ciel ne révèle point aux hommes leur destinée. Si vous étiez assuré de régner, cette confiance pourroit corrompre votre jeune cœur. L'incertitude où le Ciel vous laisse, thendra davantage vos yeux attachés sur celui qui donne à son gré les couronnes, & qui fixe le sort des États. Confondez-vous sans cesse avec les autres hommes, comme ne devant jamais être Roi. Approchez-vous tous les jours du Trône par de nouvelles vertus ; qu'au moment où vous devrez y monter, il ne vous reste que le Sceptre à recevoir.

Toutes les vertus naissent dans le cœur d'un Souverain qui redoutant le fardeau de la couronne, fait puiser dans les trésors de la sagesse les moyens de régner. Contemplons d'abord cette vertu.

DE LA SAGESSE DANS LES ROIS.

AUCUNE vertu n'est aussi auguste que la sagesse ; le Très-Haut voulant la faire annoncer à la Terre a inspiré aux Auteurs sacrés les pensées les plus sublimes, les expressions les plus magnifiques & les plus pompeuses. » Lorsque le silence régnait encore sur le néant, disoit le plus sage des Rois *, lorsque la nuit & les éléments confondus, remplissoient la profondeur du cahos, Dieu immortel ! s'écrioit-il, votre sagesse éternelle quitta son Trône formidable des Cieux, & descendit au milieu de l'Univers, revêtue de toute sa gloire. » Auguste Prince, c'est dans les Rois qu'est sa première demeure.

Cette vertu présente différents rapports :

* *Cum enim quietum silentium contineret omnia, & nox in suo cursu medium iter haberet omnipotens sermo tuus de celo à regalibus sedibus in medium terram profilivit. Sap. ch. 18.*

L'Église a appliqué ce Passage à J. C. c'est le début sublimé du Martirologue la veille de Noël.

sagesse dans l'esprit du Souverain, qui ne précipite point ses jugements, qui les pese dans la balance d'un conseil éclairé & équitable : sagesse dans le cœur du Souverain, qui tempère sa gloire dans les succès, le soutient dans les revers ; enfin sagesse dans la majesté extérieure du Souverain, qui écarte loin du Trône l'ostentation & le faste.

Que ne faut-il pas craindre pour l'État, si le Prince se confiant dans ses pensées, croit pouvoir lui seul régler tout l'ordre public, donner au corps politique ce mouvement qui fait l'accord & l'harmonie des membres ! On éprouvera bientôt les effets de sa présomption ; lui-même il ne tardera point à s'en repentir. Il décernera des loix, & l'exécution en sera impossible ; envain voudra-t-il soutenir par sa puissance, ce que sa sagesse désavoue ; il sera forcé de céder. Voulez-vous supposer que d'autres passions, l'opiniâtréte, la dareté, l'injustice venant à l'appui de sa volonté suprême, l'accompagnent ? il aura la gloire barbare ou plutôt la honte d'opprimer ses Sujets. Il ordonne un plan d'administration pour une Province, pour une Cité, mais aussi présomptueusement pour l'Univers.

tueux que précipité dans ses pensées, il n'a point écouté le conseil des Sages qui exercent sous lui l'autorité, l'avis des Chefs qui représentent son pouvoir dans les lieux éloignés de sa présence; & ce plan d'administration mal vu, mal concerté mettra en souffrance toutes les parties qui composent l'ordre public.

Des objets plus délicats s'offrent à ses yeux. Le Sacerdoce, l'ordre des Grands, le corps des Guerriers, la Magistrature, le Peuple sont par leur accord, la force de l'État. Ici il importe que le Souverain sache se dénier de lui-même. Plus il contemple les siècles reculés de la Monarchie, plus il considère que l'union, sur-tout entre les premiers ordres, a présenté dans tous les temps, de forts obstacles, que cet objet a toujours exigé de grands ménagements, une administration prudente & long-temps réfléchie, une grande habileté à prendre suivant les circonstances, de sages tempéraments. Pénétré de ces pensées, le Prince se fait éclairer par un Conseil prudent, habile & désintéressé.

Un Monarque précipité dans ses pensées, prépare mille maux à son État. Voulant, s'il

m'est permis de le dire, faire régner ses pensées avec lui, il ne goûte, n'estime, n'aime que ce que produit son esprit. La nouveauté, le changement est sa passion dominante. Un Souverain connoît mal les hommes lorsqu'il agit de la sorte. Les innovations dans l'ordre public, blessent surtout la multitude. Le Peuple croit toujours y appercevoir un mépris des anciens; il méfie le Prince qui a innové; car tel est le caractère de l'homme: il est plus porté à honorer ce qui n'est plus, que ce qui est. Aussi une loi mal concertée, impuissante en elle-même, si elle est revêtue du sceau de l'antiquité, a souvent plus de force qu'une loi nouvelle dictée par la sagesse. Donner une loi, c'est rappeler aux hommes qu'ils sont commandés, & ce souvenir est importun pour l'amour-propre; un Prince sage doit l'écartier. L'autorité qui se perd dans la nuit des temps, n'en est que plus révérée; les nuages qui l'environnent augmentent sa Majesté, & la rendent plus formidable. Quand la loi est ancienne, on se croit sous l'autorité de cette longue suite de Rois qui ont porté le sceptre.

Auguste Prince, vous aurez de bonne heure les yeux attachés sur les principes immuables qui sont le fondement des Empires; vous songerez que les Princes passent, mais que la loi ne passe point. Cette loi parlera par vous. Vous vous la représenterez comme un arbre antique, respectable par sa vieillesse, qui a crû en même temps que la Monarchie, & qui né avec elle, la doit couvrir de son ombre jusqu'à la fin des siècles; si vous coupez à votre gré de ses branches, cet arbre languira & l'État languira avec lui.

Un Prince sage n'est jamais alarmé par les périls: s'offre-t-il des moments de crise, des moments qui exigent une détermination ferme & rapide? la prudence ne l'abandonne point; il compense par le conseil, ce qu'il ne peut attendre du temps; les lumières de ses sages Ministres réunies aux siennes, impriment à ses délibérations le sceau de la réflexion & de la maturité la plus parfaite. On voit que c'est l'ouvrage d'un Prince vigilant & actif, mais jamais téméraire & inconfidéré. Cette modestie qui orne si bien les talents

avoit exercé un étrange empire sur le fils du grand Henri. Dominé par son Ministre , il trouva en lui un sens si profond & si juste qu'il consentit à être son esclave , plutôt que de ne pas être celui de la raison. Malheureux Prince ! qui ne sçut pas rendre à cette digne Souveraine une obéissance plus noble , ou plutôt qui nes' apperçut point qu'elle ne tient pas un sceptre de fer. De pareils exemples sont rares dans l'histoire des Monarchies. Peut-être Louis XIII est-il le seul Souverain à qui la Raison ait imposé un joug aussi incommode. Souvent les Sujets commandent aux passions des Rois ; mais c'est un prodige quand ils subjuguent leurs vertus & sur-tout leurs pensées.

Le conseil est la seule voie qui conduise sûrement un Monarque à la gloire , quelque élevé qu'il soit , il est homme ; toutes ses entreprises porteront la marque de sa faiblesse , s'il se repose sur lui seul. Heureux les Princes qui à mesure qu'ils sont plus élevés , sentent davantage la nécessité de descendre vers les Sujets , pour régler les différents objets de l'administration publique ! Heureux les Princes

qui connoissant la difficulté de bien apprécier les objets dans cette immensité de puissance qui s'offre à leur vue , se font aider par des hommes sages !

Un Prince en qui les méchantes qualités ont fait oublier celles de Roi puissant & habile : un Prince à qui l'on regrette d'être forcé de donner même quelques éloges , a régné sur cet Empire. Le fourbe & pusillanime Louis XI se livrant à sa présomption , a commis les plus énormes fautes ; renfermant en lui seul tout son Conseil , ne se confiant que dans ses propres pensées , il montra que la politique sourde & artificieuse ne suffit pas pour bien régir un État.

Auguste enfant des Rois , le Ciel vous accordera cet heureux discernement qui fait distinguer les vrais Sages ; il vous accordera cette défiance éclairée , qui est le sûr garant d'un gouvernement stable , ferme & tranquille. La force est le fruit de la méditation. Il est rare d'être ferme & précipité. La même légéreté qui est dans les pensées est presque toujours dans le pouvoir. Le cœur ne voit

que par les facultés de l'esprit ; il en prend la forme & le caractere.

La sagesse du Prince éclate sur-tout, lorsqu'insulté par les ennemis de son Empire, il ne se livre point aux ressentiments que son cœur lui suggere ; mais que se défiant du premier mouvement qui est presque toujours celui de la passion, il retarde l'instant de prendre sa résolution ; sa sagesse éclate, lorsqu'il pese les moyens avec les obstacles, l'injure avec les maux que la guerre entraîne ; enfin elle éclate lorsqu'il montre le Roi modeste plutôt que le Roi absolu.

Si tous les hommes présomptueux s'exposent à tant de fautes, combien les Rois ne doivent-ils pas appréhender davantage les suites de la présomption, eux que tant de passions investissent, eux dont elles troublent si souvent les jugements ; eux enfin à qui l'autorité montre tout possible ! Les obstacles que l'homme ordinaire rencontre à chaque instant, lui laissent le temps de peser ses résolutions, d'examiner ses démarches ; mais un Souverain, loin de trouver des obstacles & une heureuse résistance, sent au contraire

une puissance qui l'entraîne comme malgré lui. Les revers ne l'instruisent presque jamais, parce que ses trésors lui offrent les moyens de réparer ses malheurs & ses pertes. La puissance qui n'est pas dirigée par la sagesse est une espece d'ivresse qui affoiblit la liberté & la force de la réflexion.

Un Prince qui se défie de ses pensées, fait éclater la force de son gouvernement ; si sa modestie regne dans son cœur, il fait aimer sa puissance. Ici est une nouvelle source de bien pour l'État.

La modestie dans le cœur des Souverains est le plus grand effort de la sagesse. Peu d'hommes résistent à l'éclat de la gloire des succès ; peu d'hommes se sont assez vaincus eux-mêmes pour n'en être point éblouis. Un orgueil funeste s'attache à toutes les conditions, & flétrit par-tout les vertus. Dans un Roi, il donne à la puissance, je ne fais quel caractère rude & farouche qui la dégrade, & rend le fardeau de l'obéissance insupportable aux Sujets. Cet orgueil éblouissant les yeux du Monarque, trompe & abuse ses sentiments. Il met le fantôme de

du pouvoir à la place du pouvoir lui-même, la violence à la place de l'autorité, l'opiniâtré à la place de la fermeté, l'obstination à la place de la constance; enfin l'orgueil change les vertus en vices, ou plutôt il donne à celles-ci le nom sacré des premières.

Un Prince sage qui ne voit dans le pouvoir qu'un dépôt que le Ciel lui confie, se rappellant sans cesse le néant d'où est sortie toute créature, tient son cœur fermé à la vanité. Pénétré de pareils sentiments, ce Prince attire tout à lui; mille vertus réunies lui gagnent le cœur de ses Sujets. Les étrangers le considèrent avec complaisance. Plus il se cache au dehors, plus on désire de le connoître; la gloire extérieure n'intimide point les regards, lorsque la modestie du Prince tempère la majesté du Trône.

Un Prince modeste, jouit d'un avantage inestimable. Les adversités ne diminuent pas de sa gloire, elles n'altèrent point sa tranquillité; ce sont des vicissitudes dans les événements, & non des revers. Si la prospérité n'a pas enflé son cœur, pourquoi seroit-il abattu par l'infortune? Les Sujets partagent avec

lui ses disgraces. Les étrangers compâtissent à ses malheurs , & ne l'insultent point. Disons plus, il est pour un Prince modeste une grandeur que le Monarque orgueilleux ne connoît point : c'est la grandeur même de l'adversité ; grandeur d'autant plus estimable & plus solide qu'elle fortifie le cœur , aiguise les facultés de l'ame, & leur donne plus de ressort. L'orgueil au contraire les dilate , les énergie , les anéantit.

Représentez - vous un Prince qui releve l'éclat de son pouvoir par sa modestie , & un Souverain qui ne connoît point cette vertu. Le premier ne voit dans les succès de la guerre qu'un bonheur passager ; le Souverain orgueilleux , considere dans les moindres avantages , des victoires éclatantes , des triomphes : il faut que les Places publiques soient décorées de ses exploits ; que le Marbre & l'Airain s'animent en quelque sorte pour les publier , que l'immortalité y mette son sceau ineffaçable. Le Prince modeste appaise ses ennemis , le Prince orgueilleux les aigrit & les brave. Celui-ci n'écoute que son pouvoir , celui-là , sa sagesse. Le premier s'arrête quand

ses ennemis sont vaincus : il faut pour faire le second, qu'ils soient terrassés , & que leur front accablé par la honte , touche la poussière. Quelle est ordinairement l'issue de la fortune de ces deux Princes ? La gloire n'a jamais pour le premier ni pour ses Sujets , de retours amers : n'excitant ni jalouſie ni haine , le désespoir n'arme point les ennemis , & ne resſuscite point leurs forces épuisées ; ses vertus sont un abri pour sa puissance ; mais un Prince orgueilleux s'attire leur courroux. On a vu des Mithridates armer des Royaumes par le seul motif de combattre dans une Puissance rivale , une fierté impérieuse qui les humilioit. Mais si un Souverain est modeste , l'homme en lui , fait aimer le Roi.

Jamais la modestie ne convint mieux aux Souverains de l'Europe , que depuis que leurs droits mutuels sont heureusement fixés ; & que l'équilibre regne dans le continent. Cette vertu , Aimable Enfant des Rois , sera vos plus chères délices. Vous avez sous vos yeux ce Monarque pacifique qui s'est attiré l'admiration & l'estime des Nations voisines ,

au milieu des prospérités les plus éclatantes. La victoire qui l'avoit couronné brilloit moins sur son front que sa modération. Affable, populaire, il gagna tous les cœurs par ce sentiment. Les larmes que faisoit couler la douleur, se changerent bien-tôt en des larmes de tendresse, & les Peuples étonnés virent un pere dans leur vainqueur. Il fut l'arbitre de l'Europe, moins par l'agrandissement de sa puissance, que par la confiance qu'il inspira à ses ennemis : je dis, la confiance ; car on a vu par l'exemple des temps les plus reculés, que la puissance ne suffit pas pour appaiser les haines, & réduire au silence des ennemis irrités.

Oui, Auguste Prince, la modestie caractérisera votre regne. Il vous suffira de la montrer pour vous rendre aimable à vos Sujets, & aux Nations étrangères. On est toujours assez grand quand on puise la gloire dans la vertu. On vous a rappelé souvent le souvenir de ce Monarque, de ce saint Roi de votre race, à qui la modestie étoit si chere. Dans la vie privée, aucun homme ne le surpassoit pour les mœurs simples & pour la candeur. Cette vertu sembloit même tenir

de la timidité (a) : Non, c'étoit la vigueur de son ame qui se fortifioit & croissoit dans le silence. C'étoit alors que sa force jettoit de profondes racines; qu'elle préparoit cette fermeté qui se déploya si souvent au dehors avec tant de majesté & de gloire.

La modestie est la vertu qui distingue plus surement les grandes ames; elle se plaît à accompagner les talents éminents, & les vertus héroïques. Il est une simplicité, une candeur, une ingénuité aimable qui les relève & les embellit. C'est ainsi que la plupart des héros de l'ancienne Grèce & de Rome nous sont représentés. C'est le tableau que nous offrent les grands hommes des siècles modernes. Les S. Louis, les Charles le Sage, les d'Amboise, les Ruiter, les Faber, les Turenne, les Catinat.

Un Prince que j'ai cité, que je cite encore à regret, & dont on désigne assez le nom, en disant qu'il fut aussi mauvais fils que mauvais pere, sentoit le besoin de la modestie dans

(a) Voy. un *Portrait approfondi & concis. du caractère de ce Prince dans l'Ab. Chronol. de l'Hist. de France*,
année 1269.

un Roi (a); mais elle fut accompagnée en lui de trop de défauts bisarres, pour qu'elle pût déployer sur son front, sa beauté, sa candeur & sa gloire. D'ailleurs cette modestie, qu'un vice peut-être avoit apportée dans son cœur, n'étoit pas unie, comme nous l'avons vu, à celle de l'esprit. Or ce sont deux sœurs qui ne doivent jamais se quitter & qui vues ensemble paroissent plus belles.

Si la modestie n'accompagne toutes les démarches du Prince, il n'a qu'une partie de la sagesse. Il n'a point celle qui parle sur-tout aux yeux de la multitude. Nouvelle vertu bien nécessaire à un Monarque : la modestie dans la pompe de la Royauté.

Cette vertu est bien plus une sûre marque de la sagesse, que le front n'est un Symbole de nos affections. Un Prince enclin au faste, dégrade la dignité Royale. Qu'a-t-il besoin de briller par la pompe ? Oublie-t-il qu'image du Très-haut, il doit plus faire sentir sa grandeur que la montrer. Un grand Roi ne cherche point à éblouir les yeux, rien en lui ne doit

(a) Louis XI avoit pour maxime favorite que *lorsqu'orgueil chemine devant, honte & dommage suivent de bien près.*

distraire, retarder les regards empressés des Sujets qui cherchent dans sa Personne sacrée, ce cœur de Roi, d'ami, de pere qui fait tout leur bonheur. Que des hommes à qui la Nature avare n'a accordé que de l'or ou de vains titres, prétendent frapper la foule par un extérieur imposant; le Sage n'en est point étonné: mais un Roi se dégrade par cette frivole pompe; c'est dans son cœur que sont tous ses titres chéris; les Sujets n'ont pas besoin de ceux que les yeux leur montrent; le Souverain ne peur jamais être aussi grand à leurs regards qu'il l'est au fond de leur ame.

Laissons aux Potentats de l'Orient la foible gloire de briller par un vain faste. Ils commandent à des hommes stupides, dont les images sont une adoration aveugle. Ces vils esclaves ressemblent à ces Peuples des mêmes contrées qui se prosternent devant le Soleil, lorsqu'il brille; & qui le pleurent comme s'il n'étoit plus, lorsque la Nature le couvre d'une nuit profonde. Les Rois de nos heureux climats commandent à des Nations éclairées; ~~sur-tout~~ notre génie vif & pénétrant n'a pas

besoin de ces moyens extérieurs. Nous apprécions nos Princes par leurs vertus.

Si le Monarque se livre à l'excès du faste, les richesses versées dans ses Trésors, circulent moins ; ou ce qui devient plus funeste à l'ordre, elles tombent dans des mains impures, dans les mains des dangereux Artistes du faste, dont les talents & le goût amolissent, corrompent & infectent la société.

Le luxe avoit pénétré dans nos Cours dès les premiers temps de la Monarchie. Déjà il avoit appellé les richesses de l'Orient (*a*). La Cour de Charlemagne offroit le spectacle d'une rare & noble magnificence : mais cette magnificence n'étoit que pour les jours de grand appareil, ou pour d'éclatantes cérémonies (*b*). Cet Empereur avoit ordinairement un cortége très-modeste, & portoit des vêtements très-simples (*c*):

(*a*) Voy. Abr. Chron. de l'Hist. de France, année 628.

(*b*) Voy. la description de l'Ambassade qu'il reçut de l'Empereur d'Orient, Nicéphore. *Velly*, t. 1. p. 463.

(*c*) Abrégé Chronol. de l'Hist. de France, année 813.

Le luxe dans les Chefs de l'Etat n'offroit point anciennement les mêmes abus qu'on remarque de nos jours. L'ennoblissement n'étoit point encore connu. On n'avoit point ouvert la barriere à la rôture pour entrer dans le premier ordre ; aujourd'hui les richesses achetent les premiers rangs & les dignités. Il en résulte un inconvénient ; l'homme riche tenant toujours par le sang aux états inférieurs, le goût de la dépense se communique aux moindres conditions, & la circulation trouvant moins d'obstacles, le luxe atteint plus rapidement aux états extrêmes. Les alliances entre les différents ordres ont produit des effets qui sont aussi déplorables.

La passion du luxe est peut-être plus criminelle dans nos Souverains que dans les Monarques des autres Royaumes. Aucune Nation n'est portée comme la nôtre à l'imitation. Nous copions les goûts, les manières, les pensées, jusqu'aux coutumes bizarres des étrangers. Les haines les plus profondes n'ont pas été un obstacle à ce penchant ; mais cette imitation est plus sensible, lorsqu'elle a pour objet nos Grands & nos Maîtres. Si

le Monarque donne l'exemple des dépenses ; les Sujets marchent avidement sur ses pas ; ils s'efforcent de l'imiter , & le toit du plus obscur citoyen porte une funeste empreinte du faste du Souverain.

Ce faste entraîne d'autres maux. Lorsque le Monarque dirige ses goûts vers les objets de luxe , la protection n'est plus accordée qu'aux talents qui flattent ses inclinations. Les autres sont oubliés , peut-être avilis. Les moyens ne sont plus en proportion avec les besoins. Le Peuple n'a plus d'état qui lui soit voisin. Sa misère lui paraît extrême ; il se décourage. Ce luxe est comme un miroir funeste qui ne lui montre que honte & avilissement. L'expérience nous a assez instruits : chaque état a voulu imiter les modèles qui sont au-dessus , & tous s'épuisent , & épuisent les inférieurs. Aucun ne peut presque plus se soutenir. Les travaux dans les conditions moyennes ne peuvent fournir à ce luxe. Qu'arrive-t-il ? on achète avec des vices ce que le travail honnête ne peut payer à la vanité.

Le luxe déprave le caractère d'une Nation. Regarderons-nous comme un mal peu dan-

gereux, ce goût de frivolité que le luxe inspire à tout un Peuple? cette distraction, cette dissipation continue qu'il entraîne? le citoyen détourné de son commerce se livre au plaisir. Frappé des spectacles qui s'offrent à sa vue, il se dégoûte de sa profession; les parties les plus essentielles de l'ordre, celles qui constituent la force première de l'État n'ont plus d'harmonie. La qualité dans les matières premières est altérée. Tout ce qui est poli s'énerve. Le luxe ne s'occupe que de l'extérieur; tout ce qui est beau est trouvé assez solide. Ainsi les Manufactures perdent le crédit chez l'Étranger; le vice pénètre dans les ateliers. Comment manier les instruments du luxe sans que l'âme en ressente des atteintes? Les passions veillent sans cesse au fond des coeurs & sont excitées à la moindre étincelle. L'épouse n'est plus assidue à ses travaux; l'enfant dédaigne l'application; le cultivateur est arraché à nos campagnes pour servir d'esclave à ce luxe. L'homme puissant dont la présence dans ses domaines fait la richesse des vassaux, attiré par le bruit des plaisirs, accourt dans la Capitale. Le simple citoyen

jusqu'alors tranquille sous le toît de ses peres ; est réveillé dans le fond des Provinces & entraîné comme le noble. Le gouvernement connoît ces abus , & la réforme trouve peut-être des obstacles insurmontables (a). Le seul exemple du Souverain préparera insensiblement , & amènera cette révolution heureuse & tant désirée.

Le luxe retrace l'image de ces dissipateurs, qui pour satisfaire leurs goûts , multiplient les moyens de produit , hâtent le rapport de leurs domaines , & épuisent le sol en augmentant leurs revenus. Le luxe dans un État est , quoique sous un dehors trompeur , la plus sûre marque de sa foiblesse. Le tronc s'épuise pour fournir aux branches & ne se nourrit point. Le Royaume sous Philippe de Valois & Jean son successeur , étaloit

(a) Cette Capitale , disoit un de nos anciens Rois , est comme la tête d'un monstre dévorant qui augmente chaque jour , & qui par sa grosseur énorme , n'a plus de proportion avec les autres membres du corps. Voy. Abr. Chronol. de l'Hist. de France.

la magnificence ; fut-il jamais plus languissant & plus malheureux ? Le luxe se formoit avec les débris des calamités publiques.

Des Grands peu dignes de ce beau nom, abusant de la faveur d'un de nos plus célèbres Monarques, le tromperent sur la véritable grandeur du Trône. Le cortege le plus magnifique, la pompe la plus imposante l'environnoient. Des Fêtes superbes dans son Palais, attiroient en foule ses Sujets & les étrangers. Ce Ministre immortel q[uo]d unit les deux Mers, fut entraîné par le préjugé universel. Pardonnons-lui cette erreur ; il faut dans tous les grands hommes une marque qui montre l'imperfection de l'humanité. Ces nouveaux spectacles réveillerent dans tous les esprits des idées de luxe & de dépense. Tous les états à l'envi des Chefs, imitèrent la magnificence de la Cour ; cette magnificence éclata jusque dans nos Armées (a). Des Guerriers superbement vêtus annonçoient notre gloire ; annonçoient-ils une grandeur & un pouvoir durables ?

(a) Voy. siècle de Louis XIV.

L'étranger, dites-vous, apportoit parmi nous son or ; mais quel avantage pouvez-vous tirer de cet or, lorsque le moyen que vous employez pour l'acquérir, corrompt les mœurs ? La Capitale, je le veux, abondoit de richesses ; mais les Provinces reculées, quel salaire retiroient-elles des tributs qu'elles payoient à ce luxe national ? Le Laboureur découragé voyoit-il renouveler dans son champ, ce suc de la Terre qui avoit nourri sa première moisson ? Ces hommes simples de nos Campagnes ne sont-ils pas les enfants du Monarque, comme les heureux habitants de la Capitale ? Ceux qui lui payent le tribut de leurs sueurs, ne méritent-ils pas les mêmes sentiments que des Sujets qui tirent de ces mêmes sueurs le tribut qu'ils versent à leur tour dans les Trésors du Monarque ?

Henri connoissoit le prix de ces hommes grossiers : il les portoit dans son cœur, comme il y portoit ses Sujets les plus illustres. Il connoissoit tous les dangers du luxe. Il aimoit à se montrer avec le cortège le plus simple ; il paroissoit plutôt l'ami que le Roi de ceux qui composoient sa Cour. Le grand homme reposoit au fond de son ame.

Resserrons tous ces traits dans un seul tableau : présentons rapidement tous les avantages qu'un Prince ennemi du luxe procure à son État. Ses dépenses diminuent ; ses Sujets ont plus d'aisance, moins de désirs ; toutes les conditions se renferment dans leurs bornes. Cet ordre, le plus saint de tous, conserve avec sa simplicité & sa modestie, toutes ses autres vertus. Les Seigneurs habitent leurs Domaines. Le Courtisan qui forme le cortège du Prince, n'épuise pas ses vassaux. L'État est plus fort par la diminution des besoins. Les générations sont plus robustes ; des mœurs pures, simples, austères, des mœurs de Sparte forment le caractère de la Nation. Les Idoles de la volupté sont renversées ; la cupidité n'a plus sa soif dévorante ; le jeu oublie ses fureurs ; l'épouse est fidelle à ses travaux & à sa vertu. L'estime est pour les mœurs, l'honneur pour le sang, le pouvoir de faire le bien, pour les riches ; une juste proportion dans les fortunes, lie tous les états depuis la chaumière jusqu'au trône du Souverain. On exige moins de rapport des Terres ; elles regagnent les travaux & les bras qu'on

soustrait au luxe ; les productions du sol reprennent leur premier droit. Enfin si des ateliers sont renversés, des greniers s'élèvent dans le fond des campagnes.

Le luxe intervertit cet ordre, il méprise les richesses du sol, & ne veut que de superbes manufactures ; il rejette les présents du Ciel & leur préfere ceux qu'il reçoit de la main des hommes. Etre créateur ! nous sommes indignes de vos dons. Vous aviez dit à l'homme en lui montrant la Terre : Voilà tes richesses. Il vous a méconnu, vous êtes vengé ; nos ateliers nous ont donné des vices, & lorsque la Terre étoit la seule richesse des hommes, nous étions vertueux.

La réforme du luxe suppose dans le Prince des sentiments courageux ; les pièges l'environnent de toutes parts. Si une réflexion profonde ne vient à son secours, il est rare qu'il soit pénétré des maux qu'entraîne cet abus. La grandeur s'offre à lui sous mille formes dangereuses ; sur-tout cette grandeur fondée sur les conquêtes, est l'écœuil le plus funeste de sa vertu. Hâtons-nous de combattre cette malheureuse passion ; montrons les avantages

avantages dont un Prince pacifique fait jouir
son État.

DE L'AMOUR DE LA PAIX.

Nos mœurs se sont bien dépravées ; il a fallu ériger en science cette fureur brutale qui excite l'homme à s'armer contre l'homme ; il existe un art soumis à des règles sûres pour plonger le poignard dans le sein de son semblable ! La raison & l'honneur, comme s'ils avoient été forcés d'avouer la plus insensée & la plus féroce des passions, se sont prêtés à la seconder. Que la vengeance s'armât toute seule dans l'excès de son délire, on le concevroit ; mais que nos institutions ayent augmenté sa force par les moyens que nous avons mis en son pouvoir, voilà qui déconcerte & humilie cette même raison qui s'est laissée entraîner par le préjugé universel.

Lorsque les Européens dévorés par la soif de l'or, traverserent les mers, & allèrent allumer une guerre aussi cruelle qu'injuste dans l'autre continent, les malheureux habitants

M m

de ces contrées tomboient sans résistance sous leurs coups ; des amas énormes d'infortunés renversés sur le sable, offroient le spectacle de ces tendres habitants de l'air, que les cruels frimats ont moissonnés, & qu'on voit étendus sur un champ couvert par les neiges. Les braves Américains déployoient toute la force d'un sentiment irrité par l'insulte ; mais la gloire barbare de les égorger nous étoit réservée ; jamais leur cœur ne leur avoit suggéré de soumettre à des loix certaines, la passion la plus fougueuse.

Vous dites qu'il pérît moins d'hommes depuis que l'art dirige les opérations de la guerre ; je l'avoue ; mais avouez aussi que ce n'est point un motif d'humanité qui a fait inventer cet art funeste. Avouez que le Prince qui prend le nouveau tonnerre que vous lui avez mis dans les mains, ne le lance point pour épargner plus d'hommes, mais pour renverser plus d'ennemis. Les guerres ne sont pas moins fréquentes que dans les temps anciens. Vous épousez toujours les Provinces par vos contributions énormes. Vous enlevez de chez l'ennemi toutes les richesses que vous

pouvez emporter. La fureur dans le Soldat est tout ce qu'elle peut être dans l'homme le plus féroce , & elle a de plus la Science. Vous commettez des horreurs que les Anciens ne surpassoient point, n'égaloient pas même. Quel spectacle offrent à nos yeux ces tristes contrées qui sont en proie au fort des armes ! des villes désolées, des brigandages & des cruautes ; le champ du malheureux dévasté ; ces forêts immenses abattues ; ces hameaux réduits en cendres ; ces asyles saints, profanés ; ces vierges éplorées, immolées à votre fureur brutale ; ce vieillard tremblant , à qui vous enfoncez le poignard auprès de son foyer ; cette mère à qui vous arrachez le pain de larmes qu'elle rompoit pour ce tendre enfant qui court vainement se précipiter contre son sein ; ce sein maternel que vient percer votre fer , encore teint du sang du pere. Cruels destructureurs ! les chars armés de faulx présentoient-ils un spectacle plus horrible ? Est-ce ainsi que vous faites éclater votre humanité dans la guerre ? Est-ce le fruit de la sagesse de vos institutions ? Vous détruisez peut-être moins de Soldats ; mais par vous des milliers d'hommes sont perdus

M m ij

pour les générations futures. On ne voit point d'illustres vaincus traînés derrière des chars de triomphe ; mais à la place de cette barbarie, qui étoit plutôt un orgueil farouche, vous faites une guerre implacable aux mœurs.

O Prince aimable, les maux de la guerre feront sur votre cœur sensible une impression trop profonde, pour que ce fléau ne vous soit point en horreur. Vous ne goûterez jamais une gloire aussi amère que celle des armes ; vous conjurerez le Ciel de ne jamais vous commander d'exercer sa colère, mais de vous confier sa clémence. Le spectacle de l'Univers ne nous offre que l'image touchante de la paix. Il semble que le Très-haut n'ait voulu donner aux hommes que ses attributs aimables, & se réservé pour lui seul son courroux, & ses vengeances. Veut-il nous punir ? le Ciel s'ouvre, le tonnerre frappe nos têtes : mais la terre dilate-t-elle son sein, c'est toujours pour nous offrir un bienfait.

Votre sang vous présente d'illustres exemples. Ce fameux Héros qui conquit son propre Royaume par le glaive & par l'amour de la Nation, étoit sans doute un Guerrier aussi

courageux , qu'habile & invincible , cependant la couronne fut-elle une fois affermee sur sa tête , il ne songea plus qu'à entretenir la paix au dedans & au dehors de l'État. Je n'examine point si son cœur paternel & royal conçut le plan d'une paix perpétuelle , plan magnifique & sublime ! qui ne peut être que l'erreur d'une grande ame ; mais au moins la tranquillité publique faisoit ses plus chères délices. Toute la conduite de sa vie en fut une preuve éclatante. L'abondance qu'il vouloit procurer à ses moins-
dres Sujets , sa bonté , sa générosité , sa clémence , sa douleur lorsqu'on le forçoit à reprendre les armes , tout annonçait en lui ce sentiment généreux. On eût dit même que cétoit un noble principe de son ame magnanime , de croire que l'amour de la paix devoit être le caractère propre d'un Roi des François. Ce fameux mot , lorsqu'il alla repousser les Espagnols devant la Capitale de la Picardie semble l'indiquer (a).

(a) Les Espagnols ayant surpris Amiens , Henri IV courut au secours de cette Ville , en disant à *Cest assez faire le Roi de France , il est temps de*

Un Monarque sensible au bien de la paix se montre le Pere de ses Sujets , le frere des Rois , l'ami de l'humanité. Son Royaume devient tous les jours plus florissant ; le fardeau des impositions est diminué ; la Terre conserve ses cultivateurs ; les richesses se consomment dans l'État & pour l'État ; les Sciences & les Arts prosperent à l'ombre de la paix ; le Prince n'est point détourné dans l'administration intérieure de son Royaume ; il est tout entier à ses Sujets & à leur bonheur ; les haines des Nations se changent en émulation & en rivalité ; les Empires se réunissent pour la prospérité du Commerce ; la communication plus libre entre ces Empires , facilite les moyens de s'éclairer mutuellement , de copier à l'envi les sages coutumes , d'acquérir les connoissances utiles au bonheur des États , de se former aux bonnes mœurs. La sensibilité se confére

faire le Roi de Navarre. Abr. Chronol. de l'Hist. de France , année 1597. Si ce mot peut signifier qu'il n'est point de la dignité d'un Roi de France d'aller à la guerre , les coeurs sensibles y donneront une plus noble interprétation.

dans les cœurs, le spectacle de la guerre ne l'affoiblit point, ne l'éteint point; la Terre oublie le plus funeste des arts; l'État conserve ses enfants; il s'enrichit de toutes les vertus que lui enlevéroit la licence des armes: tranquille dans sa prospérité, le Souverain consacre une partie de ses trésors à éléver des édifices d'humanité, des monuments superbes: à la vue de ces monuments, la postérité s'écrie, comme nous nous écrions encore à la vue des magnifiques ruines de la Grèce & de Rome: Voilà les fruits du goût, de l'abondance & de la paix! Enfin tous les États sont dans la concorde, & les Monarques sont plutôt des chefs de famille, que des Souverains, des Nations. Que de biens sont en leur pouvoir!

Auguste Prince, l'histoire vous donnera de grandes leçons. Ne vous laissez point éblouir par les faits si vantés qu'elle offrira à votre vue. Parcourez rapidement l'histoire des Monarques qui ont aimé les combats, qui ont accumulé sur leurs têtes les triomphes avec les victoires; c'est un écœuil contre lequel la vanité vous poussera, & que vous devez craindre. Une victoire est une cala-

mité publique. Le Dieu que nous servons a horreur du sang ; & quel que soit le Peuple qui est sacrifié , c'est toujours le sang de ses enfants qui coule. Il a pu permettre autrefois qu'on l'appellât le Dieu des armées , aujourd'hui il n'est plus que le Dieu de la paix. Lorsqu'il descendit au milieu des hommes , il choisit le temps où toutes les Nations étoient dans la concorde. La paix de l'Univers confacra son avénement. Méditez long-temps la vie des Rois qui ont été les Peres des Peuples ; qui ont gouverné avec modération & avec sagesse. Effacez de votre mémoire le nom de ce Monarque fameux de la Macédoine & celui de ce foudre de Suède (a). C'est un levain qui corromproit votre ame.

(a) Ne puis-je pas dire sans craindre d'être blâmé , qu'Alexandre étoit un jeune présumptueux sans politique , à qui son audace montrroit tout possible ; Charles XII , une ame inquiète , échauffée par ce dangereux modèle. Le premier se figurroit qu'avec ses 35 mille Macédoniens , il soumettroit tout l'Univers , à-peu-près comme Archimède avec son levier croyoit pouvoir soulever le monde ; Charles XII ne vouloit qu'étonner.

Un vrai héros sur le Trône est celui qui refuse d'être grand par les conquêtes. Vous serez plus étonné peut-être du langage que je vais vous parler. Enfant des Rois ! vous êtes digne de l'entendre : ne désirez point qu'on vous élève des monuments avec des attributs de victoire & de guerre ; ce sont des instruments de vengeance, qu'un héros bienfaisant brise après s'en être servi. Ce spectacle rappellerait des larmes & le carnage. Que votre image soit au milieu de votre Peuple avec les traits de la douceur & de la clémence. Que pour attributs autour de votre statue, on voie la piété, la sensibilité, la justice, la force.

Ah ! je le vois ce temps heureux, cet âge si désiré où les Nations réconciliées déposent leurs haines. L'esprit de bonté & de bienveillance semble s'être emparé de tous les Peuples du continent. Le flambeau des Sciences brille de toutes parts ; l'humanité & la douceur sont devenues le caractère dominant de l'Europe. Des hommes dignes par leur génie, de donner des leçons à la Terre, ne cessent de retracer avec horreur aux Souverains & aux Peuples

bles, les excès de la guerre. Quels éloges ne mérite point ce zèle si noble & si courageux ! Ils ont dit aux Monarques : » Vos guerres souvent injustes, ne sont que des assassinats déguisés ; un Souverain doit avoir éprouvé tous les moyens de justice & de clémence avant d'exposer le sang de ses Sujets, avant de porter le fer sur les Terres étrangères. » Quels seront les fruits de cette heureuse révolution ? Que peut-être avant un siècle, les guerres seront aussi rares en Europe, qu'elles ont été communes dans les siècles précédents. L'amitié & le commerce seront le lien de tous les Peuples.

Fixez les yeux sur Louis un de vos plus augustes Aîneux, mais apprenez de bonne heure à séparer ses vertus, ses grandes actions de ses fautes : il l'exigeroit de vous s'il vivoit encore. Il étoit trop grand pour ne pas s'avouer des défauts. Favoris trop occupés d'une vaine gloire, vous montriez sans cesse à Louis des batailles à gagner, des villes à soumettre ; dangereux adulateurs, vous le trompiez, vous vous trompiez vous-mêmes sur la véritable gloire des armes. Un Roi est le défenseur de la liberté de la Terre contre l'oppression des méchants.

DU BONHEUR PUBLIC. 355

Le Ciel éclaira l'ame de ce Prince ; qu'il est touchant d'entendre sa voix tremblante s'élevant du milieu des ombres de la mort ! que le repentir dans la bouche d'un Roi a de majesté & de noblesse ! Je le vois , cet Auguste vieillard , tenant dans ses mains désaillantes le royal Enfant dont le front désignoit déjà la place du diadème , le pressant contre son sein , le baignant de larmes ; & à la vue de tous les Grands de la Nation , demandant pardon au Ciel & à l'humanité d'avoir trop aimé la guerre. Ah ! c'est alors que la grandeur véritable de ce Prince retenu trop long-temps , se déploya toute entière.

Auguste Enfant des Rois , ce souvenir sera toujours présent à votre mémoire. Le repentir de ce Monarque fut pour le Dieu Très-haut vengeur redoutable du sang des hommes , son exemple pour les Souverains , & la générosité de son aveu pour sa propre grandeur. Voilà le modèle que vous devez imiter ; ne desirez point l'éclat des titres , mais cette grandeur magnanimité qui sort du fond de notre ame , lorsque tout semble s'écrouler autour de nous.

Le nom de Prince belliqueux se présentera à vous avec des traits éblouissants : il vous offrira mille appas dangereux ; opposez-lui une ame forte & incorruptible. A des François il ne faut qu'un Roi bien-aimé. Ne faites la guerre que lorsqu'insulté long-temps, on vous forcera enfin à prendre les armes pour la gloire & pour la défense de vos Sujets. Alors la justice de votre cause inspirera à vos Soldats je ne fçais quel sentiment terrible qui foudroiera vos ennemis. La Justice éternelle du Très-haut se réfléchira sur votre front ; le sang qui arrosera votre bras ne tachera point votre ame. Ce seront des victimes que vous immolerez non point à vous, car un Roi n'a point d'ennemis, mais à l'Etat. Songez qu'un Monarque, qu'un Bourbon a toujours assez de valeur. » O mon Fils ! semble vous dire votre auguste Pere, du haut du Ciel, je n'aurois jamais connu la guerre, que pour la repousser avec horreur, que pour l'étoffer dès sa naissance. On m'auroit provoqué au dehors, que je n'aurois point tiré l'épée, à moins qu'on n'eût fait tort à mes Sujets, ou qu'on n'eût outragé ma couronne. Je n'aurois

point combattu pour un vain nom. eh ! que m'auroit-il importé de recevoir des Étrangers le nom d'invincible , pourvu que mon Peuple m'eût trouvé bon & juste, La gloire des armes est inconstante ; elle fuit sans cesse devant le héros qui la cherche. Le Juste a dans son cœur un temple d'où la gloire de la vertu ne sort jamais. L'estime que m'obtint ma valeur aux champs de Fontenoy m'étoit importune. La célébrité que j'acquis alors remplit mon cœur d'amertume ; ma tête portoit à regret des lauriers teints du sang de mes semblables. »

Tous les biens découlent de la paix, comme tous les maux naissent de la guerre ; heureux les Princes qui préfèrent à tous les titres celui de peres de l'humanité ! il s'est répandu au loin un bruit aussi glorieux au gouvernement de notre auguste Monarque , que consolant pour la Nation ; & pour tous les Peuples du continent Un Ministre encore plus grand par l'étendue & la rapidité de ses vues , que par l'éclat de son nom : un Sage dont le cœur semble surpasser la noble fierté de cet aigle qui couvré la gloire des Léopolds & la sienne , a conçu le projet le plus digne d'une grande ame. Il

a scellé une paix durable pour l'Europe. Les générations célébreront son nom ; l'humanité l'écrira avec des traits immortels dans ses Fastes.

Comment tous les hommes vertueux ne seroient-ils pas touchés des maux de la guerre ? Comment un Prince environné du cortège des armes , n'auroit-il point horreur de lui-même ? Il porte par-tout la terreur ; le fer & la flamme sont dans ses mains ; quels attributs pour un Roi ! Il marche vers une Province , l'effroi de son nom le précéde , répand par-tout le silence , la consternation , la mort : tout fuit devant lui ; les meres prononcent son nom avec horreur ; le Soldat le mêle à ses blasphèmes ; les fleuves se teignent de sang ; le chaume insensible se couvre de deuil ; les familles désolées quittent leur triste héritage ; ce fils soutenant son pere tremblant , porte ses pas vers d'autres contrées. L'un abandonne sa charrue , s'enfuit dans le fond des forêts ; l'autre laisse tomber sa faulx au milieu du champ qu'il moissonne , & court se réfugier sur des rochers escarpés. Là c'est tout un hameau , qui comme un tendre troupeau errant dans

la plaine , vient se prosterner devant des vainqueurs implacables ; ici tous précipitent leurs pas vers le S. Temple , se renferment , se présentent dans cet asyle sacré ; ils tendent les bras vers le Dieu clément & bon , qui tant de fois , a exaucé leurs prières , répandu sa rosée sur les fruits de leurs champs. Quel est donc ce fléau terrible qui répand cette cruelle désolation ? C'est un homme , & un homme Roi !

Le Ciel punit ce Conquérant. Il efface en lui tous les sentiments d'humanité. Son gouvernement devient arbitraire & absolu ; son caractère s'aigrit ; son esprit est en proie à une inquiétude farouche ; son cœur ne se repose jamais sur un sentiment agréable ; il voit par-tout des ennemis ; le sang qu'il fait couler est toujours présent à sa vue. Monarque infortuné ! la bonté & la sensibilité ont abandonné son cœur ; le nom de ses Sujets n'y est plus écrit ; il devient inflexible , peut-être cruel ; car l'insensibilité ne peut souffrir de bornes. On ne demeure pas longtemps attaché aux siens , lorsque la Nature ne parle point pour le reste des hommes. Le premier pas est le seul difficile à franchir ; la même

main qui efface dans un cœur le nom d'homme, efface celui de citoyen, d'ami, de pere. Qu'on est malheureux quand on n'est plus sensible ! nous possérons tous au dedans de nous-mêmes, un Trésor qui appartient à tous les hommes ; chacun a dans nous, un cœur qui est à lui. Le malheureux qui souffre dans les déserts les plus reculés, a droit à un soupir de mon ame ; & lorsque le Ciel dans sa clémence fait briller le rayon du matin sur l'héritage de mes peres, je le conjure de faire lever ce rayon propice sur le champ de mon frere qui est à l'extrémité de l'Univers.

Le Ciel a imposé aux Monarques des devoirs plus étroits. S'il n'a assigné à leur autorité qu'un seul Empire, il a donné à leur protection toute la Terre.

Noble Héritier de tant de Rois, vous répondrez à la grandeur de votre destinée. Sous les yeux d'un Monarque dont la premiere vertu est l'amour de la paix, vous la chérissez vous-même : cet amour qui suppose une affection universelle pour tous les hommes, suppose une plus vive tendresse pour les Sujets.

Votre

Votre cœur empressé demande que je mette
sous vos yeux ce noble sentiment qui fait
vos plus chères délices.

DE L'AMOUR POUR LES SUJETS.

DEMANDER si un bon Prince assure le bonheur de son État , c'est demander si un pere procure le bien de ses enfants. Toutes les vertus du Souverain prennent l'empreinte de son amour. Cette vertu fournit à sa sagesse plus de moyens d'opérer le bien. Elle tempère la sévérité de la justice , corrige la rigueur de la force , l'obstination de la fermeté , la dureté du pouvoir , la faiblesse de la douceur , la lenteur de la prudence , l'insensibilité de l'abondance ; enfin souveraine de toutes les vertus , elle ne leur commande que pour les faire régner avec elle. Dans un bon Roi , le bien est la passion dominante de son ame. Tout ce qui porte le caractere de la bonté & de la bienfaisance , il le chérit ; il ne souffre point qu'on le contraigne lorsqu'il répand les biensfaits. Noble effet de l'amour !

N n

le Ciel n'a point voulu lui donner de bornes. Cet amour devant rester seul dans l'ordre à venir, il est juste qu'il soit en quelque sorte dans le cœur de l'homme tel qu'il est dans l'Etat éternel.

Un Souverain pénétré de ce sentiment, modère les impositions publiques, autant que le permet la sagesse de son gouvernement. Il craint toujours que son amour ne désavoue ce que sa puissance reçoit des revenus des Sujets. Il retranche le superflu dans l'appareil de la royauté. Il établit l'ordre & l'économie dans son Palais ; il commande un sage emploi de ses trésors. Infatigable au travail que cet amour rend moins pénible, il cherche tous les moyens qui peuvent étendre le bonheur des Peuples ; l'amour éclaire les talents de son esprit, comme il échauffe les sentiments de son cœur ; il donne à ceux-ci plus d'activité, & aux premiers, plus de pénétration & de force. Le Prince médite avec complaisance sur les causes de la félicité publique. Les hommes qui lui proposent de rendre le fardeau plus léger, il les honore par des marques d'affection & d'estime ; il leur accorde des

distinctions ; il les admet à son intimité, car l'amour ne compromet jamais les Rois. Le Prince repousse au contraire avec autant de mépris que d'horreur, ces hommes vils & insatiables, qui cachant des jours oisifs dans une habitation supérieure qu'ils partagent avec la volupté, calculent en secret les moyens d'imposer un nouveau joug sur le Peuple. Hommes odieux & barbares ! toujours prêts à fouler les Sujets, pour ajouter le moindre degré à la splendeur du Monarque ; politiques aveugles ! qui ne voient sa grandeur que sur le Trône, & qui ne savent point l'apercevoir sous la cabane du Laboureur. Un bon Prince s'occupe plutôt à faire plaisir à son amour que sa gloire ; il sent qu'il sera plus grand s'il diminue de sa pompe, s'il se dépouille dans sa personne royale, pour se vêtir dans les malheureux.

Toutes les routes sont ouvertes dans un cœur sensible. Un bon Prince écoute avec joie les hommes vértueux qui font retentir la vérité à ses oreilles. La puissance n'intimide plus le Sujet. Il va vers le Monarque avec une pleine sécurité. Il ne craint point

de lui déplaïre ou s'il lui déplaît, il est assuré qu'après le premier moment, le Monarque lui faura gré de son zèle, & lui rendra sa faveur. Sulli est un instant à genoux, mais bientôt l'amour de Henri le relève. Il est important pour les Rois de connoître le prix de cette vertu admirable ; c'est la seule qui permette un libre accès à leur Trône ; aussi a-t-on lieu de douter si un Prince qui ne montre point ce sentiment, a jamais entendu la vérité. O noble destinée des Rois ! la vérité ne peut approcher d'eux qu'accompagnée de la plus grande vertu qui habite la Terre.

Des Sujets doivent tout attendre d'un Prince qui les chérit. Il a des Alliés qui augmentent sa force. Il n'attire point la guerre sur ses États ; il la détourne, en arrête les progrès ; il se hâte de se réconcilier avec ses ennemis. Mais si par quelque enchaînement funeste la guerre a désolé son Empire, alors il ne se croit plus obligé d'étaler de long-temps cette pompe royale qui relève la majesté des Souverains. Le deuil de son cœur se répand & regne sur tout ce qui l'environne.

Le Prince ne croit pas qu'il y ait de magnificence pour lui, tant que ses Peuples ne sont point heureux. Les plaisirs & les divertissements ne retentissent pas sous le toit d'un pere, quand les enfants sont dans les pleurs.

Qu'on pardonne ce vœu à la sensibilité d'une ame citoyenne, qui compte pour peu une erreur, si elle fait naître un sentiment : Je souhaiterois, lorsque la guerre a ravagé les États durant de longues années, que les plaisirs fussent suspendus dans les Palais des Rois, & dans les Royaumes ; qu'un deuil universel couvrît les Cités pour pleurer cette calamité publique, & expier l'outrage fait à l'humanité.

C'est dans ces tristes conjonctures que les bons Rois sentent l'avantage de l'amour qu'ils portent à leur Peuple. Aimés à leur tour, rien ne leur devient impossible ; mais si tous les Monarques éprouvent cet avantage ; combien nos Rois doivent-ils mieux le ressentir, eux qui commandent à la Nation la plus sensible ! En parlant de l'amour de la Nation pour ses Maîtres, nous avons montré quel-

effets suivent cet amour. Amour , sentiment inaltérable de nos cœurs , heureux privilége de la Nation ! quelle peut être la cause de la vivacité de ce sentiment ? peut être parmi nous la Nature a-t-elle veillé plus particulièrement sur son ouvrage.

Touché d'une si glorieuse prérogative de la Nation , Aimable Prince , vous mettrez au-dessus de tous les titres celui de pere de vos Sujets. Ce titre fera votre bonheur comme votre gloire. C'est ainsi que ce Monarque qui ne cessa de se jouer avec les revers , ce Monarque qui a été long - temps le Pere d'une de nos Provinces , a continué d'être Roi lors même qu'il ne l'étoit plus. Les noms sacrés de bonté , de bienfaisance , d'amour , seront sans cesse dans votre bouche ; on ne vous accusera point de les trop répéter ; un Roi les prononce toujours pour la premiere fois. Pour vous accoutumer à sentir le prix de la bienfaisance , & pour le faire sentir aux autres , vous retiendrez dans l'histoire quelques noms plus chéris que vous imprimerez dans votre cœur , & que vous rappellerez avec complaisance aux courtisans. Vous

choisirez ces noms parmi les Sujets, afin de relever davantage leur gloire, ceux des Suger, des d'Amboise, des Duguesclin (*a*), des Devic (*b*), des Sulli, des Fénelons, des Fleuri; vous créerez ainsi des hommes au milieu de la Cour.

Votre amour éclatera dans votre clémence. On avoit donné à un des plus grands Rois de cette Monarchie, à ce fameux Empereur qui en releva la gloire par tant de prodiges, le titre de Clémence (*c*), dénomination sublime qui surpasse mille fois celle de majesté!

(*a*) Il feroit peut-être à souhaiter qu'on gravât sur les murs de cette École consacrée à la jeune Noblesse Françoise & sur les portes de nos villes de guerre, ces paroles que Duguesclin au moment de sa mort, adressa à ses braves compagnons. « Je vous conjure, mes chers amis, lorsque vous entrez dans un Pays, de songer que les pauvres Paysans ne sont pas vos ennemis. »

(*b*) Il étoit Vice-Amiral sous Henri IV. Il avoit un frère Chancelier & Garde des Sceaux sous Louis XIII. C'étoient deux hommes d'un rare mérite.

(*c*) *Fleuri, Hist. Eccles. t. 10. p. 52.*

Celle-ci semble défendre l'accès du Trône, celle-là en ouvre le chemin. Il paroît même que l'élévation, que le Sceptre rende le cœur plus sensible à cette vertu. Lorsque Louis XII n'étoit encore qu'au rang des Sujets, il étoit peut-être capable de quelque ressentiment: dès qu'il fut Roi, le premier acte de son regne fut un pardon. Quelque fois la punition peut flétrir les cœurs, & même les endurcir; mais toujours la clémence les attendrit & les ranime. La punition accable & renverse, le pardon élève. Lorsque le Souverain épargne le châtiment, le Ciel le supplée par le repentir. Oui, Prince aimable, vous ne décernerez des peines qu'avec un extrême douleur; & déjà votre ame sensible nous fait connoître que vous regretteriez de sçavoir écrire, s'il vous falloit jamais tracer un arrêt de mort.

Votre cœur se formera à la clémence sous les yeux d'un Roi que le Ciel vous a conservé dans sa miséricorde. Où pourriez-vous puiser plus de douceur & plus d'humanité. Toujours lent à punir, il ne permet qu'à regret l'effusion du sang: sensible, ses larmes ont arrosé les corps de ses ennemis expirants;

inépuisable en largesses, quel homme approche de lui sans ressentir ses graces !

Votre amour se déploiera sur les hommes éminents par leurs vertus & par leurs talents; Votre main libérale répandra sur eux des bienfaits. Vous serez magnifique dans vos récompenses. Un Roi ne paye point les services; il fait des dons aussi grands que lui-même. Tout ce qui découle de lui est inépuisable comme son amour. Vous protégerez les hommes de lettres qui s'occupent du bonheur de la patrie; mais vous vous passionnerez pour les hommes vertueux; vous savez quelle impression faisoit leur présence sur votre auguste Pere; quand il s'arrachoit à ses dignes amis, il croyoit se séparer de la vertu même. Vous ordonnerez que les hommes distingués par la probité soient honorés dans toutes les Provinces de votre Royaume, dans toutes les Villes (a), dans les moindres hameaux.

(a) Lorsque Devic, Vice-Amiral & ami d'Henri IV, arrivoit dans une ville, il s'informoit quelles étoient les personnes les plus renommées par leurs vertus. Il courroit aussitôt les voir, les entre-

Dans cet Empire si sage, placé à l'extrémité de l'Univers, & dont l'origine se perd dans la nuit des siècles, les Gouverneurs des Villes, au commencement de chaque année, donnent par ordre de l'Empereur dans la Place publique, un magnifique festin. On y appelle tous ceux qui pendant l'année qui vient de finir, se sont distingués par quelque action vertueuse. On lit au haut de la tente où ils sont rassemblés: *'hommes de tous les états & de toutes les conditions, c'est la vertu qui vous place & qui vous rend ici tous égaux (a).* Voilà des spectacles dignes de votre Peuple. On verra à leur tête ces hommes qui ont écrit pour rendre le laboureur plus heureux, la population plus florissante; ces hommes qui consacrent leurs biens & leurs veilles à ensanter

tenoit familiéremént, & de quelque condition qu'elles fussent, il les emmenoit manger avec lui. De nous au Vice-Amiral, il n'y a qu'un siècle & demi. Il y en a dix de ses mœurs aux nôtres.

(a) Cinquième Tome des Essais sur Paris, par M. de Saint-Foix.

des projets pour soulager le pauvre, à des établissements qui honorent l'humanité; ces hommes qui confondant leur fortune avec les fonds de l'État, lui forment une jeune milice, où chacun trompé par les sentiments de son cœur, croit retrouver son propre père dans celui qu'il reçoit de la patrie. Voilà les hommes que vous aimerez à vous attacher.

Protecteur de la vertu vous désirerez d'obtenir de votre Peuple un plus beau nom. Lorsque la sagesse éternelle descendit sur la Terre pour apprendre aux hommes à honorer & prier le Très-haut, la première instruction qu'elle leur donna, ce fut d'appeler Dieu leur Père. Lorsque vous monterez sur le Trône, vous demanderez à la Nation de vous appeler de ce nom si cheri; sur-tout vous l'exigerez des malheureux, dont vous serez doublement le Père, au nom du Ciel qui vous les confie, au nom de la Nature qui les a abandonnés. Quand votre bonté se déploiera sur eux, elle sera sans bornes. Privés de tout appui, ils n'attendront leur secours que de vous. Aux grands & aux riches, il faut un Roi; les malheureux n'ont besoin que d'un

Pere. Oui , digne Prince , ce sont eux qui sont les plus près du Souverain ; le croirez-vous ? Les Grands ont leur rang marqué par les honneurs , les riches par des domaines ; le pauvre n'a point de toît qui le couvre , de champ qui le nourrisse ; étranger par-tout , son seul abri est le Trône ; c'est là que la Providence lui a marqué son asyle & son repos.

On vous apprendra que l'État a consacré un trésor toujours subsistant pour les pauvres. Vous mettrez votre gloire à l'augmenter , à le tenir continuellement ouvert , comme le cœur du Très-haut est toujours ouvert sur le Monde. Le trésor que le Ministre des impositions publiques tient sous sa main sévere , ne sera que le trésor de votre puissance ; celui-ci sera le trésor de votre amour. Il se répandra dans les campagnes arides de votre Royaume , comme un fleuve abondant ; le laboureur épuisé y courra pour étancher sa soif ; ah ! s'écriera-t-il , *C'est mon bon Roi qui me désaltére ; c'est lui qui rend la vie à mes pauvres enfants.* Votre nom , Aimable Prince , se confondra dans leur cœur avec celui du pere commun de la Nature. Ils le béniront d'avoir

mis en vous toute sa miséricorde. Que ce sentiment ne s'épuise jamais dans votre ame. Des richesses que vous recevrez de l'amour de vos Sujets, pourront-elles être mieux employées que par l'amour? Qu'on est peu touché de la gloire des Armes, quand on a goûté la douceur de faire du bien!

Voulez-vous devénir tous les jours plus sensible, ayez continuellement devant vos yeux l'image des malheureux, comme la peinture de la vertu est toujours présente à l'homme juste. Oui le Très-haut veut que les pauvres soient regardés comme la plus chère portion de lui-même. Plus l'édifice est grossier, plus vous devez croire que la Majesté de Dieu y repose. L'éclat extérieur n'est que pour suppléer au néant des objets qui nous environnent. Si le Très-haut commanda un Temple si magnifique à ce Roi qui lui demanda la sagesse, c'est qu'il n'y vouloit mettre que son image; au-dessus de Dieu résidant dans l'homme malheureux, il n'y a que Dieu en lui-même.

Vous regarderez comme retranchés à votre gloire, comme perdus, non seulement les

jours où vous ne ferez point d'heureux (vous ne seriez point au-dessus des Princes du Paganisme) mais les jours encore où vous n'aurez point senti les peines de ceux que vous ne pourrez soulager. Votre cœur sensible exigera de vous davantage : que vous vous reprochiez le bien que n'auront pas fait les courtisans qui vous entoureront ; un Roi peut tout sur leur ame. Franchissez souvent cette barrière de gloire qu'ils formeront autour de vous, pour contempler le pauvre & le laboureur occupé à tracer son sillon. Le Trône n'est si fort élevé, qu'afin que celui qui y est assis voyant jusqu'à la cabane des malheureux, contienne par ses regards les hommes méchants qui voudroient les opprimer. Vous direz souvent au fond de votre cœur : L'astre du jour ne se leve que pour leur faire contempler leur misère, & leur montrer que rien de ce qu'il couvre de sa lumiere vivisante ne leur appartient ; je suppléerai cet Astre ; je suppléerai la Nature entiere ; trop heureux que le Très-haut m'ait appellé à une si grande destinée !

Vous vous occuperez des moyens de se-

courir l'habitant des campagnes, sur-tout dans la maladie. Dans la santé il lutte contre la faim ; mais alors sa misère devient extrême ; il succombe à ses maux ; une maladie attire plus de calamités à un infortuné laboureur, que les impositions les plus onéreuses. Peut-être cet objet mériteroit-il une attention particulière de la part du Souverain (a) ; le dépérissement de l'espèce, l'affoiblissement des générations dont on se plaint tant aujourd'hui dans les campagnes, y prend sa source. C'est ce triste arbrisseau séché par un vent brulant, dans lequel la sève ne circule plus. Il lui falloit un abri, & il ne l'a point (b).

(a) Les moindres objets qui tiennent au bonheur des Sujets intéressent, & je ne crains point qu'on me reproche la remarque suivante. Les boëtes de charité que la Cour fait distribuer dans les Provinces pour les pauvres habitants des campagnes, ne sont plus aussi bien fournies, & les drogues autrefois si excellentes, n'ont plus la même qualité.

(b) Oserai-je former un nouveau souhait ? que notre bon Souverain digne renouveler cet usage pratiqué sous les anciennes races de nos

Ne vous étonnez pas, Auguste Prince, que je m'arrête quelque temps à cette vertu, votre cœur m'apprend que je ne saurois l'épuiser. Vous ne pourrez point sans doute guérir tous les maux, mais il vous importe

Rois, d'envoyer dans les Provinces du Royaume des especes de Commissaires, *missi dominici*. Le Prince feroit choix d'hommes vertueux, astifs, sensibles, qui, dans l'espace de quatre années par exemple, visiteroient toutes les villes, mais surtout les villages, les moindres hameaux, pour connoître l'état des pauvres habitants de ces contrées; ils seroient chargés de quelques sommes d'argent, les distribueroient; car souvent un secours très-modique releve des générations entieres. A la Cour les aumônes du Prince sont sollicitées par le crédit; ici elles seroient obtenues par le besoin. Nos Provinces sans doute ont le secours des Intendants, mais leur zèle ne peut suffire à tous les besoins. D'ailleurs des hommes envoyés particulièrement pour le soulagement des Peuples, fixeroient bien plus l'attention publique, & attacheroient davantage le cœur des Sujets au Souverain. L'amour du Prince semble nous promettre un si digne établissement, ayant ordonné qu'un corps de Magistrats intégrés tirés de Cours, iroient dans les Provinces reviser les jugements rendus par les Tribunaux établis pour les Fermes.

de

de les connaître. L'amour a mille ressources dans les conditions communes ; que ne peut-il pas dans les Souverains ! Vous protégez, vous honorerez la profession des cultivateurs des campagnes. Vous accorderez des immunités à leurs vertueux enfants ; mais votre rigueur se déployera toute entière contre ces hommes oisifs des Cités qui se plaisent dans leur indigence (a). C'est là que naissent tous les vices & tous les crimes. Dans les campagnes l'innocence est trop grossière pour s'altérer.

Toutefois les grandes Cités renferment bien des malheureux. Combien dans cette Capitale si zélée pour la gloire de ses Maîtres ; combien de pauvres veuves à qui la mort a

(a) Nous devons une vive reconnaissance à notre Souverain qui vient de renouveler des Ordonnances sévères contre cette dangereuse classe d'hommes sans aveu. Les maisons publiques qu'on va élever dans les villes, pour les assujettir à des travaux, feront le plus digne monument de la piété & de la vigilance de notre Monarque.

enlevé un époux, un fils unique, seul appui de leur misère ! Que de milliers de citoyens en proie à toutes les calamités, à la faim, aux revers, à l'injustice. Tirez votre gloire de vos vertus, & vous trouverez assez pour soulager la misère publique. Soyez compatisant, & vous ferez concevoir les plus hautes espérances de votre règne. Un Roi sensible promet toutes les vertus.

Vous vous rappellerez les sentiments généreux de notre Monarque. Au premier bruit d'une calamité qui désole une Province, une ville, le moindre hameau, il envoie des secours pour relever les pauvres familles, les habitations, les ateliers. Aussi ses Sujets & l'Europe lui rendent ce magnifique témoignage, que la bonté s'est assise avec lui sur le Trône.

Pour répandre vos largeesses, vous n'attendrez pas que votre Royaume soit frappé des fléaux du Ciel. Vos Sujets auront toujours besoin de votre secours; vous vous appliquerez sans cesse à les rendre plus heureux; car un Roi est un bienfait public: lorsqu'ils ne verront point agir votre main, qu'ils sentent qu'au sein d'une tranquillité apparente,

DU BONHEUR PUBLIC. 581

nuité de ses vertus a placé auprès de vous , ce Pontife étranger au milieu de la Cour , fera aussi l'objet de votre tendresse. Pere d'un saint troupeau qui le chériffoit , il n'a consenti à le quitter , que pour vous apprendre à vous-même à être le Pere de vos Sujets.

Mais , ô mon Fils , rappellez - vous surtout le souvenir de cette tendre Mere que le Ciel vous a ravie : sa destinée vous fera sentir le néant de l'élévation , & les amertumes qui l'accompagnent. Vous apprendrez par son exemple , qu'on n'est point au faîte des grandeurs pour être heureux , mais pour soutenir avec plus de force les épreuves qui viennent affermir la vertu dans les Maîtres du Monde. Votre auguste Mere fut un spectacle digne de la Terre , par les talents & les vertus qu'elle réunissoit. Ce n'étoit point assez pour la gloire du Tout-puissant; il vouloit encore qu'elle fût digne de son regard immortel. Il falloit que cette âme magnanime remplît toute la grandeur de sa destinée , & que , comme ce juste malheureux dont l'Éternel se glorifioit dans le conseil des Cieux , elle soutînt tout le poids du bras qui la frappoit. La naissance

la plus illustre, les honneurs les plus éclatants, des Trônes n'étoient point assez grands pour elle ; il lui falloit des adversités. Le Très-haut envoie des faveurs aux âmes communes, & des revers à ceux qu'il aime. Le Ciel sembloit se hâter de s'emparer de sa victime, & de la consumer. Les douleurs s'empressoient de se succéder dans son âme, de s'accumuler sur sa tête : des alarmes sur mes jours, son patrimoine dévasté, la mort d'une Mere victime de la douleur, la perte d'une Sœur, d'un Pere, d'un Frere, d'un Fils premier né, ma mort..... Ah ! elle ne sentit point la perte d'un Trône ; Non, la mort n'a rien séparé en elle ; ce n'étoit plus une habitante de la Terre ; c'étoit un dépôt sacré du Ciel. Heureux, mon Fils ! si tant de revers vous apprennent que le Dieu qui règle les destinées des Empires, pour rendre plus sensibles les leçons qu'il donne au Monde, choisit les Rois, appesantit sur eux son bras redoutable, & les force à plier sous le poids de ses décrets ».

Tels sont, Auguste Prince, les sentiments de ce respectable Pere, sentiments si dignes de votre cœur. Il semble que le Ciel ait

vous vous occupez de leur bonheur. Quand l'Astre du jour a quitté l'Univers, au milieu de la nuit la plus profonde, sa chaleur agit secrètement dans les entrailles de la Terre, & l'épi qui se lève dans le champ du laboureur avant l'aurore, est un bienfaït du repos du Soleil.

Noble héritier de l'État, je souhaiterois vous retracer ici les sentiments de votre Auguste Pere, mais il sont imprimés dans votre cœur ; ce Prince vous parle continuellement pour nous. Les intérêts de la Nation sont toujours devant ses yeux ; » Apprenez, vous dit-il, mon Fils, à régner sur des François : ou plutôt aimez-les ; c'est régner sur eux. Un seul regard du Souverain lui assure mille Sujets. L'amour fait pour lui auprès d'eux ce que la puissance opère dans les autres Monarchies. Les esprits les plus indociles se courbent bientôt sous le joug, & reviennent d'eux-mêmes à ce sentiment ; mais rappellez-vous que la chaîne la plus légère est pesante pour cette Nation, quand ce n'est pas celle de l'amour. L'art de régner sur ce Peuple n'est point un talent, c'est une vertu ; eh ! que ne devez-vous pas

Q o ij

attendre d'un tel Peuple, quand il verra l'humanité & toutes les vertus assises avec vous sur le Trône ! S'il a montré tant de douleur en me perdant, parce qu'il avoit cru reconnoître en moi quelques talents, & le désir de le gouverner en Père, avec quels transports il bénira, il célébrera votre règne ! Vivez, vivez, mon Fils, vous apprendrez à la France, à l'Europe, au Monde, que je ne leur étois point nécessaire. C'est votre obéissance inviolable envers le Roi qui vous apprendra à régner ; c'est votre amour pour vos frères qui fera votre gloire : enfin ces qualités unies à toutes les vertus que vous annoncez, feront de vous comme le lien de la Famille Royale. Aimez ce Sage qui éclaire & guide votre enfance. C'est mon cœur qui vous l'a choisi. Ses vertus me l'ont rendu cher, parce que semblables à celles que je cultivois, elles aiment le silence. Ses discours pleins de vérité & de modestie vous offrent ce désintéressement, cette candeur, cette simplicité noble qui distingue les ames sincères & droites. Il a les regards du Ciel, comment ne fixeroit-il pas les vôtres ? Le digne Pontife que l'ingé-

voulu former particulièrement votre âme à la sensibilité. Il a choisi le moment de votre enfance, pour que ses leçons crûssent en quelque sorte dans vous avec la Nature. Vous voyez le deuil dont il a couvert les lambris que vous habitez. Si jeune encore, vous avez connu les pleurs ! La mort est venue mêler ses horribles spectacles à vos amusements innocents. Il ne regne depuis long-temps dans le Palais de notre Auguste Monarque, que le silence ; il ne vous offre qu'une appareil lugubre ; vous ne pouvez y jeter les yeux que votre esprit ne vous rappelle les Têtes chéries quel le Ciel a frappées. Le premier regard que vous avez porté sur la Capitale, a été un regard de deuil ; une foule consternée a pleuré avec vous un pere. Au même instant dans toutes les contrées de l'Europe : la mort a fait étinceler son glaive. On est venu de toutes parts vous apprendre qu'elle renversoit les Rois, qu'elle s'attachoit avec une étrange opiniâreté aux jours des Souverains : le Ciel même a voulu rapprocher ces leçons terribles, de l'âge brillant où vous entrez. Insensible aux larmes d'une Mere héroïque dont la

sagesse & la douceur caractérisent le regne , il a permis à la mort d'enlever une jeune Princesse à l'instant où couronnée de fleurs , conduite au pied de l'Autel , elle alloit former des noeuds pour monter sur un Trône que ses vertus & ses graces naissantes auroient embellis. Mort implacable ! ne laisseras-tu pas reposer ton bras ? faudra-t-il que nos cœurs alarmés craignent à chaque instant que tu ne frappes quelque nouveau coup plus terrible ? Etre éternel, Arbitre Souverain des destinées ! arrachez le glaive à la mort ; détournez-le de dessus des Têtes chéries ; épargnez le sang des Rois.

Vous n'oublierez jamais , Auguste Prince , ces leçons importantes : l'Europe vous les rappellera longtemps ; elle est toute couverte de couronnes éparses dans la poussière , de sceptres brisés : éprouvé dans un âge si tendre , comment ne seriez-vous pas sensible & bon Roi ! vous mériterez que ce beau nom vous soit donné par la bouche du Peuple ; alors il ne s'effacera plus. Les titres qu'on tient des favoris descendent avec le Monarque dans le Tombeau ; & l'Histoire , Juge redoutable , remet bientôt à sa place celui à qui

l'adulation avoit donné un rang qu'il ne méritoit point. Ayez toujours ouvert devant vous, ce Volume précieux de l'Histoire ; c'est le seul Maître , oui le seul que les passions ou la condescendance ne rendent point adulateur.

Prince Aimable , vous unirez la sensibilité & l'amour de vos Peuples à toutes les autres qualités nécessaires à un bon Monarque. Vous serez autant élevé au-dessus de nous par la grandeur de vos sentiments , que vous l'êtes par l'éclat de votre Naissance. Le Très-haut par une consécration solennelle sépare les Rois du reste des hommes ; mais cette onction qui releve sur leur front l'éclat du Diadème , n'est qu'un foible symbole de ce qu'il opere au dedans. L'Éternel déploie dans ce moment toute sa magnificence sur un Souverain : il élève toutes les puissances de son ame , pénètre son esprit de cette vive lumiere avec laquelle il gouverne lui-même l'Univers ; mais c'est principalement sur le cœur du Monarque que s'opere cette consécration ineffable : le Très-haut épanche dans lui avec complaisance tout son amour. Si les yeux

offrent toujours un homme , on sent qu'une flamme immortelle brûle au fond du cœur du Souverain. C'est là que sont déposés en quelque sorte tous les Trésors de la Providence pour un Royaume ; & telle est la grandeur infinie du Très-haut : il est l'objet de notre adoration dans le Temple , tout-puissant dans les Cieux , & pere dans le cœur des Rois.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier , un Manuscrit qui a pour Titre : *Des Causes du Bonheur public* , & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris , ce 14 Juillet 1767.

B O N N A Y.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS , par la Grace de Dieu , Roi de France & Navarre. A nos amés , & féaux Conseillers , les Gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes

ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Bailliifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Jufficiers qu'il appartiendra. **S A L U T :** Notre amé, le S^r Abbé Gros de Besplas, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public : un Ouvrage intitulé *du bonheur Public ou de l'Influence du caractère National, & de la Religion sur le bien public.* S'il nous plairoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. **F A I S O N S** défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères ; que l'Imprérant se conformera en tout aux Réglement de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la présente Permission ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & fidéal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & fidéal Chevalier, Vice-Chancelier, & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE

